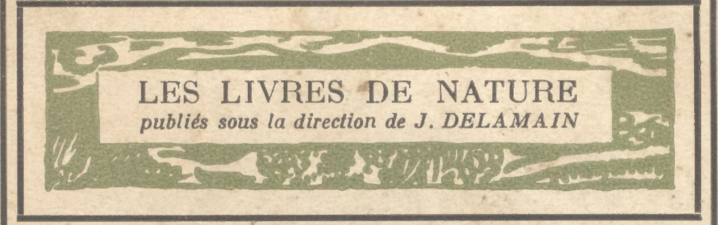


TRADER HORN

LA COTE D'IVOIRE AUX TEMPS HÉROÏQUES

■

4e édition

LIBRAIRIE STOCK
Delamain et Boutelleau



TRADER HORN

LES LIVRES DE NATURE

Collection dirigée par Jacques DELAMAIN

E. THOMPSON SETON. La Vie des Bêtes pourchassées.

ST.-ED. WHITE. La Forêt.

Jacques DELAMAIN. Pourquoi les oiseaux chantent. *Couronné par l'Académie française.* (30e *édition*).

Félix SALTEN, Bambi le Chevreuil.

W. HUDSON. Un Flâneur en Patagonie.

C. G. D. ROBERTS. Voisins mystérieux.

Andrée MARTIGNON. Un promeneur à pied.

Maurice CONSTANTIN-WEYER (*Prix Goncourt 1928*). Clairière (42e édition).

Louis ROULE. La Vie des Rivières.

W.-H. HUDSON. Le Naturaliste à la Plata.

A. A. PIENNAR. Histoire d'une famille de Lions (récit africain).

Henry WILLIAMSON. Tarka la Loutre.

Frédéric SCHNACK. La Vie des Papillons.

Andrée MARTIGNON. Montagne (*Prix du Touring-Club 1930*).

Andreas HAUKLAND. La Saga de l'Elan.

Henri DALMON. Fontainebleau.

W.-D. HUBBARD. Bong'kwé.

ALOYSIUS HORN

TRADER HORN

LA CÔTE D'IVOIRE
AUX TEMPS HÉROIQUES

traduit de l'anglais par
H. ARCHAMBAUD-FAUCONNIER

PRÉFACE DE

JOHN GALSWORTHY

1932

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU

7, rue du Vieux-Colombier

PARIS

DE CET OUVRAGE, LE DIX-SEPTIÈME DE LA COLLECTION LES LIVRES DE NATURE, IL A ÉTÉ TIRÉ A PART : SUR PUR FIL DU MARAIS 22 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 22, ET 5 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, DE I A V; SUR ALFA BOUFFANT 110 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 23 A 132, ET 10 HORS COMMERCE DE VI A XV.

LES LIVRES DE NATURE

AVERTISSEMENT DES EDITEURS

Cette collection s'adresse aux amis de la Nature, et particulièrement à ceux qui ne se contentent pas d'y trouver, par simple réaction contre la ville, un pittoresque indéterminé. Elle fera connaître les bêtes, les plantes et les choses dans le mouvement même de la nature et pour ainsi dire dans leur individualité. On reconnaîtra aux volumes publiés une valeur scientifique sérieuse : l'imagination ne tient qu'un rôle subordonné dans ce monde des merveilles et des curiosités de la vie, que la science seule découvre et garantit. Ils ont aussi une valeur littéraire issue du lyrisme qui ne manque jamais d'inspirer l'homme en contact avec la nature.

Les vacances, les voyages, le sport, les progrès de la divulgation du monde, ont créé chez nous un public qui attend les œuvres de ce genre, qui s'étonne de ne les guère trouver qu'à l'étranger. Les observateurs et écrivains français, d'autre part, souffrent d'être confinés sur ces sujets, en vérité passionnants, dans les colonnes de revues spéciales. Les LIVRES de NATURE cherchent à traduire cette double aspiration par la création d'une branche littéraire nouvelle.

AVANT-PROPOS

Ceci est un livre opulent, plus rempli de véritable saveur que bien d'autres qu'il vous serait loisible de rencontrer en une journée de promenade parmi les librairies, quel que soit l'endroit que vous habitiez.

Les souvenirs indisciplinés d'une jeunesse s'aventurant jadis en pays sauvage, exprimés par une plume longtemps inexercée, dans la maison de refuge de Johannesburg, sont le minerai d'or de cette « cité dorée, ainsi qu'on la nomme », dirait Aloysius Horn; excepté pourtant que la proportion d'or qu'ils contiennent y est infiniment plus considérable.

Rien de plus savoureux et de mieux rempli de sagesse originale n'a traversé mon chemin depuis des années. L'orthographe de ce « Vieux Visiteur », qui fut certainement en son temps un fort notable coureur d'aventures dans les pays inexplorés, peut être qualifiée d'impériale et le mélange d'aride phraséologie et de locutions incomparablement pleines de moelle en font un mets qui chatouillera les appétits les plus blasés.

Permettez-moi de vous servir quelques hors-d'œuvre :

« Cette chasse aux éléphants met un joli éclat de mouvement... »

« Qu'est-ce que la poésie sinon des restes de superstitions? »

« Les quakers, Madame, je les ai toujours considérés comme hors de pair. »

« Quelques bonnes personnes attifées comme des goélettes!... »

« Les Américains... peuple plein de moralité excepté quand il en vient au meurtre et au reste. »

« Chasseurs de gros gibier, clique équatoriale de coupeurs de gorges, gaspillant la vie sauvage afin de faire ce qu'ils appellent un beau tableau! »

« Un vrai gosse dans un magasin de jouets, Rhodes! »

« ...Mais, en toute œuvre littéraire, il convient de se souvenir que la vérité elle-même doit quelquefois être supprimée, si elle semble dépasser les bornes que l'homme moyen assigne à la réalité. »

Ne savons-nous pas, nous autres romanciers, combien cette remarque est juste... Qu'on cite dans un roman un incident vécu, et aussitôt les gens vous écriront que c'est celui qui n'est pas vraisemblable!

« ...Point de douceur dans la Nature. Quand on est chassé du troupeau, c'est pour de bon... J'ai vu un vieux chef vaincu pleurer comme un enfant. Pas blessé, notez bien... mais le cœur brisé. Dame, il sait qu'il n'y a pas de recours dans un état de la nature, pas de fariboles de journaux pour le retaper à nouveau, point de cette diplomatie, ainsi qu'on l'appelle. Il voit « Fin » écrit dans toute la lumière du soleil... comme le vieil éléphant. »

Mais, très aisément, on mange trop de hors-d'œuvre. Qu'il suffise donc de dire que le pudding est farci d'épices.

. . . .

Mrs Ethelreda Lewis, la romancière sud-africaine à laquelle on doit la découverte de cette mine d'or, a expliqué, dans sa remarquable Introduction, comment la chose s'est faite et a révélé ce qui n'est apparemment que le premier volume des souvenirs d'Alfred Aloysius Horn. Véritablement inspirée, elle a adopté la seule méthode qui pût mettre en relief la pleine valeur et la saveur de la personnalité, de la philosophie et des préjugés du « Vieux Visiteur ».

Je ne prophétise jamais, cependant je gagerais que nombre de lecteurs liront ce livre avec autant de goût que j'en ai trouvé moi-même.

Mais à ceux qui, en ces temps de cabotinage, se demanderaient si ce récit n'est pas trop beau pour être vrai, qu'on me permettre de dire qu'en février 1927 j'ai eu le plaisir, à Johannesburg, de rencontrer le « Vieux Visiteur » ainsi que Mrs Ethelreda Lewis, et qu'il est très réellement la « personnalité » ici manifestée.

John GALSWORTHY.

INTRODUCTION

de Mrs Ethelreda Lewis

Ceci est la véritable histoire d'un homme véritable. Si véritable que j'ai cru nécessaire de changer les noms ici et là, sans excepter son propre nom de famille. Les deux noms de baptême, je les ai voulu conserver, me faisant scrupule d'y renoncer : l'un, tout imprégné du parfum des temps pré-normands dont l'esprit de cet homme semble ne pas avoir encore émergé, l'autre, sauvegarde, si l'on peut ainsi s'exprimer, des vieux instincts catholiques à demi étouffés, et destiné à lui ouvrir la porte du ciel si le prénom plus barbare d' « Alfred » ne suffisait pas à impressionner saint Pierre.

Voici ses propres paroles : « Aloysius, c'est un nom de saint... Notre coutume est de donner deux prénoms aux garçons : l'un, pour l'aider à faire son chemin à travers la vie, l'autre, pour être claironné quand il ira frapper à la porte du ciel. Ce sera le terme de mes voyages... à moins qu'il n'y ait, là aussi, place pour les errants! On peut bien espérer pour la nature humaine quelque prévoyance, que ce soit au ciel ou en enfer. Un type qui a été prospecteur, l'œil toujours au delà de l'endroit où il se trouve, ne se sentira point trop à l'aise sur ces parquets dorés dont on nous parle... »

Quand Aloysius Horn surgit pour la première fois à ma vue, j'étais sur le point de m'installer à mon travail matinal dans la véranda. Cahier de notes et crayon en main, vers les dix heures d'un beau mardi paisible, j'approchais du pas de la

porte, l'esprit tout absorbé par les éventualités de mon chapitre XIV qui, avant le déjeuner, m'étaient apparues très clairement.

Sur le paillasson se tenait un vieil homme dont je n'avais point entendu les pas gravir les huit marches qui montent du jardin. Il se trouvait là, voilà tout.

Il tenait dans ses mains une grappe d'ustensiles de cuisine en fer-blanc, soigneusement fabriqués, et brillant au soleil comme du cuivre : grils, fourchettes à griller le pain et autres objets de cette sorte.

Me regardant d'un œil doux, mais que je connais maintenant comme étant œil auquel rien n'échappe, il pesait mes intentions et se mit en devoir de vendre à qui ne désirait pas acheter.

La lutte fut courte. J'alléguai une cuisine abondamment pourvue de tout le nécessaire, possédant grils et fourchettes à rôties. Je dis que j'étais très occupée. J'affirmai que mes principes s'opposaient à aucun négoce dans la véranda, ma seule pièce de travail.

Avec un regard distrait vers mon carnet de notes, il répondit doucement que c'était là une bonne habitude et qu'il me comprenait bien. Pour prouver que ses paroles étaient sincères, il chargea sur ses épaules son paquet d'ustensiles et se retourna vers le perron avec un « adieu » de bonne humeur.

Mais, naturellement, la lutte tourna à son avantage. Renonçant à ma victoire comme l'Angleterre le fait presque toujours en pareil cas, j'élevai la voix pour l'arrêter :

« Je crois bien que je pourrais me permettre un gril neuf... »

Il y avait quelque chose que je ne pouvais supporter dans cette si prompte acceptation d'un échec : « Quel résultat, pensai-je, pour un homme trop courtois pour discuter, trop anglais pour marchander, menacer et intimider, amadouer, gémir, ou pleurnicher ! »

Je pense qu'il s'attendait à ce revirement, et comme si c'eût été la réplique dans une pièce où il se serait retiré un moment vers la coulisse, il revint et déchargea les ustensiles à mes pieds.

« Ben, certainement, Madame, c'est naturel de changer d'avis dans les petites choses comme dans les grandes. Et nous deux, vous et moi, ne sommes rien de plus que les enfants de la Nature. »

Je sais maintenant que cette voix douce montait d'un passé aussi plein de calme et d'agitation, de richesses ensevelies (visions de ruines et de naufrages) que la mer elle-même. Un passé, tout rempli, si je puis dire, du sens de l'inexistence du temps, cet instinct qui fait les libres nomades, d'Ulysse à Colomb, de Colomb à... à Aloysius Horn, comme si les rives de l'éternité leur appartenaient et qu'ils pussent s'y laisser bercer ainsi que des goélands, en sécurité sur la mer perfide, abandonnant tout aux courants, aux vents déchaînés, ces éléments qui sont le souffle de vie d'êtres comme eux.

Même après avoir acheté le gril, je fus sur le point de laisser repartir cet homme, j'avais la tête pleine du chapitre XIV, mon calepin et mon crayon me semblaient pleins de vie, tressaillant, comme on dit que tressaille l'enfant encore à naître... Mais ce n'était pas pour le chapitre XIV qu'ils tressaillaient et se passionnaient. Je vois maintenant qu'ils essayaient d'attirer mon attention vers de plus vastes éventualités.

Nous nous étions fait de mutuels remerciements et adieux. Les pas du vieillard s'étaient de nouveau tournés vers la route lorsqu'il s'arrêta et dit :

« Je pourrais vous indiquer la manière de faire les galettes d'avoine, si vous le vouliez bien, Madame. Ça vous aiderait à utiliser cet ustensile que vous venez d'acheter. »

Ce fut à cet instant que je me dis :

« Cet homme est un artiste. Ayant eu l'avantage de vendre un objet, le gain seul ne le satisfait pas, il faut qu'il ajoute à la transaction une touche dernière qui transformera son commerce en art, et fera naître l'amitié.

J'appris donc l'unique méthode de faire les gâteaux d'avoine, expliquée avec tant de saveur et de ferveur que je dis :

« Vous devez être Ecossais?

— Né à treize milles de Glasgow, Madame. J'ai idée que vous êtes peut-être Ecossaise vous-même? Vous êtes blonde...

— Anglaise, dis-je brièvement.

— Oh! — Le Vieux Visiteur m'observa de près. — En ce cas... »

Il y eut une pause.

« Quand je dis que je suis né en Ecosse, Madame, ça n'est pas pour dire que je sois Ecossais moi-même. Piètre race, à tout prendre. Le Lancashire est bien assez bon pour un vieux des « Poings-et-Lances ». Je m'appelle Horn. Aloysius Horn des « Poings-et-Lances. »

Je m'inclinai et lui dis mon nom.

Il soupira, comme si cet échange de bienséantes politesses avait remué quelque chose en son esprit. Ses yeux, yeux clairvoyants et attentifs d'homme âgé, me pénétraient avec douceur. Délavés, de couleur peu définie comme il en va chez les vieillards, ils demeuraient grands et clairs, contemplatifs au fond de leurs larges orbites. Ils observaient tranquillement et pourtant semblaient fixés sur l'invisible :

« Dame, le vieux « Poings-et-Lances ». Madame, je pourrais vous dire... J'ai vu... »

Il se rapprocha, sa main tendue touchant presque mon épaule, l'expression de sa face révélant une impression dont je n'avais pas encore le secret. Je sais maintenant que c'était l'angoisse montante d'une âme qui fait un dernier effort pour s'exprimer avant que la barrière de l'âge et de la décrépitude ne se referme sur elle et pour laisser sa forme et son essence dans un monde qui va s'évanouir.

Il approchait tout en parlant, avec l'air que Colomb devait avoir lorsqu'il mendiait de porte en porte, l'esprit obsédé par l'appel des espaces. La peau couleur de cire et le haut et large crâne comme tendu de parchemin, les rares cheveux gris, la barbe blanche, demi-longue, maigre et en pointe, des yeux de visionnaire qui avaient vu le monde — et l'avaient vu en entier — formaient un impérissable tableau.

Je me tenais immobile comme « l'Invité des Noces » ou comme celui qui ne veut pas effrayer un oiseau qui s'approche, par exemple, un héron, au bord d'un ruisseau.

« L'Afrique, Madame, l'Afrique... telle qu'elle est de par sa nature, la demeure de l'homme noir et de l'éléphant paisible, pas un bruit, Madame, dans le large paysage, à midi, seul le froissement des éléphants dans les herbes, ou, couchés là, tranquillement dans l'eau... et moi, le premier homme blanc (non, je n'étais qu'un gamin) témoin de leur félicité !...

« Je suis lié par les rites d'Egbo, Madame, comme frère de sang des cannibales. Voyez mon pouce, coupé quand j'avais dix-huit ans dans une lutte contre un sauvage, et jamais repoussé depuis ! Moi ?... J'ai vu les crânes dans la « Josh-House [1] ». Frère de sang des prêtres, là où pas un blanc n'a été avant moi... mais je n'étais qu'un gamin...

« Et j'ai connu Lola D..., la femme la plus cruelle de l'Afrique occidentale... à ce qu'on dit... à ce qu'on dit. Ses cheveux étaient acajou foncé...

« Elle était prêtresse dans la Josh-House de l'endroit. Voilà, je n'étais encore qu'un gamin quand j'ai transporté le corps de cette autre pauvre dame, au courant de la rivière pour qu'il soit enterré en sûreté à Kangwe. Ben... c'est sûr qu'ils n'avaient encore jamais vu une femme blanche, là-bas, aux Rapides de Samba. C'est tout naturel qu'ils aient désiré un corps si unique pour le « muti ». Que ne sacrifierait-on pas à la magie ? Nous l'appelons : chance, maintenant, c'est la seule différence.

« A cent milles, je l'ai transportée, et sans que les flèches aient fait de dommage !

« Un garçon de dix-huit ans est naturellement chevaleresque. Dame, ça pousse en lui comme une fleur !... »

Sa voix se ralentit comme s'il s'attardait à regarder plus intensément quelque chose en lui-même — quelque chose d'incroyablement loin.

---

1. Sanctuaire indigène.

« Ben, Madame, vous pouvez ne pas me croire, mais je sais parler français :

« *Oui, Monsieur, je baragouine ce jargon-là toujours assez bien pour me tirer d'affaire dans le commerce*[1]. »

Il parlait comme un perroquet, comme s'il se fût servi de cette même phrase sur bien des seuils.

« Le français, Madame, c'est une langue pour ceux qui n'ont pas d'estomac! Si Dieu a jamais fabriqué un pire colonisateur que le Français, il ne me l'a point dit! Il ne suffit pas d'un petit chapeau de paille et d'une cigarette et d'un petit verre plein d'absinthe, tout ça bien disposé dans un petit bureau bien propre, pour mettre l'Afrique en valeur... Dame, quand un jeune gars entend pour la première fois le salut à l'aurore du gorille et se bouche les oreilles... et quand il voit les esclaves... les femmes... Dix-sept ans... je devais avoir, ou... était-ce seize? Je ne peux pas me rappeler clairement...

« Mais... faut point que je vous empêche de travailler, Madame. Je vais mon chemin. Bonjour à vous. »

Je repris mes esprits et vivement sonnai la clochette d'entrée qui se trouvait quelque part près de mon oreille droite.

Quand Ruth apparut, ma noire femme de ménage et amie, je lui dis tout bas : « Le thé, je vous prie, Ruth — très fort — et ne le versez pas. Ce monsieur préférera se servir lui-même. Du pain et du beurre aussi... le beurre fait à la maison... »

Le Vieux Visiteur hésitait tristement au bord des marches, la vision s'était effacée de ses yeux. Quand je lui demandai :

« Voulez-vous rester et prendre le thé? »

Il dit :

« Pour sûr ce me serait très agréable. » Et se laissa tomber sur les marches avec un grand soupir de satisfaction. Non, de soulagement.

Ou était-ce plutôt le soupir de l'artiste au moment de réaliser son œuvre?...

---

1. En français dans le texte.

Je m'assis près de lui et dis :

« Monsieur Horn, votre adresse, s'il vous plaît. Vous est-il possible de venir ici causer avec moi la semaine prochaine? »

Nous convînmes qu'une fois la semaine, au lieu de traîner avec sa pacotille aux portes des maîtresses de maison que l'absence de leurs maris rendait plus accessibles, Aloysius Horn viendrait causer avec moi pendant une heure ou deux et, ce faisant, gagnerait un peu plus que ne pourrait lui rapporter une journée de vente. Tout ceci se passait il y a six mois. Le résultat de nos conversations est dans ce livre et en ceux qui suivront.

. . . .

Alors qu'il se levait pour partir, mes yeux tombèrent sur le gril étincelant et une pensée soudaine me frappa. Mieux qu'une pensée, une suspicion.

« Monsieur Horn, dis-je, vous m'avez enseigné la manière de faire les gâteaux d'avoine, mais personne ne les pourrait faire sur un gril ouvert, comme celui-ci?

— Hé, non, Madame, j'admets cette vérité. Si vous le preniez littéralement, ça irait contre la loi de la pesanteur, — il cherchait à m'apaiser, — mais, pensant que vous étiez du pays de ces gâteaux, je me disais que ça vous ferait plaisir. J'ai ramassé tout un tas de bribes de connaissances dans mes vagabondages, et si vous voulez bien me prêter un crayon, je vous dessinerai le portrait de Botha. »

Il se pencha pendant un moment sur mon carnet de notes.

« Voilà, Madame. C'est un brin de talent qui m'a parfois garni un creux dans l'estomac, quand Botha était à la mode. Smuts n'a jamais fait fureur dans l'Afrique du Sud comme Botha. Botha n'avait pas son pareil pour toucher le cœur. Excusez-moi si je garde le crayon un moment de plus. Je vais vous dessiner une pipe faite du bec d'un albatros. Dans le temps, on ne voyait que ça, parmi nous, marins. Pas un gars un peu chic ne serait descendu à terre sans emporter la sienne.

— Mais, je croyais qu'on ne doit pas tuer l'albatros si on tient à sa chance?

— Seulement au voyage de retour. Quand j'étais jeune, bien des marins en auraient tué au voyage d'aller, mais pas moi. J'en ai toujours été pour la préservation de la Nature, lorsque c'est humainement possible. Et, croyez-moi, Madame, quand un gars qui n'a rien vu de plus grand que les mouettes et les hérons du Lancashire aperçoit pour la première fois, se jouant dans les éléments de la région australe, cette grande et blanche apparition de beauté que les hommes appellent albatros, ce n'est pas lui qui le privera de la vie... Six pieds de neige mouvante... »

Il commença de descendre les marches.

« Bonjour à vous, Madame... faut pas que j'abuse de votre accueil. Je crains souvent de tomber quelque peu en enfance. Je vais comme ça d'une chose à l'autre... »

Il s'arrêta au milieu du perron.

« J'ai pensé souvent que c'est une heureuse fantaisie de la Nature que de jeter, alors qu'on devient vieux, une vive lumière sur nos jours de jeunesse. Dame, la Nature brouille un peu la perspective lorsqu'on a passé soixante-dix ans et vu ce que j'ai vu. Mais, tout ça, c'est pour le bien de l'homme. Quand on demeure dans un asile de la « Cité dorée » à un shilling par jour, et qu'on est obligé de pourvoir à sa propre nourriture, c'est une bonne chose que d'avoir ses entours un peu estompés; sans ça, on pourrait se laisser aller à se plaindre, ce que je serais fâché de faire. Un gentleman ne doit pas se laisser aller à autre chose qu'à la philosophie. »

Nous étions maintenant arrivés à la grille. Il la referma soigneusement derrière lui, souleva son chapeau qui, vieux et crasseux, conservait cependant un certain chic, et s'en alla, tout redressé, yeux à terre, avec la démarche unie et circonspecte de certains vieillards.

Je retournai à ma table et écrivis les notes dont je me sers ici.

. . . .

Pendant les deux ou trois semaines suivantes, le Vieux Visiteur flotta dans un cercle de sujets comme s'il était, ainsi qu'il le disait lui-même, quelque peu en enfance. Il se répétait, ainsi que le font les gens âgés, oubliant ce qu'il m'avait déjà dit :

« Egbo, Madame? J'ai été frère de sang des cannibales. Je me trompe en disant : j'ai été... je le suis encore. La mort seule peut détruire ce lien. Les cannibales... race la plus morale qui soit sur terre. Les femmes chastes et les hommes fidèles. Dame, j'ai vécu parmi eux comme un frère... jeune gars sain et sauf, mieux en sécurité que s'il avait été à Londres et autres centres civilisés, Victoria Street, Westminster et le reste. Si vous doutez de ce que je dis, regardez ce pouce. Un centimètre de moins que l'autre. N'a jamais repoussé après la bataille sur l'Ogooué!

« Et puis, je sais parler français, si vous voulez bien me croire, Madame. — *Oui, Monsieur, je baragouine ce jargon-là toujours assez bien pour me tirer d'affaire dans le commerce*[1]. — Piètre race, les Français... Comme chiens devant la pitance. Ils happent quelque bon morceau de pays, grand comme la moitié de l'Europe, et restent là à japper pour obtenir leurs impôts et leurs droits... si occupés à japper qu'ils en oublient de le mettre en valeur!

« Vous ai-je dit que la première fois que j'ai entendu le gorille, j'étais un gamin de dix-sept ans? Ou était-ce dix-huit?... On prétend que le gorille est fou. Les indigènes vous l'assureront. La conformation de son cerveau est analogue à la déformation qui s'opère chez l'aliéné. La nature est toujours à la recherche de problèmes.

« Vous ai-je raconté, Madame, que j'ai vu une femme blanche, prêtresse d'Isorga? Elle s'appelait Lola D... Mieux vaut ne pas dire son nom de famille. Je n'ai point désir de révéler les tragiques histoires d'une noble famille anglaise. Une fille magnifique... Les cheveux étaient acajou... acajou foncé. J'avais dix-sept ans... peut-être dix-huit... »

1. En français dans le texte.
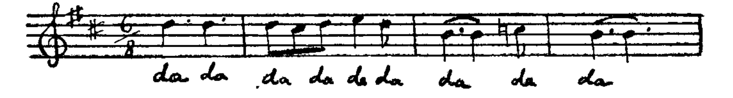
Ce n'est qu'après la troisième ou quatrième visite que l'idée me vint que ce serait une moindre perte de temps si le vieillard écrivait ses aventures à sa propre manière et si je consacrais les deux grandes heures de sa visite hebdomadaire à prendre des notes, non point tant de ses aventures que de ses observations sur la vie et des circonstances de toutes sortes ayant marqué son séjour en Côte Ouest — observations et circonstances qui n'auraient pas leur place dans aucune relation de ses faits et gestes — et de me servir ensuite de ces notes comme d'une sorte de « chœur » placé entre les chapitres, un peu à la manière de Mrs Markham dans son Histoire.

Cette idée fut féconde. J'avais trouvé inconsciemment la clé qui devait rouvrir une mémoire extraordinaire que la lutte pour la vie et l'âge avançant avaient presque close à jamais. On se rendra compte à quel point cette mémoire était déjà obscurcie par le fait que même après notre quatrième ou cinquième rencontre il commença la conversation en me rappelant, comme si je n'en avais jamais entendu parler précédemment, les quatre ou cinq faits imprimés dans son cerveau d'adolescent : Egbo, Lola D..., les méchants Français, les gorilles, son pouce raccourci ! Il s'embrouillait encore en un monologue animé, variant l'ordre dans lequel ces choses lui revenaient en mémoire et revoyant de plus en plus clairement les détails du passé à mesure qu'il les approfondissait.

Parfois une expression passait dans ses yeux comme s'il rencontrait en son souvenir quelque ancienne figure ou une scène qu'il n'aurait jamais cru revoir. Par exemple, ce ne fut pas avant la troisième visite qu'il se souvint de la boîte à musique de *du Chaillu* et de sa boussole. Il avait commencé par Lola D...

« Dame, elle m'avertit que je devais être attaqué. Elle était sur la rive et moi sur le vieux *Pioneer*, le bateau de Livingstone. Je me trouvais à la machine et tous mes hommes rangés en bon ordre au long de la côte dans leurs canoës. Elle, de là-bas, me cria de descendre à terre : « Vous n'êtes pas en sûreté », disait-elle. Elle savait encore un peu d'anglais. Quel étrange

regard elle me jeta... J'avais dix-huit ans... peut-être dix-sept...
« Vous ai-je dit, Madame, que je sais le français? » « Oui, Monsieur... » Cré nom de Dieu, puisque je vous dis qu'il n'y a rien à déclarer! Dame, le rite d'Egbo est de plus grande utilité que le français quand on chasse l'ivoire... Le français est une langue écrite à l'eau sur la surface de la terre... Eau et parfums. Et si les Anglais, dans leurs expéditions, viennent à laisser çà et là quelques traces d'écriture sanglante, il n'y a pas un homme vraiment homme qui ne convienne que c'est un moyen d'écrire plus efficace que ce « chypre », comme ils l'appellent, et leurs petits fonds d'absinthe... J'ai trouvé la boîte à musique de du Chaillu dans une des huttes du chef, par là-bas. Sa boîte à musique et sa boussole. Il restait encore dans la boîte, un rien de tintement quand je l'ai vue : *Le Trouvère* ou autre chose. Et dessus, le portrait d'une dame avec un de ces fameux chignons. Il y a, Madame, quelque chose d'émouvant dans toute musique italienne, et jamais plus que lorsqu'on l'entend dans la hutte d'un cannibale.



« C'est plutôt maigre comme mélodie, mais en fait de merveilleux, ça ajoute notablement au voudouisme de cette partie du monde. Du Chaillu a laissé ça et la boussole. Dame, les indigènes craignaient ce petit doigt tremblotant plus que les sons de la boîte à musique — trop silencieuse pour être très rassurante... la boussole du marinier. C'est une des découvertes de la nature qui dépassera toujours la compréhension des fils des hommes. Dame, c'est au-dessus des lois de la mécanique. »

Si une conversation régulière de chaque semaine décadenassait le passé et m'admettait à contempler cet étrange tohu-bohu de souvenirs sans commencement ni fin, il est très certain que l'habitude, régulière aussi, d'écrire ses aventures réveillait cette intelligence défaillante.

Comme la respiration artificielle peut ramener le souffle et la vie, ainsi l'usage du crayon et du papier stimulait la lente résurrection d'une intelligence à demi morte. L'assurance que ce qu'il écrivait pourrait être lu avec intérêt, renouvelait en lui de grands lambeaux de mémoire et de souvenirs perdus par manque d'usage.

Il écrivait les lundis, jours où tous les hommes quittaient l'asile, après la contrainte du dimanche, et où il n'y avait plus personne qui pût le déranger et épier ses manières d'être, manières qui, pour ceux ne le connaissant que sous le nom de « Limpopo Jack, le vieux marchand d'ustensiles », devaient souvent paraître celles d'un toqué. Aujourd'hui, au bout de six mois, son travail remplit sa pensée. Ce soin à recueillir et caresser des souvenirs qui ont coulé si près des bords de l'oubli, devient en lui une formidable obsession. La tâche nouvelle absorbe son esprit non seulement tout le long du jour, mais elle le réveille pendant la nuit, lui frappe le cerveau de quelque image de jeunesse, vieille chanson, bout de poésie qui le laissent sans repos tant qu'il ne les a pas reconstituées.

« Madame, j'ai fait une grosse perte. Je me suis réveillé cette nuit, je rêvais sans doute, je revoyais mes camarades et moi, nous tous, bien vivants, dans nos lits du dortoir, à Saint-Edwards. Ce devait être une nuit d'été, c'est à peine s'il faisait sombre. Il y avait un garçon que je reconnaissais dans un coin, par là. Je retrouvais sa figure, son nom me serait revenu au bout d'une minute... il s'était assis sur son lit et chantait une chanson que nous savions tous en ce temps-là, et je commençais juste à m'éveiller et à chanter, essayant de la rattraper... Je cherche les allumettes, alors voilà qu'un type, dans le lit à côté du mien, a cru que je rêvais et le chahut qu'il a fait pour me réveiller a tout brouillé dans ma tête ! Brave type d'ailleurs, c'est un maçon... sans travail parce qu'il boit, mais manquant totalement d'imagination... Perte importante pour le livre... c'était net comme un tableau jusqu'au moment où je me suis réveillé et retrouvé dans l'obscurité. Il y avait des lits autour

de moi, pour sûr, mais pas occupés par des écoliers. Dame, ils ont disparu, évanouis dans les limbes de l'oubli, comme on dit! »

Un autre jour la perte fut plus sérieuse encore :

« J'écoutais justement Tommy Bamber décrivant le combat de Galveston, il s'était caché dans les osiers de la rive... et voilà un type saoul qui s'amène et nous réveille en chambardant tout dans l'obscurité... l'alcool méthylique les rend idiots, pire que les alcools autorisés. Ce n'est qu'une boisson de fantaisie, bonne pour le « demi-monde », dames à cheveux blonds et à crises de nerfs... Mais peut-être que ça me reviendra si j'y pense attentivement en m'endormant. »

Ainsi, de circonstances hasardeuses, ce livre a pris naissance.

Chaque semaine, l'arrivée de mon collègue portant son rouleau de huit à douze pages de papier-écolier, couvertes d'une fine écriture au crayon (son travail de la semaine), le visage exprimant l'émoi de l'auteur qui guette l'effet produit sur le lecteur et l'irrésistible désir de voir se dessiner le chapitre suivant, cette arrivée devint le presque aussi grand événement de ma semaine que de la sienne.

Le chapitre suivant! il le voyait toujours en scènes et récits qui avaient pris possession de son esprit, scènes vécues pendant soixante ans, éclairées au déclin de sa vie par des mots et des phrases qui souvent le remplissaient d'une flamme d'animation quand, devant son auditrice, il les prononçait à haute voix. Cependant ces mots, ces phrases, ne conservaient jamais la même fraîcheur vivante lorsque venait le moment de les épingler au papier. Fugitifs comme ses rêves, ils ne s'épandaient avec naturel que lorsqu'il parlait, bondissant alors comme le déchaînement d'un torrent longtemps endigué.

Il est parfaitement facile de se rendre compte pourquoi les mots qui lui venaient naturellement en parlant, apparaissent si rarement ou si transformés dans ses écrits. D'une part, l'atmosphère de la maison d'asile où il vivait l'accablait lourdement; l'atmosphère des asiles en ces contrées est extrême, trop chaude ou trop froide. Privé de l'entourage encourageant, de la proxi-

mité d'un auditeur, il était comme silex sans briquet. D'autre part il entretenait l'idée surannée que la langue écrite doit être plus élégante que familière. Ce genre de style, époque Victoria, est certainement voulu. Ainsi qu'on le verra dans les conversations, Horn fait grand cas du style. Et c'est pourquoi je n'ai voulu rien changer à sa narration écrite. Je l'ai laissée sans retouches avec le respect que tout écrivain (et moi-même) désire pour son œuvre.

Un si vigoureux récit de la vie qu'il menait il y a cinquante ans en Côte d'Ivoire, écrit à son âge et dans un tel milieu, la poche vide (et, au début je le crains, l'estomac souvent vide aussi), est une œuvre suffisante en elle-même sans que son chroniqueur y ajoute quelque peinture officieuse ou ciselure dorée. Cependant lorsque je me rendis compte que son récit oral était de qualité littéraire bien supérieure à celle de ses écrits, je commençai à prendre note de sa conversation avec plus grand soin.

Si j'ai présenté nos conversations sous la forme de monologues plutôt que de dialogues, c'est parce que, en réduisant ma propre participation, il m'a été plus facile d'attraper le ton d'Aloysius Horn alors que celui-ci se répandait comme un torrent. Torrent est le mot. Aucune de mes paroles ne fera comprendre quel déchaînement formidable a été cette conversation hebdomadaire d'une ou deux heures. Ce fut le déchaînement d'un passé sur lequel nulle âme au monde ne désirait plus jeter un regard de sympathie ou d'intérêt. Et si c'est un passé qui ne reflète pas toujours — d'aucuns diront : pas souvent — les scènes paisibles d'une vie vertueuse, si le reflet en est dénaturé par le grand espace d'années sur lesquelles s'étend son regard — lieues de terres et de mers, mondes de visages noirs ou blancs ! — il faudra pardonner beaucoup au vieillard qui, déjà, s'était résigné à la mort silencieuse du pauvre, laissant sa vie inexprimée dans son cœur, comme une « saga » qui n'a jamais été chantée...

Malgré ses insuffisances et les événements de sa vie, Aloysius Horn n'est pas un dénigrant. Je ne l'ai jamais entendu rire

avec cynisme, ni parler de façon indigne. Le « double-entendre »[1] est toujours accidentel en son récit, le lecteur et moi serons seuls à le remarquer. S'il n'en avait été ainsi, cette association littéraire n'aurait pu traverser tant d'étranges sentiers ni pénétrer, à l'occasion, dans des sociétés aussi douteuses. Quelques-unes des aventures et opinions exprimées dans ce livre furent racontées à mon mari quand j'étais absente d'une partie de la visite, et précédées, à son habituelle manière scrupuleuse, de quelques paroles telles que : « Vous comprendrez, puisque vous êtes d'esprit scientifique, qu'il y a des choses qu'un gentleman ne peut dire à une dame et que, pourtant, il faut proclamer de par le monde. » Mon pauvre vieil ami garde ses illusions d'un autre âge par la simple raison qu'il ne lit jamais.

. . . .

Notre conversation hebdomadaire était toujours précédée d'un repas préparé, autant que possible en ce pays, selon la tradition anglaise : côtelettes grillées, bon bifteck saignant, bœuf froid aux cornichons, pommes de terre en robe de chambre, épaisse soupe aux pois, chevreuil — je devrais dire venaison — à la gelée, fromage de Cheddar. Tout cela pour concourir à la résolution que j'avais prise de délier une langue anglaise. Ruth, ma cuisinière, attrapa si bien l'esprit de l'aventure, qu'elle me dit un jour : « Pourquoi, Madame, ne servirait-on pas des poires en compote? Croyez-vous que ce serait assez anglais pour M. Horn?

— Ruth, lui dis-je, quelle bonne inspiration! Mais il faut qu'elles aient le goût de clou de girofle et un léger arome d'écorce d'orange. Lorsque j'étais jeune, et pendant l'automne, on en servait au souper du dimanche, au retour de l'église. Je suis sûre que chez M. Horn il devait en être de même. Ça pourrait aussi lui rappeler les prières en famille et les livres de prière traînant dans le hall au moment du coucher, alors qu'on se sent un peu exalté et mélancolique en même temps.

1. En français dans le texte.

— Oui, Madame », dit Ruth, retournant à la cuisine pour essayer de retrouver le secret de cette saveur du temps d'autrefois.

Le tabac et l'hebdomadaire petit verre d'eau-de-vie jouèrent aussi leur rôle et aidèrent à ouvrir le passé à partir du jour, un jour très chaud, où je dis au vieillard, alors qu'il grimpait péniblement les marches du perron : « Vous semblez très las aujourd'hui, je crois qu'il vous faudrait un peu d'eau-de-vie pour vous remonter. » A quoi il répondit : « Certes, Madame, j'apprécierais un stimulant. On ne nous donne que du soi-disant thé ou café. Triste drogue quand on cherche l'inspiration !... Je préférerais sûrement une boisson plus réconfortante. Depuis Ben Johnson jusqu'à présent, l'usage du stimulant a été reconnu comme adjuvant fort appréciable à la littérature. »

Mais longtemps avant cette époque, il se laissait déjà aller à cette classique habitude des vieux, il gazouillait comme un ruisseau dans les prés verts. Les prés verts, pour Aloysius Horn ne doivent pas seulement être verts, mais il faut encore qu'ils s'étendent sur la bonne terre du Lancashire. Oui, un gazouillis du Lancashire. Avec toute la passion de l'exilé pris aux filets de la vieillesse, son regard se tournait perpétuellement vers sa province. A ses yeux, une des extrémités de l'arc-en-ciel, telle la voûte de sa vie, s'élève du sol et de l'or des cœurs du Lancashire, l'autre extrémité s'abaisse sur les berges d'une rivière africaine dans la paix somptueuse d'il y a cinquante ans, paix dont l'antique profondeur n'avait pas encore été troublée...

E. L.

LA COTE D'IVOIRE

AUX TEMPS HÉROÏQUES

CHAPITRE PREMIER

Elevé au collège de Saint-Edwards, à Liverpool, dans lequel je rencontrai comme jeunes condisciples Julian Venezuela, du Venezuela (Amérique du Sud) ; le petit Pérou, fils du président du Pérou; Etienne Vangorche, de Bogota; deux nababs, crème de la République nègre de Haïti dans les Indes occidentales, quelques autres fils des plus importants personnages du Brésil, le comte de Xérès, en Espagne (pays d'où vient en grande partie notre meilleur sherry), nous formions, je le crois sans aucun doute, le groupe le plus cosmopolite de jeunes gens réunis en vue de leur formation commerciale.

Je n'avais que onze ans quand j'entrai à l'école, quelques-uns de mes camarades étaient de même âge, mais je crois que si on mêlait autrefois le jeune Britannique à ses frères de tous les climats, c'était pour le rendre cosmopolite, car tout naturellement nous apprîmes bientôt la langue les uns des autres.

Peu de temps après mon entrée au collège je savais l'espagnol, le portugais et le français, j'avais ramassé aussi certaines caractéristiques de ces étrangers, diamétralement opposées

à celles du lent jeune Anglo-Saxon. Leur maturité est plus rapide que la nôtre et ils n'ont point les mêmes idées que nous, leurs décisions précipitées les rendent difficiles à mener en communauté. La plupart de ces jeunes garçons devinrent fameux dans l'histoire de leurs divers pays grâce à l'empreinte qu'ils reçurent d'un jugement plus sain que le leur, et ceci, je peux vous l'assurer, a été un facteur de progrès utile au monde, du moins en ce qui regarde les républiques américaines. On nous apprenait le français, le latin, le grec, nous recevions, en somme, le véritable enseignement d'Oxford donné par des professeurs de premier ordre. Quoi qu'il en soit, aucune des objections faites par mes parents ne put arrêter mon ardeur pour les voyages et je choisis la côte occidentale africaine comme le meilleur champ d'aventures qui m'eût été indiqué par mes lectures. L'intérieur des terres en était encore pratiquement inconnu, l'esclavage y florissait ainsi que la piraterie. On savait qu'il y existait des animaux tels que gorilles, éléphants et bien d'autres, mais leurs habitudes, leurs caractéristiques, etc., n'avaient été que devinées et nombreuses étaient les erreurs faites dans l'exacte description du gorille; je puis dire d'ailleurs que, jusqu'à ce jour, celui-ci supporte une réputation qu'il ne mérite en aucune façon.

Nous dirons maintenant adieu pour toujours à la vie de collège et à ce qui s'y rapporte, et nous nous transporterons sur le pont du bon bateau *Angola*, vaisseau d'acier construit sans égard à la dépense, tout spécialement en vue du commerce en Afrique occidentale. Il faisait usage à la fois de la vapeur et de la voile, classé A. I. ou Lloyd's, et était bateau « commodore » de nombreux autres appartenant à Hatton et Cookson, ancienne et riche firme de trafiquants et de beaucoup la plus importante et la plus riche de la Côte Ouest. Sa sphère d'influence s'étendait sur Bonny Brass, le vieux Calabar, le Haut Niger aussi loin que le négoce avait quelque action, ainsi que sur tous les ports des côtes du Cameroun, etc., comprenant Balanga, l'île d'Eloby, le Gabon, exactement sous l'équateur,

le fleuve Ogooué, celui-ci exploré plus tard par le comte de Brazza que je rencontrai souvent dans la suite [1].

Le fleuve est celui sur lequel j'ai trafiqué et chassé pendant bien des années. C'est le pays du gorille. D'ailleurs, Pougo fut embarqué de là et vendu par le capitaine de l'*Angola* (Capt. Thomson avec lequel j'étais parti de Liverpool) pour la somme de cinq cents livres sterling. Ce fut le premier gorille qui arriva vivant en Europe. Il fut ensuite revendu à une firme allemande et vécut très longtemps dans ce pays.

Le fleuve Ogooué se déverse dans l'océan Atlantique, à une journée de navigation Sud de l'équateur, et par ce fleuve descendaient la plupart des importantes cargaisons d'ivoire; cinquante mille livres de charge environ étaient embarquées par saison.

La chasse aux éléphants est faite surtout par les M'pangoes, les Fans et les Ashibas, tribus qui parlent une même langue. Ces tribus habitent la rive nord de l'Ogooué tout près de sa source, et toutes sont cannibales. J'ai vécu parmi elles pendant de longues années (j'étais plus en sécurité là qu'ailleurs, Sand-Bank et les îles étant les seuls endroits où il fût possible de camper sans danger). La firme que je représentais, Hatton et Cookson, nous fournissait le personnel indigène, nous étions bien pourvus de fusils, surtout du type Snyder ancien; d'autres armes et des carabines se trouvaient toujours à portée de main

---

1. Il est clair que, dans sa narration, M. Horn a parcouru toutes ses aventures sans grand égard aux dates. Mon impression est qu'il arriva sur la Côte Ouest vers 1871-72, à l'âge de dix-huit ans, qu'il passa plus d'années qu'il ne le croit maintenant à apprendre, comme employé, le commerce du caoutchouc et de l'ivoire, tout en voyageant en rivière, et que, au moment où il rencontra de Brazza, il avait à peu près vingt-trois ou vingt-quatre ans et bien dépassé l'adolescence.

Chez un homme qui n'a jamais vécu plus de quelques années dans le même endroit et qui maintenant revoit un demi-siècle de perspective fort encombrée, cette inexactitude doit peu étonner. Moins encore si nous nous souvenons combien une date peut être sujette à illusion, même lorsqu'on vit dans une maison bien ordonnée où on a passé toute son existence. (Ed.)

en cas de surprise car on était souvent appelé à se défendre dans ce pays peu civilisé.

Ces cannibales sont, de beaucoup, le plus beau type de nègres que j'aie rencontrés, ils sont bons chasseurs, fameux travailleurs et ne possèdent pas d'esclaves. Leur moralité est parfaite et je n'ai jamais connu de femme cannibale qui ne fût fidèle à son mari et dévouée à ses enfants. Je me suis fait beaucoup de bons amis parmi ces gens et j'ai été plus d'une fois averti par l'un d'eux de me tenir sur mes gardes, avertissement qui pouvait lui coûter la vie. En fait, ils n'oublièrent jamais leur ami, et venaient de fort loin pour me vendre leur ivoire et du caoutchouc en pelotes. Ils prenaient aussi des bons pour des sacs de sel, des fusils et barils de poudre et recevaient toujours ce qui leur était dû.

Après avoir fait d'affectueux adieux à mon frère, j'eus le loisir d'examiner le bon bateau *S. S. Angola.* On arrima le reste de la cargaison et tout l'équipage s'occupa de mettre les choses en bon ordre. Les armateurs adressèrent quelques dernières paroles au capitaine, serrèrent la main à tous et se retirèrent. En quelques minutes nous nous étions éloignés des quais et, accompagnés d'un nuage de mouettes, nous filions à toute vapeur sur la Mersey. Nous fûmes bientôt hors de Liverpool et de sa forêt de bateaux et nous voguions loin déjà lorsque les ombres du soir se refermèrent sur nous. On tendit les voiles et, à pleine vapeur, aidés d'une forte brise, nous distançâmes en peu de temps les nombreux bâtiments et steamers en partance pour tous les climats et tous les ports. Je me retirai de bonne heure et en m'éveillant, le matin, frais et dispos, je trouvai les ponts bien lavés et nettoyés, les câbles enroulés, toutes choses en place. Nos amies, les mouettes, s'affairaient à attraper les friands morceaux jetés par-dessus bord des cuisines bien approvisionnées. Deux des plus grands de ces oiseaux, l'un ayant le bec endommagé et l'autre quelques plumes de moins à l'aile, s'approchaient davantage de l'arrière du bateau; ils me

semblaient voler avec moins de peine que les autres qui battaient fortement des ailes dans leurs efforts pour saisir un peu de nourriture avant que les oiseaux plus âgés ne l'aient attrapée.

Tant que la côte de Galles fut en vue nous aperçûmes beaucoup de points intéressants. Le jour suivant les vaisseaux à destination de l'étranger se firent plus rares, mais nous pûmes contempler longtemps les bateaux de pêche de Cornouailles en train de prendre la sardine. Un paquebot, en route pour le Cap de Bonne-Espérance, nous fit des signaux, nous luttâmes de vitesse, mais il se trouva qu'il quittait la baie de Funchal juste comme nous y entrions.

Il y a un charme répandu en ce pays d'éternel soleil qui fait plus d'impression sur l'esprit du Britannique qu'il n'en ressent nulle part ailleurs. En approchant de Madère on dépasse trois îles appelées : les Trois Déserteurs, nom magnifique quel qu'en soit l'auteur. Des manteaux de vagues et d'écume montent perpétuellement à l'assaut de ces îles, atteignant quelquefois une hauteur de cinquante à soixante pieds. Les pics orgueilleux sont presque toujours embrasés de soleil, de nombreux oiseaux de mer nichent parmi les rochers escarpés et les cimes des plus hauts sommets enveloppées de rayons dès l'aurore. Quel tableau resplendissant forment aussi les falaises de Madère toutes dorées de soleil : le reflet velouté vert et bleu de leur végétation et leurs lignes admirables, don de la nature à cette île unique.

Le capitaine et moi fûmes les premiers à débarquer. Les télégrammes pour Liverpool (tout va bien) une fois expédiés, nous enfourchâmes les deux poneys qui nous attendaient et après avoir visité le Reeds Hôtel, premier hôtel de Madère à cette époque, nous gravîmes le chemin de montagne qui menait chez M. Latours (le gouverneur) — prononcez Latars. Le capitaine, qui était un visiteur fréquent et d'ancienne date, me présenta à Mme Latours et à sa fille, celle-ci un peu plus âgée que moi. La demeure, d'ancien style portugais, élevée par cette vieille famille aristocratique, était charmante dans son extrême fraîcheur, aussi bien par sa construction que par son

mobilier : elle se nichait dans l'ombre tiède de la montagne d'où la vue était belle du côté du Maroc sur la ville de Funchal et la mer magnifique.

Avec une aimable invitation à revenir à n'importe quel moment, nous fîmes nos adieux à ces hôtes accueillants et après avoir descendu les roides zigzags de la montagne, nous nous retrouvions bientôt à bord de notre fidèle vaisseau qui, pendant ce temps, avait embarqué une bonne provision de légumes, d'eau potable, etc. Les marchands d'oiseaux et autres trafiquants furent vivement renvoyés à quai, l'ancre relevée, et nous reprenions la mer sans délai. L'équipage avait acheté une grande quantité d'oiseaux chanteurs, des canaris pour la plupart, avec l'intention d'en faire le commerce ou l'échange en Côte Ouest, que nous étions sur le point d'atteindre. Le pic de Ténériffe parut ensuite en vue à notre gauche, nous rencontrâmes plusieurs bateaux en route pour l'Europe qui tous nous firent des signaux, puis nous pénétrâmes parmi des multitudes de poissons volants. Beaucoup d'entre eux tombaient sur le pont et étaient portés aux cuisines, leur goût rappelle celui du maquereau. Ils peuvent voler aussi longtemps que leurs ailes ne sont pas sèches. Ensuite les « poulets de la Mère O'Cary » se mirent à nous suivre. On les rencontre en Afrique équatoriale et ils vivent, dit-on, sur les épaves; ils ressemblent aux hirondelles dont ils ont l'aile rapide. Plusieurs aigles de mer, planant haut dans l'air, leurs longues ailes étendues et immobiles, nous survolaient comme des aéroplanes; ils se dirigeaient, nous dirent les matelots, vers les Indes occidentales. Ils volent très vite et avec continuité. Les marins prétendent que nul ne sait où ils nichent.

Le cap Palmas fut le prochain endroit de quelque intérêt; les palmiers font bel effet sur la pointe de ce cap et servent de point de repère aux navigateurs. La côte est basse, une frange de houle s'y ébouriffe et rend l'atterrissage dangereux. Comme nous naviguions vers le sud je ne pus guère distinguer de traces vivantes, quelques oiseaux de mer seulement nous

suivaient tandis que de grands requins parcouraient l'Océan. On les distingue à plusieurs milles de distance, les nageoires du dos et la queue se montrant à tout moment hors de l'eau comme les voiles d'un petit bateau. La chaleur du soleil nous confinait sous les toiles tendues à l'arrière et à l'avant, mais malgré leur ombre, la peau de mon cou, de mes bras et de ma figure commença de peler et, peu à peu, je me tannai jusqu'à ce que j'eusse perdu toute trace du teint rosé avec lequel j'avais quitté l'Angleterre. Je me sentis débordant de joie quand nous atteignîmes Grand Cess, sur la côte Kroo.

Dès l'aube naissante nous jetâmes l'ancre à un mille environ du rivage. Quinze minutes après les signaux convenus, les Kroos commencèrent d'arriver et nous amusèrent beaucoup pendant les trois heures que nous demeurâmes. Leurs pirogues, bien construites pour tenir la houle, dansaient comme autant de bouchons sur la surface de la mer.

Un grand canoë vint alors nous accoster avec le chef à bord. Celui-ci apportait en présents des choux de palmiers coupés au haut de ces arbres et ayant exactement le goût du chou lorsque cuit, et du beurre de palmes tiré de noix récemment bouillies. On nous donna pour déjeuner des côtelettes à l'huile de palmes, plat magnifique et fort apprécié des passagers. On embaucha environ trois cents Kroos pour remplacer les hommes qui rentraient de différents postes et que nous déposâmes en route, en commençant par le fleuve Niger. Le dernier lot fut débarqué à Galenda, à l'embouchure du Congo. Chaque équipe de dix hommes avait son propre chef ou contremaître. Les gars de Grand Cess formaient le plus magnifique groupe d'hommes que j'aie vu en aucun pays ; musclés et bien bâtis, travailleurs merveilleux, ils ne se plaignaient jamais, toujours riant et plaisantant, et ne causaient aucun tracas. L'équipage du bon bateau *Angola* fut alors remplacé par des Kroos qui maniaient les choses comme s'ils étaient nés marins. Les blancs furent mis à des besognes plus faciles comme de nettoyer les machines, épisser des cordages pour faire des élingues et réparer les voiles.

Au retour du steamer *Angola*, les hommes revenant d'autres parties de l'Afrique furent payés surtout en poudre et en fusils à pierre, car ils étaient en guerre avec la Liberian Colony, appartenant au gouvernement des Etats-Unis. Ce territoire rejoignait au sud la côte des Kroos. Plus d'un épisode de leurs batailles avec les Yankees nous fut longuement conté. Les Kroos sont tatoués d'une large bande bleue qui s'étend du haut du front jusqu'au nez, ils ont les deux incisives d'en haut limées en diagonale de façon à être facilement reconnus s'ils étaient capturés par les négriers qui ont recours à toutes sortes de ruses pour les attirer à bord de leurs schooners.

Pendant le temps que nous restâmes à l'ancre, un trafic animé s'échangea avec les indigènes qui apportaient des pagaies de canoë curieusement sculptées et autres objets de leur fabrication.

Tous les hommes embauchés furent mis en rang et on leur donna des noms anglais tels que : Poisson-volant, Chope-de-bière, Nez-plat, Gros-négoce, etc. Ils reçurent également chacun un matricule. Ceci fait, on tira le canon, le chef se retira et les gens de sa suite, après avoir précipité dans leurs canoës les marchandises achetées, plongèrent par-dessus bord. L'ancre fut levée et nous partîmes, laissant derrière nous cette foule hilare d'Africains nus.

Nous naviguâmes vers le Sud. Les terres étaient basses, on apercevait à distance quelques collines revêtues de palmiers, avec des espaces d'herbe rêche. Les petites anses, dont les palétuviers frangeaient les grèves, étaient couvertes de sable doré où se jouait le plus éclatant soleil; les courtes vagues et l'écume brillaient comme de l'argent et prêtaient un charme de plus à la beauté du paysage.

Après avoir doublé le cap *** et laissé derrière nous l'Ashantee et la Côte de l'Or, nous naviguâmes vers Bonny, sur la rivière du même nom, qui est une des nombreuses bouches du fameux fleuve Niger. Là, nous jetâmes l'ancre et com-

mençâmes immédiatement à décharger la cargaison destinée à l'agent de la Compagnie, M. Knight. Le chef le plus puissant de cette partie du pays, Oko Jumbo de Bonny, vint alors nous faire visite, accompagné d'une importante suite comprenant plusieurs chefs, fils de ce vieux roi. Ils étaient élégamment habillés de vêtements européens et quelques-uns parlaient un bon anglais qui leur avait été appris par des marins errants. Ils furent fort aimables avec moi, car j'étais le plus jeune trafiquant qu'ils eussent jamais vu. Oko Jumbo voulait me retenir dans son cercle de famille, m'offrant toutes sortes d'avantages pour cela. Les nababs africains burent le champagne copieusement.

H. M. S. Consul arriva. On discuta plusieurs sujets tels que la guerre entre Oko Jumbo et les chefs de la Haute-Rivière qui entravaient la libre sortie des huiles de palmes, trafic de beaucoup le plus important sur toute la côte occidentale de l'Afrique à cette époque, il y a plus d'un demi-siècle. Quoique ce potentat africain fût connu comme propriétaire de plusieurs milliers d'esclaves, il passait pour généreux et avait le cœur bon. Le gouvernement britannique le voyait d'un œil favorable. Quelques années auparavant, on prétend qu'un vieux chef Bonny fit sacrifier trois cents esclaves en un seul jour parce que l'un d'eux avait eu l'audace de tuer un perroquet perché sur un grand arbre sacré. Cet arbre croissait solitaire sur la rive droite de la rivière Bonny et était considéré avec une terreur respectueuse par les indigènes.

Quelques voiliers légers, schooners pour la plupart, passèrent près de nous à destination du haut fleuve, tandis que d'autres redescendaient avec la marée. Cette côte est, je crois, la plus pestilentielle et la plus fiévreuse du monde entier et a mérité de recevoir le nom de : Tombeau de l'Homme blanc! Ce n'était certes pas un rare événement que de voir les bateaux descendant du haut fleuve avec tous leurs blancs terrassés par la fièvre, la véritable fièvre hématurique.

Il existe en cet endroit une société secrète indigène appelée Ebgo. Et malheur à qui offense un membre d'Egbo! Je vous

raconterai plus tard quelques-uns des mystères de ces sociétés, mystères véritablement terrifiants.

CONVERSATION.

« Comment trouvez-vous ça, Madame?

« J'ai eu de tout temps la fureur d'écrire... D'écrire et de vagabonder. Les uns naissent avec un goût, les autres avec un autre. Je suis né avec le goût du vagabondage. Dame... malgré cela, il y a toujours quelque chose qui vous rappelle la maison familiale. Mais quand la maison a eu son temps, on écoute cette autre voix qui parle à l'oreille de certaines races. La soif de vagabondage est chose plus pressante qu'aucune autre.

« Les Allemands, quoiqu'ils aient été nos ennemis, nous seront, dans l'ultime fin des choses, de plus fermes amis que les Français. Les Teutons et nous autres Anglais, parlons, les uns comme les autres, une langue que nous comprenons mutuellement.

« Qu'ont fait les Français dans cette partie de l'Afrique? Guère plus d'impression qu'un plein arbre de singes! Ils ne veulent point travailler eux-mêmes et jettent la pierre à qui le fait. Tous ces impôts écrasants... pas de commerce possible!... Ils sont toujours fort satisfaits de voir l'Anglais planter sa vigne et son figuier — manière allégorique de parler — ça veut dire ivoires et caoutchoucs, excusez-moi — et alors, les voilà qui s'aboulent et profitent de ce qu'ils n'auraient jamais fait pour eux-mêmes...

« Qu'est-ce donc, maintenant, me dites-vous, Madame, que l'arbre sacré de la Côte Ouest? (J'avais lu récemment *l'Empereur Jones*.) Eh bien! oui, certes. Le *ju-ju* est un arbre avec lequel ils ne se permettent aucune familiarité. Trois cents esclaves sacrifiés pour avoir tiré un perroquet perché sur un *juju !* Dame, ils ne plaisantent point au sujet de l'arbre sacré. Cela a dû faire un fameux raffut! C'est une erreur de croire que l'Angleterre d'autrefois ait eu le monopole du culte

de l'arbre. Fait à noter : la sauvagerie de la religion africaine actuelle ne dépasse pas celle dont nous-mêmes avons joui aux premiers temps druidiques. Dame, nous trouvons l'homme noir d'une effarante cruauté quand nous le voyons crucifier un homme la tête en bas... La tête en bas et une jambe plus bas que l'autre, puis, lui trancher la tête et apporter les terrines pour recueillir le sang! Dix-huit ans... je devais avoir... Un gamin reçoit de terribles impressions à dix-huit ans, et si loin du Lancashire... Mais, quand nous crions à la sauvagerie nous oublions, toujours debout sur les collines d'Angleterre, les pierres de sacrifice sur lesquelles des hommes blancs et des femmes à cheveux blonds ont été mis à mort par d'autres hommes blancs pour le bien de la religion!... Méthode cruelle aussi que de briser l'épine dorsale en travers comme on brise un bâton contre son tibia. Je ne me souviens pas d'avoir vu des lieux de sacrifice dans le Lancashire — les Vikings n'étaient guère occupés de dieux et autres superstitions — mais il y en a eu toute une quantité en Yorkshire, m'a-t-on dit, et dans les Galles du Nord, pays où les druides étaient nombreux. De rudes gens, là-bas, en Yorkshire. Traversez l'Adda et de l'autre côté vous ne reconnaîtrez pas la langue. Elle a quelque chose de barbare.

« Que dites-vous de mon premier chapitre, Madame? J'ai pensé que, sûrement, ça intéresserait le public d'apprendre quelle quantité de tropicaux nous étions à Saint-Edwards. En Amérique, sinon en Angleterre, on veut du nouveau. Un tas de noms semblent m'échapper; pourtant quelquefois, quand je me réveille et me retrouve riant et causant avec quelques-uns de mes camarades, ça me revient tout juste, mais si je ne note pas promptement, ça s'envole. C'est comme d'attraper un papillon!...

« Y avait ce type dont le père possédait des lacs de bitume à Trinidad, riche comme Crésus! Je ne sais plus si c'était lui ou le petit Pérou qui avait un correspondant venant de Londres deux fois par an... un homme charmant. Il nous emmenait tous en bande chez le pâtissier manger des gâteaux

et boire de la bière de gingembre, ou bien il louait un landau pour l'après-midi. Arrivait aussi le correspondant d'un autre type; rien ne lui plaisait comme d'emmener deux d'entre nous faire un tour en bateau. C'était pour nous plaisir plus grand que de se balader par la ville l'estomac plein, ce qui finissait, plus que probable, par amener quelque désagrément. La plupart de ces gars étaient fils d'armateurs de tous les ports du monde, les agents du Lloyds leur servaient leurs subsides. Quelques-uns d'entre eux arrivaient, petits gosses, ayant l'air pas trop à l'aise dans leurs habits de coupe étrangère et sans savoir l'anglais. J'avais, pour sûr, pitié d'eux quelquefois, moi qui étais comme chez moi dans tout le Lancashire, et Frea pas loin! mais la surveillante était un brave cœur. Elle s'occupait uniquement des petits. La première chose qu'elle faisait, quand ils arrivaient en voiture des docks, était de les emmener acheter des vêtements anglais. Elle les habillait irréprochablement et bientôt ils apprenaient à ne plus pleurnicher ni vous cracher dessus quand ils étaient en colère. C'est de la chance pour le monde que les habitudes anglaises soient plus contagieuses que la soi-disant influence latine. Et pourtant mon meilleur ami était un Péruvien. C'était le seul que je ne pouvais point rosser!

« Ben, Madame, il ne faut pas que je vous retienne de votre travail. Le passé est toujours intéressant à revoir et jamais plus que lorsqu'on a trop de temps pour le tourner et retourner. Si vous voulez bien m'excuser, ce sera « au revoir ».

Je lui tendis la main en disant :

« Dieu vous garde! »

Il considéra vaguement cette main pendant un instant avant de la saisir. « Dieu vous garde! avez-vous dit, Madame? Dame alors : Dieu vous garde aussi, voilà des années que je n'ai entendu ces mots, ni serré non plus une main amie, excusez-moi... C'est réconfortant d'entendre ces mots à nouveau quand on vit comme je vis, à l'abri de la philanthropie... »

CHAPITRE II

Je ne fus par fâché de quitter Bonny. L'odeur de l'huile de palmes que nous avions chargée à bord ajoutait au désagrément de la chaleur et des vapeurs qui montaient de plus en plus épaisses au moment où le soleil se couchait. Les moucherons, moustiques et autres insectes ailés causaient à tous un continuel agacement. Des troupes de perroquets gris volaient au-dessus de nous, regagnant le lieu où ils perchent, et poussaient sans arrêt leur cri perçant. Ayant pris du large, nous pûmes contempler la vieille côte de Calabar et bientôt nous laissions derrière nous nos tourmenteurs ailés. Le lendemain, en nous éveillant pour la douche, qui nous était distribuée par la pompe du bateau, nous aperçûmes à distance les très hautes montagnes du Cameroun. En passant à mi-distance de l'île des Princes et de la Côte d'Ivoire, nous dépassâmes le Gabon et plusieurs ports d'atterrissage de moindre importance sur lesquels on apercevait le drapeau d'Hatton et Cookson nous saluant de la rive.

Nous naviguions à destination de Galenda, à l'embouchure du Congo.

Arrivant à l'aube naissante, nous approchâmes à courte distance de la côte, les canots furent immédiatement descendus et bientôt nous étions assis à un déjeuner matinal en compagnie de notre bon hôte M. Phillips, le représentant de notre firme.

Joli endroit, Galenda, avec ses quelques maisons de vieux

style portugais, fraîches et pittoresques. Tous ici parlaient portugais et bien qu'il me fût possible de comprendre la conversation je ne me sentais pas bien capable de répondre. Nous déchargeâmes là notre cargaison et en prîmes une autre de produits divers. Après avoir souhaité à nos nouveaux amis un cordial adieu, nous mîmes de nouveau le cap vers le nord, longeant la côte et visitant sur notre chemin Fernandez Vaz et autres endroits. Nous atteignîmes le principal dépôt de notre firme, Elobey, à quatre ou cinq milles au nord de l'équateur. Là, nous embarquâmes un gros chargement d'ivoire, de caoutchouc en lanières ainsi qu'en feuilles, d'huile de palmes, d'ébène, de bois de teinture, etc. Le nom de notre agent était M. Carlisle, un brave homme, vrai gentleman du meilleur cru. Sa juridiction s'étendait de Batenga, sur la côte du Cameroun, jusqu'à Fernandez Vaz. Il me dit bientôt que, puisque j'étais le plus jeune trafiquant de la côte, il avait l'intention de prendre spécialement soin de moi, que mes chances de succès dans la vie étaient bien meilleures que je ne l'imaginais et qu'il me donnerait toutes facilités pour faire mon chemin.

Après deux jours d'arrêt, l'*Angola* se prépara au départ, portant une importante cargaison de grosse valeur. Un des vapeurs de la Compagnie, le *S. S. Batenga*, arriva comme le *S. S. Angola* partait, juste à temps pour lui faire des signaux de bonne chance. La cargaison consistant en poudre à canon, fusils en caisses, tissus imprimés de Manchester, ballots de quincaillerie, chaussures, vêtements, sel, etc., fut bientôt installée à bord et après trois vigoureux vivats poussés par l'équipage, nous quittions Elobey et étions bientôt ancrés sur la grève d'un des principaux centres de commerce de la côte occidentale. M. Jobey dirigeait ce poste composé d'importants entrepôts et bâtiments. La partie d'habitation était une belle construction à vérandas, magnifiquement située à deux cents mètres seulement d'une plage de sable. En façade de la maison s'étendait un vaste jardin qui l'abritait de ses palmiers et de ses cocotiers géants.

Comme j'avais été envoyé au Gabon pour étudier spéciale-

ment le trafic de l'ivoire et du caoutchouc, je fus chargé de ces entrepôts et eus comme assistant Ritiga, chef de cette partie de la ville de Gabon. C'était un vieux trafiquant expérimenté et qui m'apprit bientôt la manière d'acheter l'ivoire.

La plupart des indigènes qui en venaient vendre étaient des M'pangwes, tous cannibales, arrivant de longues distances, grands gars musclés, habitués à la dure et aux dangers. Tous avaient les dents limées et aiguisées et le visage et le cou marqués de quelque signe distinctif. Ils étaient armés de fusils, de sagaies et de grands poignards fabriqués par eux-mêmes. Beaucoup portaient sur le corps les cicatrices de blessures anciennes, ils avaient les reins couverts de peaux de bêtes et formaient la plus farouche et pittoresque troupe de sauvages qu'il soit possible de voir. Leurs gibecières de peaux étaient remplies de plusieurs sortes de viandes fumées, y compris des rats séchés dont ils semblaient très friands.

Comme tous les jeunes, j'étais curieux de savoir ce dont ils se nourrissaient. Ils ne se montraient guère difficiles; tout, pour eux, s'appelait « béchit », mot générique désignant ce qui se mange. Le singe, d'espèces variées, était régal pour eux. Ils portaient aussi une fève sauvage qu'ils chiquaient de même que font les blancs pour le tabac. J'en essayai et trouvai la chose fort agréable. Cette fève rougit les lèvres et la bouche. Il suffit, prétendent-ils, d'en manger quelques-unes pour tromper la faim pendant plusieurs jours.

Chaque troupe, en arrivant, occupait un campement séparé, les vieilles rancunes et mauvais sentiments étaient mis de côté pendant la vente de l'ivoire. On pesait chaque défense d'éléphant — les plus grosses, variant entre 60 à 70 livres, étaient généralement les plus difficiles à négocier — puis on évaluait chacune selon telle quantité de fusils à pierre, tant de poudre à canon et tant de sacs de sel. Après entente sur les diverses quantités, les fusils en nombre convenu étaient « roomés » (terme indigène) ou échangés contre des cotonnades imprimées et des calicots, ou encore un sac de sel contre des baguettes de cuivre

jaune, des barres de plomb, des paquets de fil de fer roulés en spirales, des « neptunes de cuivre », caisses à marchandises, couteaux, rasoirs, limes, diverses sortes de vaisselle et autres articles dont nous avions toujours un stock complet. L'art de trafiquer consistait à obtenir des indigènes l'échange d'articles bon marché contre des marchandises de valeur supérieure. Quelquefois nous discutions et marchandions pendant une heure ou davantage avant que le prix des plus grands ivoires pût être établi. Les moins gros s'achetaient aisément et les larges lanières de caoutchouc changeaient de mains sans difficulté.

Leur stock commercial se composait aussi en grande partie de poignards de fabrication indigène, d'une variété de sagaies, de peaux de léopards et de singes.

Ces chasseurs apportaient souvent des animaux vivants, singes, chimpanzés, parfois un jeune gorille ou quelque bébé-éléphant.

Les éléphants africains donnent plus de peine qu'ils ne valent car il est impossible de les apprivoiser; quant aux jeunes gorilles, ils meurent de maladies d'estomac. On les nourrit de lait humain et de « myondo », sorte d'échalote ou d'oignon sauvage sans lequel ils ne peuvent vivre, à ce que disent les indigènes. De fait, j'ai constaté, lors de mes chasses, que là ou l'on rencontre des colonies de gorilles on trouve toujours des touffes de « myondo ». Ces hommes-singes, ainsi qu'on les appelle, aiment à vivre dans les vallées, ils s'installent là où se trouve la liane à eau. Cette liane est remplie d'un liquide frais et délicieux, grande bénédiction pour le voyageur en marche à travers les forêts. J'en ai vu souvent d'une épaisseur de plus de douze pouces et remplies d'une eau toujours fraîche.

Les gorilles ont aussi une prédilection pour la « cédika » et pour diverses espèces de belles et grosses noix.

Celui qui fait usage de l'eau produite par les lianes n'est jamais tourmenté de dysenterie, et le gorille, si sujet aux troubles d'estomac, a reçu de la Nature l'instinct de s'en servir.

En ces parages se trouve aussi le chimpanzé. Il se croise, dit-on, avec le gorille et produit un singe appelé colocamba. Dans

tous mes voyages, je n'ai jamais vu un seul colocamba, malgré que j'aie offert bonne récompense à qui m'en procurerait un, mort ou vif. J'attribue cet « on-dit » à l'imagination d'un chasseur exalté.

CONVERSATION.

« Que dites-vous de cela, Madame? Je vais, pour sûr, me remettre à mon affaire avant longtemps... Ce n'est pas la première fois que je mets la main à quelque petite bricole d'écriture. J'étais capable de trousser un bon panégyrique dans mon temps. Lorsque le vieux Matthieu W... est mort, on a eu recours à moi pour ça... Ce n'était qu'un brasseur, mais homme de cœur malgré ça... Ça m'est venu tout seul, voici le thème : bruit de la terre tombant sur le cercueil, ça résonne à l'oreille... tension des cordes tel l'arrachement des fibres du cœur, etc... et ainsi de suite... Pas malin, en laissant aller tant soit peu l'imagination, oh! dame!... »

« Avec un rien de pratique, il est facile aussi d'écrire des ballades quoique ce soit moins spécial comme objet... quand on a l'œil pour trouver un sujet, ça procure l'avantage de gagner quelque chopine, sans quoi il aurait fallu rester sec!... Nous avons ramassé une bonne petite somme avec Cutankhamen lorsqu'il était de premier plan. Je connais un type qui a une gentille sympathie pour la guitare, on s'est mis collaborateurs. J'ai fabriqué la poésie et, à nous deux, nous sommes venus à bout de réussir un petit air à danser. Quelque talent de rien du tout est utile en plus d'une occasion. Oui, Madame... C'est dans le plan de cette vie qu'aucune partie de notre valeur acquise ne devienne chose inutile. Je ne dis pas qu'une intelligence très cultivée soit indispensable pour ce petit talent... paroles ou musique. Mais, si vous étudiez l'humanité, il sera abondamment clair que l'intelligence déployée dans la « Golden City » n'est guère capable de vous gagner un lit! Des *homo stultus* dans les bars d'hôtels et moi dansant devant eux pour vivre! Moi... l'homme blanc qui, le premier, a vu sous ses yeux se dérouler la Rivière africaine... Je

pouvais à peine, sur mes dix doigts, compter les martins-pêcheurs à cause de leur mobilité. Gais comme pinsons!... Et le grand panorama d'éléphants, contemplé à loisir, sur la berge foulée de leurs pieds, alors qu'ils allaient s'abreuver!... Dame, Othello lui-même n'aurait pu voir le monde plus largement!

« Je pourrais vous mener là, Madame. Je pourrais vous faire naviguer n'importe laquelle de ces rivières dont l'embouchure est près du Gabon... Y a une demi-journée de route du fleuve Muni au Gabon, là où habitait John Scott. S'étant trouvé en cas de légitime défense, il avait tué un nègre. Il fut emprisonné par les Espagnols et mourut de mauvais traitements, en prison... C'est pour ça que Carlisle refusa de trafiquer avec les Espagnols et quitta l'endroit. Parfait gentleman, Carlisle, et le premier à faire trafic sur le Muni... Gaillard, turbulent, mais ayant fait des études, ce qui est toujours avantageux dans tout commerce avec les sauvages, sinon avec les *dagos!* [1]. Les races latines manquent quelque peu de compréhension. Lui, c'était un grand trafiquant, un de la vieille génération, de ces hommes qui, sur la Côte, étaient semblables à des rois... Parlez de Léopold, avec ses demoiselles du « demi-monde ». N'importe quel trafiquant anglais de ces temps-là aurait pu, sans danger, s'asseoir sur un trône parmi les cannibales, bien plutôt que Léopold s'il avait eu seulement, pour venir voir son territoire, autant de courage qu'un pou! Dame... Les trafiquants, c'était la race impériale... et pas de galons dorés pour les distinguer.

« ...En ces jours, y avait un vieux vaisseau de guerre à l'embouchure du Muni... faisait de drôles de besognes et ainsi de suite. Combien de temps pourrait-on vivre au Gabon si on ne comptait sur soi-même... Ce vaisseau de guerre... c'était comme un beau chien de garde couché sur le paillasson.

« La rivière Muni...

Mime y'ra Cogo...

---

1. Terme d'argot qui, aux Etats-Unis, désigne les étrangers d'origine espagnole, italienne et portugaise.

« Je connais ce lointain pays ». C'est ce que je chante... chanson de la Rivière Muni, que je savais autrefois. Ça veut dire : « Un jeune homme comme moi, je suis las de chercher les endroits lointains, très lointains. » Oui, les indigènes, là-bas, avaient des voix mélodieuses et une langue magnifique, plus de mots que vous ne trouverez chez l'Anglo-Saxon. A peine le vocabulaire des Grecs pouvait-il être plus considérable... Ils me nommaient « Epervier de Rivière » quand j'étais sur le Muni. « Muni », ça veut dire : « On se balance en dansant... »

« S'il existait seulement, à la fin de la vie, quelque autre chose que la philanthropie! quelque chose qui, lorsqu'un homme a dessiné la carte d'une sauvage rivière en pays cannibale, le garde du dédain, en dernière fin, et empêche son talent d'être étouffé sous cette noire philanthropie! Dame, si nous nous imaginions la Mort comme étant la Main de la Nature, mourir ne serait pire que de se coucher pour s'endormir dans un champ de blé. C'est seulement quand les pasteurs vous jouent le tour de transformer un processus naturel en toutes sortes de sornettes telles que ciel et enfer, que la Mort devient chose à craindre... Le malheur, c'est que, lorsqu'il faut qu'Elle traverse une maison d'asile, cherchant le numéro de votre chambre, elle ne doit point avoir figure trop aimable, la compagnie ne doit pas lui plaire... Une enfant de nature comme elle, pour sûr, préfère la campagne. Dame, j'aimerais mieux lui tomber entre les mains, sur la mer elle-même, qu'entre quatre murs, serait-ce l'antichambre du Pape! Ce semblerait endroit tout naturel pour celui qui n'est point *homo stultus*. Faut à l'âme quelque porte de sortie et cette porte ne se peut découvrir que parmi l'immensité, air ou eau... La Mort, y a pas à le nier, fait de son mieux pour les marins... pas la moitié seulement, qui meurent dans leurs lits! Les croque-morts n'encourageront jamais un homme à aller en mer. La mer, c'est la demeure du marin et c'est en elle qu'au jour ultime il sera recueilli... »

CHAPITRE III

Un des plus curieux indigènes du Gabon était le vieux bonhomme Pipi, frère du chef Ritiga, grand chasseur et chef-guérisseur qui faisait les cures les plus merveilleuses. Les indigènes sont sujets à de nombreuses maladies. Pipi connaissait pour l'une d'elles, sorte de maladie de cœur, un remède certain. Cette maladie est fatale lorsqu'on ne la soigne pas en temps voulu. Elle se révèle, par une douleur qui traverse le corps, dans la région du cœur. Pipi pressait du doigt l'endroit douloureux, puis, ôtant le doigt, il observait attentivement et une fois qu'il était sûr d'avoir découvert le siège du mal, il tirait d'un petit étui en peau un instrument en bambou pareil à une aiguille plate qu'il introduisait à deux ou trois pouces de profondeur entre les côtes qu'il s'était désignées, opérant toujours par le côté, droit ou gauche, suivant les cas. Il conduisait l'opération avec tant d'adresse que le patient ne montrait que peu ou point de signes de souffrance. La guérison était instantanée et totale. Ayant assisté maintes fois à cette opération, je suis certain de ce que j'avance. Pipi et moi étions les meilleurs des amis, et, quoique la loi de la tribu interdît à un père de révéler son art à nul autre qu'à son fils, il m'expliquait et me montrait toujours de quelle façon il s'y prenait.

La cure la plus merveilleuse après celle dont je viens de parler consistait en l'expulsion d'un petit ver qui se trouvait dans l'œil et causait de fortes douleurs. Pipi attendait jusqu'à ce que le ver apparût se tordant sur le globe de l'œil, au-dessous de la

paupière. Il prenait alors une petite aiguille de bambou fort aiguë et, prompt comme vous le pouvez croire, enlevait le minuscule ver, long environ d'un demi-centimètre et mince comme fil de soie. Toujours guéri, le malade s'en allait, souriant.

Un jour, en chassant, j'entrai dans un essaim de moucherons. Ils m'attaquèrent aux deux yeux. Je marchai pendant trois milles environ pour retourner chez moi, souffrant de violentes douleurs, les yeux gonflés et enflammés; je rencontrai alors Pipi venant vers moi. Un indigène l'avait averti de mon accident, il se hâtait pour me secourir. Il me dit de m'étendre et, au bout de quelques minutes, revint, tenant la tige d'une plante qui ressemblait à de la ciguë, vert-pâle et creuse à l'intérieur. Il la tailla en tuyau de plume et, la pressant entre ses doigts, laissa couler une couple de gouttes dans chaque œil. Je ressentis une douleur cuisante, aiguë et violente, mais en quelques minutes elle disparut complètement. Je pus ouvrir les yeux, j'étais guéri sans autre opération. Je demandai à Pipi de me montrer cette plante merveilleuse, ce qu'il fit. Elle me sembla être la ciguë empoisonnée, si commune en Lancashire, Angleterre, ayant, pareillement, la tige creuse à l'intérieur.

J'attrapai ensuite le « crow-crow », éruption difficile à guérir et très énervante; elle s'étendait en une croûte épaisse, me couvrant les bras, de l'épaule aux mains. Pipi me soignait par des émulsions chaudes et l'aspersion d'une poudre noire appelée Eriko, nom indigène de l'ébène. En quelques jours je fus complètement remis. Pipi connaissait encore des traitements d'autres sortes, mais ceux-ci étant les plus courants, je suis certain de ne me point tromper dans mes allégations.

Le vieillard me parla aussi des merveilleux guérisseurs que je rencontrerais plus tard, lorsque j'irais trafiquer sur le fleuve Ogooué. Les Inilis, disait-il, étaient des médecins extraordinaires, ce que je reconnus être exact. Les indigènes atteints de la lèpre allaient chez les Inilis, pour en être délivrés. Je connus, au Gabon, un chef affligé de cette maladie et le rencontrai deux ou trois ans plus tard dans l'Inili, pays situé

sur la rive sud de l'Ogooué, à environ 80 milles à l'intérieur, et qui passe pour être une région favorable à la cure de la lèpre. Il me sembla parfaitement rétabli et je le complimentai sur l'heureuse chance qui l'avait mené en cet endroit. Il me montra, sur sa main droite, la seule trace de maladie qui restât encore visible. C'était une légère pustule, de trois centimètres de tour à peu près, qui me parut être, à moi, gamin encore, comme des sels d'Epsom finement séchés.

Je fus, plus tard, guéri de ma première atteinte des fièvres de la Côte par un des Ojungas ou guérisseurs de cette contrée. Le remède consistait en l'absorption de petites baies rouges qui amenaient une suée abondante. Le traitement dura plusieurs jours, mais, grâce à cet homme, je n'eus depuis lors aucun autre accès de fièvre. Il m'affirma que j'étais guéri et resterais guéri, et, bien que dans la suite j'aie visité maintes fois les endroits les plus pestilentiels de la terre, là où mouraient des hommes sains et bien portants, j'eus la preuve de mon immunisation.

Je vous donnerai plus tard des détails sur leurs sortilèges, etc. Les médecins blancs, je m'en suis rendu compte, ont beaucoup à apprendre sur ces maladies et il m'est souvent venu à l'esprit que quelque homme de science conférerait grand bienfait à l'humanité, s'il consentait seulement à perdre un peu de son temps en recherches le long du fleuve sauvage : l'Ogooué. J'ai été guéri, par ces indigènes, de mauvaises blessures provenant de coups de feu ou de sagaies, aucun médecin blanc ne se trouvant à portée, sur le moment. Je pense vous montrer, à la main gauche, ma première blessure. Comme je saisissais, à ce moment-là, le bout du fusil d'un indigène, le coup partit et je reçus une décharge qui fut très près de m'arracher le pouce. La cicatrisation se fit grâce à des émulsions chaudes de quinquina et à du blanc de criquet dont on remplit la plaie. La matière blanche du ventre du criquet sort lorsqu'on le presse comme celle d'une blatte écrasée sous le pied.

J'ai vu traiter une autre sorte de maladie, c'est un ver qui

se loge dans la jambe, entre le pied et le genou. L'« Oganga » en trouve la tête en recherchant attentivement une petite enflure qu'il incise ou coupe avec soin. La tête du ver est alors maintenue entre deux bouts de bois à moelle tendre, que l'on tourne d'un tour. Les morceaux pinçant la tête du ver sont ensuite solidement attachés et chaque jour on les resserre d'un tour. Une fois débarrassé de la tête du ver, le patient perd peu à peu le ver tout entier.

Les remèdes sont fort nombreux, car chaque tribu en possède de spéciaux contre les maladies les plus répandues. La dysenterie est guérie par la vertu secrète d'une espèce de poivre appelé togola. La liane à eau, qui contient un liquide frais et pur d'un goût très agréable, est d'un effet toujours salutaire à la santé; on la trouve dans les clairières, le long des lacs et rivières. Les gorilles et chimpanzés en usent continuellement et habitent partout où il s'en rencontre. Les gorilles jeunes et vieux mangent volontiers aussi le myondo sauvage ou oignon ressemblant à l'échalote; les indigènes assurent que ces énormes singes ont besoin de myondo pour vivre. On rencontre aussi dans ces parages des caféiers sauvages ainsi qu'une espèce de canne à sucre et de banane rouge. Le café est de première qualité et on en use au Gabon.

CONVERSATION.

« J'ai travaillé quelque peu pour les médecins; cette fois, ça leur procurera une nouveauté intéressante... Dame, je suis humanitaire... c'est pourquoi j'ai plaisir à rappeler ces médications. Un certain minimum de science médicale devrait faire partie de l'éducation de tout homme. George Bussey connaissait sa *Materia medica*, autrement il lui aurait été impossible de faire un rapport qui se puisse lire à propos de l'adoption du projet de loi contre la vivisection... George Bussey était l'ami de Dickens. Ils ont, plus que n'importe qui, traversé le square de la Pauvreté ensemble. Oui... sûr qu'ils y ont pris pension

pour quelque peu de temps et point au premier étage non plus... Dickens... et un tas d'autres comme lui. Ben, ils allaient à la manufacture de cirage de Day et Martin, pour 2 shillings 6 par soirée, coller des étiquettes sur les bouteilles, travaillant sans relâche jusqu'aux premières heures du matin. Bussey, en des jours meilleurs, habita Albany Road, Camberwell, mais à l'époque où il luttait pour prendre pied à Londres avant de devenir propriétaire de Hansard, lui et Dickens durent, plus d'une fois, se tenir à distance du « Old Portugal » sur le Strand. Ils connaissaient là trop de types et n'avaient pas d'argent pour payer les tournées; alors, ils faisaient tout le trajet jusqu'au vieux « Fox-under-the-Hill », à Dulwich, pour trouver boisson moins chère et un bout de pain et de fromage à manger seuls, tous deux. Ce fut un bon camarade, George, pour moi... Dame, il avait grand cœur pour les jeunes, et tout ce que je sais de procédés littéraires me vient de lui.

« Oui bien, ce « Old Portugal » était un rendez-vous fameux de journalistes, poètes, joueurs et tout ce qui s'ensuit. La Nature a ainsi pour habitude de rassembler les gens qui vivent de leur esprit, types qui aiment goûter chaque jour quelque saveur différente...

« J'ai pensé que ces notes sur la médecine vous intéresseraient; votre mari, étant un scientifique, les appréciera sûrement. J'ai toujours eu un petit faible pour les hommes de science, ce goût m'a pris quand j'étais sur la Côte : il y était venu une troupe de dragueurs dans un gentil petit vaisseau tout accommodé pour lutter avec les secrets des profondeurs... Qu'est-ce donc que ce type? Byron a dit : « Dix mille flottes se meuvent sur toi en vain... » Grandioses balivernes! mais ça n'a jamais gêné les gens comme ceux que j'ai rencontrés sur la Côte d'Ivoire, dans ma jeunesse, beaux messieurs scientifiques munis de filets, de fioles d'alcool et quoi encore! Leur chef était un professeur de sciences... gens agréables pourtant qui semblaient passionnés de Nature. Ils posaient des questions comme des enfants, et moi je savais leur en raconter un peu à

propos des lacs sur lesquels j'avais navigué, si transparents que le regard les traverse comme goutte de rosée!... C'était plaisir de choquer son verre avec des gens comme ça. Je vivais tellement de la Nature, moi-même, que ça me faisait, sûr, comprendre leurs façons.

« Il y a une simplicité qui vient du culte de la Nature, comme de la bonté du cœur... Cette pauvre dame missionnaire... c'était innocent comme l'enfant : « Quoi, Mr Horn, qu'elle me disait, que craignez-vous? Dieu n'est-il pas le même ici qu'en Amérique? » Nous traversions alors un village cannibale... Ils n'avaient encore jamais vu de femme blanche. La seule, à mille lieues à la ronde, c'était Lola D..., prêtresse dans une « Josh-House ». Saviez-vous que je suis frère de sang de Lola D...? Oui, par le rite d'Egbo, Madame. Non point le genre belle Madame, quoique son père fût Anglais, sa mère était une octavonne de l'île des Princes, mais le sang anglais, ça domine toujours. Les cheveux de Lola étaient de couleur acajou... acajou foncé... et elle avait la peau blanche, pas plus teintée que celle de bien de beautés de Londres!...

« Il me faut partir, Madame. J'ai besoin d'acheter quelque peu de laiton sur mon chemin et de me remettre à la vente demain matin. Le mardi est meilleur jour que le lundi pour écouler ces petites bricoles dont on n'a pas besoin... Les femmes sont un peu à bout le lundi, mais le mardi elles ont passé le pire. La semaine dernière, une femme m'a demandé pourquoi je n'allais point au Porche des Marchands. C'était une de ces pesantes filles d'Israël qui ont à peine l'habitude encore de posséder une maison pour faire joujou. J'eus bientôt calmé sa fureur. Je n'en prends pas toujours la peine, mais j'avais envie de m'amuser. Elle m'acheta deux abat-jour dont elle n'avait que faire! Dame, le vieux « Poings-et-Lances » a toujours su dominer la situation, même dans les bouges et les faubourgs, ainsi qu'on les nomme, de la « Golden City. »

CHAPITRE IV

Vous ayant donné une légère idée de la nature des indigènes qui habitaient le Gabon et de leur science à guérir les maladies les plus répandues à l'aide d'herbes et de plantes, je vous décrirai, si possible, quelle était la situation des trafiquants blancs aussi bien que celle des indigènes sous le gouvernement français.

Il faut se souvenir qu'au temps de mes quelques premières années à la Côte, les Français n'étaient pas en amitié, et ne pouvaient évidemment pas l'être, avec les Allemands comme avec les Britanniques. L'aiguillon de leur grande défaite de Sedan, de l'occupation de Paris — chose qu'ils avaient crue impossible — restait acéré en leur mémoire. Cet état de choses fut d'un grand avantage pour nous autres, commerçants anglais. Notre unique adversaire était la grosse maison allemande de Carl Woerman, de Hambourg, qui tendait à acquérir une importante part du trafic dans cette partie de l'Afrique.

Les trafiquants britanniques et allemands rivalisaient à qui obtiendrait la suprématie du commerce de l'ivoire et du caoutchouc.

Le négoce français était insignifiant, comparé à ces géants du commerce.

Les sentiments respectifs existant entre les races britannique et allemande et la concurrence commerciale n'entravaient en aucune façon leur amitié réciproque. Toutes les deux prenaient leurs succès et défaites de manière cordiale et comme sportive

et quand la journée de travail était finie, on se faisait visite les uns aux autres et on plaisantait même au sujet de ses diverses erreurs tout en luttant d'hospitalité.

Presque tous natifs de Hambourg, ils formaient un beau groupement, ces Hambourgeois, et me plaisaient infiniment. Ils m'ont été de gais compagnons pendant le cours de ma vie de trafiquant. Nous passions les soirées à discuter de nos affaires. Nous pensions de même et j'étais persuadé que nous deviendrions, tôt ou tard, gens à nous soutenir les uns les autres.

Les Français me semblaient fort différents et je me rendis compte que toutes les races latines le sont aussi. Ils étaient trop partisans d'un gouvernement militaire. Le gouverneur, investi de toute autorité, disposait des pouvoirs civils ainsi qu'il trouvait bon. En dehors de la ville de Gabon, on ne voyait jamais un soldat. Dans les quelques endroits commerçants de la Côte, ici et là se rencontraient seulement quelques douaniers avec une garde de soldats sénégalais.

Les trafiquants du haut-pays luttaient eux-mêmes contre les indigènes. Les batailles étaient fréquentes, car ceux-ci se montraient plus que jamais seigneurs et maîtres de leurs divers domaines.

Les M'pangwes étaient les peuples de beaucoup les plus nombreux parmi ceux qui occupaient l'Afrique équatoriale. Leur territoire immense s'étendait depuis la côte en suivant la rive nord du fleuve Ogooué jusqu'au centre encore inconnu de l'Afrique équatoriale. Ils ne payaient tribut à personne et étaient entièrement libres de toute façon. Ils ne connaissaient point les Français et ne s'occupaient pas d'eux. La grande majorité n'avait jamais vu de blancs qu'ils considéraient comme objets de curiosité. Je suis entré dans plus d'un village M'pangwe suivi d'une foule de femmes hilares et d'enfants avides de jeter un regard sur l'homme blanc, tandis que ceux qui étaient pris par surprise s'enfuyaient de leurs maisons et se cachaient derrière les arbres, etc.

J'avais visité la plupart des rivières débouchant dans le port

de Gabon, soit : le Lomo, le Remvee, la Belagana et d'autres moins importantes qui traversaient le pays des Fans, une des tribus M'pangwes. Toutes ces peuplades récoltaient le caoutchouc et il y avait une grande quantité de trafiquants de l'ivoire qui traitaient avec les natifs au profit de plusieurs firmes du Gabon. Ces indigènes, d'espèce dangereuse, tiraient souvent sur les bateaux de commerce qui faisaient le service de va-et-vient avec la côte et les combats étaient fréquents entre les uns et les autres.

Lorsque j'eus appris le commerce de l'ivoire et du caoutchouc, je fus envoyé à Adimanango, poste appartenant à la firme, et le plus éloigné vers le haut-pays. J'étais à bord du *Pioneer*, grand steamer à palettes appartenant à Hatton et Cookson.

Comme la saison des pluies était alors passée, ce voyage devait être le dernier que le bateau pouvait faire en rivière d'ici six mois et davantage. Nous avions une vue magnifique de la côte, voguant près des bords, car la mer, là, est profonde et sans récifs, il n'y a nul danger à courir.

Arrivant au cap Lopez que nous doublions par le temps le plus beau, nous entrâmes dans le fleuve Ogooué et en une couple de jours jetions l'ancre dans la ville d'Angola.

Le cap Lopez et l'embouchure du fleuve sont habités par les Leringas, pirates pour la plupart et marchands d'esclaves. Ce point était alors considéré comme un des plus dangereux endroits de la côte, particulièrement aux petits bateaux légers.

Quittant Angola, nous traversions bientôt une contrée très habitée et dépassions chaque jour toute une quantité de villages. Les Cammas occupaient la rive sud de la rivière, et, sur la rive nord, se trouvaient les Evilis et les Shekhanis. Plus en amont, nous dépassions les villages de Galma et d'Okelly, puis les grands villages M'pangwes s'étendant également aux deux rives. Sur notre parcours, les indigènes nous acclamaient, se pressant sur les berges. A la pointe d'une île, nous aperçûmes les splendides établissements de Carl Woerman qui, à cette époque-là,

faisaient commerce avec un grand nombre d'indigènes.
Au bout de quelques minutes, nous atterrissions à l'embarcadère du dépôt commercial de Hatton et Cookson où l'agent en charge, M. Gibson, nous recevait. Tout le monde s'occupa immédiatement de débarquer et vérifier la cargaison et, quelques jours après, le steamer *Pioneer* partait avec un complet chargement d'ivoire, d'ébène et de caoutchouc en pelotes et en lamelles.

M. Gibson était un Ecossais des îles Orcades, grand et bien fait, vaillant travailleur. Il avait un assistant nommé M. Surrey qui prit la fièvre peu de temps après mon débarquement et mourut. Je fus chargé entièrement des entrées d'ivoire et de caoutchouc et je dois dire que nous fîmes deux fois plus de commerce que le dépôt du Gabon.

A l'arrivée d'un nouveau comptable nommé Gibson et le commerce se ralentissant à cause de la baisse du fleuve, on me confia le soin d'étudier minutieusement l'Ogooué et de noter la position de son principal chenal depuis l'embouchure jusqu'à 100 milles au-dessus de la station commerciale.

CONVERSATION.

« ...Si c'est des faits que vous voulez, je puis donner des faits... et des nouveautés aussi. Les faits sont la base sur laquelle s'édifie un récit de solide intérêt... Les Anglais donnent beaucoup de prix aux faits, mais si ce livre doit être vendu en Amérique, faut garder l'œil sur les nouveautés... Je connais l'Amérique, mieux vaudra ne pas jeter trop haute lumière sur quelques-unes de mes aventures de la Côte. Inutile de frapper les bonnes gens. Dame... vous parlez de scènes effroyables!... Quand un gars élevé à ne jamais penser au mal ni à le rencontrer dans ses lectures arrive en Côte d'Ivoire à dix-huit ans... dix-sept même, peut-être bien... il se sent révolté, Madame. Il en reçoit un choc à le rendre malade. Ça le fait devenir ombrageux comme un poulain conduit par les rues et qui n'a encore connu que les

champs... Oui bien, les cruautés sont plus qu'il ne peut supporter.

« ...Pourtant, en ces temps, je faisais ma prière de Saint-Edwards, chaque soir, tout comme dans notre dortoir. Renchoro, mon bon M'pangwe, la disait aussi. Il m'observait de très près et écoutait, puis, au bout d'un instant, il était par terre, à genoux près de moi, marmonnant les mêmes syllabes aussi bien qu'il le pouvait. Il a envoyé là-haut plus d'un *Pater Noster!*... Beau gars, Renchoro, son père était chef d'un morceau d'Afrique vaste comme toute l'Angleterre!

« Le Grand Spectateur » a dû tranquillement rire plus d'une fois, à la vue de nous deux gars...

« ...Mais, faudrait prière bougrement puissante pour arriver à empêcher le meurtre des mères! On n'avait point besoin de l'autorisation des prêtres de la « Josh-House » pour se débarrasser d'elles. On réunissait quelques amis et on flanquait à la rivière les vieilles mamans et les mères-grands à l'âge où, en Lancashire, elles sont à point pour porter le châle et boire quelque bonne tasse de thé!...

« ...On n'y pouvait rien, pas plus qu'on ne pourrait arrêter un enterrement en Lancashire! Ça vous rendait comme incapable de fuir ou de fermer les yeux... on ne pouvait que frissonner et tâcher de ne pas larmoyer devant eux...

« ...Quelques-unes des vieilles luttaient et essayaient de nager, mais ça ne durait jamais longtemps. Dans ces villages, les « crocos » qui font sentinelle aux alentours sont trop paresseux pour attaquer les baigneurs ou les femmes qui viennent puiser l'eau, ils sont assez bien approvisionnés sans ça... Des fois, on voit un corps qui flotte. Si c'est une femme, elle aura la figure tournée vers l'eau. « La femme est pudique », disent-ils parmi les natifs. Ça signifie que, dans la mort, elle prend une attitude modeste. L'homme flotte toujours le visage au dehors comme s'il ne voulait pas, devant la mort, détourner sa face...

« J'espère que je n'ai pas été trop discoureur sur le grand sujet de cette expansion commerciale, ainsi qu'on la nomme. Ça ne vaut rien d'en parler trop, mais, si vous voulez la vérité,

je peux vous dire que les Français n'ont jamais appris à épeler le mot « expansion »... La France, c'est la plus considérable pierre d'achoppement du commerce que connaisse l'homme civilisé, la nation la plus rapace et la plus inactive que le monde ait jamais produite.

« ...Quoi, ces gens changent de ligne de conduite avec autant de facilité qu'ils changent une chanson au pupitre d'un piano! Ils suppriment impétueusement l'impôt sur les allumettes et le flanquent sur quelque autre chose... C'est bien eux. « Instable comme l'eau, ton nom ne dominera pas. » C'est eux!...

« J'aime parfois une citation allégorique, en user à l'excès vous fait perdre votre effet. J'ai appris ça de George Bussey, on nous l'enseignait aussi à Saint-Edwards, mais choisie avec discernement, ça fait une trace de lumière dans le récit.

« ...Le *Pioneer* à propos duquel j'écris, était le vieux steamer à palettes de Livingstone. Beau bateau avec armes et quantités d'ornements de cuivre... cabine de fantaisie... Dame, quand il vous est loisible de dispenser l'air chaud dans les réunions de salon de Piccadilly, on peut se permettre quelque luxe supplémentaire en voyage! Les belles dames de Hyde Park priaient pour lui, tandis que nous autres, trafiquants, bataillions pour établir convenablement le commerce!... Quand je pars pour trafiquer, je pars avec un fusil et des cotonnades de Manchester, non avec une Bible. Pour sûr, il était le favori de la Fortune...

« Faut bientôt que je me défile... Vous ai-je dit que c'est Renchoro qui m'a montré le lieu où George D... avait été enterré? Oui bien, il savait en quel pays les esclaves de George D... s'étaient établis et il obtint du propre vieux boy de D... de lui en indiquer l'endroit. D... était le père de Lola...

« Je vous ai parlé de Lola D..., prêtresse d'Isorga... Dame, sûr que ça me donna une impression étrange de voir ces yeux qui me regardaient à travers un grand masque! J'étais un gamin alors, dix-huit ans... je pouvais avoir... Ben, bonjour, Madame...

— Monsieur Horn, dites-moi... comment... comment étaient-ils, ces yeux? »

Il se rapprocha d'un pas, l'expression de son visage révélant ce que chez une personne jeune on appellerait timidité.

« Madame, il y a des choses qu'il est difficile de rendre d'un mot. Je dirais que ces yeux étaient charmants mais... perçants. Oui, charmants mais perçants. »

CHAPITRE V

Je fus aise de quitter Adimanango, car je devenais indépendant. J'eus l'impression, en naviguant au long du principal chenal du fleuve Ogooué, de vivre une vaste partie de plaisir.

J'avais la charge du trafic sur le fleuve et visitai la plupart des trafiquants, ici et là, faisant l'inventaire des quantités de caoutchouc, d'ivoire, etc.

J'achetai aussi plusieurs canoës, assez importants pour faire le trafic en rivière. Je choisis une grande pirogue bien construite et pris comme équipage vingt des meilleurs hommes. Six d'entre eux étaient de vieux chasseurs expérimentés. Je me garnis abondamment d'armes et de munitions, de provisions et d'objets d'échange pour payer les dépenses courantes, car dans le commerce en rivière l'argent était pratiquement inconnu. J'étais parfaitement approvisionné et cette première expédition réussit pleinement, tant pour moi que pour la firme que je représentais.

Je décidai de partir au petit jour et le soleil ne se montrait pas encore quand j'abordai chez Herr Schiff, représentant de Carl Woerman et C°. Je discutai affaires avec lui pendant un court espace de temps. Le vieil homme me donna les meilleurs conseils. Il appartenait depuis longtemps à cette firme et savait de quoi il parlait. Ses conseils paternels me furent très utiles, aussi lui fis-je les plus affectueux adieux. Je fus bientôt loin, naviguant à vive allure au long du fleuve.

L'Ogooué, à l'aurore naissante était plein de vie et de sons étranges, un véritable « zoo » en liberté ! Des marécages de

papyrus, les hippopotames bondissaient dans l'eau profonde, les crocodiles rampaient sur la rive et des nuées d'oiseaux de mer aux blanches ailes s'élevaient de la berge où ils étaient venus, de l'Océan, pondre leurs œufs et élever leurs petits.

Vers midi nous entrions dans le petit chenal qui menait au lac Azingo et avant le coucher du soleil je prenais un bon et abondant souper sur les bords d'un des lacs les plus magnifiques du monde!... Pas étonnant que les hommes de la pirogue chantent : *Imburie N'gange* (« Esprits du lac, écoutez mes chants! »)

Le chenal qui conduit au lac est couvert de lianes en arceaux desquelles pend une abondante végétation criblée de fleurs de toutes formes et couleurs. Comme les arbres des rives sont fort élevés, il y a large espace entre ce chemin d'arches naturelles et l'eau et la terre ferme qui n'est qu'un tapis d'une luxuriance de teintes variées. Des oiseaux de toutes sortes voletaient ici et là, la splendide grue couronnée se levait et s'envolait, suivie de martins-pêcheurs de mille espèces que son coup d'aile avait dérangés. Le plus magnifique oiseau du monde, le pipio, qui n'est qu'une touffe de vert et d'or, habite ces lieux. Cet oiseau est hautement apprécié à Londres et à Paris. On voit aussi un grand nombre de papillons de toutes couleurs et de toutes formes. Perchés sur le bras tendu d'un gros arbre se trouvaient plusieurs grands hiboux; ils étaient de haute taille et avaient l'air bien en place ainsi posés, immobiles avec leurs vastes yeux arrondis et jaunes largement ouverts et regardant le vague avec indifférence. Ces hiboux sont parfaitement aveugles en plein jour.

Derniers, mais non moindres, je dois mentionner les singes qui jouirent extrêmement de notre visite et se livrèrent à toutes sortes de gambades pour notre plus grand divertissement.

Avant d'entrer dans le lac Azingo, nous rencontrâmes deux pirogues indigènes dont les occupants étaient en train de harponner des mangas, sorte de phoques qu'on ne trouve que dans les lacs de la région de l'Ogooué.

La forêt qui entoure le lac Azingo est plus riche en ébène

que n'importe quelle autre. C'est là que passe la piste qui mène à la ville de Gabon. Comme je portais la malle-poste, j'expédiai le courrier aussitôt que je fus arrivé.

Les villages indigènes sont habités par la tribu Bimvool des M'pangwes qui se font de bons revenus en abattant les ébéniers. Le commerce de cette région était entièrement entre les mains de Hatton et Cookson, qui embarquaient annuellement une grande quantité de tonnes d'ébène. Cet endroit est également un grand rendez-vous de gorilles et d'éléphants, sans compter maintes variétés d'animaux sauvages et d'oiseaux. La végétation aquatique compte une très grande espèce de nénuphars assez semblables au Victoria Regia.

Quittant Azingo juste avant le lever du soleil, nous étions bientôt en bonne route sur la principale rivière. J'ai vu bien des lacs en bien des pays, mais si quelqu'un me demandait lequel est le plus magnifique, je répondrais : Azingo.

Comme nous approchions de l'embouchure de ce chemin d'eau enchanté, mon boy indiqua une clairière sur la rive droite. Regardant ce qu'il montrait, je vis trois gorilles, un grand gaillard et deux plus petits. Je saisis mon fusil et aurais pu facilement attraper le grand, peut-être même tous les trois, mais la vive allure de la pirogue gêna mon tir car nous passions devant de gros arbres. Lorsque j'aperçus à nouveau ces hommes-singes, ils étaient trop éloignés et s'enfonçaient dans l'épaisse brousse de l'autre côté de la clairière. Ils marchaient à une vitesse qui m'étonna. Leur regard est aigu et ils ont une manière preste de prendre leurs tournants tout à fait surprenante. Ils sont habiles à profiter de tout, arbre ou rocher, pour se garer des chasseurs.

Lorsqu'ils galopent, leurs pieds frappent le sol en même temps que les mains, ou peu avant; les phalanges des doigts, couvertes d'une épaisse et calleuse peau noire, leur servent de sabots. Les grands mâles avancent d'une sorte de mouvement de côté. Il leur est loisible de bondir à n'importe quel angle, et souvent je les ai vus faire un tour complet en l'air de façon à jeter un regard sur le chasseur.

Au soleil tombant, nous arrivâmes à un grand village galwa, situé sur la rive nord de la rivière. Là se trouve le Temple des Crânes, grande « Josh-House » indigène, qu'on disait contenir l'Isoga, être humain et sacré qui ne meurt jamais. Cette « Josh-House » était située à quelque distance du village et comme les rites sacrés se déroulaient à ce moment-là, il n'était permis à personne d'approcher, aux étrangers moins qu'à tous autres ainsi qu'aux non-initiés. Quelques-uns de mes hommes se montraient fort désireux de se joindre à ce « Josh » et je leur donnai pleine permission de faire ce qu'ils voulaient. En fait, j'étais curieux de connaître tout ce qui regardait ce « Josh » ou divinité humaine et je le dis à leur chef. Il répondit : « Je vais voir si c'est chose possible », et sur son retour m'assura que si j'attendais jusqu'au soir, je pourrais « gingina », c'est-à-dire être admis parmi eux en tant que membre. Une cérémonie spéciale serait nécessaire pour un blanc et on me dirait ce que je devais faire en entrant dans la « Josh-House » (temple du Josh).

J'acceptai et eus le plaisir d'être initié.

J'avais besoin de repos et, jusqu'au soir, heure à laquelle mon initiation devait avoir lieu, je m'occupai à dessiner la carte de la rivière.

Ce que je vis dans cette « Josh-House » me fut une telle surprise que je n'oublierai jamais ce qui se passa.

Ces cérémonies ont toujours lieu le soir. On me dit qu'Isoga possédait un pouvoir absolu pour le bien et le mal et m'aiderait à toujours obtenir ce que je désirerais. Je pourrais, après cela, Banga Yasi (c'est-à-dire jurer par Yasi), ce qui signifie appeler Yasi à témoin de mes paroles, et je serais cru par tous les membres de l'association. J'ai été le premier blanc admis à devenir membre.

(Description de Lola l'Isoga, Abome Boshmen, danses indigènes, comédiens debout sur une feuille de bananier, etc., traite d'esclaves, chasse au léopard, etc., etc., etc., dans les chapitres suivants A. A. H.)

CONVERSATION.

« Ah, dame!... nous arrivons à la moelle maintenant... J'aurais pu et voulu écrire davantage, mais on m'a collé un autre type dans ma chambre... Il est rentré, saoul, à deux heures du matin, il se disait le colonel M... Ça m'aurait été assez indifférent s'il était seulement sorti en même temps que les autres, le lendemain, mais il s'est incrusté! Un de ces types à l'œil fixe... Faisait froid et il n'avait point de pardessus. Faut que je porte jour et nuit le veston que vous m'avez donné, autrement quelque pauvre diable qui n'en a pas me le chiperait. Quelle misérable baraque! Dame, je ne peux dire qu'un mot en sa faveur... y a pas de poux! Quelle que soit la situation de chacun dans la vie, certaines choses peuvent encore être considérées comme des bénédictions. Les riches sont heureux quand ils n'ont pas de moustiques. Pour les pauvres, il existe de plus grandes miséricordes.

« ...J'ai pensé que, sûrement, vous goûteriez le paragraphe sur le lac Azingo. Je devine que vous aimez la Nature..., excusez-moi.

« ...Les martins-pêcheurs, Madame, les martins-pêcheurs!... Oui bien, quand je vais à ces cinémas, ainsi qu'on les nomme, je les supporte un moment et puis je sors. J'ai contemplé des rivières sur lesquelles l'homme blanc n'a jamais été... faudrait un monde de cinéma pour me laver ça des yeux... ces rivières, comme un serpent aux flancs verts dont le courant, au milieu, est le ventre argenté! Au crépuscule, quand on contemple la transfiguration des montagnes, le cristal de la rosée imprègne l'air magnifique... Et les martins-pêcheurs avec leurs huppes d'or éclatantes!...

« J'étais un garçon très curieux, voulant toujours savoir les choses, vous comprenez. Rien à lire... un Ecossais seulement à qui parler... je me tournais instinctivement, on peut dire, vers la Nature. De plus, l'Ecossais, à cause de sa femme, restait toujours trop dans les nuages pour être de compagnie bien réjouissante à un jeune gars. C'était un de ces rigides presbytériens! Il

ne pouvait détourner son esprit du souvenir de cette femme. Il se tâtait le front continuellement dans la crainte de voir monter sa température... marié depuis peu... Aux Orcades, il l'avait laissée...

« Peter Nolan, notre ingénieur sur le *Hiawatha*, mourut parce qu'il était catholique... quelque chose à la gorge. Je serais mort, moi aussi, si ce n'avait été d'Egbo... Charmant garçon, Peter Nolan. Sa famille tenait la boutique de caramels Nolan près du monument de Stephenson. Dame... si ce n'avait été d'Egbo et des sorciers sauvages des environs! Puisque le jus blanc du criquet suffit à guérir les blessures, je ne m'en fais pas après Harley Street! Et pour ce qui est des fièvres, y a pas plus calé qu'eux. Ils vous font une fomentation avec le coton qui se trouve sous l'écorce du cotonnier, vous enveloppent de peaux de bêtes et ainsi fièvre et maux de tête sueront hors de vous.

« Dame... Peter Nolan mit le catholicisme avant la sagesse du sauvage et il en mourut...

« Les sorciers sont très habiles pour la gorge. Ils se servent de poivre sauvage pour ça, le roulent comme tabac à priser dans une sorte de petite pipe en forme de cigarette et vous l'insufflent au fond du gosier. Oui bien, si ce pauvre garçon s'était abandonné comme un enfant à la science dispensée par la Nature et appropriée à l'occasion, il serait en vie maintenant, comme moi. Je suis un des veinards! Me voici toujours là et la philanthropie elle-même ne peut me dépouiller de mes souvenirs et de l'orgueil que j'ai d'avoir navigué une et plusieurs rivières... d'avoir dessiné les cartes aussi...

« ... Ah! je pourrais dire à l'Amirauté une ou deux choses quant à ses petites erreurs à l'embouchure de quelques-unes de mes rivières!... »

CHAPITRE VI

Cette portion de la rivière appartenait aux Cammas noirs ou Nkomis. Le roi de ces nombreuses peuplades était Remb Injogu, « l'Eléphant des Cammas ». Son frère plus jeune s'appelait Isogi, ce qui veut dire « le Chevreuil ».

Isogi, homme mince et maladif, se plaignait toujours de ses souffrances tandis que Remb Injogu était fort corpulent, toujours de bonne humeur et à moitié ivre, un véritable Roi Lear! Il avait des femmes et des enfants sans nombre, passait son temps à rire et à plaisanter, sans soucis ni inquiétudes.

Ses peuples raffolaient de lui. C'était le parfait opposé de son frère Isogi perpétuellement gémissant et que les sorciers-guérisseurs soignaient sans arrêt. On entendait leurs incantations de nuit et de jour, conjurant toutes les divinités d'écarter les esprits mauvais qui possédaient le chef.

Je partis de très bonne heure et après avoir fait visite à Remb Injogu, continuai mon voyage au fil de la rivière. J'atteignis bientôt le premier village des Céringus. Là, je vis les femmes qui fabriquaient des cordes avec la fibre du cotonnier géant appelé *joungu*. Ces arbres élancés formaient un admirable coup d'œil. Ils mesuraient soixante ou peut-être cent pieds de haut et leurs sommets se chargeaient de magnifiques et longues soies de coton blanc. Aux branches de ces arbres nichait une colonie de pélicans. Les pattes de ces oiseaux sortent hors du nid alors qu'ils couvent. Les mâles nourrissent les femelles qui semblent ne jamais quitter le nid durant le temps de l'incubation. Le père

pélican est plein d'attentions pour son épouse, les énormes oiseaux allaient et venaient en une procession continuelle. Ce sont d'habiles pêcheurs, ils portent leur butin dans une poche en peau jaune, qui, lorsqu'elle est pleine, pend comme un sac sous leur bec. Je tuai quatre de ces oiseaux. Leur poitrine a tout à fait le goût du bifteck et les autres parties de leur corps ressemblent au poulet. Le poisson qu'ils portaient dans leurs poches était pareil à de la truite saumonée. Ainsi, pour dîner, nous eûmes poisson, viande et volaille. J'achetai une certaine quantité de sacs à main en coton et une vaste gibecière de chasse, le tout admirablement fabriqué et orné, fort capable de se bien vendre en Angleterre.

Le soleil tombait lorsque nous arrivâmes à l'ancienne ville d'esclaves appelée Angola où nous fûmes reçus par le vieux chef et son peuple. Le soir même nous assistâmes à un coujo ou représentation théâtrale indigène. Cette représentation avait lieu en plein air et nous causa grand agrément. Les acteurs étaient des Akowas Boshmen, étrange race indigène.

Ce sont des nains mesurant en moyenne quatre pieds de haut. Ils sont admirablement faits, d'un physique plus agréable que la plupart des natifs et de couleur plus claire.

Ils donnèrent d'abord une séance de prestidigitation. Quelques-uns de leurs tours étaient merveilleux.

Saluant les indigènes assemblés, un de ces nains prit un arc et tira une flèche droit en l'air. Il fit suivre celle-ci d'une seconde flèche qui se piqua au bout de la première. Sans doute la seconde avait-elle été envoyée avec plus de vigueur. Ce fut un coup magnifique! Ensuite il en tira une autre à la tête d'un de ses compagnons. Le dard entra, perçant la joue gauche et sortant de l'autre côté. L'homme parada autour du cercle des spectateurs qui acclamèrent bruyamment la performance.

Après avoir fait plusieurs autres tours devant un auditoire enthousiaste, ces Boshmen quittèrent l'Arina puis revinrent, vêtus de pagnes en raphia. Ils nous donnèrent alors la plus belle exhibition de danses en musique que j'aie jamais vue.

Ils dansèrent la danse indigène du sabre, puis la danse sauvage des poignards qui, l'une comme l'autre, sont vraiment merveilleuses. La danse des poignards fut la plus réussie. Les longs couteaux sont enfoncés, manche en bas, dans la terre dont ils sortent d'environ un pied et rapprochés d'à peu près autant. Dansant avec agilité sur la pointe des orteils autour de ces poignards, au rythme de la musique, le danseur accélère peu à peu son allure, faisant des pas au dedans et au dehors de ces armes dangereuses. Les jambes des danseurs boshmen s'agitent si rapidement et gracieusement parmi ces lames, que ce semble miracle qu'ils ne se coupent point. Cet exploit fut vigoureusement acclamé.

La danse suivante tournoyait ainsi que fait une balle. Pivotant en rond sur les pointes, l'exécutant danse sur ses mains, puis sur main et pied, courant en cercle comme une boule de raphia ou une pelote de ficelle. Le spectateur ne peut plus discerner tête ni pieds. L'exécutant fut vivement applaudi au milieu de grands rires.

Un exploit étonnant couronna le tout.

Un trou d'environ deux pieds de profondeur fut vivement creusé et on planta dedans une immense feuille de bananier que mon ami, le fils du chef, avait choisie sur la plante. J'aidai à la mettre en place. Le danseur exécuta alors un « pas seul » [1]. Il nous donna d'abord une danse du muscle. Il contractait les muscles de sa poitrine, un des côtés puis l'autre, toujours selon le rythme de la harpe indigène. Le téton droit puis le gauche commencèrent à sortir et rentrer rapidement, l'estomac se mit à battre la mesure; ce furent ensuite les muscles des bras, l'œil gauche, l'œil droit, l'orteil gauche, l'orteil droit, tout cela suivant la cadence de la musique et sans effort apparent. Tous, nous hurlions! Alors, prestement, il se tourna à demi, tous les muscles de son corps répondant sans peine à sa volonté, et se mit à bondir et rebondir comme une balle élastique, d'abord à

1. En français dans le texte.

quatre pouces de hauteur, puis à un pied, toujours au même rythme. Il tourna comme une toupie sur un orteil, tenant l'autre jambe écartée en un parfait angle droit. Léger comme une plume et le corps toujours agité de mille mouvements, il s'élança en l'air et dansa sur la mouvante branche de bananier jusqu'à ce que, faisant le complet saut périlleux et tous les muscles de son corps toujours en mouvement, il se laissât retomber légèrement à terre.

Nous fîmes plus que l'acclamer.

Etait-ce un être humain, ou qu'était-ce? Les uns disaient : chat sauvage, les autres : singe. Moi-même, bien que je ne puisse comprendre pourquoi, j'arrivai à la conclusion que, comme tout homme, il était un peu de chaque chose. Ainsi que dit le Barde : la fleur de toute création.

La représentation terminée, les Akowas quittèrent le village. Nous avions fait une quête pour eux et ils furent contents.

Où allèrent-ils? Nul ne le sut, nul être vivant qui le sût. Une fois partis on ne les revit plus jamais. Je finis par croire qu'ils sont les survivants du « plus apte », l'homme paléolithique dont nous descendons tous.

J'ai pensé, depuis, que ces quelques hommes qui vivent où personne ne sait sont tout ce qui reste d'une race qui fut celle de nos véritables ancêtres. Ces quelques danseurs et prestidigitateurs sont probablement les seuls qui existent au monde. Sinon, où se trouvent les autres? Leur peau est claire, ils sont d'un agréable type européen et, quoique pygmées, presque aussi intelligents que nous-mêmes. Les tours qu'ils font résultent d'un effort de réflexion, leurs armes sont plus meurtrières que les nôtres; par exemple, ils tirent les flèches empoisonnées avec une rapidité qui égale presque le tir de nos automatiques et est généralement d'effet fatal lorsqu'ils le désirent. Si je me trompe dans mes assertions concernant les Akowas, je serais heureux d'être contredit.

Le jour suivant je m'occupai à faire des marchés de bois de chauffe, à commander de grandes pirogues et à acheter de la

farine, du poisson séché, etc. Je fus bien secondé par mon boy qui était fort intelligent, honnête et m'aimait vraiment comme je l'aimais moi aussi. Je lui avais appris à parler anglais et à lire. Fils d'un chef gamma qui habitait près de la mer, il possédait par droit de naissance une saline exploitée par son frère, trafiquant d'esclaves. J'avais gardé l'habitude de dire une prière avant de me coucher, le soir. Il s'agenouillait aussi et dormait toujours près de moi. Si nous étions dans un endroit dangereux, il couchait à mes côtés, se levait au moindre appel, réveillait le cuisinier et veillait sur moi comme sur la prunelle de l'œil.

Bien entendu, nous discutions d'Isoga. Etait-ce une femme blanche? Oui, répondait-il, car il avait connu son père qui se rendait à l'île des Princes chaque fois que passait la malle-poste, environ trois fois par an. Son arrivée au cap Lopez datait de l'époque où mon assistant Renchoro était encore enfant. Sa femme, venue avec lui sur un petit steamer, avait la peau blanche, disait-il, mais pas si blanche que leur fille qui portait le nom de Lola. Ce trafiquant était Anglais. Il mourut subitement, léguant ses entrepôts et tous ses biens à sa femme. Il laissait trois garçons et une fille, Lola, qui était la plus jeune. L'aîné des garçons ayant presque atteint l'âge d'homme, partit sur un schooner avec Yousouf Carriala, esclave mahométan et pirate dangereux. Ceci eut lieu après que sa forteresse eut été bombardée et brûlée par une canonnière anglaise, bateau négrier qui patrouillait les côtes. Le nom du défunt trafiquant anglais était D...

Les deux autres garçons moururent, il ne resta que Lola et sa mère, Mrs D... Peu de temps après la mort de son mari, celle-ci épousa un fameux sorcier-guérisseur qui l'emmena ainsi que la petite Lola.

Lola était-elle la grande Isoga qui ne meurt jamais? Renchoro disait qu'il n'en pouvait être certain, mais qu'il l'avait entendu assurer par son père. Les esclaves de D..., au nombre de dix, originaires du Vieux Calabar, furent affranchis à la mort de D... Depuis cette époque ils habitaient sa « pindi », ou plantation, et comme tous avaient femmes et enfants ils formaient une

petite colonie et gagnaient bien leur vie à récolter, près des petits cours d'eau, l'écorce du palétuvier pour le tannage du cuir. Il ne leur était pas permis de ramasser le sel, car les véritables propriétaires du pays réservaient ce droit à ceux seulement qui étaient nés libres.

Où était inhumé l'Honorable D...?

Comme tous les blancs, décédés sur cette partie de la Côte, on l'avait enterré dans une île de l'estuaire principal du fleuve Ogooué. Je dis à Renchoro que nous visiterions cet endroit aussitôt que nous aurions terminé nos affaires à Angola. Car je voulais savoir la vérité à propos de Lola et de sa mère. Il m'assura que les esclaves affranchis de la plantation seraient les gens les plus capables de me donner cette information.

Je reconnus plus tard que tout ce qu'il m'avait raconté était exact...

Comme l'ancien lit de l'Ogooué se modifiait chaque année, j'avais ordre de prendre de grandes précautions en suivant le bras le plus profond, car ce fleuve a plusieurs entrées ou embouchures. Je devais rechercher celle qui offrait le plus de profondeur et permettait à un grand vaisseau de remonter le courant à marée basse. Si la chose parvenait à s'organiser, ce serait grande économie car, jusqu'à Angola, il y avait suffisamment d'eau en toute saison, et là, le vaisseau pourrait être attendu par un petit remorqueur. La chose s'arrangea ainsi plus tard. Il serait possible d'employer ce très puissant remorqueur partout où se trouveraient cinq pieds d'eau et de réaliser de cette manière une importante économie de temps et de dépense.

Comme le bateau fut envoyé après que j'eus recommandé ce système à notre agent, M. Carlisle, et que la réussite fut complète en nous faisant avancer d'un pas vers la domination du pays, je me sentis très fier de mon succès.

De même que tout nuage a son envers argenté, ainsi trouvait-on toujours un tas de divertissements pour peu qu'on soit d'un tempérament sérieusement bâti pour la lutte du monde. En ce

qui me concernait, je découvrais perpétuellement plaisir et amusement autour de moi.

La danse des Akowas nous avait tous mis de bonne humeur. Cette danse impliquait l'absorption du vin de palmes et cette source naturelle d'ivresse étant versée à discrétion faisait naturellement voir les choses sous leur meilleur jour et provoquait chez le buveur la double vision, ainsi qu'il arrive pour les autres boissons fermentées lorsqu'elles sont prises trop librement. On jouissait donc de la représentation deux fois plus sous l'influence du vin de palmes que si l'on était resté dans son état normal.

En aucune partie du monde, je n'ai vu foule nègre plus cosmopolite et pourtant j'ai été un globe-trotter de profession! Cette cohue d'humanité comprenait : pirates, négriers, propriétaires d'esclaves et maints autres. Ils étaient tous venus voir le coujo ou théâtre, les conventions n'existaient plus.

Quant à la représentation elle-même, exécutée et arrangée par les Pygmées, ce fut un énorme succès et pendant ce temps un monde de conventions fut totalement suspendu. Les circonstances de ce fameux coujo sont toujours fraîches en ma mémoire et comme mon esprit en reçut l'impression au temps de ma jeunesse, j'ai des raisons de croire qu'elles ne s'effaceront point.

CONVERSATION.

« Ce sera un ouvrage d'importance, certes! mais il se contexture fort gentiment. Dame, des faits, c'est ce qu'on demande. Des faits... et un peu de vieux temps pour le côté sentimental. Regardé à distance, le Passé est souvent aussi intéressant que la Fiction. Le Passé est ce qui amuse les Américains. Ça les chatouillerait à mort d'apprendre que notre professeur d'élocution à Saint-Edwards était Edwin Booth, le frère du type qui tua Lincoln... Son nom me reviendra dans une minute ou deux... Famille méridionale, un peu à effet, que ce soit par comédie ou pour de bon...

« Wilkes Booth! je savais bien que je le rattraperais...

« Saint-Edwards, c'était ce qu'il y avait de mieux. On veillait sur chacun en particulier là-bas. Oui, ils ont fait de leur mieux pour moi, y a pas à dire, mais j'ai entendu le docteur R... assurer : « Je déplore pour les Horn que ce garçon soit si endiablé. » Tuke R. A. [1] m'apprit la peinture à l'huile, j'ai eu le prix. Rien ne se perd jamais de notre formation intellectuelle. J'ai gagné une couple de livres sterling, il n'y a guère plus de trois ans, avec la copie de *The Stage at Bay*. Le propriétaire du bar avait du goût pour Landseer. Il pensait que ça ferait bien sur les murs après qu'il aurait rafistolé l'endroit avec de la peinture et du papier. Je fus aise de m'occuper de cette petite bricole. Je commençais à trouver que les « Ropjes » dépassaient un peu mes forces... chercher de l'or et ainsi de suite...

« Et ce type français, La Marre ? Vous vous souvenez peut-être de la grammaire française de La Marre? C'était un fameux professeur, lui aussi. Il me revient des bribes de français encore. Je peux parler la langue quand il le faut. Mais on ramasse toujours un tas de choses dans la vie vécue qui l'emportent en sens commun sur toutes les grammaires. C'est pourquoi il nous était si salutaire de rencontrer des gars de toutes les parties éloignées du globe. Pérou était mon ami. « Petit Pérou », nous l'appelions. Le seul type capable de me flanquer une pile... J'avais, sûr, une préférence naturelle pour le type qui valait plus que moi. Y avait du sang inca en lui, du côté de sa mère. Son père, un homme du nom de L..., était gouverneur ou quelque chose de ce genre. Il devint ensuite ce que nous appellerions maintenant un « Roi de l'argent »... quelques-unes des plus grosses mines d'argent du Pérou... Ça lui était aussi facile de faire une révolution que d'avoir une quinte de toux... Dame, il en pouvait dépenser de l'argent à Liverpool sur les bateaux de guerre, neufs ou à réparer. Un tas d'argent à faire, en tout temps, pour fournir ces petits ports de vaisseaux

1. M. Horn confond probablement son premier professeur de dessin avec Tuke, qu'il rencontra nombre d'années plus tard à Londres (Ed.)

de combat. C'est facile assez de pousser les affaires à leur paroxysme dans des endroits aussi effervescents que ceux-là... Un bon agent, qui connaît son affaire...

« Je suis calé, comme on dit, en affaires maritimes. Oui bien, j'ai ça dans le sang. Mon grand-oncle Bill, celui qui avait des terres à la Jamaïque et fut le dernier des corsaires, et mon grand-père John Horn, ont fondé la firme Hamlin, « Horn et Hamlin ». Connaissez?... Dame, le monde les connaît. Tous les oncles et cousins que je me suis jamais vus sont là-dedans, tout comme ils étaient dans le syndicat de l'Alabama. Mon oncle Nathanaël fut tué dans un combat devant Galveston. Le combat naval est naturel à l'Anglais comme le lait de sa mère!

« Quant au Lancashire, les Vikings ne possédaient que la mer jusqu'au jour où Vortigern incita Hengist et Horsa à guerroyer quelque peu contre les Ecossais — aussi appelés Picts et Scots. — Dame, la Nature a donné les eaux du monde au Viking. C'est sa religion... Et c'est cette partie de la religion d'un homme qui lui est commode et qu'il ne laissera point tomber.

« Ben, Madame, s'il y a quelque point dans ce nouveau chapitre qui demande explication... je suis toujours prêt aux questions.

« Je crois vous avoir dit que cette fille, la D..., serait le pivot du livre... Ça m'a sûrement pas mal abasourdi de rencontrer une fille de bonne famille anglaise faisant office de prêtresse d'Isorga!... On la trouvait cruelle, mais ce n'était certes pas sa faute si elle était obligée de voir tant d'effroyables choses... On s'habitue même à l'odeur du sang. Les têtes des ennemis étaient apportées et on les plaçait là, sur la grande pile de crânes... Sous le toit, y avait un essaim d'abeilles. Lorsqu'elles attaquaient l'étranger, malheur à lui! on croyait qu'elles devinaient quelque chose de mauvais. Elles se trouvaient là depuis des années. Les abeilles ont des idées bizarres sur certaines personnes, mais avec moi elles ont toujours été tranquilles et douces...

« ... Dame, si ce pauvre garçon, George D..., avait pu voir à quelle besogne sa petite fille était mise! L'Honorable George D... — c'était son titre. — J'ai vu un portrait de lui, pris au château de Cape-Coast. Grand gaillard avec casque et belle moustache. J'ai vu aussi des lettres de sa mère, le suppliant en grande désolation de revenir...

« ...Eh bien! Bonjour à vous, Madame. Je ne veux pas vous fatiguer de mes souvenirs...

« Permettez que ce soit « au revoir »... »

CHAPITRE VII

Tout était calme dans le village sacré. Mes hommes, initiés le jour précédent, arboraient un visage dominical.

Je venais de terminer deux parties de ma carte lorsque le vieux chef vint me faire visite. J'en fus très aise. Il me dit qu'après avoir été invoqués, nombre de fois, les esprits se montraient satisfaits de mon désir d'entrer dans l'association, il me recommanda aussi de suivre tous ses conseils. Je promis naturellement de le faire.

Nous entrâmes dans le sanctuaire que les « yos », ou torches, remplissaient de nuages de fumée. (L'igo, qui produit la lumière, est l'écorce d'une liane chargée de gomme, communément appelée encens et dont il est fait usage de temps immémorial dans les services religieux. Son parfum est délicieux.)

Il y avait trois ruches d'abeilles sacrées suspendues à une centaine de mètres du temple, ainsi que sous le toit. Si, à l'entrée, l'une d'elles vous piquait, c'était un présage qui vous interdisait de pénétrer plus avant. Après avoir traversé cette épreuve, je perçus très distinctement de sauvages incantations aussi barbares que fantastiques et qui produisirent — je dois le dire — un prodigieux effet sur mon esprit.

En entrant dans le temple orné de crânes humains et contenant également deux petites pyramides de crânes placées de chaque côté de la porte d'entrée, je dus faire face à une rangée

d'êtres masqués, hideux à voir. Je fus alors assis, tête nue, sur un petit siège couvert de peaux de léopard. Le chef me montra deux objets : l'un était un cube de cristal; l'autre, en forme de champignon, s'arrondissait d'un côté et se terminait en pointe de l'autre. Il me dit de placer ma main sur ces objets dont l'un représentait le feu (celui qui était rouge) et l'autre l'eau. Je le fis, mais ne pus m'empêcher de saisir le plus petit : un rubis de grande valeur.

Aussitôt, derrière le temple, éclatèrent de grandes voix tumultueuses, voix des esprits, disait-on. Les cris s'apaisaient, puis, de nouveau, les esprits entraient en effervescence de joie. Alors, tout dans le temple commença à étinceler... Plaçant sa main sur ma tête que j'inclinai profondément, le chef annonça à voix haute l'entrée d'Isoga.

Il dit : *Dama te eo!* (« Sois en paix! » ou « Ne te trouble pas! ») Je remarquai, en relevant la tête, un petit mouvement parmi ceux qui portaient les masques aux gros yeux et qui se tenaient à droite et à gauche de l'endroit où je voyais l'Isoga, divinité indigène. Le chef m'ordonna alors de me lever et d'approcher du masque qui se trouvait au centre et tandis que je le faisais, le masque d'Isoga disparut ainsi que les draperies de raphia. Là, debout, je vis la Divinité qui ne meurt jamais, la plus admirable femme blanche que j'eusse jamais contemplée. Ses grands yeux avaient un doux et tendre regard. Bien qu'ils semblassent avoir une expression de pitié, ils firent sur moi un effet magnétique... bien sûr, j'étais jeune...

Elle semblait dans toute la grâce de ses seize ans. A demi nue, elle se tenait debout, telle une statue. Ses quelques parures paraissaient être de style égyptien. Sa tête s'ornait de blanches agrafes à cheveux faites d'ivoire d'hippopotame incrusté d'ébène. Les cheveux, de couleur acajou, étaient tressés, roulés et pressés à ses tempes. Deux boucles entrelacées d'or et de glands verts tombaient de chaque côté sur ses épaules, tandis que, haut sur le front, les cheveux formaient un diadème en forme de diamant. Un pagne court en fourrure de léopard garni de peau de

serpent, et de délicates sandales de fourrure à courroies noires formaient le reste de l'ajustement de cette Isoga.

J'attendis quelques instants... les grands yeux intelligents restaient fixés sur moi. Alors, des accords harmonieux remplirent l'édifice, se mêlant à la douce et grave mélodie des « ngomlis » ou petites harpes indigènes, faites comme la harpe égyptienne mais n'ayant que sept cordes.

La musique cessa soudain ainsi que les murmures de voix, une clameur résonna qui semblait venir de loin. Les esprits étaient satisfaits et avaient pris leur décision. Isoga donna alors distinctement cet ordre : « Rangasi »... Le vieux chef prononça, et je répétai après lui, ces mots : « Yasi, Isoga ». Je frappai en même temps mon avant-bras gauche avec ma main droite. Bien que la voix vînt d'Isoga, la bouche ne remua point, les yeux demeuraient fixés sur moi et ne bougèrent pas de toute la cérémonie. La fête terminée, je me retirai, m'inclinant devant cette sculpturale beauté.

Les sons d'une suave musique remplissaient l'air tandis qu'une voix claire de jeune fille résonnait à mes oreilles. Elle chantait un air ravissant : *Umbilla Nyone me koka Ngala* (« Oiseau blanc de par delà les mers... ») Les paroles certainement me désignaient.

Je fus le premier, et, à ma connaissance, le dernier homme blanc qui eut jamais la faveur d'être admis comme membre d'Egbo. Si ce me fut un avantage, je vous le laisse à juger par ce qui arriva ensuite.

La puissance d'Isoga s'étend d'Ashantee jusqu'au Congo, peut-être plus loin. Chaque pays donne à cette divinité un nom différent et pourtant l'initiation et les droits religieux sont les mêmes.

En arrivant à la grande hutte où j'habitais, j'eus une longue conversation avec le vieux chef. Il me dit que je devais toujours être bon pour mes camarades de même croyance. Si jamais j'en avais besoin, je devais soumettre mes difficultés à Isoga qui arrangerait toujours les choses, me donnerait la

paix de l'esprit et m'aiderait dans mes difficultés. Je le remerciai et après lui avoir fait quelques beaux cadeaux de marchandises je me retirai, disant : *Dwana ta so Ogai* (« Repose en paix, mon Père »).

Je me levai tôt le lendemain matin à mon habitude et fus bientôt en route sur le grand fleuve. Là, nous rencontrâmes une petite flottille de N'comis qui transportaient le sel qu'ils avaient ramassé près de la mer. Ils faisaient ce commerce avec les esclaves des Rapides de Samba, au loin, sur la grande rivière appelée Angani. Ils s'arrêtèrent pour causer pendant quelques minutes avec nous, puis continuèrent leur chemin.

Je revis souvent ces hommes par la suite, à Samba, grand marché d'esclaves. Il n'était permis à personne de dépasser Samba, ville habitée par les Evilies et les Eveijas.

Sur mon chemin de retour je m'amusai à tirer des malarts et autres volatiles. Il y en avait des troupes qui, fréquemment, volaient près et au-dessus de nous dans leur migration annuelle vers les lacs et les sources de l'Ogooué et des Angani-Rivers. Nous rencontrâmes ensuite une grande pirogue appartenant au chef Isogi, le chef atteint de maladie noire. Il y avait à bord une jeune femme accusée d'avoir jeté un sort sur le chef Isogi. On l'emmenait pour l'exécuter au temple des Evilies que je venais juste de quitter. Elle était assise, toute droite, et semblait résignée à son destin qui ne faisait aucun doute. Ce serait un crâne de plus ajouté à ceux du temple. Les exécutions ont lieu immédiatement à l'arrivée et sans autre cérémonie. L'exécuteur fait seulement le tour de l'édifice, portant haut la tête dont le sang ruisselle, tandis que les assistants crient : « Isoga ! » Cette femme fut la seconde victime exécutée en raison de la maladie noire du chef, et comme celui-ci était un puissant nabab, frère du roi de toutes les Rivières, ces exécutions devaient continuer jusqu'à sa guérison complète.

CONVERSATION.

« Dame ! le livre est en train de devenir un « fait

accompli »[1], né, on peut le dire, du marchandage d'un gril entre deux étrangers... Quand on construit le cadre d'un livre destiné à la vente — excusez-moi si je semble trop disposé à donner conseil — faut avoir de l'ambition. Ça prouve qu'on a du cerveau, qu'on connaît le jeu de tous les instincts capables d'embellir le monde... Les faits sont *stultus* sans l'intelligence et l'intelligence sera *stultus* si elle n'est basée sur le choix de l'instinct...

« Savoir sélectionner est le point capital », disait George Bussey, et — vous me suivez, Madame — si je réunis ce que je sais de Lola et de son père en une masse pesante contenue en un seul chapitre et, inversement, les renseignements concernant les choses de la Nature et du trafic en un autre, ça fera sûrement un résultat indigeste. Débrouillez les fils et ensuite tissez-les d'agréable manière, c'est ce qui donne meilleur résultat en dernier ressort.

« J'arrive maintenant, pour sûr, à la moelle du sujet.

« Ce que je me suis toujours demandé c'est comment un rubis a pu se trouver en Afrique. L'Afrique possède la plupart des dons de la Nature, mais il ne lui a jamais été octroyé de rubis. Etant l'un des plus anciens prospecteurs, je suis à même de le savoir. Si vous aviez vécu sur la Côte aussi longtemps que moi, et ça, plus près de soixante que de cinquante années, les solutions plausibles vous viendraient d'elles-mêmes à l'esprit... J'ai acheté aux natifs des doublons contre quelques mètres de tissu de teinte vive... Dame... ils les avaient trouvés dans le sable, à ce qu'ils disaient... Une autre fois j'ai acheté trois perles percées qu'ils ont prétendu venir d'un vaisseau naufragé, mi-enseveli près de l'embouchure d'un fleuve depuis plus d'années qu'on ne peut dire...

« Croyez-moi, Madame, y a pas que des Espagnols et des Portugais qui soient descendus par là... Pourquoi les Malgaches et autres n'auraient-ils point entendu l'appel de l'Ouest : Ho! comme l'a entendu Colomb?...

1. En français dans le texte.

« ...Le Malgache est un Malais et, sur son catamaran, le Malais a osé l'Est comme l'Ouest. Dame, l'homme qui possède le catamaran est le Viking du Sud, l'eau est son élément. Pourquoi, à Mexico, les mâts de totems sont-ils pareils à ceux de Madagascar? Pourquoi les hommes ont-ils semblable chevelure et semblables traits du visage?... Parce que « ce sont les mêmes races »!... Prenez un globe, Madame, et voyez si le Malais n'est pas commodément situé pour l'aventure vers l'Est aussi bien que vers l'Ouest? Qui peut l'empêcher, en ses vagabondages, de dépasser l'Afrique, lui qui possède ce présent de la Nature qu'est le catamaran, sûr comme la mouette et rapide comme la flèche?...

« Il s'installe à Madagascar ainsi que l'oiseau sur l'îlot, qu'est-ce ensuite de faire voler son catamaran pour doubler le Cap et remonter vers la vieille Côte d'Ivoire? Comment, sans cela, expliquer cette ruine antique qui ressemble à Zimbalwe?... Pierres cimentées, tout comme à Zimbalwe, oui bien...

« Les journaux peuvent gloser à propos du roi Salomon et des Phéniciens; c'est de la fantaisie. Les Malgaches étaient habiles à glisser sur leurs catamarans; nous savons qu'ils se montraient d'expérimentés chercheurs d'or et quand ils se multipliaient en quelque colonie, ils étaient, pour sûr, capables de se bâtir quelque forteresse impressionnante. Un type de journaliste nous dit que Zimbalwe a été l'œuvre des Boutus. Comment, alors, le Boutu a-t-il fait un bond à Georgetown pour y bâtir un monument de genre similaire?... Les pierres cimentées, voilà à quoi nul indigène africain n'eût pensé. C'est à peine si, dans l'art de construire, il sait déjà mettre deux et deux ensemble... L'Histoire est faite de liens qui se raccrochent et un grand lien pour l'Afrique est Madagascar, plus Zimbalwe, plus Georgetown. Ceci devrait, certes, être dit au monde. Ça me rend malade de voir qu'un type qui n'a jamais voyagé se posera, les yeux écarquillés, devant Zimbalwe pendant une couple de jours, puis retournera chez lui et écrira des articles de journaux! Où sont ses preuves de comparaison? A-t-il jamais

examiné avec une vigilance d'érudit les ruines de Madagascar? Pierres cimentées toujours. Son histoire de Boutu est encore plus maboule que celle du roi Salomon! N'y a-t-il pas des vestiges du roi Salomon tout au long de l'Afrique jusqu'à l'Equateur? « La route de Salomon », qu'on l'appelle. Ça serpente tout alentour de la piste du lac Tchad. Il se trouve une tribu, quelque part, là-haut, que nous appelions : le peuple de Schéba... traits réguliers de type arabe. Dame, je ne dis point qu'un mythologue comme ce Rider Haggard n'aurait pu, pour son propre avantage, traîner Salomon à travers le pays équatorial!... Mais, que sert d'aller contre la vérité quand on a le Malgache sur son catamaran pour vous la montrer?... Le catamaran? J'ai vu le Malgache d'un peu plus près que ça : un pauvre type que nous avons découvert dans de vieux gisements aurifères à Rhodes. Trois mètres de plus à gauche et il serait tombé sur une vraie Banque d'Angleterre... plus d'or que de quartz!

« Prospecteur accompli, le Malgache. Celui-ci avait, pour sûr, trouvé le bon filon quand le « Grand Spectateur » dit : « Jusque-là mais pas plus loin! » et le nicha là comme un saint dans une muraille!... Il avait de longs cheveux noirs tombant aux épaules. Beau crâne au front aussi intelligent que celui de l'homme blanc, tout pareil aux morts que j'ai vus à Madagascar. Là, les familles riches emmènent leurs morts faire une promenade, une fois l'an... momifiés et entortillés d'embaumements. Oui bien, je les ai souvent rencontrés, soutenant le corps entre eux et lui racontant des tas de nouvelles... Question d'habitudes, tout ça...

Ce Malgache? Il est tombé en pièces quand nous l'avons touché. A côté de lui était son batté[1]... il avait été fendu et raccommodé avec de l'étoupe de raphia, sorte de linge, exactement de la même façon qu'on raccommode un batté de nos jours à Madagascar.

1. Plat de bois du mineur servant à laver l'or.

« Dame, les Malais ont vaincu Alexandre. Voyez les Indiens Sioux, là-bas, en Californie, les Incas au Pérou... des Malais, je vous dis. Regardez leurs totems... ce symbole de trois oiseaux, le même à Madagascar qu'à Mexico et l'écriture toute pareille. Lorsque le docteur Karl Peter s'absorba dans cette étude et, en fin de compte, n'y put rien comprendre, il devint neurasthénique... ça lui pesait sur l'esprit... mais ces Malais n'auraient rien fait sans ce petit bateau génial appelé catamaran... Dame, les Malais...

« Georgetown? Quoi, bien sûr, c'est en face de l'île aux Perroquets. Je pourrais vous y mener, Madame. C'est solitaire quand vous arrivez là... rien dans la nature n'est plus désolé que l'endroit où l'Homme a été et où il n'est plus... les natifs n'approchent point d'un endroit pareil...

« Oui bien... faisait chaud là-bas. J'aimerais encore sentir de la chaleur mêmement... Des fois, ça me prend comme si j'aimerais m'en aller, tourner le dos aux rues et aux mines, et demander au veld de me recevoir... Ce serait mon dernier brin d'aventure, pour voir ce que l'Afrique ferait de moi... En tout cas, il lui serait loisible de m'offrir une couche convenable. »

CHAPITRE VIII

Avant de quitter Angola pour la Côte je reçus mon courrier de Liverpool et, de le lire, me fut une charmante distraction. Comme le chenal est large et profond jusqu'à l'embouchure du fleuve, il n'y avait nul besoin de faire des sondages, en sorte que je passai une agréable journée.

La lettre la plus importante pour moi après celle de ma mère venait d'un de mes jeunes camarades de collège. A l'Ecole, nous ne nous quittions pas et mon départ pour l'Afrique le laissait très désemparé. Il était né au Pérou, Amérique du Sud, d'un Anglais qui, pendant un voyage en ce pays avait épousé la fille d'un chef inca et était devenu propriétaire d'une importante mine d'argent. A sa mort il laissa une formidable fortune à « Petit Pérou », qui devint mon meilleur ami et le demeura toujours. En plus de son affectueuse lettre, il m'envoyait deux longs automatiques à six coups, fabriqués spécialement pour tirer le gros gibier. L'un des deux, particulièrement perfectionné, permettait de viser à 500 mètres, c'était la meilleure arme légère que j'eusse jamais possédée. Une provision de munitions pour ces armes m'était régulièrement expédiée et arrivait par chaque mail, tous les trois mois.

La rivière, au commencement de la saison sèche, s'encombrait de gibier d'eau, canards de maintes espèces, flamants, grues, etc., en grandes variétés. Je m'amusais à les tirer, particulièrement les canards malarts, de sorte que nous avions toujours une

abondance d'oiseaux de table pour notre nourriture. Mes hommes s'en montraient fort amateurs et avaient toujours bon appétit.

Vers midi, nous arrivions au bord de la mer, et grâce à mon brave assistant Renchoro, nous trouvions un gentil petit village niché dans une grande « pindo », ou plantation, qui avait appartenu autrefois au père de Lola, la prêtresse.

Avant de mourir, il avait affranchi tous ses esclaves, ceux-ci s'étaient mariés et formaient toute une colonie de paisibles indigènes. Le chef de ces esclaves affranchis parlait assez correctement anglais et me montra une petite cassette, ou coffret, incrustée de nacre que son maître lui avait laissée en garde. En l'ouvrant, je trouvai deux vieux daguerréotypes à demi effacés. L'un représentait D... et l'autre, une dame qui pouvait être sa mère. D... était élégamment vêtu d'un habit de chasse et de leggings. L'autre photo, en buste, portait quelque petit ornement sur la tête qui semblait être un bijou. La figure et le reste du buste étaient si fanés et si vagues que c'est à peine si on pouvait les distinguer. Dans la boîte je trouvai aussi une lettre de la mère de D..., lettre très affectueuse qui le suppliait de revenir, etc. Je ne divulguai jamais, par acquit de conscience, le contenu de cette lettre. Un petit cahier me prouva que D... avait enseigné l'écriture à la petite Lola ; j'en fus aise, peut-être Lola n'avait-elle pas encore tout oublié. Je sus plus tard que, du moins, en ce qui concernait la lecture, je ne me trompais point, car je pus toujours faire passer en fraude quelque courte lettre à la prêtresse lorsque j'allais au temple faire un vœu. La coutume voulait que l'on rendît visite à la congrégation d'Isoga ; le vœu du suppliant était généralement exaucé pourvu que son présent fût suffisamment généreux et satisfît les esprits. Je les trouvais faciles à contenter.

J'achetai au vieil esclave la cassette et son contenu pour quatre bouteilles de rhum commercial. Ce vieil esclave me désigna aussi, à l'entrée du fleuve Ogooué, l'île où son maître était enterré. Je l'ai visitée et ai facilement retrouvé la tombe.

La pierre avait été brisée en morceaux, la tombe ouverte,

et comme elle ne se trouvait qu'à quelques pieds du rivage, le flot la rongeait peu à peu. Je la transportai au centre de l'île avec ce qui restait des ossements de D..., mais je m'aperçus avec surprise que la tête de D... avait été enlevée en même temps que des débris de la pierre du tombeau. Je rapprochai les morceaux mais n'aurais pu comprendre l'inscription, si je n'avais eu la lettre de la mère de D... qui guida mes recherches sur sa famille et me révéla en quels termes il se trouvait vis-à-vis de ses parents qui tenaient un rang très élevé parmi l'aristocratie britannique.

Les vaisseaux qui pénétraient dans la rivière étaient forcés de se servir du chenal principal qui restait profond à marée basse et longeait l'île du côté nord. Cette île, bon point de repère pour les vaisseaux qui entraient, pouvait être facilement reconnue à cause de deux grands arbres upah, demi-morts, sur lesquels habitait une colonie d'énormes vampires. Ces arbres s'apercevaient aisément à grande distance en mer et faisaient de parfaites balises, mais ils donnaient à l'île une apparence mélancolique. Je me sentis très attristé que D..., épave comme moi, eût pareil lieu de repos. Mais c'était notre Mère, la Terre, et je ris intérieurement en me posant la question : « Ta fin sera-t-elle meilleure que la sienne?... » Je trouvai aussi le certificat de mariage de D... avec le nom de sa femme. Ils s'étaient mariés à l'île des Princes et D... avait rencontré sa femme pour la première fois à Madère. Leur mariage était légal et la prêtresse possédait, je peux le dire, tous droits aux propriétés et titres, quels qu'ils soient, ayant appartenu à son père, puisque son frère aîné avait été tué au Niger du Nord, dans une rencontre entre une patrouille anglaise et Josef Cariella à la tête de ses bandits du désert marocain. Je m'assurai de l'exactitude de ces faits auprès du poste-frontière du protectorat du Niger. Le fils de D... avait combattu comme les autres, car la loi des nomades ne permet pas de se rendre. Il fut tué sur la piste du lac Tchad.

La Côte d'Ivoire où je me trouvais maintenant était bordée

de longues îles et il y avait un passage navigable allant du cap Lopez vers le sud, presque aussi loin que Fernandez Vaz. Ces îles s'appelaient Itovas ou pâturages pour animaux. A presque toute heure du jour, en naviguant par ces détroits, on pouvait voir des troupeaux de nyaris, bétail sauvage, paissant tranquillement dans les Itovas, tandis que les buffles du Congo et un grand nombre de biches et d'antilopes y avaient élu domicile. Ces îles étaient infestées d' « injogus » ou grands léopards, la plupart mangeurs d'hommes, plus dangereux que les lions. On y rencontrait aussi deux magnifiques spécimens de léopards grimpeurs ainsi que bien des espèces d'oiseaux rares. Les gorilles abondaient. Les léopards, à ce que disent les indigènes, n'attaquent point les gorilles qui sont fort capables de se défendre.

Pendant mes séjours en cet endroit, je demeurais toujours chez le frère de mon boy Renchoro. Nous l'avions trouvé occupé à ramasser le sel et à préparer le poisson salé pour les trafiquants d'esclaves. La plus grande partie de ces salaisons se vendait à Samba, sur la rivière Angani. Les Rapides de Samba étaient alors le principal marché d'esclaves et le plus éloigné de la Côte d'Ivoire vers l'intérieur des terres. On nommait ces trafiquants d'esclaves : les lammas clairs, par contraste avec les lammas noirs de la rivière, car, bien que de même tribu indigène, ceux qui naissaient près de l'Océan avaient le teint moins sombre que ceux de l'autre région. Ces deux tribus, parmi les meilleures de la côte, en fait de guerriers, étaient toujours prêtes à suivre quelque trafiquant en n'importe quelle direction. Je me trouvais là avec l'ordre exprès de découvrir une entrée à cette route d'eau ou chenal, car, en raison de la barre qui frangeait la côte, on devait débarquer la cargaison aux divers postes commerciaux que l'on rencontrait jusqu'à Galenda, à l'embouchure du Congo, ce qui chaque année entraînait une importante perte d'argent.

J'avais été muni d'une ancienne carte d'amirauté et bien que j'eusse trouvé quelques passes pouvant être franchies par de

petites embarcations, elles devenaient dangereuses et inutiles en ce qui concernait les steamers calant sept ou huit pieds d'eau. Je faillis me noyer en suivant les instructions de cette carte : j'avais laissé ma grande pirogue à quelque distance de l'entrée de cette nouvelle embouchure, car les petits canoës brise-lames construits par les Cammas me semblaient plus sûrs et plus faciles à tenir en main sur la barre. A l'entrée de ce qu'on supposait être un chenal, au sud du cap Lopez (je le nommai chenal n° 2), se trouvent plusieurs rochers appelés Whale Rocks ou Roches de la Baleine. Ceux-ci forment des cavernes dont l'orifice est à fleur d'eau, puis s'enfoncent à quelques pieds de profondeur du côté de l'Océan. Les entrées de ces cavernes sont larges et tournées vers la mer tandis que les issues sont beaucoup plus étroites. Lorsque s'engouffre dans ces grottes une forte vague venant de la mer, l'eau intérieure est projetée à une grande hauteur, tel le jet d'eau de la baleine. Un de ces très gros rochers se trouvait juste au milieu de ce que je croyais être l'entrée du chenal. Là je perdis mon petit canoë, frappé par une gigantesque lame. Deux de mes hommes passèrent à travers la bouche de la grotte tandis que nous quatre restants étions jetés à gauche de la tête de la baleine carrément par-dessus la barrière de récifs. Comme la marée montait, nous nageâmes tous facilement vers la rive, abordant la plage sablonneuse de l'Itone à un quart de mille environ au delà des Roches de la Baleine. Nous étions tous indemnes excepté un des gars dont un bout de cuir chevelu, détaché, pendait. Cette peau couverte de cheveux noirs et drus aurait fait un fameux essuie-plume! Je possédais une petite trousse médicale et l'eus bientôt rafistolée. Le petit canoë, brisé en deux, remonta le courant, mais ma boîte de fer-blanc dans laquelle se trouvait ma boussole fut rescapée par des pêcheurs, de sorte qu'il n'y eut que perte légère. La ligne plombée servant aux sondages manquait seulement, ainsi que la carte d'amirauté. Je fus aise d'avoir perdu cette carte, je sentais que j'aurais fait mauvais parti au type qui l'avait dessinée s'il s'était trouvé sur l'île à ce

moment-là! Les hommes restés sur la grande pirogue ne pouvaient se tenir de rire, dansant et désignant le blessé qui, disaient-ils, avait traversé l'eau et remonté la rivière comme un oiseau. Nous nous amusâmes tous de l'aventure, j'avais certes découvert le chenal de l'Amirauté à travers l'embouchure n° 2!

Si quelqu'un des augustes gentlemen composant le service de l'Amirauté doute de mon histoire, qu'il veuille bien courir le risque de trouver l'entrée indiquée par la carte, mais je lui conseillerais fortement de gouverner au large des Roches de la Baleine!

Après nous être séchés et avoir mangé un plantureux déjeuner, nous nous sentions plus en forme que jamais. Nous décidâmes, seulement, que ce serait folie de se tracasser à propos d'embouchures de rivières.

Nous commençâmes alors le nettoyage des fusils et la préparation des armes nécessaires à quelques jours de chasse, car je voulais une grande quantité de viande séchée pour les rations des hommes. Comme j'avais des tas d'écritures à faire, j'expédiai Renchoro et dix de mes meilleurs chasseurs avec armes et munitions pour nous pourvoir de viande. Le bruit des coups de feu ne fut pas long à se faire entendre.

Vers quatre heures de l'après-midi mes chasseurs revinrent, ayant tiré vingt têtes de gibier. Les pêcheurs qui s'étaient maintenant joints à notre groupe consentirent à découper ces « inyari » à condition de recevoir un tiers de la viande et des peaux; ils commencèrent les opérations de suite. Nous campâmes dans un magnifique bosquet de « Bois-rouges » immenses et commençâmes à faire bombance et festoyer de ces friands morceaux de gibier. Les pêcheurs furent rejoints par quelques-uns de leurs pareils et, au soleil couchant, nous étions entourés d'un véritable étal de bouchers. D'immenses feux furent dressés car l'île était infestée de grands léopards qui remplissaient la nuit de la hideur de leurs cris et hurlements d'un effet fantastique.

De bonne heure le lendemain matin, je sortis avec quatre de mes meilleurs chasseurs; deux d'entre nous fîmes un grand tour de façon à avoir le vent contre nous pendant que les autres avançaient lentement, portant les animaux et suivant le fil du vent. Après avoir marché pendant quelques milles, moi et le boy grimpâmes sur un petit monticule de roches d'où l'on découvrait une vue magnifique sur l'Itone, véritable parc naturel. J'aperçus plusieurs grands daims et deux gros inyaris s'abritant sous de petits bouquets d'arbres, mais pas trace de léopard. Je voyais parfaitement ces animaux, mais comme j'étais sorti pour chasser le léopard je les laissai brouter en paix. Quelques-uns bondissaient et folâtraient, leur vue me dédommagea car je me plaisais toujours à contempler les jeux de la Nature.

Je rentrai sans léopard, bien qu'ayant rencontré beaucoup de pistes. Je découvris, à la pratique, que le léopard est très subtil et qu'il n'y a de vrai pour lui que la chasse à l'affût.

En arrivant au camp, je trouvai que Renchoro avait tué un magnifique léopard grimpeur sombre, presque noir et très rare. Je l'envoyai ensuite par le prochain courrier à mon ami de cœur, le petit Pérou.

CONVERSATION.

« Que dites-vous de mon épisode des Roches de la Baleine?... Un intermède comique est tout aussi agréable en littérature que dans la vie véritable. Ça ne vaut rien d'appesantir les choses en tragédie... les Américains ne le supporteraient pas; c'est pourquoi j'ai intercalé ça après avoir parlé de la tombe de D... Oui bien, son vieux boy, à lui, ne voulait pas en approcher... Il racontait à Renchoro qu'on apercevait souvent l'Anglais aller et venir sur la plage, les nuits de clair de lune, tenant sa petite fille dans ses bras. Voyant le mort si agité, ce n'est pas étrange qu'ils ne veuillent point approcher du corps... Il avait beaucoup aimé la petite fille, dit le boy, il lui apprenait ses lettres dans un petit livre d'images, la berçait sur ses genoux

tout en écrivant ses lettres derrière l'entrepôt. Il est probable que, vers la fin, il ne trouvait pas ça trop sûr de la laisser courir çà et là autour de sa mère... Qui peut savoir si elle...

« Vous ai-je dit que c'était une octavonne? une native de l'île des Princes? Dame, y avait sûrement un chaînon manquant au blason de la famille. Ça arrive à des tas de gens, mais on ne le sait pas toujours. Il y aura grande curiosité parmi l'aristocratie anglaise pour savoir qui était George D..., je sais combien ils sont inquisiteurs. Du temps de ma jeunesse, en Angleterre, j'étais bien placé pour comprendre les sentiments des gens de « haut ton »[1]. Ils ont une disposition naturelle à la curiosité... plus qu'on n'imagine, vus de l'extérieur. Et il y en a que ça touchera au vif. Quand ce livre paraîtra, allez donc retourner les coussins du boudoir de Lady *** et vous le trouverez caché là! Elle ne se vantera point trop de ceux des siens de la Côte Ouest. C'est point qu'elle s'en fasse de leur couleur... N'y a guère que les Anglo-Indiens et autres coloniaux qui soient chatouilleux à propos de ça... mais, que se passera-t-il si les enfants de Lola surgissent un jour pour réclamer une part de la fortune qui aurait dû être celle de George D...? Dame, y a quelque chose dans l'éducation générale de l'Anglais qui lui fait mettre la propriété au-dessus de la parenté. Si le Dieu tout-puissant demandait pour lui-même un coin du « Parc », il ne l'obtiendrait point, à moins de commencer par faire quelques miracles peu agréables...

« Les vampires feraient bien au cinéma. Pas un type parmi les trafiquants qui voudrait jamais approcher de cette île, s'il pouvait faire autrement, mais vous savez ce que sont les jeunes gens, pleins de curiosité, ne voulant rien manquer... Il fallut que j'aille voir les chauves-souris dont j'avais si fort entendu parler... très déplaisantes à l'œil, pendeloquantes comme de vieilles nippes ayant ramoné une cheminée pleine de suie... toutes fripées. Dix-huit pouces de long, environ... d'un pied à dix-huit pouces. Mieux vaut être strictement exact et dire dix-

1. En français dans le texte.

huit pouces. Les Américains détestent les choses inexactes... particulièrement en poids et mesures. Si je portais cette histoire à un éditeur américain il dirait : « Votre vampire avait-il ou « n'avait-il pas dix-huit pouces? » Dame, ils aiment qu'on sache ce que l'on veut... Non point que je me puisse vanter d'avoir tenu de mes mains un vampire!... En eux, il y a quelque chose qui arrête le sentiment sympathique que l'on éprouve pour la petite chauve-souris voletant de-ci de-là au soir d'été comme elles faisaient, en Lancashire, quand j'étais gosse...

« Ces arbres... c'était, disait-on, une sorte d'upahs. On croyait qu'ils exhalaient des vapeurs délétères. A ce compte-là, ils se seraient empoisonnés eux-mêmes... Complètement morts, à part les chauves-souris qui pendaient sous les branches... Fameuses sentinelles pour les morts, mais elles ne pouvaient les préserver de la mer... La mer ne fait point de cas des arbres upah... ni les morts, d'ailleurs. Ils doivent être tous partis maintenant, arbres et le reste... emportés par l'Atlantique... comme le pauvre Tom Keating. Un des meilleurs patrons de la Côte, Tom, mais les pirates l'ont eu... et on l'enterra dans la même île que George D... C'était un cimetière bien approprié pour les gars qui tombaient des fièvres ou se tuaient à force de genièvre... Oui bien... Ma seconde visite à l'île eut lieu lorsque la fille de Tom m'envoya des graines de son jardin et une petite boîte de fer-blanc contenant de la terre anglaise... elle pensait qu'il serait plus heureux sous de la terre anglaise... Inutile d'y porter les graines, mais j'y ai porté la terre... Trop tard... La mer avait pris Tom Keating... Alors, j'ai juste répandu la terre sur le bord des vagues en disant : « Voici « un peu d'amour, Tom, qui te vient d'Angleterre... » J'ai dû écrire et dire à la jeune fille que c'était fait... Pas la peine de raconter qu'il n'y avait plus personne. Les femmes font grand cas de verdures et de guirlandes, etc., et ainsi de suite... Mais je parie que Tom a été content quand la mer lui a rendu sa liberté... C'était un marin de premier ordre, de bout en bout. »

CHAPITRE IX

J'étais prêt à retourner à Adonimanango, notre principal dépôt sur le fleuve Ogooué, et j'avais donné des ordres pour un départ dès l'aurore, mais, ce soir-là, je reçus message que le chef gamma, père de Renchoro, me rendrait visite le lendemain au soleil tombant. J'eus donc le plaisir d'une autre chasse au léopard, le jour suivant.

On venait de nous apprendre qu'un vieux léopard avait tué une jeune esclave tout près d'un fourré de roseaux. Elle était allée puiser une calebasse d'eau fraîche à une source claire qui se trouvait au milieu du fourré. Ce léopard faisait, chaque année, une randonnée au bord de la mer et causait la mort de beaucoup de femmes et de chiens, il les attaquait toujours près des sources lorsqu'on y allait querir l'eau. Chose étrange, la plupart des êtres humains tués par les léopards sont des femmes.

Me levant à l'aube, je trouvai une foule mêlée, esclaves et saliniers, armés pour la plupart de fusils et de sagaies, qui s'éjouissaient à boire le vin de palmes. Renchoro et moi étions accompagnés d'un esclave armé d'une longue et formidable sagaie, il avait vu le léopard juste comme celui-ci venait de tuer la jeune esclave, et connaissait exactement, ainsi qu'il fut prouvé peu après, les ruses et habitudes du mangeur d'hommes. Le reste de la troupe, accompagné de cinq chiens, formèrent cercle autour du fourré de roseaux et bientôt la chasse commença. L'esclave prit position, ainsi que Renchoro, à 150 mè-

tres environ d'un vieil arbre desséché qui se trouvait à une vingtaine de mètres sur notre droite. Là nous restâmes couchés, nous tenant en bordure de l'herbe longue et rêche vers laquelle la bête se dirigeait toujours lorsqu'elle était pourchassée hors du fourré de roseaux. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre avant que l'esclave aux yeux perçants nous indiquât un tertre ou monticule à environ 800 mètres de distance sur lequel le léopard se tenait entre nous et les rabatteurs. Il disparut à l'approche des hommes à sagaies hurlant et des chiens. J'aurais pu abattre la bête, à 800 mètres, mais je craignis de manquer le but et de tuer un des rabatteurs. Lorsque je l'aperçus à nouveau, il bondissait sur le vieil arbre desséché près de nous. Son mouvement fut exécuté si rapidement que je n'eus pas le temps de mettre en joue. L'instant d'après, je le visai comme il dressait la tête pour apercevoir les chiens aboyant, tout proches maintenant de nous. La balle le frappa juste à la jointure de l'épine dorsale et de la tête. Mon boy tira alors bas dans l'échine et l'esclave, se précipitant en avant, jeta sa sagaie dans le corps de l'animal. Je lui demandai pourquoi il avait fait cela et il m'assura en riant que le léopard, en particulier celui qui est mangeur d'hommes, s'entend fort bien à faire le mort. Comme il pendait inerte à la fourche de l'arbre, il me paraissait suffisamment mort, mais j'eus la prudence de ne point m'approcher du monstre que les natifs déclarèrent être l'un des plus grands qu'ils eussent jamais vus. Alors eut lieu une scène des plus amusantes. Comme ils l'enlevaient de l'arbre, une ronde se forma autour de l'animal, quelques-uns brandissaient leurs sagaies en dansant et appelaient en témoignage les esprits de ceux qu'ils avaient vengés; puis on alla en procession vers notre camp, au bord de la mer, adressant au monstre de plaisantes insultes telles que celles-ci : « Nous espérons, léopard, que tu es heureux de ta visite à notre camp, nous le souhaitons la bienvenue... Tu parais être tombé amoureux de nos femmes, tu as bon goût, mais maintenant, mon vieux, nous allons voir si ta viande est bonne! »

Après le déjeuner, nous décidâmes de diviser nos forces. La moitié des hommes, sous la direction de Renchoro, tueraient le gibier nécessaire à la réception du chef, qui était toujours accompagné de deux grandes pirogues de guerre et d'une nombreuse suite de parenté. L'autre moitié et moi-même, devions chasser les léopards grimpeurs. Nous emmenions les cinq chiens avec nous. Les chasseurs de gibier choisirent le côté Nord de l'île, tandis que moi et ma troupe prenions la partie Sud. Les rabatteurs et les chiens se tenaient loin derrière nous de façon à éviter les accidents.

De petits chamois et autres animaux fuyaient devant les rabatteurs, les léopards prenaient refuge dans les vieux arbres. Ils sont excessivement intelligents, ces léopards grimpeurs, et difficiles à trouver et à chasser. Le soleil baissait et nos efforts restaient sans récompense. Les rabatteurs décidèrent d'essayer la brousse le long du bord de la mer. Ils n'avaient guère avancé encore, lorsque du fourré jaillit un beau léopard sombre presque deux fois gros comme celui tiré précédemment par mon boy. J'aurais pu le tuer alors qu'il filait à 200 mètres de l'endroit où j'étais posté. Il s'élança sur un vieil arbre et, fouettant de la queue de côté et d'autre, il attendit tranquillement les chiens. L'un de nos cinq chiens, limier mâtiné d'espagnol, découvrit bientôt le léopard dans l'arbre. Leurs nez pointant vers lui, ils jappaient sauvagement. C'était ce que je voulais voir, un combat, cinq chiens contre un léopard!

Les yeux étincelants et la queue furieuse, le léopard se ramassa sur lui-même et, bondissant à terre, s'élança d'un chien à l'autre, puis, de nouveau, sur l'arbre où je tirai sur lui. Il avait fait d'affreuses morsures aux chiens, l'un d'eux mourut bientôt après, il perdait son sang par des blessures près du cou, profondes et faites comme à coups de couteau. Les autres avaient le dos et le corps tailladés. Les mouvements de la bête avaient été si rapides qu'on ne pouvait comprendre comment si grand dommage pût être fait en si peu de temps. Par rapport à sa taille, c'est le plus dangereux animal que le monde

possède, il est capable de vous tuer un homme aussi vite qu'il le fait d'un chien! Ses griffes sont ses armes les meilleures et mes chasseurs m'assurèrent qu'une fois qu'il a sauté sur vous, vos chances de vie sont bien précaires. Fixant ses crocs dans votre chair, il suce le sang et, en même temps, vous laboure rapidement de ses griffes arrière, on est bientôt déchiré à mort.

Comme le soleil était près de se coucher, je jetai un regard vers la barre de récifs qui semblait illuminée d'argent et d'or, tandis que l'écume jaillissant du Rocher de la Baleine étincelait en pluie comme une rivière de diamants de la plus belle eau.

Emportant mon léopard mort, nous retournâmes au camp et trouvâmes tout le monde occupé à faire rôtir la viande et à préparer les réjouissances. Peu après notre arrivée, la pirogue du chef accompagnée de deux canoës de guerre accosta. La rencontre de mon boy et de ses parents fut très affectueuse, la mère particulièrement semblait heureuse de le retrouver devenu homme fait. Le chef était content de me voir, il me dit que le peuple gamma ferait de son mieux pour me rendre service en toutes manières. Il avait amené ses trois filles ainsi que la fiancée de Renchoro. Les luths alors commencèrent de jouer et les tamtams de battre et en un rien de temps le coujo, ou divertissement et festoiement, commença. On but le vin de palmes en larges quantités, on se livra à des danses variées et le petit matin approchait lorsque le chef prit son départ au clair de lune. Le peuple gamma aime à voyager par clair de lune, la nuit est presque aussi lumineuse que le jour en Afrique équatoriale, si lumineuse que l'on peut aisément lire, pourvu qu'on ait la vue normale.

Je quittai les festoyeurs après le départ du chef pour prendre quelques heures de repos, car je voulais remonter le fleuve Ogooué avec la marée qui se sent jusqu'à Angola et est d'un grand secours aux trafiquants.

L'indigène de beaucoup le plus amusant que j'aie jamais vu était un nègre nain. Sa figure ressemblait exactement à celle d'un gorille de bonne mine. Haut d'environ quatre pieds, il

avait une formidable poitrine tandis que ses bras, d'une longueur démesurée, tombaient jusqu'à ses genoux. Son long corps était abondamment couvert d'un poil rêche, sa large bouche décorée de dents magnifiques aux canines très développées.

Il imitait parfaitement tous les mouvements de l'homme-singe et fut le plus divertissant personnage du coujo ou danse. Il prenait la banane que je lui offrais, la pelait maladroitement à la manière du gorille, tout en poussant des grognements et roulant les yeux avec rapidité sous ses épais sourcils saillants. Ceci fait, il courait de-ci de-là sur les phalanges de ses mains et de ses pieds, galopant de façon à ce que ses pieds touchent terre avant les articulations de ses mains. Il retournait alors vivement une pierre imaginaire et se mettait à grogner de plaisir si les insectes imaginaires sous son imaginaire morceau de rocher étaient à sa convenance. Epatant, vraiment! Il était natif du Haut-Congo. Mauvais drôle au temps de sa jeunesse, il fut vendu comme esclave par son père, vieux brave homme, dit-il, mais qui ne pouvait rien faire de lui. Revendu à nouveau, il gagna finalement les Rapides de Samba où il fut acheté par son patron, le salinier, dont il espérait ne jamais se séparer, car c'était un bon maître.

Deux fois, pourtant, ce noir avait acheté sa liberté : son maître l'ayant emmené au loin le long de la Côte et vendu à un Portugais, il s'enfuit et revint à son premier propriétaire. La seconde fois, son maître se trouvant très gêné, le céda de gré à gré à un homme de la Côte du Cameroun, mais il se sauva et rencontra son ancien patron sur son retour. Revenant toujours à son maître, il avait ainsi acheté sa liberté deux fois.

Comme j'avais fait tous mes préparatifs de retour par l'Ogooué, je partis le lendemain matin avant l'aube, à la lumière de la lune. Ma pirogue, de grandes dimensions, avait été construite aussi bien pour la navigation maritime que fluviale. Le vent soufflant en demi-bourrasque, je décidai de remonter la rivière à la voile et de donner du repos à mes hommes. Je possédais un bon jeu de voiles dont l'une était

particulièrement grande, et comme le vent et la marée nous poussaient, nous remontâmes la rivière en un temps record, atterrissant à Angola peu après midi. Nous avions donc marché à formidable allure. Nous remîmes à la voile à Angola vers trois heures ce soir-là. J'expédiai de là quatre hommes par les terres, *via* lac Azingo, porteurs de mon courrier.

Inutile de dire que j'avais écrit une longue lettre au petit Pérou, mon meilleur ami, lui racontant tout ce qui concernait la prêtresse et sa véritable personnalité. J'ajoutai qu'à cause d'elle, je me décidais à m'emparer du gros rubis et à le remplacer par une imitation. Ce serait un grand risque mais j'en courrais la chance. Il pourrait le vendre à Liverpool ou à New-York après l'avoir fait évaluer, et avec l'argent ainsi réalisé nous ferions l'éducation de Lola, car j'avais, plus tard, l'intention de l'enlever. Je dessinai un croquis de la précieuse pierre et lui recommandai de faire légèrement gratter l'imitation de façon à ce qu'elle ait des traces d'usure. Il me fallait les deux imitations par le prochain courrier, si possible, car je voulais essayer au plus tôt de remplacer le véritable rubis par le faux. Une fois que je l'aurais en ma possession, je le lui enverrais de façon à ce qu'il ait tout le temps de le troquer contre de l'argent. Je dis à Pérou que je croyais Tiffanys, New-York, U. S. A., être le marché le meilleur pour la vente du gros rubis. Je lui fis aussi une description de la jeune Anglaise, Lola.

En temps dû, je reçus les deux imitations et une très affectueuse lettre de mon ami sud-américain.

Après avoir expédié mes affaires courantes, je partis de bonne heure, et comme le vent tenait bien, j'eus bientôt remonté la rivière, usant de la pagaie comme de la voile. Je dépassai les villages rapidement, les uns après les autres, et arrivai à l'entrée de la crique menant à Eliwa Mpoloor où nous possédions de nombreux trafiquants de l'ivoire et de l'ébène. Les chasses sont importantes autour de ce grand lac. J'aperçus un animal, ressemblant au léopard, qui se nourrissait près de la

rive; son pelage jaune clair était tacheté de noir. Je tirai sur lui et nous éclatâmes de rire, car la bête que nous pensions être un léopard avait des sabots comme un cheval et deux petites touffes hautes de quelques pouces à la place de cornes. Les indigènes lui donnèrent un nom, mais je l'ai oublié. J'envoyai la peau en Angleterre, à une de mes sœurs, qui en fut très contente.

Il y a une grande variété d'oiseaux à Eliwa Mpoloor et je tirai quelques beaux spécimens de grues couronnées, à huppe ou crête fort haute. J'expédiai les plumes en Angleterre et elles furent estimées de tout premier ordre. Une firme de Londres me demanda de l'en approvisionner contre une bonne quantité de livres sterling l'once, mais je déclinai l'offre et ne tuai plus ensuite que les oiseaux dont j'avais besoin comme présents pour mes amis du Lancashire qui les prisaient hautement. Je restai deux jours à Eliwa Mpoloor et le second jour je chassai le gorille. J'arrivai à tuer une grande femelle, une sur trois que nous rencontrâmes dans le bocage. La bête était assise paisiblement contre le tronc d'un vieil arbre et jouait avec quelque chose auprès d'elle. Elle ne se trouvait qu'à 250 mètres de distance lorsque je tirai. Elle tomba en avant, morte, la balle lui avait traversé la tête, d'une tempe à l'autre. En approchant, nous trouvâmes un bébé-gorille qui s'était mis aux mamelles aussitôt que sa mère avait été à terre. J'eus grand chagrin à cette vue et pris la résolution de ne jamais tirer aucun de ces animaux lorsqu'ils sont accompagnés de leurs petits; cela ressemble trop à un assassinat.

J'envoyai le petit à Herr Schiff, il vécut environ six mois et semblait tout satisfait et heureux de sa nouvelle demeure, mais comme presque tous les jeunes gorilles en captivité, il mourut d'une maladie d'estomac.

CONVERSATION.

« Oui bien, le nain, ça fera la nouveauté... J'ai pensé, sûr, qu'il aurait bien sa place dans ce chapitre. Ses tours extraor-

dinaires amènent une petite détente... Je me suis souvent demandé quelle était son origine... J'ai quelquefois pensé que le destin m'avait permis de voir de mes yeux ce *rara avis*... le chaînon qui manque... Renchoro, mon boy, n'en pouvait point détacher les yeux. Tous les hommes faisaient de même, se pressant autour de lui. Il était hors de pair comme attraction, ce nain... agréable garçon, aussi, affectueux au possible.

« Dame, les Américains veulent des nouveautés, que ce soit la recherche de quelque nourriture de déjeuner ou en matière littéraire... Je ne dis pas que ça leur vaille grand'chose... Le lard fumé pour déjeuner et Shakespeare comme lecture ont suffi au Lancashire et à l'Angleterre, en somme, pendant un tas de générations...

« Comment donc, Madame? Vous me demandez si je crois que Shakespeare a été écrit par Bacon?... J'ai entendu émettre cette idée à Londres, mais, si vous m'excusez de me montrer quelque peu brutal, ça me semble être une des opinions les plus maboules que le cerveau de l'homme puisse concevoir. Concours de journaux, j'appelle ça... Un de ces malins!... Tout le monde sait que ce sont les moines qui ont écrit Shakespeare. Notre professeur d'astronomie à Saint-Edwards — charmant homme, j'oublie son nom, mais il est allé en Australie étudier le passage de Vénus — quoi qu'il en soit, il me disait toujours : « Aloysius, mon garçon, votre Shakespeare vous portera n'importe où vous voudrez aller. Lisez entre les lignes... et souvenez-vous que ce n'est pas une tête, mais plusieurs, que Shakespeare représente... C'était les prêtres... qui autre? Quel homme aurait pu en savoir autant sans le confessionnal? Il est peu probable qu'une richesse si universelle de génie humain ait été prodiguée à un seul cerveau. Dame, pour sûr que les moines l'approvisionnaient... Je pense qu'ils n'étaient que trop contents de gagner quelque peu d'argent du type contre les puissantes histoires qu'ils pouvaient lui donner. Ce qu'ils faisaient de l'argent, ce n'est point mon affaire... nous sommes tous des hommes... c'est une vérité évidente contre laquelle il n'y a rien à faire.

« Non, ça ne peut dire que je sois resté strictement catholique, Madame. On oublie les animosités de religion à vivre d'une vie proche de la Nature. Ces querelles d'orthodoxie sont choses difficiles à comprendre lorsqu'on revient au pays après avoir vécu heureux à chasser le gorille auprès d'un trafiquant presbytérien... Rigide, il l'était, certes. Il ne se serait au grand jamais approché de la « Josh-House », dimanches ou jours de semaine. C'était un homme sans curiosité naturelle. Dame, trop amateur de quinine... cherchant toujours à se protéger de quelque chose. Il se contentait de n'importe quel remède de fantaisie pourvu que l'étiquette portât « Préventif ». Oui bien, ce type Gibson appartenait à un genre de race jamais destinée à trafiquer au long de la rivière... Cette pauvre dame que j'ai ramenée des Rapides de Samba y aurait mieux réussi! L'équipement indispensable en ces pays, c'est une provision de courage naturel, qu'on soit trafiquant ou missionnaire... C'était une noble femme. Elle faisait plus grande impression sur le sauvage que n'importe quelle comtesse, ou que cette dame que j'ai vue à Rhodes, Lady Florence Ducce. Porter des pantalons bouffants ne fera que peu d'impression sur un lion, à part quelque petite curiosité naturelle...

« Cette colline interdite où, du haut des rochers, on précipitait les esclaves... « Oh! quel endroit pour une mission, « monsieur Horn! » qu'elle me disait. Elle levait les yeux comme une de ces saintes dans les images.

« C'est la seule femme blanche que j'aie rencontrée sur la Côte, à part Lola D... qui était prêtresse dans une « Josh-House »... mais je vous ai déjà dit ça... J'oubliais Mme Martin, cette petite Française qui tenait un modeste débit et vendait surtout des boissons aux officiers. Une vraie boutique de poisons dans un climat comme ça! Elle pouvait avoir dans les trente-cinq ans. S'il y avait eu en elle quelque sentiment maternel, elle n'aurait point ainsi pourvu ces jeunes types d'une garantie de mort... Dame, les races latines sont dures, même les femmes. Si elle avait été de Liverpool, elle aurait dit : « Non, mon

gars, vaut mieux vous faire rare par ici, laissez-moi plutôt vous donner une bonne tasse de thé, allons! »

« Ce poêle que vous m'avez donné est, pour sûr, un présent de Dieu, Madame. Un homme ne peut être considéré sans foyer tant qu'il peut allumer une flamme à lui et inviter un autre type à en jouir aussi...

« Ben... je ferai mieux de me décider à dire au revoir avant d'avoir abusé du bon accueil... »

CHAPITRE X

L'eau des lacs est merveilleusement pure, si pure qu'en bien des endroits on peut voir clairement le fond. Ces lacs sont réunis par des marécages et il serait possible, en les suivant, d'aller du lac Eninga au pays habité par les Cammas noirs. Quand on voit, autour de ces lacs, le reflet limpide des villages, pirogues, arbres et plantations, on a l'impression de flotter au milieu de l'air. L'effet est saisissant. A cause de l'étroitesse des entrées, aucun chenal ne permet aux gros steamers ou bateaux de pénétrer dans ces lacs. Les roches submergées les rendent dangereux par endroits, cependant il me fut possible de me servir de voiles et d'user peu de la pagaie. Ces lagunes qui s'étendent à l'Est et à l'Ouest à plusieurs milles, sont bordées de grands bouquets d'arbres fort élevés, d'une belle diversité d'essences, qui portent un dôme de feuillage aux teintes variées. Des papillons multicolores voltigent à l'entour et des perroquets de différentes espèces y font leur demeure. Le plus joli parmi eux est le kiombo, il est vert et orné d'une huppe magnifique. En captivité il devient un merveilleux parleur mais n'est pas si robuste que le « Pretty Poll » de la Côte Est, qui peut vivre presque en tous climats. On trouve là une admirable variété de faune et de flore qui défie toute description, un « zoo » en liberté habite ces pays.

Les peuples qui vivent près de ces lacs sont les Galwas ou Eningas qui récoltent le caoutchouc dans les terres intérieures

du Sud. Quant à l'ébène, on le trouve tout proche en abondance. La contrée est gouvernée par de petits chefs. Je fis visite à plusieurs d'entre eux. Invariablement, ils faisaient sortir leurs femmes et vous offraient d'en choisir une ou davantage afin de ne vous point sentir solitaire en leur village. Ceci est admis comme chose courante par toutes les tribus, excepté les tribus cannibales, qui sont d'une moralité absolue.

Je trouvai le trafic en excellent état; presque tous les postes de commerce avaient besoin de stocks nouveaux, la plupart d'entre eux étaient même capables de payer ce qu'ils devaient avec leurs stocks d'ivoire, d'ébène, de caoutchouc, etc., sans parler d'une assez considérable quantité d'écailles de tortues qu'ils avaient à leur disposition.

Je quittai le grand lac avant l'aube et peu après le lever du soleil j'arrivai au fleuve Ogooué dont les eaux me parurent fort basses. Comme nous dépassions les grands bancs de sable, d'énormes crocodiles se laissèrent glisser dans l'eau. Ils étaient restés étendus sur la berge, mâchoire ouverte, pendant que les oiseaux Ticks picoraient les insectes qui garnissent leurs dents. Il y avait nombre d'hippos. Les oiseaux aquatiques, hérons à aigrettes et une multitude d'autres, se nourrissaient du poisson qui monte de la mer, annuellement, au temps du frai. Les crocodiles atteignent une taille formidable, j'en ai mesuré plusieurs et l'un d'eux particulièrement qu'on pouvait voir souvent sur le long banc de sable près d'Adimanango. De la trace, sur le sable, du bout de sa queue à l'extrémité de sa mâchoire, il mesurait facilement plus de 33 pieds, sa couleur variait du vert olive au vert foncé de la boue, ses maxillaires crochus lui permettaient de maintenir fortement l'animal sur lequel il les avait une fois fermées.

Personne ne le tracassait jamais, et je suis passé souvent près de lui, à une distance de moins de dix pieds. Il descendait alors tranquillement au bord de l'eau et se laissait glisser dans la rivière avec indifférence. Sa peau était tachetée de mouchetures d'un brun foncé.

Nous dépassâmes plusieurs grands villages galwa, et les gosses, aussi bien que les grands, nous souhaitaient le bonjour : « Mboli Tangi, bonjour homme blanc ! » Je ne désirais m'arrêter à aucun de ces villages car leurs marchandises étaient toujours portées et vendues aux stations commerciales où les trafiquants employaient beaucoup de ces gens comme hommes de canoës.

Je dormis d'un bon et profond sommeil sur le banc de sable ce soir-là. Ces bancs en pleine rivière sont toujours les plus agréables des terrains de campement, car généralement une brise fraîche souffle sur les sables après le coucher du soleil et rend l'air de la nuit délicieusement tiède et rafraîchissant. Une baignade dans la rivière ou le lac, chaque matin, nous mettait en forme pour le déjeuner que nous prenions toujours de bonne heure. Je donnais ensuite un petit verre de rhum à chacun de mes hommes de pirogue, j'en prenais une gorgée moi-même, et me sentais après cela en parfaite disposition.

Quittant le campement avant le lever du soleil, nous étions bientôt en vue de la longue île qui porte les établissements commerciaux allemands. A l'Est, le chenal gauche de l'île mène à Adon'manango. L'île a, je crois, vingt milles de long. Nous sentions que nous approchions, à nouveau, de chez nous.

Comme nous sortions de la grande rivière, nous stoppâmes subitement, les conversations cessèrent, je saisis mon fusil et Renchoro fit de même. Le chenal gauche avait à peu près un quart de mille de largeur, et, au bord du banc de sable, marchant paisiblement, un formidable éléphant mâle se dirigeait tout droit vers notre côté de la rivière. C'était un des plus grands que j'aie jamais tirés. La peau pendait, lâche, autour de ses flancs et de ses jambes, ce qui faisait penser à un manteau couleur de boue. Sa tête massive, qu'il balançait, portait de grands et splendides ivoires noirs, tandis que ses larges oreilles s'agitaient lentement au rythme de sa marche tranquille. Il entra dans la rivière à environ quarante mètres de nous, emplit sa trompe d'eau avec laquelle il s'aspergea, oreilles dressées. Il

recommença plusieurs fois, tournant le bout de sa trompe de façon à s'arroser tout le corps d'une complète douche circulaire. Nous eûmes tout loisir de le contempler à l'aise.

Ce vieux brigand d'éléphant était bien connu des natifs de l'île, il leur faisait d'annuelles visites depuis un temps immémorial, c'était un rôdeur de nuit qui avait tué plus d'un indigène durant ses tournées; il détruisait plus qu'il ne pouvait manger. On appelait ce dangereux pachyderme du pseudonyme de Ojuga (ce qui veut dire : Faim et Famine, celui qui produit le besoin et la faim). J'aurais pu le tirer et probablement le tuer, comme il traversait la rivière, mais il tenait toujours la tête de façon à rendre dangereux le coup au jugé, car il était malaisé de suivre le rythme du balancement de sa tête et on m'avait appris que le coup derrière l'oreille devenait instantanément fatal.

L'éléphant ne peut voir les objets qui ne bougent pas. Il avançait lentement de notre côté, et tourna vers la droite à 25 mètres de nous, mais il tenait ses oreilles trop rabattues pour que je pusse viser le point sensible. En sortant de l'eau, il fit tête vers le flanc rocailleux du coteau, tout près de nous, et commença de grimper, mais ne me donna aucune chance de le toucher sûrement. Il continuait son escalade et comme le coteau était très roide il semblait monter à l'échelle. Il prenait son temps mais sans s'arrêter jamais, c'était un remarquable grimpeur.

Arrivé à cent pieds au-dessus de l'eau, il barrit, oreilles dressées, mais continua sa marche. Comme le sentier était étroit et dangereux, il signalait d'avance son arrivée et demandait route libre. Soudain il se tourna, les oreilles toujours dressées. Je tirai... Pas de résultat. Je tirai encore avec un fusil que mon boy me passa rapidement, il était habile à ce jeu et toujours derrière moi rechargeant l'arme. Autre coup derrière l'oreille, pas de résultat. L'animal accéléra son train et disparut. Je sautai sur le banc de sable, suivi de mon boy, et comme je mettais en joue le solitaire, il s'effondra à la renverse : les coups avaient produit

effet! Il se trouvait au moins à deux cents pieds de haut, lorsqu'il croula en arrière, emportant, à ce qu'il semblait, la montagne avec lui. En bas, il s'éboulait avec quelques tonnes de rocs détachés et un nuage de poussière. Il tomba dans la rivière à environ dix mètres de la pirogue, la tête sur le banc de sable et son formidable corps dans l'eau. Nous avions tous fui, les boys de la pirogue plongeant comme des grenouilles d'un tronc d'arbre... Quand nous eûmes cessé de rire et que la poussière se fut dissipée, nous vîmes qu'il était complètement mort, le train arrière de son corps tout couvert d'un amas de rochers et de terre.

Ma pirogue désertée était partie à la dérive, suivant le fil de l'eau. Alors je donnai des ordres rigoureux à Renchoro afin qu'on se remît à la besogne et chacun reçut un bon coup de rhum. Après avoir mesuré mes ivoires noirs, j'en estimai le poids à 150 livres, ce qui était bien évaluer car, une fois détachés de la tête, ils pesaient à la balance 156 livres.

On envoya chercher le chef des habitants de l'île et il fit son apparition sur une grande pirogue de guerre. C'était le célèbre chef Efanginango (« Ne craignez personne, hormis mon peuple »). Ce beau vieillard et sa tribu étaient des M'pangwes, de même race que ceux du Gabon, et très supérieure à celles qui les entouraient sur le continent. Celles-ci respectaient le chef, mais il se tenait à distance, et lorsqu'on ne le provoquait pas, lui et son peuple se montraient de tout temps peu guerroyeurs. Sa garde du corps était bien armée de fusils et de sagaies. Il me tendit la main à la manière européenne et dit qu'il ne pouvait que me féliciter de ma chance. « Pourquoi l'appelles-tu chance? — Eh quoi, mon fils, dit-il en pur M'pangwe, j'ai connu l'animal du temps de mon enfance et lui ai donné un coup de sagaie dans le flanc gauche, en un point sensible, mais il prit la fuite et en guérit. Nous l'avons chassé haut et bas, parce qu'à ce moment je cultivais des illotos sauvages (bananes), et il me visita l'année suivante. Deux de mes esclaves qui se trouvaient là le tirèrent de tout près, il se retourna et les piétina tous deux, les mit en

bouillie, mais s'échappa, bien que nous l'ayons suivi pendant deux jours. Sa vie était ensorcelée. Il a été traqué par mon père et mon grand-père qui le connaissaient bien... et maintenant, le voilà couché ici près, ce bandit d'éléphant Ojuga! »

Comme j'avais promis à mes hommes la viande de l'animal, ils firent marché avec Efanginango pour des nattes, des chapeaux indigènes et une grande cape ou couverture en peau de léopard comme celle qu'il portait alors; fameux butin de guerre, pensai-je. A mon tour, je leur achetai cette cape et leur en donnai un bon prix car elle était magnifique et faite de vingt grandes peaux de léopards grimpeurs.

Les principales tribus commencèrent alors d'arriver en grand nombre des îles, apportant des ijos (torches) et une bonne provision de vin de palmes. En un rien de temps les feux furent allumés et commença à se déchaîner la danse du muscle, les hommes en ligne, les filles en face. Un couple bondissait à l'entour, ébranlant le banc de sable, tandis que les autres chantaient la chanson des chasseurs : « *Oh! Oh! Ricine Ujogu macula gowala* ». (Traduction : « Oh! Ricine, chasseur fameux des jours passés... l'éléphant est tombé dans un piège »). En d'autres termes, a été pris par surprise.

Le chef fit étendre sur le sable des peaux sur lesquelles lui et moi nous nous assîmes, regardant le coujo. Les musiciens étaient parmi les meilleurs que j'eusse entendus, leur musique sauvage faisait bel effet sur la pleine rivière ainsi que les ngomas ou tamtams indigènes. Ce coujo continua jusqu'au lendemain. Les défenses d'Ojuga furent déposées à mes pieds ainsi que l'oquinda en queue. Je l'offris au vieux chef qui l'accepta avec joie. Comme il parlait, tenant haut le trophée, le coujo cessa : « Mon peuple, j'ai accepté cette « oquendy » qui doit être toujours conservée en honneur parmi vous, en souvenir de la visite de cet homme blanc à qui je suis fier de souhaiter la bienvenue. Je vous ordonne de toujours venir en aide à cet homme blanc, à n'importe quel moment, et il sera le bien reçu dans ma demeure, en tout temps. »

De bruyants « vabus » ou acclamations furent la réponse à ce charmant et opportun discours et sur un signe du souriant vieillard le coujo recommença.

De la viande d'éléphant fut alors servie à la ronde et pendant que le chef et moi nous nous régalions d'eau-de-vie française, le reste des danseurs s'abreuva de rhum et de vin de palmes.

La rive se couvrait de petits feux au-dessus desquels étaient accrochés des quartiers de viande d'éléphant que l'on faisait rôtir et fumer en même temps.

Le vieil Efanginango et moi devenions très bons amis. C'est peut-être l'indigène le plus blanc que j'aie jamais vu. Il plaisantait beaucoup, ce qui me faisait rire à gorge déployée. Notre conversation glissa bientôt vers l'histoire des vieux éléphants.

Il me raconta que les vieux éléphants se choisissaient toujours une « ogey » préférée, ou source claire et fraîche, située généralement dans un bouquet d'arbres. L'animal que j'avais tué se serait certainement dirigé vers une de ces sources qui, croyait le chef, existait un peu à l'ouest du lac Azingo, tandis qu'un jeune éléphant lorsqu'il est grièvement blessé vient mourir invariablement près des croisements de ruisseaux ou abreuvoirs où d'habitude il se baigne et se rafraîchit. Les plus jeunes éléphants seraient tués ou renvoyés à force de coups s'ils approchaient des « ogeys », sources fréquentées par les solitaires. Ceux-ci sont exclus de leur troupeau lorsqu'ils deviennent inutiles comme reproducteurs, les plus jeunes mâles se réunissent alors pour les en chasser. De ceci il était doublement sûr, car le vieil ivoire vert et de couleur est toujours déterré aux endroits proches des sources et c'est, sans exception, de l'ivoire adulte, tandis qu'il ne pouvait se souvenir d'avoir trouvé de petits « scrivellos » ou ivoire femelle dans ces « ogeys ». J'appris ainsi ce que je crois être la vérité sur la vieille légende touchant les cimetières d'éléphants.

Le chef et moi nous nous retirâmes vers minuit, quoique le coujo battît encore son plein, et, après avoir mangé un fameux

souper de minuit, cuit à la mode du pays, nous bûmes un dernier coup et, bien enroulés, la tête posée sur un oreiller de sable couvert de peaux de bêtes, nous fûmes bientôt dans le pays des rêves. Etant bons dormeurs tous deux, nous ne nous réveillâmes pas jusqu'à l'aube.

CONVERSATION.

« Non, merci, Madame, je n'ai pas besoin du paravent aujourd'hui. J'aime à regarder dehors tant que ça m'est possible... à mon âge...

« Dame, personne n'a jamais réfléchi qu'il existe quelque vertu dans les rayons de notre bon soleil. La Nature me conseille de rester au soleil : « Vis au soleil » est son message au monde entier... Inutile que ces types troublent le monde avec leurs rayons violets, ainsi qu'on les appelle, c'était l'enseignement de la Nature dès avant l'aube de l'histoire du monde. Même à la Côte, je n'ai jamais porté de ces fantaisistes chapeaux de soleil qu'on voit au cinéma... Toujours mon habituel stetsou.

« Tous les toucheurs de bœufs de mon temps portaient le stetsou. Bien sûr, à la Côte les casques de liège étaient la chose qui convenait aux religieux, missionnaires et ainsi de suite. Les touristes de fantaisie n'allaient pas sans ça et les magistrats les trouvaient quelque peu plus imposants... Mais pour les hommes occupés, rien ne vaut le stetsou. Il y a trente-cinq ans, on envoyait des chapeaux à 100 dollars pièce, pour les Mexicains. Oui bien, chapeaux de fabrication anglaise pour Mexico et le Pérou. Pas un hidalgo ou un toucheur de bœufs bien tourné qui ne s'imaginât devoir porter chapeau anglais! Au golfe Persique, aussi, j'en ai toujours eu. Ils sont commodes, que ce soit là ou sur la Côte...

« Oui bien, le soleil m'était tout aussi amical sur la Côte qu'à Frea, la maison de mon grand-père en Lancashire. Le soleil se levait de bonne heure, là-bas, en été. Nous nous penchions dehors en chemise de nuit, dès quatre heures du matin.

Y avait toujours quelque grive sur la prairie, cognant une coquille d'escargot sur la pierre... C'était une belle chambre ensoleillée et on pouvait grimper de là sur le porche... Poussé dans un coin, un de ces chevaux mécaniques caracolants. Tous, nous l'avions monté! Il manquait un bout de plâtre à l'un de ses naseaux enflammés, mais il marchait fort bien...

« Dame, quand on observe la Nature... Ces lacs dont je vous parle, c'est clair comme la rosée. Lorsqu'on tient son bateau immobile et qu'on regarde à travers l'eau, on découvre d'étranges apparitions : la Nature en travail... travail qui, avant d'être surpris par un jeune gars comme moi, n'avait encore point été vu par des yeux bleus. Je n'étais jamais saoul de regarder... je découvrais toujours quelque chose. L'étrange tableau de la Nature ravira en extase l'adolescent plus que la simple effusion du sang.

« J'avais mon fusil, mais souvent je rentrais sans avoir tiré un coup. Ç'aurait été comme de prendre un homme en traître que de tirer ces oiseaux, heureux comme des rois. Ils ne se doutaient point que j'étais un homme. *Homo sapiens* avec un fusil ne doit pas ébranler leur confiance en la Nature.

« Dame, un gars sous l'œil de la Nature a les pensées aussi pures qu'au jour, avant de savoir lire, qu'il tournait les feuilles de son livre d'images... Je restais assis là, regardant l'eau fixement... et, une fois, j'ai vu l'étrange naissance des libellules. Toutes ces créatures... sorte de ruban, ça faisait... par douzaines! Une véritable pension, ça grimpait sur le plat-bord du bateau, sortant de l'eau. J'étais près de la rive et y avait sans doute quelque plante aquatique qui touchait le fond du bateau. Et après, qu'elles se soient séchées au soleil, il se forma une brillante goutte d'eau au bout du corps de chacune d'elles; alors, jaillit la queue, et elles se déplièrent et secouèrent leurs ailes neuves comme si elles avaient été chiffonnées dans l'emballage et se colorèrent de toutes sortes de teintes devant mes yeux mêmes. Il semblait que, dans leur corps vide, le soleil versait toutes ses couleurs... Toutes les couleurs qui ont un nom... Et

des yeux... une splendeur. On aurait dit qu'elles vous regardaient et mesuraient le paysage avant de se décider à prendre leur vol. Elles restèrent pendant près d'une heure sur mon bateau et je voyais leurs forces s'accroître et leurs ailes frémir de la joie de la vie... Puis elles s'envolèrent en leur course glissante, attrapant les moustiques...

« Multipliez vos libellules et vous diminuerez d'autant vos moustiques. On les voit, au-dessus de l'eau, toujours à la chasse du moustique... et dans les ombres profondes de la forêt, à midi, vous les verrez, encore chassant les moustiques. Dame... l'équilibre de la Nature. Qu'on la laisse tranquille et elle fonctionnera à la perfection... Mais, de la voir grimper, c'était une surprenante vision...

« J'ai vu, une fois, une sorte de carpe qui pouvait se mouvoir hors de l'eau avec des rudiments de pattes qu'elle avait. Je diagnostique maintenant qu'elle était en voie d'évolution vers le lézard. Elle avait faim de la terre ferme, comme on dit. En migration, tout comme Abraham avec ses troupeaux et ses hordes. Oui bien, c'est le grand instinct de l'homme et de l'animal pour le mouvement qui fait que la terre tourne encore et toujours dans l'espace... Et le soleil qui a fait éclater les libellules sur mon lac ne me trahira point en de moins favorables circonstances.

« Excusez-moi d'oublier l'heure, Madame...

« Comment trouvez-vous l'épisode de l'éléphant? On n'est que poussière et cendre dans le monde de la littérature lorsqu'on n'a point un arrière-plan de faits. Ce que les gens ont pu ne pas comprendre, c'est que l'éléphant est un montagnard... Agile comme chèvre, sitôt que vous l'avez sur les rochers. Ce n'est rien pour lui de tenir ses quatre pieds ensemble sur un baquet, au cirque. Il se peut percher sur le plus petit bout de rocher et n'en point être embarrassé. Dame, il a l'intelligence du grimpeur, l'esprit toujours appliqué à ce qui est devant lui. Ce solitaire devait être tout jeune en ce pays quand le prince Charlie arriva, se pavanant, à Preston... Et personne pour le regarder

alors, excepté des sauvages... On considère ça comme un devoir, de tuer le solitaire, et cela fait partie de la tradition familiale que d'être au courant de ses habitudes.

« Dame, rien de plus farouche que la créature abandonnée de ses pareils. L'éléphant, comme le taureau, est trop semblable à l'homme pour jouir de la solitude... Il n'en use que pour faire des sottises, tout comme les humains. Il va, piétinant et barrissant, ici et là, jusqu'au moment où le marécage le serre de trop près, un jour qu'il est allé boire comme d'habitude et qu'il ne peut en tirer sa grande masse! Dame, je puis compatir avec le pauvre bougre, maintenant... Mon fusil lui a procuré une mort plus grandiose... il y avait plus de majesté dans cette puissante chute... »

CHAPITRE XI

Je me levai de bonne heure, Efanginango en fit de même. Le coujo grandissait toujours. Je dis au vieux chef que je voulais arriver au lac Eninga avant le soleil couché ce même jour, ayant là des affaires à traiter. Il répondit qu'il lui serait agréable de me voir rester quelque peu dans son village car il désirait payer à mes hommes le prix de l'éléphant et me donner des vivres pour mon voyage, selon sa coutume et celle de son peuple. Peu de temps après, nous arrivions au village situé à un mille environ du bord de la rivière et qui nous fit très pittoresque effet, bâti qu'il était près d'une petite lagune ou lac, et entouré de ses plantations. Les cases construites par la tribu des Efinangas semblaient bien supérieures à celles que j'avais vues depuis mon départ du Gabon. Elles étaient généralement élevées sur pilotis avec des planchers faits de bambous africains ou palmiers, pendus et soigneusement entre-croisés de façon à céder peu sous le pied. Dans la plupart de ces cases les femmes s'occupaient à tisser des nattes de différents modèles fort bien dessinés et jolis. Là. Efanginango me donna du vin de palmes d'une préparation particulière, boisson vraiment exquise et rafraîchissante. On me servit en même temps un pudding sucré fait de singe haché et cacahuètes, mélangé de bananes mûres et bouillies comme du pudding de matelot, à la différence qu'au lieu d'être attaché

dans un linge il était enveloppé de feuilles vertes de bananier et me sembla avoir un goût délicieux.

Avant de nous séparer le chef me supplia de lui faire visite au retour et m'assura que je pourrais toujours compter sur son amitié et celle de son peuple. Après une franche poignée de main, je dis adieu au vieillard et fus bientôt en bon chemin vers le lac Eninga.

Je jouis parfaitement de ma visite à ce village.

J'arrivai chez Carl Woerman et C° vers midi et fus cordialement reçu par Herr Schiff et son nouvel assistant Herr Boom. Ils rirent de bon cœur avec moi au récit des nombreux incidents comiques de mon excursion, particulièrement de la culbute de mon boy à travers le Rocher de la Baleine. Comme je voulais poursuivre mon voyage vers Eninga, je promis à Herr Schiff une visite matinale à mon retour. J'arrivai à Eninga une heure environ après avoir quitté mes meilleurs amis.

Les gens d'Eninga et leur roi aveugle me firent bonne réception. Je rencontrai là le beau-père de Lola, qui se vantait de faire des merveilles pour le peuple : il avait rendu la vie à un homme et découvert une sorte d'amulette qui, lorsqu'on la portait autour du cou comme un collier, vous préservait de la mort par coup de feu et des balles de fusil. Il était très ami avec le roi des Eningas. Bien des années auparavant, lui et quelques-uns de ses pareils avaient persuadé le chef de se faire enlever les yeux. Le vieux roi était aveugle comme une pierre et croyait qu'il pouvait transporter son esprit en n'importe quel endroit du monde ! Il rêvait, toujours entouré de nombreux clients, dont plusieurs souffraient de diverses maladies. Quelques-uns de ces gens recevaient les soins médicaux du sorcier dont je viens de parler, les autres étaient, supposait-on, victimes d'un sort, et le roi des Eningas, pour un petit ou gros paiement, consentait à transférer la maladie des patients sur le corps de l'homme ou de la femme qui les avait envoûtés. Il croyait avoir cette puissance parce que, étant aveugle, il possédait le pouvoir de parler aux esprits, de jour comme de nuit. Il inspirait une confiance implicite aux indi-

gènes, à cause des cures merveilleuses effectuées par lui et que le fameux sorcier guérisseur avait été incapable d'opérer.

Je n'avais pas beaucoup d'affaires à Eninga, aussi n'y demeurai-je pas longtemps. Le lac magnifique joignait, comme je l'ai déjà dit, Eliwa Mpolo, etc. L'eau de ces lacs intérieurs est admirablement claire. Les bouquets d'arbres, les impondis ou plantations les entourent de partout. Quelques milles à peine les séparent des stations de négoce et les Eningas fournissent plus de la moitié des provisions nécessaires à ces grands établissements commerciaux.

Pendant que le chef des Eningas s'occupait à chasser les esprits mauvais, le rusé sorcier, qui adorait le rhum dont je l'abreuvais libéralement, ne cessait de me raconter les guérisons merveilleuses qu'il avait faites ainsi que ses sortilèges. Sous l'influence de Bacchus il s'endormit profondément. J'en pris occasion pour dire à mon boy Renchoro de visiter son sac car je voulais savoir à quoi m'en tenir sur son fonds de commerce. Il en résulta la découverte de deux balles de mine de plomb et de quelques morceaux d'aimant assez forts pour soulever une aiguille. Je les mis de côté. J'avais trouvé le secret de recevoir un coup de fusil sans en éprouver aucun mal car la mine de plomb ou graphite se pulvérise lorsqu'on bourre l'arme avec une baguette d'acier et, plus grosse est la charge de poudre placée derrière la balle, mieux celle-ci est pulvérisée, de sorte que, tiré à une distance de 60 ou 70 mètres, on ne court aucun risque d'être blessé.

Je dis à Renchoro de sortir une bouteille de vieille bénédictine dont je me servais pour me ravigoter à l'occasion. Il réveilla alors le sorcier et comme celui-ci demandait un tonique, je lui en servis une forte lampée. Je ne revis plus le malin fripon jusqu'au lever du soleil, et pendant que les hommes préparaient le départ il but du rhum et du vieux D. O. M. jusqu'à ce que nous lui souhaitâmes adieu. Il me dit son intention de vendre ses philtres aux M'pangwes et me supplia de le recommander, car il connaissait mon grand pouvoir près des Bimvool qui avaient fort

besoin d'être éclairés. Je promis naturellement de faire tout mon possible en faveur d'un grand bienfaiteur de l'Humanité tel que lui. Ma réponse le transporta de joie. Je ne pus dire adieu au vieux roi aveugle car il dormait et était, sans doute en train de chasser les esprits.

Nous fûmes bientôt loin d'Eninga et en bon chemin vers Adonimanango. Je racontai à Renchoro la farce de la mine de plomb et lui dis qu'il ferait bien d'aller au village des M'pangwes voir Matam, le fils du chef, pour le mettre au courant et l'avertir surtout de la visite de ce coquin qui lui voulait vendre ses amulettes et donner une séance de magie. Ceci nous fit rire. Je n'imaginais pas que cette petite plaisanterie finirait de façon si fatale au ressusciteur de morts d'Eninga.

Inutile de dire que je fus chaleureusement accueilli par Gibson et son jeune assistant. Aussitôt mon arrivée, je remis ma boîte de fer-blanc avec cartes, états de commerce dans les diverses régions, etc., renseignements sur les nouveaux chenaux que j'avais trouvés en face d'Isogis et des villages de Remb Ingogus. Je dis aussi que sur l'invitation des M'pangwes du lac Azingo, de nombreuses bandes de leurs tribus, tous récolteurs de caoutchouc et d'ébène, s'installaient rapidement aux alentours du lac et qu'ainsi le trafic pourrait être facilement doublé dans un temps peu éloigné. En fait, un village de bonnes dimensions occupait déjà la côte et comme tout le trafic devait aboutir au lac Azingo, il nous serait très utile d'avoir un petit remorqueur ou chaloupe à vapeur de peu de tirage, vigoureux et construit avec foyer à bois. Un tel bateau avait été commandé mais devenait actuellement d'une réelle nécessité.

Cette information et les quelques autres communications d'affaires que j'apportais furent joyeusement reçues par Gibson qui me conseilla grandement de prendre une couple de semaines de congé. Il me félicita de mon expédition et convint que les communications dont je lui faisais part étaient neuves et qu'on leur devait prêter immédiate attention.

Nous eûmes souper réparateur et couplets variés. Le jour sui-

vant trouva le directeur et son assistant fort occupés du courrier à expédier.

Vers six heures, ce soir-là, je reçus la visite de Matam qui désirait m'emmener de suite, car le sorcier des Azingos venait d'arriver et allait leur donner une représentation avant de leur vendre ses amulettes. J'avertis Gibson qui me conseilla d'y aller de toute manière, les M'pangwes des Bimvool étant de beaucoup nos meilleurs clients; comme je connaissais très bien leur langue, ils répugnaient à vendre leur caoutchouc et ivoire à quelque autre. Gibson avait du nez pour le commerce mais se doutait peu de ce que je gardais dans mon sac. Je demandai quelques présents pour le chef et on me dit de prendre ce que je voudrais et de le porter au compte des fonds secrets : « Vous savez, dit-il, tout est licite en commerce, amour et guerre ! »

En arrivant au village des Bimvool nous allâmes immédiatement à la clairière où les cérémonies, danses, etc., avaient lieu. Là, je fus accueilli par le sorcier d'Azingo. Il attendait mon arrivée car Matam devait tirer le fusil et ma présence apporterait quelque charme à la scène. Il était prêt pour la représentation. Je donnai au vieux chef, père de Matam, une lampée de vieille bénédictine, je bus ensuite, puis Matam, et le vieux sorcier avala une grosse gorgée qui lui fit fermer l'œil pendant une seconde. Le vieux chef, alors, leva sa courte sagaie et demanda : « *Bimvool taba se* », ce qui veut dire « Tout le monde assis ». On obéit à cet ordre immédiatement. Le sorcier s'éloigna donc d'environ 65 mètres. Il tendit la balle à Matam et lui dit de charger, ce qu'il fit en se servant de la baguette d'acier. Le sorcier commença d'agiter les bras et de pousser des clameurs comme s'il parlait aux esprits, puis il dit : « Quand j'étendrai les deux bras et te regarderai, bouche ouverte, tire ! » Il étendit les deux bras, regarda vers le ciel et Matam tira. Cette canaille de sorcier fit un demi-tour sur lui-même et tomba mort. Matam avait subrepticement glissé une balle dans le fusil. Un formidable éclat de rire accueillit cet incident. Le vieux chef rappela à l'ordre et tout rentra aussitôt dans le

calme. Ces cannibales ont grand respect pour leurs anciens, et leur obéissent implicitement. « Mes enfants, dit-il, vous avez vu aujourd'hui quel grand « cuckverrot » (bavard imbécile) cet homme a été. Il est venu ici pour montrer qu'il ne pouvait être tué par un M'pangwe et, ce faisant, il a ordonné sa propre exécution. Je vous dis que les philtres ou amulettes d'aucun homme ne peuvent arrêter une balle tirée par Ajuna-Telimba, l'homme aux cheveux tressés. (« Ajuna » est le cri de guerre des M'pangwes). Maintenant donc, dites aux gens qui sont venus avec lui d'emporter ce fou et recommandez-leur de ne plus venir ici avec leurs sorcelleries, mais d'aller vers ceux qui sont d'aussi grands imbéciles qu'eux-mêmes. » L'assemblée se dispersa, toujours riant et plaisantant aux dépens du sorcier qui avait été tué.

Le village M'pangwe était encombré de chercheurs d'ivoire, venus prendre part à une prochaine chasse à l'éléphant. Ces animaux se trouvaient à environ 25 milles de là et on cherchait à les attirer dans un enclos de plusieurs milles de circonférence. Une fois dans l'enclos, les éléphants n'ont aucune chance de fuite car les chasseurs en force se referment autour de l'enceinte et forment un cercle qui est rarement brisé. Cent cinquante bêtes environ composaient ce troupeau qui voyageait en quête de nouveaux pâturages. Ces migrations ont lieu annuellement pendant la saison sèche. Cette bande, si elle n'avait rencontré d'obstacle se serait dirigée vers les rives méridionales de l'Eliwa Mpolo, mais les M'pangwes, toujours sur le qui-vive, les attrapent généralement avant qu'elles n'arrivent à la terre promise.

Les chasseurs disent que, dans ces migrations, les jeunes éléphants sont conduits par les vieux mâles qui ont déjà fait le voyage. De même que l'oiseau migrateur, l'éléphant, lorsqu'il est isolé, se dirige vers l'intérieur et ramène de nouveaux congénères pour peupler son canton.

Nul autre que les rabatteurs n'approche jamais des enclos. On attire les animaux dans l'enceinte en plaçant de la nourriture par intervalles sur le chemin du piège. Cette nourriture consiste en illotos (petite banane rouge sauvage), noix edika, noix

de palmier, feuilles de bananier et une variété d'aliments de choix faite pour plaire aux éléphants. On répartit aussi ces aliments dans l'intérieur de l'enclos, afin de faire tenir les animaux tranquilles, sans quoi ils renverseraient facilement la palissade qui est très faible par endroits. On est d'ailleurs surpris qu'ils ne l'enfoncent point, la nourriture a sans doute un effet très calmant sur eux.

Je quittai le village le lendemain matin, laissant ordre de me prévenir aussitôt que les éléphants seraient dans la clôture car je voulais les voir avant qu'on les tuât.

Herr Schiff fut enchanté de me voir et nous passâmes presque tout notre temps ce jour-là, et une partie de la nuit, à dresser des plans pour le commerce à venir en vue de notre mutuel bénéfice.

Comme le trafic de l'ivoire, du caoutchouc, etc., progressait par sauts et par bonds, il devenait plus que jamais certain pour quiconque ayant de l'œil et de la prévoyance qu'une âpre compétition dans le haut-pays serait la ruine absolue de nos deux firmes. Réunis, nous aurions pu faire mieux, mais étant opposants, le meilleur parti à prendre était une entente franche, quant à notre *modus operandi* en tant que commerce extérieur.

Ce fut moi qui, le premier, abordai ce sujet et Herr Schiff approuva ou discuta. Nous demeurâmes d'accord de nous prêter aide mutuelle en cas de danger et de ne pas empiéter sur le territoire l'un de l'autre. Tant que moi et Herr Schiff restâmes à l'intérieur, ces conventions ne furent jamais rompues. Nous avons, de plus, combattu l'un pour l'autre le long du haut-fleuve et sommes devenus deux fois plus puissants que si nous nous étions mangé le nez. Le temps, en passant, montra de façon éclatante que notre entente privée avait sauvé bien des vies et rendu le commerce possible dans des endroits où nous n'aurions jamais autrement été capables de soutenir notre propre isolement.

Je rentrai et dormis profondément cette nuit-là. Le lendemain matin de bonne heure je fus éveillé par Matam, le chasseur, m'annonçant que les éléphants étaient dans le clos. Je fis toute

diligence et partis aussitôt après le déjeuner pour assister au divertissement. Herr Schiff donna l'ordre à Matam de livrer un jeune éléphant à son poste de commerce; celui-ci y fut amené dans la suite. Les jeunes éléphants africains sont difficiles à vendre car ils ne s'apprivoisent jamais complètement, mais Herr Schiff en désirait un pour un ami d'Allemagne.

En arrivant au piège ou enclos nous trouvâmes les chasseurs entourant la palissade. De petits feux brûlaient par intervalles en un immense cercle, il s'en élevait une épaisse fumée, tandis que des indigènes armés de sagaies faisaient les cent pas tout alentour. Les éléphants marchaient paisiblement, suivant le tour intérieur du piège. Beaucoup d'entre eux mangeaient la nourriture qui avait été placée là pour eux. Nous pûmes les voir tout à notre aise pendant que les M'pangwes les surveillaient, les plus gros surtout, qui donnaient du tracas et qu'il serait nécessaire de tuer au plus tôt.

Je suivis Matam dans l'enclos avec cinq de mes meilleurs chasseurs et nous nous dirigeâmes avec précaution vers un endroit couvert de grands arbres, pour nous y cacher. Là, nous étions en sécurité car les animaux ne pouvaient nous suivre, les arbres étant trop rapprochés et toutes les ouvertures ayant été bouchées d'avance par de gros pieux fortement enfouis dans la terre.

Au bout d'un moment deux grands mâles approchèrent à courte distance. Le fusil de Matam partit et un éléphant tomba tandis que j'abattais l'autre et qu'une grande femelle adulte chargeait un des côtés de notre fort, avec une telle vigueur qu'elle arriva presque à se forcer un passage, mais elle fut bientôt expédiée. Quelques instants se passèrent avant que les plus grands vinssent vers nous, car la fusillade était maintenant ouverte de divers côtés. Nous en tuâmes bon nombre de cette manière, mais le plus gros gibier semblait donner de fortes difficultés à l'entrée de l'enclos. Nous décidâmes de changer de place et, sur notre signal, les chasseurs restés au dehors soulevèrent quelques broussailles de façon à nous laisser passer. Je fus le premier

à me glisser dehors, les autres suivirent un à un et on se défila tous sans dommage.

De grandes précautions devenaient nécessaires car les animaux étaient maintenant sur le qui-vive et prêts à charger tout ce qui bougerait à l'intérieur de l'enclos. Nous eûmes la chance de voir un éléphant énorme s'ouvrir un passage dans la clôture, près de l'entrée, alors qu'il chargeait un chasseur qui s'enfuyait. Les M'pangwes le suivirent, courant et faisant tours et détours ainsi que des limiers. Ce sont des chasseurs merveilleux et sans peur aucune. Le gros animal eut bientôt l'air d'un porc-épic, car les lances pointues jetées avec une infaillible justesse trouvaient facilement place dans son formidable corps. Il se dirigea vers la rivière mais fut rencontré là par les indigènes, campés sur la lisière de la forêt dans laquelle il était entré. Ces hommes manquent rarement un éléphant blessé.

Comme le soir tombant allongeait les ombres des arbres, je décidai de rentrer chez moi et quittai cette foule bigarrée de sauvages. Sur notre retour nous rencontrâmes un grand nombre de femmes indigènes, marchant à la file indienne parmi les clairières et la brousse, emportant de la viande d'éléphant.

Les éléphants africains sont bien plus grands que ceux des Indes et, en somme, que ceux de Rhodes, et plus féroces aussi. On les chasse surtout pendant la saison sèche car, à cette époque-là, ils trouvent une nourriture abondante autour des lacs, criques et rivières, et comme ils sont amateurs de baignades et d'eau pure, ils vagabondent par troupes le long de ces voies liquides.

J'ai ouï dire par des hommes qui faisaient le marché de l'ivoire depuis de longues années que, pour l'annuel approvisionnement du monde, la plus grande quantité et certainement la meilleure qualité d'ivoire venait de cette région de la Côte Ouest appelée Côte d'Ivoire.

J'ai visité beaucoup de ces pièges à éléphants et n'ai jamais pu comprendre pourquoi les animaux ne démolissent pas l'enceinte car, en maints endroits, ils n'auraient aucune peine à le

faire [1]. Tout ce qu'on croit savoir sur ce point est que les animaux sont si friands d'îllotos (bananes sauvages), qu'après les avoir mangées ils sont comme apprivoisés. On dit, dans le même ordre d'idées, que les gorilles ne veulent demeurer que près des endroits où pousse le Myondo. Le Myondo est une échalote sauvage ou oignon.

Les cannibales sont mangeurs de viande, ils ont toujours à portée des provisions de viande fumée. Ils en vendaient souvent aux hommes de la pirogue à telle somme le panier. Ces paniers contiennent environ un demi-boisseau, ils sont remplis de viande d'éléphant, de rats séchés (enonges, ces rats sont à peu près de la taille d'un petit lapin aux oreilles arrondies), de diverses espèces de singes séchés et fumés. J'ai souvent vu des mains de gorilles, les mains, pieds et autres parties du chimpanzé, etc.

Les M'pangwes ne mangent que rarement ou jamais de poisson et je n'ai jamais vu parmi eux de cas de lèpre ou d'éléphantiasis (jambes ou pieds enflés), si communs et fatals parmi les mangeurs de poisson.

J'arrivai à Adinango le matin suivant après avoir assisté, chez les Fans, à la cérémonie de Frère de Sang. Cette cérémonie toute simple consiste à recevoir d'un homme un morceau de canne à sucre enduit de sang pris au bras de votre frère de sang. Mon frère de sang était Matam. Il se tenait près de moi, sur le même rang.

Cette courte cérémonie terminée, j'assistai à une danse cannibale qui défie toute description. De grandes vociférations et cris de : *Aujurna itimba*, déchiraient l'air, les fusils étaient tirés par volées régulières et roulaient comme feu de mousqueterie bien réglé, tandis que des danseurs à sagaies, peints de toutes couleurs, s'agitaient au même rythme qu'une autre bande de sau-

1. M. Horn me dit une fois que des éléphants ayant été enfermés dans le piège pendant deux journées, ont marché en rond, machinalement et sans arrêt, autour d'une palissade qu'ils auraient pu enfoncer avec facilité. Ceci me rappela les chenilles processionnaires de Fabre. Toutefois, la banane sauvage semble capable éventuellement de rompre le charme. (Ed.)

vages dont le seul instrument de musique était un roseau placé dans les narines et qui rendait un son fantastique à l'extrême.

Après cette danse, je pris congé. Une garde d'hommes armés de lances se tint sur deux rangs jusqu'à ma pirogue, tandis que mon départ était salué des cris de : « Repose-toi tranquille, frère des Fans! »

En arrivant à Adinango, j'appris que le comte de Brazza devait arriver aussitôt que les eaux de l'Ogooué seraient hautes, car il désirait visiter le pays. Il réalisa plus tard ce projet et fonda ce qui est appelé maintenant le Congo français avec sa capitale intérieure de Brazzaville, située en face de Stanleypool. Ainsi donc, entre Stanley et de Brazza, la France tenait en sa possession un pays plus grand que l'Allemagne et l'Autriche réunies et cela avec peu ou point d'ennuis de la part des pouvoirs européens de l'extérieur.

CONVERSATION.

« Qu'en pensez-vous, Madame?... Je suis trop vieux pour me vanter, mais ce n'est point illusion de ma part de croire que les gens aiment connaître des faits que la plume de l'homme n'a pas encore effleurés... « immaculés » est mon expression. C'est le mot qui convient... Oui bien... immaculés.

« La mort de ce sorcier offre l'épisode comique... C'était ce type-là qui avait empoisonné George D... Excusez-moi, mais je préfère ne pas dire son nom. B... d de T... d, le nom que vous voudrez, mais nous écarterons D..., le père de la prêtresse. Je vous ai dit, si vous vous en souvenez, que Lola D... était dans la Josh-House, prêtresse de l'Isoga. Elle avait les cheveux de couleur acajou, plus beaux que la moyenne mais coiffés serrés à la classique manière égyptienne, ce qui les mettait peu à leur avantage... Lorsque l'œil est habitué aux modes des dames d'Angleterre tout le reste semble romantique à l'excès. Ma sœur... Emily, pas Edith — Edith était sœur de la Miséricorde — a toujours eu un faible pour le chignon. C'est une vieille

fille, elle habite près de chez Miss*** en Lancashire. Sûr que, pour un gars, ça semblait un brin nouveau que de voir des cheveux arrangés comme dans une image avec ornements d'ivoire et le reste... très séduisant d'ailleurs — quoiqu'elle fût plutôt pâle de teint — mais quelque peu saisissant pour un gars qui n'avait jusque-là pensé qu'à une jolie fille bouclée, dans les prairies du Lancashire...

« Dame, ce pauvre garçon George D... n'a été malade que pendant une seule journée, m'a dit son boy : « Maître, très bien le matin, et, le soir, très malade et criant beaucoup souvent. » Voilà ce qu'il m'a raconté... « Et mort avant minuit... » « Alors le médecin-sorcier a emmené avec lui la femme de son maître », ajouta-t-il. Je vous ai dit que George D... avait épousé une octavonne de l'île des Princes, femme ravissante, au dire du vieux John. Celui-ci était dans l'ivoire depuis nombre d'années, il la vit une fois, à l'un de ses voyages. La petite fille avait huit ou neuf ans alors, dit le boy, peut-être plus jeune... Vous savez combien les natifs sont peu exacts à propos d'âge, surtout quand il s'agit d'une blanche. Elle fut livrée aux prêtres de la Josh-House pour faire d'elle une prêtresse. Impossible de l'approcher après ça... Victoria elle-même n'eut pas à subir éducation plus sévère que celle d'une prêtresse. Pour Lola, pas moyen de choisir un Prince Albert. Faut être strictement vierge, c'est la loi, et si on manque à cette loi... la mort. Dame... le boy ne put, certes, la revoir dans la suite. Il avait beaucoup aimé son maître, ce gars-là. Il me montra le petit livre d'images dans lequel le père enseignait la lecture à Lola.

« Il était de Calabar, ce médecin-sorcier... Un sale type... C'est lui qui a crevé les yeux du chef, mais à la propre requête du chef, notez bien ! Le type lui avait persuadé que s'il devenait aveugle il pourrait voir dans la nuit à quel endroit ses ennemis se trouvaient... et les tuer. Mais n'importe quel imbécile est capable de comprendre qu'une fois le chef aveugle, le sorcier aurait la main libre... Avec de l'eau bouillante, il a fait ça...

« ...J'admets que ce n'était point chic de regarder dans le

bissac de ce bonhomme, pas plus que de mettre la main dans le sac du vieux docteur... quand il venait à Frea... mais il n'est pas d'Anglais qui soit un gentleman quand il en vient à prendre ce dont il a besoin en pays étranger...

« Il prétendait ressusciter les morts, ce bougre-là. Tout ce que je puis dire, c'est que l'individu que j'ai vu, ressuscité par lui, avait eu le nez bourré de quelque drogue pour le tenir en vie avant d'avoir été enterré. Ça l'a mis dans une sorte de catalepsie. Des sorcelleries de rien, voilà en quoi il excellait. Vous pouvez vous imaginer ça... avec un chef aveugle et tout, cet endroit était un véritable foyer de nécromancie.

« Cette chasse aux éléphants met un joli éclat de mouvement!... Dans cette manière de prendre les animaux, la chose la plus extraordinaire, c'est qu'ils tournent en rond pendant une journée ou une couple de journées derrière leur chef de file, sans avoir jamais l'idée de foncer dans la brousse. C'est seulement quand ils sont à bout de forces qu'ils se détournent pour manger les bananes avec lesquelles on les a attirés là-dedans. Les rabatteurs peuvent alors en venir à bout facilement. Mais si on veut s'amuser un peu, faut entrer avant que cette idée de procession les prenne.

« Pour attraper l'éléphant solitaire on fait une fosse dont on dissimule soigneusement l'orifice avec des broussailles, puis on l'appâte de bananes sauvages. Dame, c'est plutôt facile de prendre l'éléphant une fois qu'on s'est décidé à ne pas agir en gentleman à cet égard. Quand on a fait autant d'observations que moi, on connaît la conduite à tenir vis-à-vis des divers enfants des déserts. Vie magnifique que cette vie d'observateur. Lorsqu'on est jeune, ça vous calme la main, trop prête à tuer. Faut savoir donner à l'éléphant son « congé »[1] d'honorable façon. Au lion de même, c'est un personnage si plein de bon sens... Et délicat aussi, autant qu'une dame, pour sa nourriture. Il ne tolère que certains morceaux. La hyène, par

1. En français dans le texte.

exemple, ne laissera pas deux bouchées de sa proie ou de celle d'un autre. C'est une bête grossière, pas de mort assez mauvaise pour elle!...

« Pour sûr, oui, Madame, écrivez à mon frère si vous le désirez. Il est prêtre à *** Quant à moi, je ne suis pas fort pour les lettres. Ç'a toujours été mon habitude de rentrer à la maison tous les six ou sept ans, quand mon compte en banque était favorable. Si jamais je me trouvais à court, sur la Côte, je pouvais toujours me rabattre sur quelques ivoires... même chose quand je faisais la balance des comptes pour Gibson. S'il y avait déficit, il me restait toujours vingt ou trente ivoires sur quoi compter. Ici... y a rien que la philanthropie. Je n'ai point désir de retourner chez nous avec ça seulement dans ma poche au lieu de ce que j'aurais pu saisir pour moi-même des circonstances de la Fortune. »

CHAPITRE XII

Les quelques jours de congé qui suivirent furent occupés à choisir un emplacement destiné aux postes d'une nouvelle station, à un mille environ en aval des Etablissements Carl Woerman au long de la rivière, car notre actuel lot de terrain était situé plus en recul, serré à l'est par de nombreux cannibales et au nord et à l'ouest par une inquiétante tribu de Galwas. La position était dangereuse. D'ailleurs les Galwas nous déclarèrent la guerre, mais ils furent aisément vaincus. Rassemblant sous mes ordres une troupe de cannibales et toute la quantité disponible d'employés indigènes à notre service, nous attaquâmes leur village qui était fort grand. Les M'pangwes se portèrent en avant sur deux lignes, par rangs espacés comme les Européens, tandis qu'une forte troupe d'hommes armés de sagaies, se glissaient lentement en arrière-garde. Aux approches de la ville, les décharges furent tirées systématiquement par volées ainsi que par des soldats exercés, et continuèrent pendant un certain temps de façon à laisser aux hommes à sagaies le temps de prendre un bon repos à distance de charge. Le cri de guerre d'Anjuna déferla et en un rien de temps le village tomba entre nos mains. Il y eut très peu de pertes de part et d'autre. Le chef fut capturé et envoyé au Gabon où on le condamna à trois ans de Sénégal. Ceci fit très bon effet sur ces gênants indigènes. Les pertes du côté Galwa auraient été lourdes, mais les

cannibales avaient ordre de ne blesser et tuer que le moins possible.

Herr Schiff et Gibson furent tous deux très satisfaits de l'issue de cette petite bataille qui mettait fin aux escarmouches constantes si souvent accompagnées de malheurs. On considéra dorénavant les abords des stations commerciales comme sacrés et nul combat n'y fut autorisé.

Pendant qu'on s'occupait à choisir des arbres pour le nouveau poste, mes chasseurs rentrèrent, disant qu'ils avaient aperçu des gorilles à environ trois milles de là dans les terres, au fond d'une vallée que bordait une petite crique. Il était près de midi quand nous arrivâmes en vue des gorilles. Il est nécessaire, lorsqu'on les approche, d'user de beaucoup de précautions, car ils ont l'ouïe et la vue très subtiles. Etant jeune, j'avais coutume d'étudier les mœurs des animaux, et comme on rencontrait fréquemment le gorille, je trouvais souvent occasion de l'observer.

Nous eûmes loisir d'examiner admirablement toute la bande. Ils étaient cinq : une maman avec un gros petiot, deux de taille moyenne et un grand à la figure bizarre, yeux enfoncés et gros sourcils broussailleux. Ils s'abreuvaient à même les lianes à eau. L'un d'eux grimpait le long de la liane qui était fort grosse, la maman restait en dessous, et le petit, à cinquante pieds de là, regardait ce qui se passait. La liane sur laquelle ils se balançaient, pendait à vingt-cinq pieds environ au-dessus du sol, mais tenait ferme. Sans doute voulaient-ils en tirer à eux un long bout, ou bien avaient-ils un autre projet en vue?... Bientôt la liane céda quelque peu et par terre dégringola la bande! Tous atterrirent sans dommage et après quelques gambades exécutées par les jeunes, ils se suspendirent de nouveau à la liane, les deux petits d'abord, puis, plus près du sol, la maman se trémoussant et se balançant. Alors le vieux bonhomme poussa un grognement, et, bondissant de terre, agrippa mammy par la taille. Mammy était fortement accrochée des mains et des pieds, et le vieux se ballottait tout autour et de temps en temps donnait une vigoureuse secousse de haut en bas.

La vieille commère devait avoir la taille solidement charpentée pour supporter pareil assaut. Finalement, la liane céda. Au lieu de se mettre à boire, tous, y compris le bébé, commencèrent à attraper sur la liane tombée quelque chose qui semblait être de gros poux de bois. Mammy fut la première à ouvrir un trou dans la tige et bébé se mit à boire ou à téter. Elle en fit éclater un second, beaucoup plus grand sans doute que l'autre, car l'eau jaillit et la trempa, telle une pompe à incendie. Elle sauta en arrière, secouant la tête. Mais un de mes boys poussa un éclat de rire et ainsi gâta la fête. Vif comme l'éclair, le petiot bondit sur le sein de mammy et toute la bande décampa sauf le papa que je tirai. C'était un fort grand gaillard, et je l'enterrai dans une fourmilière. Beau spécimen, quoique moins haut que certains autres tués par moi, mais se rattrapant en largeur de poitrine. Les fourmis ont vite fait de dévorer la chair et laissent en peu de temps un squelette bien net.

Sur notre retour, nous surprîmes un groupe de singes noirs, mais ils s'enfoncèrent si rapidement dans la sombre brousse qu'ils furent bientôt en sûreté. Ces singes atteignent une belle taille et leurs peaux montent à un bon prix sur le marché de Londres. Les indigènes les prennent à l'affût et les tuent avec des flèches empoisonnées. Lorsqu'on leur a tiré dessus, ils fuient lestement, se faufilant par les endroits les plus obscurs, et comme ils sont d'un noir de jais, il est très difficile de les viser, mais si l'un d'eux est abattu les autres se dispersent d'abord, puis leur curiosité les pousse bientôt à revenir voir ce qui s'est passé. J'ai connu un indigène qui eut la chance d'en attraper de cette manière plus d'une douzaine en trois ou quatre heures.

Je retournai à la station et, le lendemain matin avant le lever du soleil, je me mettais en route vers les sources de l'Angani, la grande rivière qui coule vers le sud-est de l'Anjuni. J'avais ordre de dessiner la carte de navigation de cette importante rivière et même, si possible, de continuer mon exploration au delà des Rapides de Samba jusqu'à Ashira, car par cette rivière descendaient annuellement de grosses cargaisons de caout-

chouc, d'ébène et quelque peu d'ivoire. Je dormis sur un banc de sable près de la ville de Ngukis, chef très puissant qui revendiquait la maîtrise de la rivière jusqu'aux Rapides. Tous les trafiquants lui font visite, on le considère comme un homme avec lequel il est nécessaire de vivre en bons termes à cause de son importance et parce qu'il sait conserver la paix sur la rivière aussi loin que s'étend sa domination. J'ai fait nombre d'expéditions vers le Haut-Anjuni et généralement sans difficultés. Je suis toujours venu à bout d'apaiser les difficultés qui s'élevaient entre nos nombreux trafiquants et cela sans effusion de sang.

A Ngukis-ville, il y avait, en face de la maison du chef, un grand arbre aux larges ramures habitées par des perroquets magnifiques qui, dans leurs allées et venues, égayaient l'air de leurs notes sauvages. Ces perroquets n'étaient jamais inquiétés, on les regardait comme sacrés. Nous passions généralement la nuit sur les bancs de sable, nuits délicieusement rafraîchies par la brise de la rivière qui chassait au loin les fléaux ailés tels que moucherons, moustiques, etc. Les inoffensifs hippos se montraient souvent, pâturant sur les rives. On voyait clairement l'éclat phosphorescent de leurs mâchoires tandis qu'ils broyaient leur nourriture. Les éléphants nous prévenaient de leur présence par leur sourd barrit et un bruit de branches cassées. Beaucoup traversaient l'eau pendant la nuit et il n'était point difficile de les tirer à leurs nombreux passages entre Ngukis-ville et les Rapides de Samba. De temps immémorial la rivière avait servi aux trafiquants d'esclaves et aux Encomis blancs de la Côte pour échanger le sel ramassé chez ceux-ci et le poisson salé, contre des esclaves. Les bancs de sable étaient habités, pendant la saison sèche, par toutes sortes d'animaux aquatiques, ceux-ci se nourrissaient largement des diverses espèces de poissons qui remontaient de l'Océan lointain pour le frai annuel. Les Okellys occupaient les deux côtés de la rivière et se faisaient payer tribut par les trafiquants et par les esclaves, mais les trafiquants ne donnaient que ce que bon leur semblait.

Une autre rivière d'importance est la Remba Koi (appelée *rembald* ou Longue Rivière). Elle descend et se déroule à travers la très lointaine Ugilla, capitale des Okellys. La principale occupation commerciale des peuplades habitant l'Angani est la récolte fort considérable du caoutchouc. La moitié environ du caoutchouc dirigé sur les stations de trafic de l'Ogooué vient de l'Angani et de ses tributaires. Les indigènes appellent l'aurore : *Injuna* ou Réveil des gorilles, à cause du bruit que font ces animaux, bruit qui débute par un cri, et se termine par de formidables clameurs que l'on entend de loin et qui sont suivies d'un roulement de coups frappés par les mâles sur leurs larges poitrines et dont la sonorité est très semblable à celle du tambour. J'ai entendu des natifs imiter le gorille à la perfection, jusqu'aux derniers grognements que l'on dit être son langage.

Après avoir quitté la ville du vieux chef, nous dépassâmes plusieurs villages situés sur le côté Ouest de la rivière. Des animaux d'espèces différentes régnaient en maîtres et s'ébattaient librement dans les forêts de la rive Est, vrai paradis pour les chasseurs car les arbres, très hauts, permettent un passage facile sous leurs dômes largement étendus et offrent une ombre accueillante au voyageur ou au chasseur.

Nous rencontrâmes plusieurs grands canoës avec leurs cargaisons d'esclaves à destination de la Côte. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ils formaient une joyeuse troupe; garçons et filles, nègres plus âgés avec leur famille, semblaient tous heureux car ils savaient qu'on les menait vers la Côte où ils pourraient manger du sel, des salaisons, etc. De fait, j'ai causé avec nombre de vieux esclaves qui avaient habité la Côte durant de longues années et je n'en ai pas entendu un qui ne soit satisfait de sa nouvelle patrie et de son maître. Le comte de Brazza fit demander, tout au long de la rivière, des esclaves indigènes pour les conduire à l'intérieur des terres; il leur promettait vie heureuse et parfaite liberté dans sa ville nouvelle de Brazzaville, mais après avoir attendu quelque peu de temps et fait proclamer son appel parmi les natifs, il ne fut rejoint

que par une minime quantité d'esclaves. De fait, il n'en arriva même pas une charge de pirogue, ce que je trouvai très décourageant. En somme, comme je l'ai déjà dit, ils préféraient rester avec leurs maîtres plutôt que de subir les pénibles difficultés qu'ils avaient endurées dans leurs pays de l'intérieur, pays qui, pratiquement, ne possédaient point de sel.

Je fis une superbe excursion à l'embouchure de la Remba Koi située à une facile journée de voyage, par canoë, des Rapides de Samba. Herr Schiff avait là un trafiquant sénégalais, bien éduqué, qui me reçut royalement. Il tenait de fort grands entrepôts commerciaux bien achalandés et faisait négoce avec les natifs de la Remba Koi. J'allais fréquemment lui rendre visite et j'avais l'impression, chez lui, de me sentir parfaitement comme chez moi. En quittant cette rivière on rencontre les Ivilis qui demeurent dans les montagnes de l'Anjuni. Viennent ensuite les Rapides de Samba, qui ne sont pas très élevés, mais pittoresques à cause de leur largeur. C'est là que se trouve la grande ville du roi des Evilis, nichée et étagée en étroites rues au flanc des collines de chaque côté de la rivière, tandis qu'en bas, les Rapides sont singulièrement magnifiques avec leurs remous et le tourbillon de leurs courants, rythmés par l'incessant grondement de la cascade. La grande Okilli ou piste de trafic et d'esclaves, part de la ville montagneuse de Samba et court en direction sud-est; c'est la seule route vers l'intérieur passant au sud de Brazzaville, ses nombreuses ramifications s'étendent nul ne sait où exactement. Je rencontrai à Samba beaucoup de trafiquants d'esclaves, et comme nous y avions plusieurs agents de commerce ainsi que sur la principale piste, je me sentis tout à fait chez moi, si ce n'est mieux encore.

Le chef des Evilis était un très vieil homme, il se connaissait d'innombrables ancêtres, à en croire son histoire qu'il était perpétuellement prêt à vous servir. Les tribus cannibales excellent en ceci, mais le vieux roi damait le pion à tous. La longueur de sa lignée aurait fait honte au livre de la Genèse! Je passai la nuit près de lui; mon habitation temporaire, bien

construite et propre, me parut en meilleur état que la sienne. Le matin, de bonne heure, je cognai à sa porte et réclamai à voix haute son « combo » ou arbre généalogique. Il était alerte et sortit comme un diable de sa boîte, lance en main, et se livra à toutes sortes d'élucubrations tandis que nous l'encouragions en hurlant : *kangori fi*. Il ralentissait pour reprendre vent puis repartait de plus belle. Nous fûmes obligés de l'arrêter car son histoire et le nombre d'aïeux qu'il nous avait jusque-là cités, prouvait surabondamment qu'il était véritablement Chef Royal. D'après le « Ucumbo » son ascendance devait remonter au delà de dix dynasties chinoises et nous reportait bien avant l'aurore de l'histoire. Son effort fut récompensé par une bonne rasade de whisky sec dont le vieux chef se régala vraiment. L'effet en fut risible, les yeux et la bouche se fermèrent hermétiquement, puis un sourire béat éclaira la physionomie. Ainsi que tous les habitants de l'Anjuni, les Evilis, et surtout le vieux roi, se montraient passionnément amateurs d'alcool, et comme celui-ci les buvait toujours purs, je me demande à quoi pouvait bien ressembler le dedans de son corps.

Après un déjeuner matinal, je descendis la montagne pour contempler à mon aise les Rapides et la rivière qui s'écoulait. Pendant que je me trouvais là, je remarquai un petit attroupement sur les berges et en m'informant j'appris que ces gens étaient venus pour être témoins de la noyade d'une vieille grand'mère à cheveux blancs qui avait survécu à sa génération. C'est une des lois des Evilis et j'étais sans pouvoir pour m'y opposer. Je me hâtai de descendre vers la scène et on me dit que l'homme investi du droit légal de noyer la vieille n'était pas arrivé, mais il fit bientôt son apparition. Et après de courts pourparlers avec les gens qui l'entouraient, pendant lesquels la pauvre victime se tenait droite comme un i et ne montrait aucun signe d'émotion, les personnes de sa famille la saisirent et la précipitèrent en bas, dans le tourbillon des Rapides. Ceci fait, ils s'en furent sans même retourner la tête. Je braquai ma lorgnette sur la rivière et vis la tête blanche apparaître au-dessus

de l'eau. La vieille semblait bonne nageuse, mais au bout de quelques secondes elle disparut. Pareille chose était parfaitement légitime d'après les lois indigènes et se passait très fréquemment.

CONVERSATION.

« J'espère que vous avez été intéressée par la technique d'une bataille contre des sauvages... Dame, si jamais on perd une bataille, en Afrique, on est fichu!... Y a point de douceur dans la Nature. Quand on est chassé du troupeau, c'est pour de bon... La pitié est article de fantaisie que la Nature, en sa sagesse, abandonne à l'humanité. Elle ne peut se permettre de la pratiquer elle-même. La pitié est opposée à la préservation de la race, voilà ce qu'elle est, et le système s'est montré bon jusqu'à ce que l'Homme pensât qu'il en savait plus long que les puissances qui l'avaient fait. L'équilibre des forces de la Nature, tel le bien-être international, doit être maintenu aussi délicatement sensible que le ressort fait d'un cheveu.

« ...Grands effets proviennent de petites causes. Ainsi l'énorme puissance de la vapeur que je ne peux obtenir de ma machine que si je respecte son mécanisme et me souviens que ses inventeurs en savaient là-dessus plus que moi-même... Manier une machine fait l'homme moins fou, que ce soit en politique ou au long d'une rivière inconnue de la « très sombre Afrique », ainsi qu'on l'appelle.

« ... Oui bien, le *Hiawatha* était aussi beau petit bâtiment qui soit. Il portait un joli canon de cuivre à pivot. Hatton et Cockson ont toujours été larges dans leurs réalisations, c'est pourquoi ils sont devenus riches. Ils le seraient devenus quelque peu davantage s'ils n'avaient eu Gibson comme frein. Avec un homme pareil, essayer de développer le trafic, c'était comme de rester attaché à un cordon de tablier. Il s'inquiétait peu, certes, que moi, je risque ma peau de temps à autre, mais s'il n'avait pas été là j'aurais pu réussir puissamment. Pas de socia-

bilité en cet homme à moins d'une ultra-dose de quinine... Il voulait rentrer aux Orcades sans une égratignure. Moi, je pouvais être égratigné, dame... toujours il regardait cette photo. Un homme ne devrait point devenir lâche à cause d'une femme et de ses frisettes... c'est pas parce qu'il aura trahi, *in extremis*, son frère humain qu'elle s'entichera de lui davantage! Ce que Gibson n'a jamais voulu oser croire c'est que, la rivière entre les mains des blancs, ça signifiait sécurité pour tous. Egalité commerciale, que ce soit pour les Anglais, Allemands ou Français...

« ...Dame, les rivières... Faut qu'on apprenne du noble sauvage la loi des rivières : se faire des amis sur un des bords de la rivière, et s'y tenir bon et ferme. Alors, la navigation est sûre. Ni en politique, ni dans la vraie vie un homme ne se peut faire des amis sur les deux bords de la rivière...

« ...Mais quand on met un de ces types timorés... qui se tâte le pouls et court chercher le docteur...

« ... C'était un presbytérien, Gibson...

« ...Comme note de Nature, j'ai souligné la rare passion de l'homme primitif pour le sel. Amenez-les du pays de Léopold vers les salines de la côte et c'est tout à fait plaisant de voir leur ravissement devant une telle abondance. Quand on leur en donnait un rien, ils le couvraient vite de leurs deux mains et se sauvaient le cacher de peur qu'on ne leur volât. Dame, ils ont fait de charmantes chansons sur le sel quand ils sont arrivés là pour la première fois... Joyeux comme criquets lorsqu'ils en possédaient. Tous les propriétaires de salines sont riches en esclaves, les esclaves jouissent tant de ce qui les entoure : « Achète-moi, suppliaient-ils, quand ils s'étaient enfuis du pays de Léopold, achète-moi! »

« Croyez moi, Madame, la richesse d'un homme est dans ses esclaves. Ils combattent pour lui et le nourrissent. Et leur richesse à eux est dans l'avantage d'avoir un maître. Quand un homme possède de nombreux esclaves, il lui est loisible d'être

un bon maître et de ne les pas faire travailler au-dessus de leurs forces.

« Oh! oui bien, là d'où ils viennent, ils ont un succédané naturel du sel. Une plante appelée *izanga*. Ils la brûlent d'abord et se servent des cendres en guise de sel... mais ça ne doit pas avoir plus de goût que le soda! D'ailleurs ce n'était pas seulement le sel qui les amenait du pays de Léopold travailler pour les Anglais. La liberté nous enchaînait un gars plus habilement que ne l'avaient fait, pour le roi Léopold, les colliers de fer et autres ferronneries infamantes!

« ...C'est à ces Rapides de Samba que j'ai vu Mrs Hasken prenant des croquis. Etait-ce Hasken ou Haskeyne?... j'ai oublié comment elle écrivait son nom... Je veux parler de la dame-missionnaire qui est allée aussi loin que du Chaillu. Elle n'en a rien écrit, elle... elle est morte... sans plus. Et sur cette Côte on se souviendra d'elle longtemps après que les collections de du Chaillu seront tombées en pourriture au British Museum. Ha!

« ...Eh bien! qu'y a-t-il donc, monsieur Horn? » qu'elle me disait... Et nous traversions un village plein de grandes énormes idoles, plantées à tous les coins. Certaines d'entre elles avaient bien douze à quatorze pieds de haut... des crânes peinturlurés, partout! Et moi, j'affichais un sourire insouciant, Madame, et marchais près d'elle, la main dans ma poche, serrant mon revolver... C'est pas qu'il aurait pu m'être d'aucune utilité... Ils n'avaient jamais vu de femme blanche, là... Et quel doux visage, cette chère créature... « Dieu est partout, qu'elle disait, ici tout comme chez nous, en Amérique. » Et moi qui n'osais seulement pas jeter un regard de côté... C'est la première fois que je me suis senti lâche. Dame, les femmes ont plus qu'assez à perdre quand tous les secrets sont révélés...

« ...Ils ne trouveraient rien de plus approprié pour le « voudou » que le corps d'une femme blanche, ils attachent du prix à quelque chose d'unique. Vous ai-je dit, Madame, que sur la Côte, les restes du gorille ont tout autant de valeur pour le

« muti » (magie) que le corps humain? C'est un point qui intéressera les scientifiques, ainsi qu'on les nomme : ces types qui croient que nous descendons du singe, ça leur plaira comme témoignage... Qu'on leur donne quelque chose pour s'amuser. Qu'est-ce qu'un livre, après tout, qu'une compilation de faits et d'idées... Et celui-ci en est un!... »

CHAPITRE XIII

Pendant plusieurs jours je fus fort occupé à visiter les trafiquants des divers endroits de la montagne qui s'élevait de chaque côté de la rivière, en aval des Rapides. Je découvris qu'un de nos trafiquants M'pangwe s'était établi sur la grande piste d'esclaves. Il se montrait actif et sagace et m'indiqua très volontiers sa raison de se trouver là : Tous les natifs qui venaient par ces pistes, porteurs de caoutchouc ou autres produits, payaient « ibango » ou péage au roi des Evilis, et cet impôt se montait, au moins, au sixième de la valeur de la production. Nul indigène venant de l'intérieur n'avait l'autorisation d'effectuer de vente sans entrer dans la ville. Pendant le temps de la vente, il devait être accompagné d'un citoyen et acquitter l'impôt immédiatement marché conclu. Beaucoup d'indigènes se glissaient donc dans l'entrepôt de cet homme et, bien qu'ils courussent le risque de perdre leurs marchandises, ils tentaient la chance de vendre leur caoutchouc soit à l'entrepôt, soit dans l'épaisse brousse qui l'entourait. L'échange se faisait très rapidement et le trafiquant s'enrichissait par suite de ces affaires illicites qui se poursuivaient nuit et jour. C'était la contrebande du caoutchouc.

Les trafiquants d'esclaves faisaient aussi de bonnes affaires : ils menaient en fraude, par des routes détournées, les esclaves vers leurs bateaux. On examinait ces esclaves à peu près à la

façon dont un commerçant examine un animal. La plus particulière attention était donnée à leurs yeux. On écartait ceux qui avaient le « mauvais œil ». Cette maladie ou défaut s'appelait « Œil du Diable ».

Les esclaves ne coûtaient pas cher, car, au delà des mers, leur commerce était pratiquement terminé. Après la guerre américaine, Nord contre Sud, une surveillance sévère fut exercée sur les postes d'esclaves de la vieille Côte Ouest, particulièrement par les Anglais dont les canonnières patrouillaient continuellement la côte et ne montraient nulle miséricorde envers les esclavagistes. Ce devint une bénédiction pour les grandes maisons de commerce, car les esclaves furent employés en grande partie à la récolte du caoutchouc et ainsi se produisit la hausse vertigineuse de ce commerce. Beaucoup d'esclaves furent noyés ou disparurent lorsqu'ils devinrent inutiles à la récolte. Souvent un esclavagiste achetait le père, son fils et sa bru en laissant de côté la mère de la jeune femme, et comme celle-ci était âgée, on la noyait généralement. Cette coutume de noyer les vieillards fournissait aux crocodiles et aux poissons de la rivière Angani une abondante provision de nourriture.

Je faisais de journalières visites au vieux roi et nous devînmes de grands amis. Je lui dis un jour que je désirais remonter la rivière au delà des Rapides car je voulais voir les hippos blancs qu'on m'avait dit rencontrer entre les cataractes et Ashiwa (Ashira?) et qu'il me serait agréable de visiter aussi ce dernier endroit afin d'assister à la fabrication des fameux poignards et rasoirs d'Ashiwa. Il ne sembla pas goûter cette demande, ce privilège n'avait jamais été accordé à un blanc et la loi était absolue; cependant il réunirait ses chefs et ferait de son mieux en ma faveur. Comme je n'étais guère encore qu'un gamin et un fameux cajoleur, je promis de ne rien faire sans qu'il le sache, de ne point trafiquer ni me mêler en rien de l'exclusif droit commercial qu'il possédait, et ma requête fut accordée.

Paul du Chaillu, l'homme qui écrivit un livre sur la chasse

au gorille, avait été arrêté aux Rapides de Samba et n'obtint pas la permission de voyager plus loin. On trouva là une de ses boussoles et une vieille boîte à musique qui lui avait appartenu. Les boys Evilis qui chassaient à sa solde habitaient près des Rapides.

Tout mon travail courant étant terminé, je dis adieu au vieux roi et fis transporter ma grande pirogue de l'autre côté des Rapides. Laissant derrière moi une foule de trafiquants, d'esclavagistes, etc., je remontai et traversai la rivière, me dirigeant sur une ville d'Ivea. J'y fus accueilli par le principal sorcier-médecin et par le chef. Nous nous trouvions dans une célèbre ville sainte. J'y rencontrai un vieux docteur occupé à sculpter une divinité qui me parut particulièrement hideuse. Ces divinités étaient très demandées par les Ivelis et autres natifs car on croyait qu'elles éloignaient les esprits mauvais. En cet endroit, j'eus le plaisir d'acheter le plus grand crâne de gorille que j'aie jamais vu. Ces crânes, supposait-on, possédaient grand pouvoir au pays des esprits et comme j'étais un homme-Isoga (Egbo) je n'eus aucune difficulté à en devenir propriétaire. Je le payai de trois bouteilles de gin commercial et de quelques autres articles de commerce. Dans la suite, je l'expédiai à Gerrards, College Lane, Camd n Town, Londres, et j'en tirai la plus forte somme qui me fut jamais versée pour un crâne de gorille.

Au delà des Ineyas, la rivière coule en méandres parmi les montagnes. Vers midi nous avions dépassé plusieurs petits villages, mais les indigènes, très craintifs s'éloignaient à notre approche. La rivière était toute vivante d'oiseaux et je fus grandement surpris de la quantité et de la variété des martins-pêcheurs. On y trouve l'espèce la plus petite que j'aie vue jusqu'à présent. Ces oiseaux semblaient être plutôt de bleus oiseaux-mouches.

Tout près de l'entrée d'une petite crique ou rivière, nous arrivâmes sur les hippos blancs, mais comme ils étaient sauvages je ne pus les voir à loisir sous l'aspect le plus favorable.

Un gros pourtant se leva tout près de nous. Son mufle me parut être de couleur très claire, je ne distinguai pas le reste de son corps, mais la partie de sa tête qui émergea était certainement d'une teinte bien plus pâle que celle de l'hippo commun. Ces animaux étant sacrés, je les laissai religieusement tranquilles, quant à les tirer, tout au moins.

Je passai une couple de jours parmi la tribu des Ashira et ils s'esbaudirent fort à la vue d'un homme blanc... Je visitai la manufacture de poignards, etc., leur fabrication était admirable et j'en achetai quelques beaux modèles que j'expédiai à mes amis d'Angleterre.

Le caoutchouc récolté en cette partie d'Afrique est conduit à Samba, mais celui qu'on coupe dans la portion Sud du pays s'écoule par Cetta Camma ou Fernandez Vaz, sur la Côte, et comme notre firme avait d'importantes stations commerciales le long de cette côte, j'arrivai à la conclusion que ce serait voler Pierre pour payer Paul, que d'établir une grande station de trafic en cette partie de l'Afrique. Le caoutchouc qu'on y recueille est appelé « lamelles ». Il est inférieur en qualité à celui de l'Ogooué.

J'appris qu'au sud d'Ashira, les déportés portugais qui possédaient beaucoup d'esclaves leur faisaient récolter une grande quantité de caoutchouc. Or, comme ces déportés étaient des maîtres durs, fort cruels aux pauvres indigènes, ceux-ci les avaient pillés et massacrés et le pays se trouvait en grand état de fermentation car ces esclaves, bien armés, revendiquèrent une liberté qu'ils étaient très capables de défendre. Je pensai qu'il vaudrait mieux se garer de ce bon pays.

Les Ashiras sont également fondeurs de cuivre. Ils en trouvent dans les montagnes, en quantité énorme, assurent-ils. Le poignard et le manche des rasoirs que j'achetai étaient ornés de ce cuivre.

Sur mon voyage de retour je rencontrai à nouveau les hippos blancs, mais je ne pus jamais les voir de près à cause de leur sauvagerie. Il y a des tas de gorilles en cet endroit et les trou-

peaux d'éléphants errent sans être inquiétés parmi les montagnes et les vallées. Quelques-unes de ces montagnes sont fort élevées et abondent sans doute en toutes sortes de richesses minérales.

Je fus pleinement satisfait de mon expédition sur l'Angani. Il en ressortait que ce serait argent perdu que de se servir de la rivière au delà des Rapides comme de moyen d'écoulement pour le caoutchouc et l'ivoire, le commerce y étant insuffisant; de plus, que la grande piste d'esclaves était destinée à devenir la principale voie de trafic en cette partie de l'Afrique.

Je fus bien reçu par le vieux roi et par les habitants de Samba, mais comme mes affaires étaient terminées, je retournai de suite à Adonimanango où, après avoir fait un rapport détaillé de ce que j'avais vu et entendu, je préparai sans autre délai un voyage ayant pour but de remonter le grand fleuve Ogooué.

Mon expédition au delà des Rapides et parmi les montagnes étonna fort M. Gibson. Il avait toujours conjecturé que le commerce fluvial était la seule et unique voie possible pour doubler les ressources fournies par l'Anjuni, mais, lorsqu'il vit la carte que j'avais dessinée des grandes pistes d'esclaves avec leurs embranchements, il changea complètement de vues, et me félicita de ma sagacité et de ma persévérance à obtenir les renseignements que je lui soumettais. Et cela d'autant plus qu'il m'avait prédit que je ne pourrais dépasser les Rapides sans combat et donné un surplus de fusils à cet effet, car il voulait une rivière libre. Il sourit quand je lui expliquai que la bouteille avait été la seule arme de combat nécessaire. La bouteille gagnait et obtenait l'amitié là où l'usage des armes n'eût jamais amené complète victoire. Cependant comme Gibson était un dévot presbytérien, je ne lui dis jamais les avantages que me conférait la puissance d'Isoga.

Après ça, je fis visite à Carl Woerman et reçus un tel amas de paquets venant de petit Pérou ainsi que de lettres de chez moi, que je ne pus m'empêcher d'en rire.

Je lus la correspondance des miens, puis m'attaquai au petit

Pérou. Il y avait deux lettres recommandées dont l'une contenait quatre billets de banque d'Angleterre de cinquante livres chacun. Le premier paquet ouvert me montra trois faux rubis imitant bien la pierre brute du temple d'Isoga, l'une surtout en semblait l'exact duplicata. Il avait envoyé aussi un petit appareil et des lentilles, des plaques et un nécessaire de daguerréotypie : nitrate d'argent, solution de collodion, accompagnés d'une brochure explicative et d'une petite tente pliante faisant chambre noire. Il y avait encore une petite pile électrique qui causa aux natifs un plaisir toujours renouvelé. L'autre paquet contenait deux paires de souliers féminins, deux robes et une paire de gants à boxer. Je crus que Herr Schiff ne se remettrait jamais de son hilarité à la vue des deux robes de soie. De fait, Herr Boom, son assistant, ne put résister au désir de s'introduire dans notre aparté et en apercevant les escarpins et les robes, lui aussi rit à se tenir les côtes. Je quittai Herr Schiff après le dîner et il riait encore ainsi que son assistant.

Après avoir enfermé le tout dans la caisse de ma pirogue, je leur souhaitai affectueusement au revoir.

CONVERSATION.

« Ce crâne de gorille que j'achetai au delà de Samba était tout particulièrement remarquable... un de mes plus beaux. Dame, j'ai fait quelques bonnes affaires, à un moment ou l'autre, avec Gerrards, Camden Town..., avec Cross de Liverpool aussi. Certains « zoos » me prenaient n'importe quoi... Le meilleur moyen, en fin de compte, pour avoir des gorilles est de les attraper tout petits et de prendre une jeune esclave comme nourrice. Mais, faut point qu'elle allaite son enfant, à elle, en même temps, le singe le tuerait. Ils entrent dans des rages furibondes, même quand ils sont tout petits... très délicats aussi sur la propreté de la femme. Le gorille ressemble aux blancs en ceci : il ne peut supporter l'odeur naturelle du nègre. Dame, si l'esclave ne se lavait pas entre chaque tétée, le petit

ne voulait point prendre le sein... il se mettait à bouder... Ils sont plus ronchonneurs que quiconque, aussi hommes que les hommes à ce point de vue! Si quelque philosophe y voulait donner une pensée, il verrait que nous ne ressemblons jamais tant au singe que lorsque nous nous fichons en pétrasse.

« Prendre les tout-petits à la mère? C'est plutôt dur, je l'admets, mais la mère peut se faire un autre enfant. L'enfant, lui, ne peut pas remplacer sa tendre mère... Une fois seulement, j'ai tiré sur une mère. Je crois que je l'ai raconté. En mourant elle a étendu la main et l'a posée sur le bébé. Elle... étendit la main... Nul homme, à moins d'être *homo stultus* n'aurait pu supporter pareille vue. J'ai essayé de faire réparation envers la Nature outragée. J'ai donné le petit à un des trafiquants afin qu'il me l'élève, lui laissant trente shillings pour le faire nourrir par une esclave... peut-être bien même deux livres sterling... J'avais l'intention de le mettre en liberté dès qu'il serait assez grand et de payer ainsi ma dette à cette pauvre mère qui implorait pitié... mais il est mort en captivité.

« Oui, j'en ai vendu en Europe pour des milliers de livres... une chose ou l'autre.

« Les chimpanzés sont de gentilles créatures à élever. J'ai eu une femelle pendant un an environ, puis je l'ai cédée à Cross, qui s'en défit ensuite à Manchester, ce que j'ignorais. Mais, un jour que je traversais le « zoo », elle m'a reconnu. C'était à Bellevue, je voulais savoir ce qu'ils avaient, en fait d'animaux. Quand j'allais en Angleterre ça me semblait retrouver un peu mon chez moi que de visiter les bêtes... Donc, elle m'a reconnu... après trois années! Elle a poussé un étrange grondement et s'est mise à gambader de tous côtés, essayant de me toucher à travers les barreaux. Je fis une longue conversation avec elle et il y eut bientôt foule à nous écouter. Je l'ai reconnue à une marque qu'elle avait au bras... Oui bien, Madame, je n'ai rencontré à Manchester personne pour qui je me sois senti plus d'affection! J'aurais voulu l'emmener à nouveau avec moi... Je n'avais encore point vu de mes captures, encagées

dans un zoo, ça m'a donné une sensation très bizarre. Après ça, je n'ai jamais eu tout à fait autant d'ardeur à les empaqueter vivants pour l'Europe... Morts et conservés dans l'alcool, ça ne fait mal à personne. Malgré ça, il y a toujours risque à embarquer quelque marchandise dans l'alcool, un homme est un homme, après tout, et les marins ne s'écartent point des règles de la commune humanité. Nelson, après la bataille, a été déposé dans de l'alcool, mais lorsque, à Londres, les autorités de l'Amirauté ont ouvert la caque, il n'en restait plus une goutte... les os tout secs. Episode regrettable quand un homme a sauvé son pays... mais on lui a donné du « Saint-Paul »[1] aussitôt qu'on l'a pu... Dame, quand on appartient comme moi à une vieille famille de marins on connaît son Histoire à fond; choses qui ne se disent point dans les nécrologies ou panégyriques. Ça ne vaut rien que les journaux soient au courant de tout. Comme le disait George Bussey, la vérité n'est pas toujours décorative. En ce qui concerne les héros, le public admettra quelque anecdote de « demi-monde » ou choses de ce genre, mais mieux vaut laisser à l'oubli ces riens de réalisme que je viens de conter.

« ...On dit des tas de blagues à propos de l'esclavage... Ça dépend du maître, que l'esclavage soit dégradant ou non. Je n'ai, de ma vie, levé la main sur un natif... celui qui mérite la raclée mérite le coup de fusil. Quand un gars n'était bon à rien, je le renvoyais au bout de quelques jours sous un prétexte quelconque. Faut avoir autant d'œil pour ça que pour la vieille porcelaine de Chine et le reste. La maison de George Bussey en était remplie mais sa femme tâchait de la dissimuler autant qu'elle le pouvait... Guipures et ainsi de suite, ouvrages au crochet, voilà ce qui lui plaisait. George, lui, avait du goût pour le Derby ancien. Moi, je m'y connaissais en bon esclave tout comme George en un brin de Derby.

« C'est chose terrible pour un gars, frais sorti de l'école, que de voir examiner un esclave pour la vente. C'est une telle

1. Nous dirions du Panthéon.

abomination que rien n'y peut être comparé, même dans un hôpital. Le docteur étant un homme de science comprendra mieux ça; il y a des choses dont j'oserai à peine parler devant une dame... faudra que je les lui raconte. (Il l'a fait. M. Horn pensait alors à l'épreuve terrible que les femmes devaient subir pour attester leur virginité. La vierge valait deux fois les autres filles et femmes jeunes qu'on portait brutalement devant le groupe des hommes pleins de désolation. Ceux-ci devaient à leur tour endurer non seulement les indignités, mais la mutilation. Comme de nombreuses tribus (parmi les cannibales surtout) ont, non seulement des mœurs très pures mais encore s'astreignent à de sévères codes de moralité, cette scène devait être pour ces gens tragédie aussi amère qu'elle l'aurait été pour bien des peuples blancs civilisés...)

« ...Mais que cet « Œil du diable » est chose étrange! A vrai dire, ce n'est point du tout une maladie, mais un signe caractéristique. Je n'étais pas trop habile à le découvrir moi-même et je ne peux vous le décrire que comme une légère loucherie dans un des yeux. Dame, au pays où règne la magie, le moindre petit défaut naturel signifie beaucoup...

« ...Les trafiquants, ils ne faisaient rien pour éviter la dispersion des familles. C'était affreux de voir ces séparations! Quand un sauvage perd ses proches, son cœur se brise. Il n'a ni journaux, ni cinémas — ainsi qu'on les nomme — pour le ragaillardir. Tout ce qu'il éprouve de plaisir vient, non de la nourriture, mais de l'agrément de manger avec sa famille, non de la chasse, mais de l'amusement de chasser avec sa tribu... Il languit comme un chien!... Le premier enseignement de l'éducation est de vous apprendre à marcher seul. Dame, pour sûr qu'on sait se tenir sur la défensive lorsqu'on a appris à dire le mot : adieu, et qu'on le dit net.

« ...Oui bien, j'ai dû être le premier à essayer la rivière au delà des Rapides de Samba. Où du Chaillu a échoué, moi j'ai réussi. On arrive à ses fins plutôt facilement quand on est jeune et que la vie semble n'être que rire et joie. Du Chaillu était

trop Latin. Le Latin n'a jamais eu le sens de la jeunesse. Sitôt que la Nature le transforme en homme, il ne sait plus rire. Ne plus savoir rire, c'est le plus grand obstacle aux choses, que ce soit en Côte d'Ivoire ou en Lancashire.

« ...Les martins-pêcheurs...! ils sont incomparables sur cette rivière! Quand un gars s'est exercé l'œil à les observer aux petits ruisseaux du Lancashire, c'est la première chose qu'il aperçoit aux rivières africaines, ces charmants oiseaux, plus beaux que le rêve! Ils filent de-ci de-là, devant votre pirogue, comme des pelotes de soie éblouissante. Et ces lointaines montagnes qui semblent pures de l'homme...

« ...Dame, si j'avais été calé alors sur les minéraux et les caractères de leurs gisements comme je le suis maintenant, je ne leur aurais jamais tourné le dos. Des minéraux! Je me suis trouvé, une fois, dans un pays derrière le Cameroun, un morceau de montagne s'était éboulé à la suite d'un orage et avait mis à nu du cinabre... vif-argent. Les indigènes s'en peignent la face. Mais le cuivre, ils le fondent habilement dans leurs hauts fourneaux, soufflets à doubles poignées, soufflets à pistons, pareils à ceux qu'on trouve dans les anciennes exploitations. Moi-même j'en ai trouvé dans une mine de cuivre de la concession de Tati. Ils font les soufflets en peau de singe, à la même antique façon que ceux de Madagascar et de Rhodes. »

CHAPITRE XIV

Sur mon retour, je fus rencontré par un messager en pirogue qui m'apportait une lettre de Gibson, ainsi conçue : « Un des boys de la mission, appartenant à la station Kangwe (Presbytérienne) a été tué par les Bimvool, près du lac Azingo. Ils ont autorisé l'autre boy à s'en aller. C'est Old Dick, notre trafiquant M'pangwe du lac, qui a apporté cette nouvelle. Ce garçon était originaire de la ville des M'pangwes, distante d'environ vingt-cinq milles d'ici et située sur la rive Sud de la rivière. Comme vous connaissez bien ces peuplades, je désire que vous alliez voir comment la chose peut être arrangée, car ils disent qu'ils déclareront la guerre de suite aux Bimvool s'ils ne payent immédiatement la valeur du boy qui est le petit-fils de leur chef. Venez aussitôt que vous aurez reçu ce message. » A peine avais-je achevé de lire cette courte lettre que j'abordai à notre embarcadère où je rencontrai Old Dick, qui me raconta toute l'histoire : On avait invité le garçon à se reposer au village; là il fut reconnu par les Bimvool, à cause d'un fin tatouage qu'il avait au cou. Old Dick fit de son mieux pour arrêter les natifs hostiles, mais ce fut en vain. Après avoir tiré les fusils d'alarme pour appeler les chefs des villages du lac, le pauvre boy-missionnaire fut emporté dans un bosquet, et là, décapité et mangé. Mais on permit à l'autre boy de s'en aller librement au Gabon en même temps que les courriers. Comme ils continuaient leur orgie et semblaient de plus en plus excités à mesure

que la nuit avançait, Dick avait trouvé un prétexte pour partir et s'était dirigé aussi rapidement que possible vers notre poste de commerce.

En pénétrant dans le sanctuaire de Gibson, je rencontrai le directeur de la station presbytérienne américaine de Kongwe Hill, distante de quatre milles environ. Il semblait très ému et me dit qu'il désirerait voir cette affaire réglée à l'amiable. Le boy assassiné sans pitié était un remarquable sujet de dix-sept ans environ, qui savait bien écrire et parler en anglais et dont les qualités d'intelligence faisaient l'orgueil de la mission. J'expliquai comment, à mon avis, la paix pourrait être rétablie rapidement, car Matam, mon ami cannibale, m'avait dit que, bien que sa tribu n'ait jamais inquiété ces autres peuplades du bas de la rivière, ni gêné leurs allées et venues commerciales à Adonimanango, ils étaient ennemis mortels et que, si jamais elles montaient contre eux en territoire bimvool, ils combattraient immédiatement et ne feraient point quartier. Il avait ajouté que ces M'pangwes de la rivière leur devaient encore deux ivoires ou deux de leurs hommes et que, s'ils manquaient à les payer, les Bimvool tueraient deux de leurs hommes ou leur prendraient deux ivoires.

Arriver à confronter les chefs ou têtes de ces deux tribus serait le seul moyen d'obtenir une paix durable. J'expliquai ceci au directeur de la mission qui trouva le plan bon. Il n'y avait pas de temps à perdre, il serait donc sage de faire visite à la ville M'pangwe et de voir le vieux chef, puis d'aller ensuite chez les Bimvool de la basse rivière et d'amener les uns et les autres à Adonimanango. M. Gibson m'accompagna à l'embarcadère et je lui expliquai à la lettre ce que je comptais faire. Il me fit d'affectueux adieux et me recommanda de ne point regarder à l'argent, car les deux tribus étaient nos meilleures clientes. Comme j'avais déjà réfléchi à tout cela, je lui répondis que nous ne devions, à aucun prix, laisser ces deux tribus trancher leur différend par les armes, car aucun trafic ne serait possible tant qu'elles se feraient la guerre. Nous ne pourrions

même pas trafiquer avec Azingo une fois les hostilités commencées. Les Bimvool seraient sûrement vainqueurs, mais raseraient le grand village de la rive opposée, et de nouvelles tribus, les Okalis et les Ukomis de la rivière, seraient fatalement amenées à entrer dans la lutte.

Comme je m'éloignais de la berge, Gibson agita son mouchoir en criant : « Vous avez tout entre les mains ! » Je souris en réponse, l'affaire m'allait.

Je fis des signaux en passant devant chez Herr Schiff et il envoya Herr Boom me dire de stopper une minute. Herr Schiff, me dit-il, connaissait l'histoire et était désireux de me venir en aide de toute manière. Il me fit passer une caisse de friandises en disant : « Je sais que vous arrangerez la chose, puisque vous l'avez prise en main dès le début. » J'allumai un de ses meilleurs cigares et fis adieu de la main.

Je descendis le courant à vive allure, mes hommes étaient l'orgueil de la rivière et avaient pris un bon repos. Nous arrivâmes vers minuit à la grande ville indigène et comme je sautais sur la rive, je fus accosté par le frère du boy qui avait été assassiné. Il me conduisit immédiatement à la grande hutte du chef qui me dit : *Taba se?* (« Aurons-nous une conversation amicale? ») J'abordai l'affaire tout droit en faisant l'éloge du boy que je connaissais bien. Je dis que j'avais laissé les hommes blancs du poste de commerce fort attristés et étais venu le voir aussitôt le reçu de la nouvelle. Je cessai alors de parler et débouchai une bouteille de bon rhum dont le chef accepta une rasade, ainsi que ses conseillers et sa famille. Après un silence, il dit à un de ses parents qui se tenait à l'extrémité de l'assemblée : « Parle, frère »...

On apporta une calebasse indigène contenant de petits bâtonnets, la même dont je me suis souvent servi en négociant l'ivoire. Le premier conseiller ne dit que quelques mots : s'il ne se trompait, je venais arranger un dommage qui leur avait fait perdre un des leurs, et aussi dans le but de témoigner mon respect à un ami qui n'était plus. En cela je faisais bien. Il

s'assit et le chef, sans parler, me tendit un des bâtonnets. Il fit signe alors au conseiller suivant qui se leva. Celui-ci préconisa la guerre immédiate, mais avec les Bimvool seulement. Il s'assit. Je parlai assez longuement, car je connaissais ces peuples, ainsi que leur langue : je serais nettement de l'avis du dernier conseiller, si celui-ci voulait bien me démontrer comment une guerre pourrait avoir lieu sans faire tort aux neutres. La guerre, dis-je, réglerait les différends de façon virile s'il était possible de la faire sans gêner ou détruire le commerce de peuples innocents, et je serais aise qu'il veuille m'expliquer comment il s'arrangerait pour que les choses soient ainsi. Le vieux chef sourit et ordonna au bon conseiller de répondre. Il se leva donc et conta de nouveau les torts faits à eux par les Bimvool, mais ne put me démontrer comment il pourrait guerroyer sans causer grands dommages et, après cela, n'être pas plus près de la paix. Il s'assit et, en une courte harangue, j'exposai combien le trafic prenait d'extension et quelle perte énorme ce leur serait si tous les trafiquants blancs quittaient la rivière, maintenant qu'ils s'y étaient agréablement installés, et quel préjudice formidable leur causerait la cessation du négoce pendant une année ou davantage. En outre, les Bimvool acceptaient de faire des avances et signeraient une paix perpétuelle, chose dont ils n'avaient encore jamais joui. Je m'assis. Le vieux chef sourit largement et désigna le conseiller suivant qui renonça à la parole. Il les appela tous à tour de rôle, mais personne ne se leva pour répliquer. Il se dressa alors et dit : « Vous avez entendu bon conseil et l'homme blanc a bien parlé. » Et soulevant la calebasse pleine de petits bâtons, il les versa à mes pieds, disant : *Ow embami* (« Tu es dans le vrai ») Lors donc, il ordonna à ses conseillers de réunir la tribu et de publier la réponse en disant seulement ce qui avait été l'objet du conseil. Il demandait au peuple d'exprimer son appréciation de façon à pouvoir prendre une décision dont il lui laissait la responsabilité, que ce soit pour le bien ou pour le mal. Ils se retirèrent tous immédiatement, je restai seul dans la hutte avec leur chef. Nous trin-

quâmes tous deux et il partagea avec moi son souper qu'on lui apporta sur un plateau qu'il admira beaucoup. Je lui en fis cadeau immédiatement et il en parut fort satisfait. Le souper fini, son fils entra et, sans une parole, saisit deux piques l'une était peinte en rouge, l'autre était une pique M'pangwe de belle fabrication. « Ils auront bientôt tout décidé », dit le chef. Je lui demandai la signification des piques. La rouge désignait la guerre, l'autre une paix honorable. Les hommes défilèrent tous devant les piques en plaçant un bâton ou jeton devant celle qu'ils choisissaient. Si la pique rouge l'emportait, alors ce serait la guerre; si c'était l'autre, ils feraient de leur mieux pour arranger les choses, car je leur avais promis de les aider.

Je remerciai le vieux chef de son explication et après environ une heure d'attente, son fils revint avec les piques et les bâtonnets. Deux fois ils avaient voté et deux fois la pique de la paix l'emportait. Je fis quelques présents au chef et me préparai au départ, car il me fallait encore aller voir ceux de l'autre rive — les Bimvool — avant le meeting qui devait avoir lieu le lendemain.

Il comprit fort bien la situation et après avoir avalé un bon coup d'eau-de-vie, il fit appeler son fils aîné. Je me retirai vers ma pirogue et les laissai en conseil.

Je dormis pendant une heure, tous mes hommes sommeillaient, car ils étaient fatigués.

Le jour commençait à poindre lorsqu'un jeune guerrier vint vers moi et me dit que le chef voulait me voir pour me présenter quelques-uns de ses hommes qui étaient prêts à m'accompagner : « Ces hommes, me dit le chef, devraient rencontrer les Bimvool et tout ce qu'ils feraient serait sanctionné par son peuple et lui-même. » Nous échangeâmes quelques présents et je partis, ayant à bord les cinq émissaires.

Grâce aux vigoureux efforts des hommes de pirogue, j'arrivai chez nous avant midi et après avoir présenté la députation à M. Gibson, je mis le cap immédiatement sur le village Bimvool

et revins avec une cargaison de parlementaires, à la tête desquels était mon ami Matam. Je parlai librement à cet homme qui était mon frère de sang. Il tomba d'accord avec moi que la paix pouvait être facilement conclue et me dit qu'il ferait de son mieux pour arranger les choses aussitôt que possible. Je laissai les deux partis ensemble, car je connaissais parfaitement Matam et son peuple. C'était une race orgueilleuse et guerrière qui n'accepterait la soumission qu'en conservant le premier rang. Le fils du chef, père du boy qui avait été tué, se leva d'abord et prononça un discours qui dura quinze minutes environ, puis ce fut le tour de Matam. Il parla parfaitement pendant une grande demi-heure, insistant de façon pressante sur les droits primordiaux des hommes blancs. Il serait injuste de leur causer des désagréments. Les Bimvool ne voulaient rien recevoir en règlement de comptes, étant donné le dommage causé aux M'pangwes. Il laissait cela à leur dignité, car ayant souvent combattu contre eux, il les savait de race trop fière pour permettre pareille chose. Ils auraient bien les moyens de payer un ivoire et eux (son père le chef) offriraient le second. Ceci était, dit-il, l'extrême limite à laquelle ils se résoudraient et il savait que sa proposition serait acceptée : « Réfléchissez et répondez dès que vous le pourrez, mais ne faisons pas attendre les hommes blancs, parce qu'ils se sont donné beaucoup de peine pour la cause de la paix et du commerce (Okita). Je vais me retirer maintenant avec mes hommes et attendrai votre réponse. » Il se dirigea vers le débarcadère et je les suivis, car j'étais resté à quelque petite distance d'eux à fumer sous un arbre. Ce qui fut dit par les orateurs je ne le sus point et le groupe avec lequel je me trouvais ne proféra pas une parole. Avant dix minutes, Matam fut appelé, et quelques instants après, il me fit signe de le rejoindre. « C'est arrangé, dit-il, fais-moi apporter maintenant un morceau de canne à sucre. » Je ne pus en trouver, mais lui dis que le pain de l'homme blanc pourrait le remplacer en gage de fraternité. Et je lui tendis un morceau de pain. La cérémonie de frère de sang fut rapide-

ment terminée. Elle eut lieu entre Matam et le fils du chef, tandis que les deux troupes formaient un cercle.

C'était fini et je rentrai faire mon rapport à Gibson, qui me dit avoir observé les opérations et s'être fait rendre compte des discours pendant la durée du conseil. Mon ami Matam était, dit-il, un orateur de premier ordre et un homme dont nous aurions avantage à cultiver l'amitié. Une danse de la paix suivit la rencontre de ces deux tribus guerrières et elles gardèrent leur bonne entente tant que je fus parmi elles. Cette rencontre mit fin aux dissentiments à propos de la route terrienne du Gabon et tous ceux qui voulurent aller et venir purent le faire sans aucune protection.

On envoya un message à Kangwe, au directeur de la mission et à sa femme, et ils descendirent se réconcilier avec les sauvages.

Ainsi se terminèrent les guerres de tribus et les meurtres trop fréquents jusque-là. Le commerce se développa dans le calme et sans difficultés. Comme le dit Herr Schiff, ce fut bénédiction pour tous.

CONVERSATION.

« Dame, Gibson... il était toujours très aise de me voir partir en petite expédition qui épargnerait sa peau quelque peu plus longtemps pour son retour aux Orcades, ou bien en mettre un coup pour la firme, ce qui ferait bon effet dans une lettre...

« ...Pas désagréables, ces sorties, pour un gars comme moi, mais ça ne m'empêchait point de voir que Gibson en ressentait une confortable sensation au creux de l'estomac... C'était cette photo... ça le transformait en lâche et lui tournait le sang en lait... !

« En ce temps-là, on arrivait facilement à quelque chose pour peu qu'on ait un rien de diplomatie naturelle... c'était la vie d'un homme.

« Je me demande souvent ce que pensèrent les vieux trafiquants quand ils virent une « bonne entente », ainsi qu'on

l'appelle, s'établir entre la France et la Grande-Bretagne. Donner la Côte d'Ivoire à la France en échange de quelques sales petits droits à Terre-Neuve! Du vieux poisson salé et puant en place d'ivoire et d'éléphants, voilà ce que « bonne entente » signifie; troquer la vie, troquer « mes » rivières pour le plaisir d'extraire des boyaux de morues dans les immondes factoreries d'une côte glacée! Voilà la sorte de chose à faire rire un Français. Oui, bien, il s'en esclafferait quelque peu!

« A propos de ça, que diraient les missionnaires d'un mauvais marché comme celui-là...?

« ...Quant à Livingstone, lui ne différait guère, au fond, de nous autres trafiquants : « En avant! » voilà le cri qu'il écoutait toujours. Si le fond des cœurs était révélé, on saurait que le mot « Marchons! » se trouvait plus souvent sur ses lèvres que celui de « Prions »... Il a traîné à sa suite cette pauvre fille, Mary Meffat, jusqu'à la forcer au long repos de la tombe! Un fameux type, mais qui aurait dû être trafiquant de bout en bout et eût mieux fait de laisser sa femme en Ecosse comme Gibson. Il aurait, certes, fait l'affaire de Hatton et Cookson plutôt que ce rigide presbytérien de Gibson. Livingstone n'était point type à s'attendrir sur une photo. Dame... quel trafiquant ç'aurait été! Pour un comme lui, les coutumes du pays étaient alphabet facile. Il damait le pion à tous les missionnaires en sens commun.

« Cette « bonne entente » ne tint pas grand compte de nous autres trafiquants qui avions poussé de l'avant les intérêts de nos pays.

« N'ai-je point travaillé pour l'honneur de mon pays tout autant que les missionnaires?... La Bible n'irait pas loin sans le Livre-Journal! Je l'ai toujours dit, l'un est dépendant de l'autre... N'ai-je point exploré des contrées inconnues, comme Brazza? Parfait gentleman, Brazza, pourtant... silencieux comme un duc! Il travaillait dans l'intérêt de la France, mais plus encore pour le goût de l'aventure. La France n'a point d'audacieux, à moins qu'elle ne cajole quelque étranger à se

risquer pour le pays. C'est la même chose que dans la Légion d'honneur : si vous cherchez du courage, si vous cherchez de l'honneur, vous aurez plus de chances d'en trouver dans la Légion que dans n'importe quel autre régiment [1].

« ...Parmi les missionnaires américains de Cincinnati il y en avait d'épatants ! Bons types, braves comme des lions, pareils de cœur à la Douce Dame... Pourtant, en y regardant sous tous les angles, je suis arrivé au sentiment que la Nature est un formidable dieu inconnu avec lequel il nous faut composer sans subir l'humiliation de la prière. C'est faire erreur que de coudoyer perpétuellement le Tout-Puissant. L'*Homo sapiens* avec une sagaie ou un fusil ira tout aussi loin... et sans tant de tracas pour le « Grand Spectateur ». Pourtant, au début, quand je suis arrivé là, je sentais comme besoin de dire ma prière... C'est pas facile à laisser tomber, une habitude d'enfance, surtout quand on est loin de son chez soi et que c'est le seul accent familier... Et Renchoro, mon boy, m'observait. Il s'agenouillait et marmonnait tout bas avant de s'endormir... pas de mal à ça. J'avais toujours vu les copains en faire autant, au dortoir...

« Ce mauvais gars, Horn... Plus loin, aux déserts, qu'aucun d'entre eux. Explorateur prêt à partir avec n'importe lequel...

« Faut que je m'en aille, Madame. J'ai encore besoin de tortiller quelque brin de fil de fer avant ma sortie de demain. »

---

1. N'est-ce point Légion étrangère plutôt que Légion d'honneur qu'aurait dû dire M. Horn?

CHAPITRE XV

Je quittai la vieille station commerciale après que tous m'eurent remercié et me trouvai content d'être à nouveau libre comme l'oiseau et hors de tous tracas. J'avais reçu de M. Gibson, ainsi que de notre quartier général du Gabon, des instructions détaillées au sujet de l'importance vitale du rôle des rivières dans la navigation à vapeur, ce genre de navigation se montrant réellement moins coûteux pour le trafic; de sorte que je n'épargnai point ma peine en relevant, aussi loin que la navigation le permettait, les cartes des différents chenaux des grandes rivières. Comme nul homme blanc n'avait encore été chargé d'une tâche de ce genre, ni même visité l'intérieur, je me sentis fier, car, sans crainte d'être contredit, je pouvais me vanter d'être le premier blanc à poser pied dans certains parages et à y être bien reçu par les chefs, ce qui paraissait de bon augure pour l'avenir. De plus, ainsi que me l'expliquait M. Gibson, si je pouvais seulement suivre de Brazza et être le premier à tracer les routes commerciales, cet explorateur nous rendrait service en ouvrant le trafic du pays, ce qui ne bénéficierait pas seulement à notre firme, mais signifierait le début d'un formidable commerce avec toute la grande portion de l'Afrique n'ayant pratiquement aucun autre débouché que l'Ogooué et ses tributaires.

Comme il existait de nombreuses difficultés à surmonter

avant que ce fût fait accompli, on m'approvisionna largement, de toutes manières, en aliments et objets nécessaires, aussi bien qu'en armes et munitions. J'emmenai en tout vingt-sept hommes, tous anciens guerriers rompus et sur lesquels on pouvait compter jusqu'à la mort. Je les traitais toujours bien et, contrairement à la plupart des blancs, je ne les frappais sous aucun prétexte, aussi étais-je fort aimé d'eux. Quand un de mes gars ne faisait pas de son mieux, je le payais immédiatement, ajoutant généralement quelque cadeau, puis je lui trouvais toujours une autre place sans lui rien dire de plus, excepté que je ne pouvais le garder. J'avais aussi à bord un vieux poète-médecin que l'on considérait comme habile en sa partie. C'était un chanteur merveilleux, il improvisait ses propres chansons et avait grande faveur auprès de l'équipage. Cet homme contait admirablement et possédait un tel répertoire qu'il ravissait toujours ses auditeurs, jeunes et vieux, par quelque pièce nouvelle du folklore de leur pays.

Je visitai d'abord John Ermy, de Salam Mass, demi-sang américain et un de nos principaux trafiquants. Il habitait une île au milieu du fleuve Ogooué, les M'pangwes se trouvaient sur une rive et les Okellys du côté opposé. Là, j'appris que des difficultés s'étaient élevées entre ces peuplades, et, trois ou quatre jours après avoir quitté John Ermy, les hostilités battaient leur plein et continuèrent pendant plusieurs semaines.

Je fis visite à Apaque, grand chef des Okellys. Il me déclara en riant qu'il serait prématuré d'intervenir déjà auprès de ses peuples et que, puisqu'ils ne guerroyaient pas alors en d'autres endroits, ce n'était pas seulement un bon passe-temps pour eux, mais encore chose fort utile aux jeunes adultes qui se formaient ainsi à l'art de la guerre; et il n'existait qu'un seul moyen d'apprendre cet art, c'était de se trouver mêlé à quelques batailles et de s'habituer au jeu, nécessité, disait-il, pour tout homme. Apaque avait la réputation d'être un grand général, habile et invariablement vainqueur, même avec forces moindres. Le vieux chef semblait fort occupé, car les nouvelles de la

guerre arrivaient par ses coureurs plusieurs fois par jour.

Je couchai cette nuit-là chez Apaque. Quoique le roulement des détonations durât toute la nuit et continuât le jour suivant et pendant toute la saison sèche, le vieil homme n'éprouva jamais aucune inquiétude. Tout en avalant une lampée de ma meilleure eau-de-vie, Apaque me servait une de ses histoires de bataille et m'expliquait par quelles ruses il arrivait à tromper l'ennemi. Il était tard avant que je pusse fermer l'œil, tant Apaque me divertissait. Pendant les années qui suivirent et lors de mes fréquentes visites, je couchai toujours à Apaque-Ville si possible et le vieillard grisonnant semblait toujours fort aisé de me voir. Mes hommes de pirogue le nommaient *Bal mo*, ce qui veut dire « oncle Apaque ».

Je descendis ensuite à Samquite, très ancienne ville okely Son roi, extrêmement vieux, était l'oncle d'Apaque et chef très puissant. Bien que le territoire d'Apaque touchât le sien et que les M'pangwes habitassent la rive en face, il avait toujours vécu en paix avec tous. Là, j'eus le plaisir de rencontrer un de nos trafiquants. Il s'appelait Yusuff, et comme c'était un ancien soldat sénégalais et qu'il portait la rosette rouge de la Légion d'honneur française, nous avions grande considération pour lui et le traitions comme l'un des nôtres.

A Samquite, je vis un forgeron indigène fabriquer les lances les plus grandes et les mieux faites que j'aie jamais vues, de véritables œuvres d'art. Les lourdes épées qu'on porte à deux mains sont aussi de magnifiques spécimens du travail humain. J'en achetai toute une quantité, et comme ces indigènes les vendent de première main, les prix restent très bas. Les poignées sont en cuivre. Quelques-unes de ces armes, très courtes et pesantes, font merveille pour le combat corps à corps.

A un demi-mille en amont après avoir quitté Samquite, où la rivière est fort large, nous tombâmes sur une nombreuse troupe d'éléphants. Ils prenaient joyeusement leurs ébats tandis que, sur le banc de sable, deux mâles presque adultes combattaient l'un contre l'autre. Nous ralentîmes pour observer la bataille

aux lorgnettes. Les femelles s'attroupaient alentour des mâles qui luttaient. Quittant la pirogue, nous nous dirigeâmes vers la berge et longeâmes la rivière par un petit sentier bien caché sous les arbres. Nous étions quatre. En arrivant, je ne permis à personne de tirer. Je me trouvais à deux cents mètres des deux combattants. L'un d'eux était un peu plus gros que l'autre. Un grand mâle, arrivé à complète croissance, oreilles dressées, jouissait de se faire faire la toilette par les oiseaux *ziczic*. Quelques-uns étaient perchés sur ses oreilles tendues, d'autres picoraient profondément parmi les craquelures de la peau lâche, ils enlevaient les moucherons. Il y en avait une bonne douzaine qui folâtraient autour du bout de la queue tournée de notre côté. Et, à petite distance, dix ou douze femelles se faisaient manucurer aussi, dans la fraîcheur du matin naissant. Les deux combattants ne se chargeaient pas l'un contre l'autre, mais tête contre tête se poussaient mutuellement en arrière. Leur poids et leur pression faisaient de grands creux dans le sable, ils se mouvaient lentement en cercle. Enfin, le plus jeune fut forcé, tête au sol; il semblait à bout et saignait de blessures à la trompe. Le plus grand, prenant alors l'avantage de sa position, lui rebroussa la tête et frappa férocement, plusieurs fois, de ses défenses. Le combat semblait terminé, pensai-je, et, donnant l'ordre de tirer, j'indiquai les animaux du doigt. Je fis feu sur le vieux mâle, le visant derrière l'oreille, et il s'effondra, mou, la trompe étendue. Le plus grand des deux mâles tomba aussi, mais le plus petit se sauva de l'autre côté de la rivière avec les autres, poursuivis par Renchoro et les hommes. J'aurais volontiers suivi, mais comme j'avais fort peu dormi pendant les précédentes semaines, je revins vers ma pirogue, me servis une bonne rasade ainsi qu'à mon poète-général et docteur, puis, distribuant une ration de rhum à mes hommes surmenés, je recommandai au général de couper les ivoires et désirai que chacun se préparât un bon repas. Le vieil homme fut de mon avis. Je leur passai à chacun une arme et leur dis de manger, boire et être gais. Je fis porter mon *odo*

(couchette) sur le banc de sable et m'y jetai après le plongeon et la friction d'usage, mais je ne pus dormir. Pour un jouvenceau comme moi, j'avais l'esprit trop préoccupé d'affaires. Je m'en plaignis à Iwolo. Il me dit qu'il arrangerait ça et me donna quelque peu d'une poudre sèche, prise dans sa besace et que je fis couler d'une autre rasade. Puis le vieil oiseau-chanteur s'assit sur les sables et fredonna sa berceuse d'une douce voix basse tandis que son luth accompagnait merveilleusement le sauvage rythme indigène. Alors, je fermai les yeux en un profond sommeil d'enfant emportant la suave musique parmi mes rêves...

Je dormis profondément jusqu'au lever du soleil. Lorsque je m'éveillai, le banc de sable résonnait d'un fracas de dispute. Renchoro, Iwolo et deux affreux grands indigènes qui attendaient mon réveil s'avancèrent alors. D'un sourire, je leur fis signe de s'éloigner, et laissant tomber ma chemise, agile comme un cricket, j'exécutai une pirouette et un saut périlleux, plongeant du haut de la dune. Avec de grands rires, il y eut une ruée vers le bord de l'eau, et quand je reparus après une longue plongée et nageai vers la terre, les deux étranges natifs qui n'avaient encore jamais vu d'homme blanc firent une retraite précipitée. Cette diversion avait apaisé les argumentations et discussions, et lorsque, pour me sécher, je pris ma course au long du banc de sable et gambadai autour d'eux, ils se hâtèrent de s'éloigner, riant et criant *Otangani!* (l'homme blanc!) J'avais route libre. Je me régalai ensuite d'un copieux déjeuner. Les indigènes, étonnés de voir les plateaux luisants, l'argenterie préparée sur une natte à repas auprès de la *worster-sauce*, des sardines à la française, du rôti et pain grillé, ne se lassaient pas de crier : *Va bue!* ce qui signifie tout ce qu'on veut depuis : « Bien fait! » jusqu'à « Vas-y donc! » De fait, c'était surprenant comme ils dévoraient des yeux les moindres choses. A la fin du repas, je fis sauter le bouchon d'une des meilleures bières de Herr Schiff, qui partit avec bruit. Ils se sauvèrent tous en criant : « Il avale une drogue faite de poudre à fusil! »

(*Impira*, mot indigène pour poudre à fusil; le mot M'pangwe est : *Jitta*.)

Le point de la discussion était de savoir à qui appartiendrait l'éléphant, et comme Renchoro avait vendu quatre animaux abattus, une femelle et le plus petit des deux mâles, tous étendus de leur côté de la rivière, les M'pangwes auraient dû être satisfaits. Je le leur expliquai et fis transporter la charge de caoutchouc qu'ils avaient amenée et l'achetai à mes chasseurs. Une bonne explication et le cadeau de quelques assiettées de sel, hautement estimé en ce pays, suffirent à tout arranger.

Les Okellys habitaient les confins du pays. Après les avoir quittés, je ne rencontrai plus de population sur ce côté de la rivière. Cela me sembla étrange, car la contrée abondait en éléphants et en gibier. Les Okellys m'expliquèrent que les tribus sauvages des Oshebas chassaient annuellement en cette région, mais comme ils étaient, quoique M'pangwes, de féroces mangeurs d'hommes, ils avaient fait fuir les Oshebas, habitants originaires de l'endroit. Ceux-ci s'installèrent plus loin, dans les îles de la rivière. J'avais grand désir de connaître ce pays, car, vues des sommets, les vallées entre les chaînes de montagnes semblaient magnifiques. Les Okellys offrirent de m'accompagner de leur village, mais ils ne voulaient pas chasser seuls. Ils m'assurèrent que je n'aurais point difficulté à tuer les éléphants, fort nombreux cette année-là, de nouveaux grands troupeaux ainsi qu'un puissant solitaire ayant traversé la rivière. Ce dernier animal causait grands dommages à leurs plantations. Les gorilles foisonnaient aussi et détruisaient tout, de sorte qu'en certains endroits on avait dû défricher d'autres terrains et faire de nouvelles *impondis*. Les animaux augmentaient chaque année depuis que les Akobas avaient quitté le pays.

Le lendemain, avant le lever du soleil, me trouve, ainsi que Renchoro et les dix chasseurs, à quatre milles environ du village sur les berges de la rivière.

CONVERSATION.

« Oui, la jeunesse adore la vie quand elle est remplie de musique et d'oiseaux... Si ce n'est à Gillmoss avec le cri des mouettes en votre oreille, c'est le long de la rivière avec les harpes des cannibales et la mélopée des chanteurs de pirogues... harmonie profonde, ça... Dame, quand on a entendu, à l'approche des pirogues, la harpe égrenant ses notes au-dessus de l'eau :

Umbela n'oye mi koka ingela
O me Eggalinga mazan chua...

« O ces doux bruits de la mer !... C'est la chanson de la mouette. Elle s'intitulait : « Cloches de la Mer ». Je la chantais à ma sœur, celle qui jouait de la harpe et est devenue sœur de charité. J'allais et venais dans le salon, imitant le joli rythme des pagaies, et elle essayait d'attraper l'air que je chantais. La harpe seule peut donner cette sonorité qui semble s'élever des entrailles de la Nature... sonorité profonde et tremblante en même temps, frémissante de pulsations de vie, ainsi la décrirais-je. Le piano m'a toujours été quelque peu *stultus*. Dame, ça ne respire pas comme la harpe...

« Je saurais bien vous dessiner les harpes m'pangwes, Madame. Leur forme est un peu différente de celles de ces Boshmen dont je vous ai parlé et qui sont du même modèle que celles dont on se servait dans l'Egypte antique... Avec tout leur savoir, il y a peu de gens qui comprennent de façon exacte les origines étranges de quelques-unes de ces races barbares..., elles n'ont point été toujours aussi barbares. Un vieux bonhomme que je connaissais, le troubadour attitré, enseignait aux enfants l'histoire de leur tribu. Il disait qu'elle descendait des « Cinq Tribus » qui habitaient près de la montagne des « Trois-Feux ». Actuellement, il n'existe plus que deux de ces tribus. La montagne brûlante a poursuivi et englouti les trois autres... Et le grand chef et fondateur des Cinq-Tribus, lorsqu'il les

divise par saisons diplomatiques relatives à la montagne, dit : « Allez vos chemins séparément pour la préservation de notre Race... Et souvenez-vous de ne chasser jamais que sur un seul côté de la Rivière. Ne donnez votre confiance à aucun homme... Que vos femmes se conservent pures... N'ayez pas d'esclaves...» Et il est certain que les cannibales sont la race la plus morale de la terre. On raconte que ce fut lui, le chef, qui immobilisa la Montagne des Trois-Feux, et lors, elle ne flamba ni ne fuma plus...

« Dame, on enseigne l'histoire aux petits enfants, tout comme chez nous.

« C'est de ce même ancêtre qu'ils ont reçu le premier plant de tabac. Le tabac M'pangwe est le meilleur qui soit... le premier plant de tabac jaillissait du front du chef lorsque celui-ci vint au monde, dit-on. Je n'ai point désir de voler sa réputation à Sir Walter, mais j'imagine qu'il a fait erreur grossière en croyant que le tabac vint d'abord d'Amérique. Ce pauvre bougre fut traité quelque peu cruellement par les pantouflards de son temps! Dame, ils ont toujours été la pierre d'achoppement des vagabonds... Ce ne sont pas les sauvages, mais les soi-disant civilisés qui font le danger de l'homme en tourment d'aventures. De plus, si on dit que le tabac vient des Etats-Unis, comment expliquer alors la pipe que j'ai trouvée près de mon Malgache à cheveux longs, dans les anciens gisements, là-bas, à Rhodes? Comment y serait-elle venue depuis les jours de Walter Raleigh? Elle était toute pareille à une pipe M'pangwe. Ce gars avait été fumeur et prospecteur comme moi-même... Rien d'extraordinaire en lui. Il me semblait être bien plutôt mon frère que quelqu'un de ces types qui habitent la même chambre que moi...

« Ces « voteurs », quel que soit le nom dont on les appelle, ont, sûr, une misérable conception de la vie, lorsqu'ils font payer à un homme le droit de vivre en ville! Dame, ma vieille nature animale dit : « Reste et mange à ton auge », mais ma nature humaine répond : « Va dans le bleu et aie la foi... » Ici, c'est

la ville la plus sordide au monde, pas digne du lit de mort d'un homme qui est allé où je suis allé... Les oiseaux, voilà quelque chose que la jeunesse comprend. Pas besoin de langage quand l'œil et l'oreille sont satisfaits.

« On n'établit point la morale avec une pinte d'eau de Javel par semaine. C'est pas possible, dans un garni ça ne se peut pas! Les dames qui viennent flairer les restes, ici et là, devraient y aller un peu plus fort qu'une simple aspersion d'eau de Javel. Faudrait qu'elles soient féroces comme ce John Knox, ainsi qu'on l'appelle, pour arriver à tout nettoyer. Un sale bonhomme celui-là, mais y a pas de réforme possible sans quelque peu de désagrément. Les choses ne changeront point parce qu'on dit bonjour à quelques bonnes personnes attifées comme des goélettes, et qui ont laissé au galetas quelque pain de savon et un tract sur « Fly Week » ou quelque autre sujet religieux!...

« Je vous en raconterai un peu plus long sur Lola D..., la semaine prochaine. Dans les histoires plus vraies qu'imaginées y a naturellement, par-ci par-là, quelque pauvreté, mais il m'est venu à l'idée de vous dire, Madame, que si ça vous fait plaisir, vous pouvez ajouter des choses au contenu du paquet que m'avait envoyé L... (Je ne dis pas son nom, mieux vaut en rester à « Petit Pérou »). Naturellement, y avait des vêtements de dessous, tout ce qu'il faut à une demoiselle. Inutile que j'en dise davantage là-dessus, mais vous, une dame, vous saurez juste ce qu'il faudra mettre. Vous saurez ce dont a besoin une jeune fille élevée dans une « Josh-House ». Dame... non que les mœurs n'aient été strictement morales dans cet endroit d'Isoga. Elle était surveillée, mieux que si nous l'avions envoyée au couvent! Elle ne sortait jamais sans escorte ou bien on avait l'œil sur elle de derrière la palissade... »

CHAPITRE XVI

En arrivant au mpondis des Okellys, je m'aperçus vite qu'il y avait eu grande dévastation, du fait d'éléphants et de gorilles maraudeurs, sans parler d'autres animaux.

Un solitaire faisait de nocturnes visites et on le supposait être le plus dangereux de tous ces visiteurs. Les chasseurs indigènes me disent aussi que, parmi ces clients indésirables, se trouvait un vieux gorille énorme, que l'on craignait grandement, car il avait déjà chargé un groupe d'hommes qui le suivaient vers ses quartiers, à deux heures environ de distance. On l'entendait, à l'aurore, donner de la voix et tambouriner, ce qui faisait supposer qu'il se tenait quelque part dans le voisinage d'un bouquet d'arbres, au pied d'un petit monticule rocheux, sur la rive opposée du ruisseau qui courait à travers ce bocage. On pensait qu'il y aurait chance de l'attraper ce matin-là et nous suivîmes les détours du ruisseau vers l'endroit indiqué.

On me dit de m'embusquer près d'un vieil arbre tombé, car il bifurquait généralement par là, quand on contrariait son chemin habituel. S'il passait de l'autre côté on l'aurait sûrement, à cause du dommage fait aux plantations.

Je pris position, accompagné de mon boy dévoué, et, du lieu où nous étions, nous pouvions voir les Okellys, au nombre de quatre, tapis dans la brousse au bord de la clairière. Nous attendîmes quelque temps, mais sans rien voir ni entendre, qui indiquât la présence de l'animal.

J'étais au moment de renoncer au gorille et d'essayer ma chance à dépister l'éléphant solitaire, lorsque nous parvint le

bruit d'un caillou roulant de l'autre côté du ruisseau, et nous aperçumes, par intervalles, la tête et les épaules du singe qui se montraient au-dessus des grosses roches arrondies. Alors, il retourna une de ces larges pierres et s'occupa activement à déjeuner de gros insectes qui se trouvaient sous les rochers. S'étant satisfait de cette sorte d'apéritif, il promena un regard aigu autour de lui et, croyant la côte libre, marcha avec précaution vers un ancien champ d'arachides. Comme il arrivait à vingt mètres environ de l'endroit où les chasseurs indigènes étaient cachés, il sembla soudain entendre quelque chose d'insolite... Les Okellys alors tirèrent sur lui, mais comme il n'était que légèrement blessé, au lieu de s'enfuir, il bondit sur eux et, à la force du poignet, envoya un homme et son fusil à bien dix pieds de haut dans les airs, puis se mit à faire carnage des autres, les éparpillant d'un revers de bras, et lorsque l'un d'eux retrouvait ses pieds, de nouveau il le renversait de côté. Il se servait avec une telle agilité de ses poings et de ses longs bras (je ne l'ai jamais vu mordre) qu'on pouvait à peine voir, dans la mêlée, qui était gorille et qui était homme, car il jouait aux quilles avec eux et semblait les culbuter devant lui... Contrairement à ce que je croyais, il ne se servit point de ses dents. La morsure du gorille est pourtant terrible et même empoisonnée, à ce que prétendent les indigènes. Je n'ai d'ailleurs jamais vu d'homme assez hardi pour attendre et ne tirer que lorsque le singe a saisi le bout du fusil ainsi que le font les Evilis de l'Anjuni, à ce que m'ont raconté certains chasseurs...

Il vint alors, bondissant de notre côté, et sembla nous avoir aperçus. Je tirai bas, sous le menton, et Renchoro fit de même aussitôt. Le gorille roula plusieurs fois sur lui-même, se détendit et s'abattit mort de l'autre côté du vieil arbre tombé. Il était fort grand, de beaucoup le plus grand que j'aie jamais vu vivant, durant toutes mes années de chasse.

Je me hâtai alors vers l'endroit où les chasseurs étaient étendus. Le premier que nous trouvâmes, couché à vingt mètres des autres, reprit ses sens comme nous essayions de le soulever pour

lui donner l'eau-de-vie de ma gourde de chasse, mais, en proie à une sorte de délire, il nous échappa et, de frayeur, se mit à courir à quatre pattes. Nous lui hurlâmes de s'arrêter et il avala sa rasade comme un brave homme. La mémoire lui revint lorsqu'il fut complètement remis de sa secousse. Nous l'examinâmes mais ne découvrîmes qu'une ecchymose à la cuisse droite. Il lui manquait quelques copeaux de chair, arrachés sans doute lorsqu'il avait été précipité parmi les buissons bas. Je commençai à verser de l'eau-de-vie sur ses blessures, mais il regrettait ce gaspillage et dit en riant qu'il ferait meilleur la boire car c'était un fameux remède, aussi lui en donnai-je une nouvelle lampée.

Le second paraissait grièvement blessé d'un mauvais coup en haut des côtes et d'une longue estafilade au-dessus de sa genouillère. Il saignait abondamment et restait sans connaissance.

J'envoyai celui qui avait recouvré ses sens chercher du secours et il revint accompagné d'une douzaine d'hommes et de femmes, ainsi que du chef-docteur indigène. Le vieil Iwolo fit aussi son apparition, muni de son sac à remèdes et de deux bouteilles de rhum. Ils lavèrent la blessure et, pendant l'opération médicale, l'éclopé ouvrit les yeux et fut bientôt capable d'avaler une gorgée d'eau-de-vie. Les deux autres étaient déjà retapés et en état de se tenir debout. Malgré que tous aient été fortement endommagés et contusionnés, leur docteur indigène déclara, en riant, que tout allait bien.

Nous nous assîmes en rond, tandis que Renchoro narrait l'échauffourée parmi de grands éclats de rire, décrivant en détails et imitant les culbutes du gorille et des hommes; les hommes filant d'un côté et leurs fusils de l'autre. Lui-même avait bien failli décamper en voyant le premier s'aller balader dans les airs. Puis nous regardâmes le gorille mort qui, assura le chef, n'était devenu si grand et si gros qu'à force d'avoir volé de la nourriture sur ses plantations. C'était le plus grand qu'il eût jamais vu.

Je retournai au village avec le chef qui promit de faire immédiatement apporter l'animal qu'on enterrerait sur une

grande fourmilière afin que je pusse reprendre son squelette à mon retour des pays de la Haute-Rivière.

Arrivé au village, je me régalai d'un copieux repas et m'assis, tuant le temps en causant avec le vieil oga (mot indigène pour chef).

Le gorille arriva, mais malheureusement il avait été vidé et coupé par moitié. Inutile de rien dire puisque la chose était faite, sans doute n'aurait-on pu le porter à cause de son poids. On l'enterra dûment, il devint un magnifique spécimen qui atteignit un bon prix en Angleterre, quoique son épine dorsale ait été fortement entaillée et plusieurs os brisés par la hache.

Tard dans l'après-midi nous reçûmes la nouvelle que l'éléphant solitaire faisait tête vers nous. Il avait été effrayé par une bande de chasseurs Oshebas qui, venant de la rive Nord de l'Ogooué, traversaient la rivière en un point situé à environ douze milles au nord. On l'avait vu entrant dans un bocage à près de cinq milles de là, où, pensait-on, il passerait la nuit. On pourrait ensuite facilement le suivre à cause de ses larges traces car il était fort lourd. La soirée se passa à dévider des anecdotes sur le compte des Oshebas. Le vieux chef m'assura que, contrairement aux M'pangwes, ils ne mangeaient que les hommes de leurs propres tribus, prisonniers de guerre, et il m'affirma qu'ils en avaient tué et mangé une grande quantité. Il existe des boqueteaux et des endroits où ces mangeurs d'hommes dévorent leurs pauvres victimes. Dans la suite je vis un grand nombre de ces boqueteaux et les croix auxquelles les victimes étaient attachées; il me fallut donc bien croire cette assertion, quoique je n'aie jamais assisté moi-même à cet effroyable spectacle. Cependant j'ai vu juger un M'pangwe, pour avoir assassiné et mangé son beau-père. Il fut déclaré coupable et puni de mort.

Je me réveillai avant le jour et mis les rabatteurs à débucher le solitaire, que nous trouvâmes à l'orée d'un bouquet d'illundos (arbre portant des noix). L'affût est la seule méthode susceptible de réussir dans la chasse à l'éléphant. Nous nous séparâmes donc en trois groupes et avançâmes en file avec précau-

tion, suivant le sillage des rabatteurs. Un couple de coups de fusil, partis du groupe de gauche, fut suivi d'un lourd bruissement de sous-bois; nous nous étions tous aplatis et, comme l'éléphant arrivait grand train, il chargea près de nous à courte distance, mais sans nous donner la possibilité de tirer, car la broussaille était haute et nous n'avions que de courts aperçus de son corps énorme. Après qu'il nous eut dépassés, arrivèrent les rabatteurs suivant sa trace à l'abondance du sang qui la marquait. Nous emboîtâmes le pas, quoique ayant grande difficulté à voir l'animal, car nous nous tenions en file, pour plus de rapidité. Bientôt, il fit demi-tour, il avait vu la foule d'hommes et de femmes qui nous suivaient avec leurs corbeilles prêtes à recevoir la viande de cet éléphant qu'on considérait comme capture certaine. Il se rejeta dans la brousse à notre droite, allant toujours ferme, mais nous avions perdu le rabatteur qui reparut bientôt et nous dit que l'éléphant était grièvement blessé, car ses foulées se raccourcissaient, et que, sans nul doute, il essaierait de passer la rivière. Nous suivîmes rapidement et, cette fois, tenant le rabatteur bien en vue tandis qu'il courait, courbé en deux. C'était un rabatteur et chasseur expérimenté, capable de suivre une piste comme un limier.

La brousse s'éclaircissant, nous pûmes avancer plus rapidement, mais je perdis ma chance et heurtai un petit nid de frelons des bois qui pendait à la branche d'un arbre. Je fus franchement mis hors de la chasse, étant violemment piqué à la figure, au cou, dans le dos et forcé de livrer une royale bataille à l'aide de mon chapeau. Je n'étais pas seul au combat, à courir et frapper. Je vis deux de mes boys qui luttaient courageusement contre ces pestes ailées, qui se vengeaient sur leurs corps nus.

Les autres chasseurs disparurent en riant. Ces fléaux de la forêt nous causaient une souffrance intense, nous quittâmes la chasse et nous dirigeâmes vers un petit ruisseau où, après avoir pansé nos piqûres de moelleux emplâtres de glaise bleue et de boue, nous nous assîmes et bûmes copieusement à ma flasque, attendant la fin de nos peines.

CONVERSATION.

« Je me suis souvenu du nom de ce type qui avait un plant de tabac au front — meilleur que le tabac turc, celui-là... Il s'appelait Talaqui. Ça m'est revenu au moment du réveil, jeudi matin. Si seulement nous apprenions à faire usage régulier, durant le sommeil, des puissances de la mémoire, il n'y aurait point tant de sottises dans l'Histoire. Le vieux docteur Lingard était un fameux historien. Il habitait Hornly, en Lancashire. Mon cousin a vécu dans la même maison après lui. Il recherchait les documents — ce genre-là — et les belles vieilles gravures... Ce coffre ancien que vous avez là me rappelle cette maison..., il est d'un beau dessin anglo-saxon. On ne fera pas mieux... Le Normand n'est point encore né, qui serait capable de manigancer un modèle aussi réussi que celui-là... Ça vient d'une ferme de Yorkshire, me dites-vous, et il y a soixante ans de cela..., plus probable qu'il a été pillé dans quelque église, aux jours anciens... J'étais gosse alors avec tous mes heureux voyages encore devant moi...

« A propos d'Histoire, ces tribus cannibales y tiennent tout autant que nous autres. Oshebas, Fans et toute la séquelle, leurs généalogies sont soignées avec autant d'honneur que celles d'un duc! Dame... il se peut même que leur blason soit quelque peu moins taché... moins taché que celui de ces Stuarts et Charles II. D'ailleurs, les « George » n'étaient point très différents, un tant soit peu plus paisibles, seulement... Chez les cannibales, toujours les règles les plus sévères contre l'immoralité vis-à-vis des autres tribus... Oganga! voilà, c'est « ça » le nom du type! C'était le troubadour des M'pangwes. On amenait régulièrement les enfants dans le lieu où il se tenait pour l'entendre conter l'Histoire et chanter les hauts faits de la tribu. Il s'accompagnait de la harpe. On appelait ça le Palais de l'Histoire — *N'kobo incoge*.

« Dame, l'homme qui connaît les annales de sa famille réussira toujours mieux auprès des sauvages qu'avec la racaille

qu'on coudoie ici dans la Golden City! *Homo stultus* en grand s maisons ou le même genre d'hommes se saoulant dans les... salons. Des types dans le genre de George D... et de Carlisle discernent un certain quelque chose dans l'œil d'un homme qui leur fait dire : voilà mon frère..., quelque noir qu'il puisse être. C'est pour ça qu'un gentleman fait toujours le meilleur des trafiquants.

« Caoutchouc et ivoire, George D... a dû bien réussir là-dedans. Il s'occupait aussi d'écorce de palétuvier, rapport au tannage... Dommage que s'éteigne la lignée mâle dans une famille comme celle-là. Un des frères de Lola mourut, je vous l'ai dit, et après la mort de George, l'autre, Joseph D..., fut emmené par Kariella, pirate arabe. Il le traitait très bien, croyait-on. La Côte Ouest était son domaine préféré, depuis le Maroc... Yusuf Kariella. Pour le garçon, ça valait mieux que de rester avec sa mère. C'est un du genre de Kariella, qui a refait le pauvre Tom Keating... Dans le temps, on gagnait bien sa vie, au long de la Côte. A une époque, je connaissais rudement bien la côte du Maroc, je suis allé par là-bas après la mort de ma femme...

« Que dites-vous de mes anecdotes à propos des gorilles? Ça plaira aux Américains pour les enfants. Quand on arrive à écrire un livre qui intéresse jeunes et vieux, qui les fait bien rigoler sans blesser les susceptibilités, on est sûr de réussir avec l'Amérique — peuple de moralité — excepté quand il en vient aux meurtres et le reste. Dans quelques-uns de ces patelins ils ont le fusil facile. J'y suis allé... du temps que j'étais dans le « Diamond's Detective Agency ». Je cherchais un type parmi les braconniers le long de la Blaau (?) River. Là, les familles s'y mettent chacune son tour, à tirer! « God's Acre » en était plein... les familles rivales vivaient séparées par le sentier. C'était encore comme les M'pangwes et les Oshebas... La nature humaine est difficile à changer, n'importe où vous la rencontrerez.

« Oui bien, quand on est jeune on se plaît à observer le gorille. On dit, en Côte d'Ivoire, qu'il y a trois choses qui ne

finissent jamais de croître : le « croc » (crocodile), le gorille et l'éléphant. Ajoutez à cela que le gorille n'a pas le cerveau normal. Son cerveau est différent de celui de l'homme. J'en ai vu quelques-uns. J'ai envoyé la plus grosse tête de gorille du monde à Gerrards, Camden Town. Les indigènes mettaient de côté des cerveaux de gorille pour le « muti ». Ils ont détruit sans nul doute plus d'un squelette de valeur à cause de ça...

« Je réussissais fort bien les papillons aussi. J'en ai envoyé pendant une longue période à Horniman... un des nababs du thé. Il était comme un gosse pour les papillons, en dépit des affaires. Il me donnait 12 livres pour chaque spécimen d'espèce différente que j'attrapais. Une autre fois j'ai reçu 14 livres pour un très grand. Horniman habitait Dulwich quand je l'ai connu. Famille de quakers, je crois.

« Les quakers, Madame, je les ai toujours considérés comme hors de pair — que ce soit en commerce, religion ou vie courante. J'ai connu à Madagascar un jeune gars de Philadelphie qui était quaker... un de leurs ministres, si on peut dénommer ainsi celui qui a une religion pareillement silencieuse... Charmant garçon, avec la bonté écrite en majuscules sur toute la figure! C'est un air qu'on n'oublie pas, dans la fin des fins, que ce soit chez un gentleman quaker ou chez cette pauvre dame que j'ai descendue au long de la rivière pour l'enterrer en lieu sûr : « Dieu n'est-il pas ici, qu'elle me disait, le même qu'en Amérique? » A regarder sa figure, on ne le pouvait nier. Elle donnait des bonbons aux enfants quand nous traversions le village : « Eh bien! qu'y a-t-il, Monsieur Horn? » Cette femme, Madame, m'a presque fait croire que nous atteindrions un jour la période millénaire, ainsi qu'on l'appelle...

« Elle s'arrêtait à dévisager les grandes idoles comme si elles se fussent trouvées dans un musée. Son courage dépassait celui de Stanley... et elle est morte sans une parole d'orgueil...

« Quand j'ai appris ça, j'ai dit : « Voilà que s'en va une « nouvelle victime de leur grande « Josh-House », qu'on appelle « le Christianisme »...

CHAPITRE XVII

Nous apprîmes que l'éléphant avait été tué après une vive poursuite et que les Oshebas repérés, qui allaient vers l'est, s'étaient dissimulés en embuscade afin de pouvoir observer la chasse. Nous nous hâtâmes de suivre le guide et trouvâmes tous ceux de notre troupe, et dix ou douze de nos amis Okellys, armés de fusils et postés par intervalles sur le sol rocheux protégeant les hommes qui dépeçaient l'éléphant et arrachaient les ivoires. Iwolo signala les cannibales et je dirigeai la lorgnette sur une petite colline couverte de buissons. Ils en faisaient le tour, fort excités, et, sans nul doute, se préparaient à nous attaquer. Nous prîmes position à deux cents mètres environ au sud de l'endroit où gisait l'animal mort, nous étions ainsi placés à notre avantage et prêts à toute occurrence. Les défenses furent dégagées tandis que dix grands paniers se remplissaient de viande d'éléphant, prêts à être emportés au village. Les femmes, avec ardeur, s'en chargèrent les épaules ainsi que de la magnifique paire de défenses.

A ce moment les Oshebas, déployés en tirailleurs, commencèrent d'avancer sur nous. Le vieil Iwolo ordonna alors de déposer les ivoires et la viande dans la broussaille au pied de la colline où nous étions postés. Il défendit de tirer avant que les Oshebas ne se fussent approchés. Il me tendit les lorgnettes. Les Oshebas, en formation large, ainsi que des combattants expérimentés, procédaient par bonds à tour de rôle, afin d'éviter la fatigue. Ils se trouvaient maintenant à près de 80 mètres.

C'était un beau spectacle que de les voir avancer, le corps entièrement peint et armés de fusils, arbalètes et sagaies. Les Okellys, parmi les rochers commencèrent de tirer, tandis que l'ennemi, gagnant du terrain et tiraillant toujours, gardait malgré tout ses distances. Iwolo donna l'ordre d'ouvrir le feu.

L'effet de notre fusillade fut instantané. Je vis à la lorgnette, tomber plusieurs hommes. Les autres prirent la position couchée et rampèrent vers les Okellys. Ces hommes se montraient pleins de courage et je demandai à Iwolo, vieux guerrier, s'il ne voulait ramener les Okellys en arrière. Mais le vieil homme ne fit que rire, disant : « C'est leur viande et leur combat » et ordonna de cesser le feu. « Trop de bonnes cartouches perdues sur les Oshebas ! » dit-il. Comme il parlait, une bande de jeunes guerriers Okellys apparut et s'avança vers la ligne de feu. La bataille commença alors sérieusement... Les Okellys sont de splendides combattants et après un court espace de temps les Oshebas s'enfuirent. Les Okellys les poursuivirent à quelque distance, mais ils hésitaient à abandonner le terrain rocheux et bientôt les Oshebas furent loin, brandissant leurs sagaies en défi.

Les Okellys dépouillèrent les morts et laissèrent les blessés nus, mais ils ne les tuèrent point car, disaient-ils, les Oshebas regardaient le combat loyal comme un sport ou un jeu et il était absurde de les achever; d'ailleurs ils connaissaient leurs blessés et les vengeraient, mais pour le moment cette bonne volée leur suffirait et probablement chasseraient-ils à distance pendant longtemps.

Nous quittâmes alors la colline. Les Okellys s'occupaient à couper la viande et porter leurs blessés à la ville, ceux-ci au nombre de cinq. Un mort demeura couché parmi les amas de pierres.

Nous comptâmes chez les Oshebas sept tués et à peu près deux fois autant de blessés. Les blessés conversaient librement entre eux. A ceux qui en voulaient, je donnai un bon coup d'excellent rhum « Red Head », ce que je trouvais plus salu-

taire que l'eau-de-vie en pareille circonstance. Un grand cannibale, incapable de marcher et grièvement frappé au ventre, tout en souriant, dit : *Ma ke wa kirria.* « Je mourrai demain ». Deux ou trois d'entre eux purent marcher vers leur camp.

Les Okellys trouvèrent très peu de butin, quelques couteaux, sagaies et une ou deux arbalètes. Les Oshebas avaient emporté tous les fusils et munitions appartenant à leurs morts et blessés.

Il commençait à se faire tard lorsque nous nous retirâmes et que les Okellys s'en allèrent chargés de deux grands paniers de viande d'éléphant et de deux bouteilles de rhum que je leur laissai sur ma petite provision. Au moment de notre départ, les ennemis, déjà loin, eurent bientôt allumé des feux flambants et semblèrent tout aussi animés et joyeux que jamais. Les Oshebas prenaient leurs infortunes et mésaventures comme chose toute naturelle, c'était, certes, la race la plus insouciante avec laquelle j'eus jamais l'occasion d'être en contact.. A l'entrée de la ville Okelly, le chef et son entourage, tous hommes d'âge, vinrent nous féliciter et nous remercier de leur avoir aidé à repousser leurs ennemis.

La nuit se passa en musique et anecdotes racontées par Iwolo devant l'auditoire comble de la case commune, long toit de chaume supporté par des poteaux de bois dur. Les femmes apportaient des feuilles de platane remplies de viande cuite d'éléphant ainsi que de baies et bonbons tels que le pays en produit. Nous passâmes d'agréables moments parmi ces enfants d'un très barbare pays et partîmes le lendemain matin pour notre expédition en rivière au cœur de la plus sauvage Afrique.

A cet endroit la rivière se rétrécissait, la rive Sud était bordée de falaises escarpées et de collines. De petites tribus M'pangwes peuplaient la rive Nord, et les Oshebas errants habitaient pour la plupart les plaines basses que les indigènes appellent *itoirs*. Les sentiers de la brousse conduisaient aux pistes plus importantes qui couraient par la contrée sauvage et rejoignaient la grande route des ivoires qui se déroulait au loin à travers le pays des éléphants. Par endroits, les distantes montagnes s'élevaient en

basses sierras s'étendant à l'infini dans le bleu vers les régions inconnues de l'homme. La rivière et ses bords étaient peuplés de gibier d'eau, les animaux éveillés par la matinale chanson d'Iwolo fuyaient effrayés de la rive pour s'aller cacher dans la brousse. On apercevait au sommet des collines des troupeaux qui pâturaient paisiblement et comme il n'y avait point d'habitants en ce tranquille pays, les sauvages Oshebas venaient y chasser, passant généralement la rivière sur des radeaux dont nous rencontrâmes plusieurs.

Au bout de quelques jours les rapides devinrent plus fréquents. Bien souvent les serpents endormis, réveillés par les chants, se laisaient choir dans la grande pirogue; cependant, durant mes très nombreux voyages, nous ne fûmes jamais mordus par aucun d'eux, ils faisaient aussitôt rapide retraite vers la rivière. Certains de ces serpents étaient très venimeux. Parfois un grand boa tombait et se glissait vers l'eau. Ces grands reptiles, extrêmement longs, nagent parfaitement. L'aube était célébrée par d'innombrables animaux et chants d'oiseaux.

Nous pénétrions alors dans un pays sauvage des plus pittoresques et dépassions de nombreuses îles. Après avoir encore traversé quelques petits villages M'pangwes nous arrivions en la partie la plus magnifique du fleuve Ogooué. La plupart de ces îles étaient habitées par les Okowas, race nègre supérieure, remarquable par la qualité de ses pagayeurs en eaux rapides. Les villages nichés parmi les arbres se composaient de grandes huttes indigènes propres et bien construites et de plantations soigneusement cultivées et regorgeant d'une belle variété de légumes et de fruits. Ces indigènes étaient également pêcheurs et chasseurs remarquables. Mais ils guerroyaient continuellement avec les Oshebas et souvent les tuaient à première vue. Ils me contèrent des anecdotes sur ces gens et me dirent qu'on ne devait avoir nulle confiance en eux. Ils étaient, au contraire, en bons termes avec un ou deux des villages M'pangwes. Ils m'indiquèrent les sentiers qui menaient à la grande piste de l'ivoire et me parlèrent aussi d'un grand village M'pangwe appelé Mogu-

bakang en une région d'où venait l'ivoire, mais comme il fallait deux semaines de voyage et que les chemins étaient pleins d'Oshebas qui demandaient péage et dépouillaient même ceux qui le refusaient, je jugeai inutile d'essayer d'y aller ou d'envoyer des trafiquants hors de la route principale. Les ivoires descendaient presque tous des différents villages vers l'Ogooué et étaient expédiés aux M'pangwes pour la vente et les chasseurs attendaient leur retour. Ceux-ci désiraient avoir parmi eux un trafiquant à poste fixe, pour écouler leur caoutchouc, mais ne voulaient, sous aucun prétexte, permettre à un Osheba de poser pied sur leurs îles.

Je pris là deux jours de repos. J'eus le plaisir d'atteindre le point le plus proche de cette formidable piste de l'ivoire qui court, à ce que disent les Oshebas, jusqu'aux terres qui ont vu leurs origines. Je m'imagine que ces terres doivent se trouver en quelque partie de l'Afrique équatoriale ou encore plus à l'intérieur, vers les lacs, ainsi que le content les légendes des vieux indigènes. Il y eut un temps, disent-ils, où leurs tribus habitaient au pied d'une chaîne de montagnes qui, soudain, commença à vomir feu et cendres et mortelle fumée... Et par l'ordre de leur grand chef, elles furent obligées de se séparer et de fuir précipitamment... Le chef, désignant les quatre grands vents : Nord, Sud, Est et Ouest, leur fit ses adieux et leur dit de ne plus jamais revenir, mais de conquérir tout ce qui se trouverait devant elles. Et il donna à chacune un plant du tabac qui avait crû sur son front alors qu'il était enfant...

Avant d'être autorisé au mariage, tout M'pangwe doit savoir citer par cœur les noms de ses ancêtres, mais il a si nombreuse lignée que généralement je suppliais qu'on m'en tienne quitte. A n'en pas douter, le M'pangwe descend d'une race qui doit avoir existé avant les Egyptiens.

Pendant nombre d'années je fumai le tabac M'pangwe et comme il me semblait infiniment préférable à aucun autre je me suis souvent demandé s'il n'était pas indigène au sol comme le café sauvage, le sucre et beaucoup d'autres plantes. Lors donc,

je me posai la question : Sir Walter Raleigh a-t-il été le premier introducteur du tabac en Europe?... Il se peut, mais pour ce qui est du reste du monde, j'ai mes doutes.

Je quittai le pays Akoba. La tribu la plus proche est celle des Okandas qui tient le bord Sud de la rivière. Le pays Okanda est tout en *itovis* ou plaines en lesquelles vivent de grands troupeaux de bétail sauvage ou *nyari*. On y trouve aussi quelques petits buffles dont les cornes ou couronnes au sortir des tempes pointent tout droit, ce qui les fait grandement craindre des chasseurs solitaires car ils chargent souvent à première vue en valsant en rond comme les chevreuils.

La rivière Elim coule au sud de l'Ogooué, c'est celle que suivit le comte de Brazza. Il remonta cette rivière et ensuite traversa le désert Elim où il fut attaqué par les habitants. Ceux-ci vivent surtout de riz, de fourmis. Ils ramassent ces œufs dans les petits monticules ou fourmilières qui sont innombrables.

Comme de Brazza était pourvu d'une petite mitrailleuse française et avait sous ses ordres des soldats français et sénégalais armés du « Fusi Grass [1] » il n'eut pas de difficulté à les faire fuir.

Pendant le temps qu'il préparait cette expédition il demeura chez nous à Adimango et nous devînmes fort bons amis.

CONVERSATION.

« ...J'ai raconté quelque peu de bataille cette fois. Ça ne peut guère être évité dans un livre dont la vérité fait le fond. Mais il ne vaut rien, Madame, de le trop remplir de récits de sang versé... faut en supprimer. Si on en met trop, ça ne signifie plus rien... pas littéraire. Quand on a vu ce que j'ai vu dans mon jeune temps on n'a point désir de tout raconter sans rater une virgule. Les gars qui ont été à la guerre n'en veulent point parler, de même... je n'ai aucune envie d'insister sur ce que

1. Fusil Gras.

l'œil et le cerveau n'oublieront jamais... faut laisser ça aux petits bonshommes qui feuillettent la mythologie des pays exotiques où ils n'ont point été et qui écrivent leurs scènes sanglantes au son des cloches de Bow-Street... Dame, instinct naturel de l'homme... si on ne voit pas couler le sang, faut en rêver...

« En longeant les « itovas », Madame, j'aurais pu écrire un livre sur les animaux que j'ai vus là-bas, heureux selon le plan que la Nature a tracé pour eux. Les natifs ne les tuent point sans raison, mais uniquement pour subvenir à leur nourriture... Quand je suis au bord du sommeil ou sur le point de m'éveiller, je revois ces créatures s'ébattant joyeuses comme au temps où nous les contemplions... C'était l'Afrique, Madame, telle que la Nature l'a modelée. Et, croyez-moi, lorsque l'homme détruit la Nature, c'est bientôt son tour de s'en aller... Sûr. Le monde stérile le dévorera... C'est de la veine que les tribus cannibales aient, pendant si longtemps, préservé les éléphants de l'atteinte de ces chasseurs de gros gibier, ainsi qu'on les nomme... Clique équatoriale de coupeurs de gorges, gaspillant la vie sauvage afin de faire ce qu'ils appellent « un beau tableau »!... Tant que les cannibales sont là, les éléphants ne manqueront point... ils ne tuent jamais pour s'amuser... pour manger seulement et n'ont point l'enfantillage de ces ducs et colonels qui comptent les têtes qu'ils abattent, tout comme nous comptions nos billes en Lancashire... Le cannibale vit comme le lui a enseigné la Nature : « Ne tue que pour manger... garde la moralité de tes femmes... ne tiens aucun homme en esclavage... contente-toi de ton côté de la rivière et ne porte pas le regard vers l'autre bord. »

« Oui bien, je les vois les éléphants, allant de leur marche balancée... ou faisant leur paisible sieste là où rien ne pouvait leur causer d'alarme à moins que ce ne soit quelque souris trottant sur un tronc d'arbre. Ils étaient aussi effarés à la vue d'une souris que peut l'être une jolie femme!... J'ai vu, parmi des éléphants endormis, une petite chose de rien du tout semer la panique de désordre dans un troupeau entier... Tous barrissant et plongeant! L'éléphant est extrêmement soigneux de la façon

dont il dispose sa trompe pendant le sommeil. Il aime à la tenir roulée et posée sur quelque chose de façon à ce qu'elle soit protégée des petites bestioles. Sa trompe, c'est son existence, faut qu'il en prenne soin comme un violoniste de ses doigts! Dame, il est tout aussi intelligent que la moyenne des humains...

« ...Souvent, je rigole bien en moi-même quand je pense aux ânes de Brazza chassant tout un village devant eux. Les « biches de l'homme blanc », qu'on les appelait. Hi han! Hi han! c'était, sûr, spectacle comique! On venait juste de les débarquer, un grand meeting de bourriques et de bourriquots amenés en deux charges de bateaux. Hi han! qu'ils faisaient, et pétaradaient comme les plus fringants des poulains... Tout le village détalait devant eux... et bon train! Hé! ces bourriquots ont fait plus pour la conquête qu'une pénétration par les armes! Ils ont mis l'épouvante chez des gens qu'une troupe d'éléphants n'auraient point effrayés. C'est la voix qu'a fait ça! Hi han!... Quelqu'un dit que c'était des lions et tout le monde de courir plus vite! On ne savait rien des lions dans ces pays, excepté ce que les esclaves venus de loin en avaient raconté. Ces ânes, tout comme des humains, galopaient de plaisir, à sentir de nouveau la bonne vieille terre sous leurs sabots! Devant eux, des guerriers valeureux s'enfuyaient, pleurant à grosses larmes. Dame, c'était pour sûr l' « Heure des Anes »!

« ...Après une petite échauffourée comme celle que j'avais eue avec les Oshebas, il pleuvait des rapaces; les éperviers sacrés des M'pangwes. Ça picorait les os des blessés... C'est si dédaigneux, que ça n'attend point la mort. Un pauvre type, revenu à lui, s'aperçut qu'un épervier lui avait arraché l'œil. Il bondit... il allait et venait, tenant son orbite vide. Quand il tomba, je tirai sur lui pour le délivrer de sa misère. La pitié, sûr, rend l'homme insensible en de pareils moments. Les docteurs-sorciers sont habiles, mais y a des choses qu'il vaut mieux ne point guérir, non, même pas par ces soi-disant experts de Harley Street. C'est alors la poudre et le coup de fusil qui sont les meilleurs médecins...

« Ces sorciers ! Je suis un humanitariste et j'aime à mettre mon savoir au service du monde. Y a certaines choses, là-bas, qui devraient être connues : cette fève de Calabar qui guérit l'hydrophobe guérit aussi les piqûres de serpent, dit-on, et d'autres formes d'empoisonnement du sang. Les sorciers cautérisent fort habilement de même, dans les cas de piqûres de serpents. Ils remplissent une pipe, bien pleine de tabac, la chauffent au rouge à force de souffler et vous collent ça sur la plaie, puis ils sucent sans arrêt. Ça tire le poison et cautérise tout ensemble. Puis il y a la guérison par le moyen du poulet, si on en a un sous la main. On plume un endroit de la poitrine du poulet et on fait une légère écorchure dans sa chair, on l'applique sur la morsure du serpent en appuyant fortement. Le poulet crèvera bientôt, alors on en prend un autre. Celui-là est bien capable de crever aussi, mais le troisième ne crèvera point. Il sera quelque peu endommagé mais se remettra... et le patient sera guéri.

« ...Dame, la Nature a répandu un peu de l'ingéniosité de l'homme jusque sur les races les plus sauvages... c'est pas tout réservé à Piccadilly ! »

CHAPITRE XVIII

Je mis tout mon soin à faire cartes et sondages, car après avoir porté l'attention nécessaire aux diverses routes, je conclus que la seule qui pût être de quelque utilité au point de vue commercial était la grande piste des Ivoires, et il me parut que la clé de cette route importante devait être une île qu'on appelait l'île d'Isange. Elle était située à 20 milles environ ouest d'Accota, commandait la rivière ainsi que la haute route menant vers l'intérieur le plus inconnu de l'Afrique équatoriale, et parcourait le pays habité par les Oshebas et les barbares, tribus du centre lointain. C'était la voie la plus usitée en ces temps par les sauvages chasseurs d'ivoire.

Les premiers orages et les pluies de saison commencèrent, je redescendis donc la rivière de façon à être prêt à piloter de l'embouchure les steamers quelconques de nos compagnies qui se trouveraient arriver. Mon expédition avait été magnifique et il me tardait maintenant de rentrer faire rapport de mes travaux.

Le voyage de descente fut facile car nous étions grandement aidés par le courant et bientôt nous campâmes pour le soir en face de l'endroit où avait eu lieu notre bataille avec les Oshebas.

La nuit se passa paisiblement et nous nous réveillâmes dès l'aube avec l'intention de visiter la première des villes Okelly que nous espérions atteindre vers l'heure du déjeuner. Comme il n'y avait pas de bois flottant pour le feu, le long des bancs de

sable, nous mîmes à la rame de bonne heure après avoir pris un casse-croûte et bu le coup du matin, mais, sur les neuf heures, nous nous sentîmes l'estomac creux; nous choisîmes donc un endroit ombragé sur le bord de la rivière près d'un grand arbre à large ramure afin d'y déjeuner à l'ombre. La pirogue fut amenée à la rive, mais nous ne l'avions pas encore amarrée que nous étions canardés à bout portant par une bande d'Oshebas et que je recevais une mauvaise blessure au poignet, faite par une sagaie lancée d'embuscade.

Nous fûmes pris absolument par surprise et plusieurs de mes hommes furent blessés de coups de feu. D'un bond, les Cammas, armes en main, atteignirent la berge et commencèrent à tirer. Je voulus suivre, mais deux Oshebas me sautèrent dessus. Je descendis le premier d'un coup de revolver tandis que l'autre braquait son fusil. J'empoignai le canon comme le coup partait et l'envoyai promener de côté.

Je sautai alors en arrière et tirai de nouveau, mais ma gâchette refusa usage, elle était enrayée par quelques grains de gros sable ramassés en atterrissant alors que je tenais mon fusil de la main non blessée. L'Osheba était un grand gaillard, leste et souple. De la crosse de mon fusil je le frappai carrément sur le nez qui fut mis en bouillie. Il tomba mais se releva vivement, brandit son poignard qui était barbelé près de la poignée et rattaché, ainsi que je le vis, par une courte courroie. Je me trouvais alors entre lui et la rivière. D'un formidable bond il s'élança dans l'eau. Je me précipitai à sa suite, mon couteau de chasse tiré, et comme l'endroit était profond, je plongeai au-dessous de lui. Pendant qu'il se débattait à la surface je le frappai à coups redoublés avec mon couteau de chasse jusqu'à ce qu'il cessât de bouger. Je le tirai alors sur le banc de sable mais il avait son compte...

Je me sentais affaibli car j'avais reçu deux mauvaises blessures, la dernière me traversait la main, c'était une grave blessure de coup de feu qui m'avait presque emporté le pouce.

J'étais épuisé de perte de sang. Presque aussitôt Iwolo arriva

et, voyant mon état, apporta le petit coffre à pansements et la flasque d'eau-de-vie. Il se mit à me serrer le bras dans un bandage tandis que l'eau-de-vie me ravigotait.

Les hommes revinrent alors, apportant plusieurs fusils Oshebas et des trophées, car ils avaient poursuivi les ennemis et tué raide quatre d'entre eux. En comptant mon grand gaillard et son camarade du banc de sable, ça faisait six tués plus quelques blessés. Six de mes hommes étaient amochés mais aucun n'avait reçu plus mauvais coup que moi-même.

La pirogue fut amenée, nous bûmes une nouvelle rasade et après avoir été emmitouflés d'emplâtres à la drogue d'Iwolo ou au « Baume des Frères », nous nous laissâmes aller au fil du courant. J'avais retrouvé mon automatique à six coups ainsi que les deux fusils Oshebas. Nous suivîmes alors l'autre bord de la rivière car trop de trafiquants et de pauvres hommes de pirogue avaient déjà été abattus par ces cannibales belliqueux.

Nous arrivâmes ce même après-midi au village Okelly, là où mon gorille avait été enterré, et fûmes bien reçus de tous, à cause, surtout, de notre nouvelle victoire sur leurs ennemis les Oshebas. Le vieux chef n'en pouvait trop faire pour moi et je fus bientôt confié aux soins d'Iwolo. Je saignais encore, mais il cousit de neuf points ma longue blessure faite par la sagaie, tandis que chacun s'occupait à retourner les vieux bouts de bois pour attraper des criquets noirs. On pince le corps du criquet pour faire sortir la matière blanche et cette matière sert à panser les blessures graves. On les lave préalablement à l'eau très chaude puis on les entoure d'icundo, coton qui se trouve sous l'écorce d'un arbre, de façon à obtenir de la chaleur. Le traitement fut répété trois ou quatre fois par jour. La blessure se referma au bout d'un certain temps et peu à peu se cicatrisa, mais le pouce ne repoussa jamais. Et j'étais jeune... j'ai un pouce toujours plus court que l'autre.

Je laissai le gorille chez le vieux chef, car j'étais certain de revenir, ce qui lui fit grandement plaisir. Nous passâmes une agréable soirée et après que nos blessures eurent été pansées

nous continuâmes à descendre le courant et atteignîmes Samquite tard ce soir-là, car nous ne nous hâtions pas, mais observions sur la rivière les effets de la crue.

A Samquite, j'appris du vieux papa Yusuff, le légionnaire sénégalais, les nouvelles de la guerre d'Apaque. D'après Yusuff, ni les Apaques ni les M'pangwes n'avaient beaucoup souffert quoiqu'ils eussent gaspillé bien de la poudre, ce qui faisait aller le commerce. Nous racontâmes à Yusuff nos deux petites batailles avec les Oshebas. C'était, dit-il, de sales bougres qui donneraient bien du mal au gouvernement français si on ne les tenait d'une main de fer, mais ce ne serait qu'une affaire de temps. J'en doutais fort, et comme rien d'important ne fut jamais fait, de mon époque, pour venir en aide aux trafiquants, je me demande si le gouvernement ne pensait pas que ce serait argent perdu que de s'en faire à propos de ces sauvages errants.

Nous bavardâmes tard dans la soirée et quittâmes Samquite pour le pays d'Apaque de bonne heure le lendemain matin.

En arrivant à Apaque nous fûmes reçus avec enthousiasme. Nous étions enfin comme chez nous, notre bon « chez nous ». Le chef rit de tout son cœur en voyant notre troupe si bien rafistolée et se montra fort satisfait lorsque je lui décrivis le magnifique pays plein de gibier que les Okotas avaient quitté à cause des maraudeurs Oshebas. Il dit qu'il verrait à ce que cette région devînt sa propriété car il avait barre sur le chef suprême d'Engella. Ce serait un fameux pays pour sa peuplade qui se multipliait rapidement. Il fallait, ajoutait-il, l'enlever à ces cannibales, dût-il aller lui-même les en chasser! Ces gens devraient, en tout cas, rester de leur côté de la rivière et n'être jamais autorisés à la traverser car ils étaient dangereux et causeraient sûrement de grands tracas si on les y laissait prendre pied fortement. Il verrait à tout cela immédiatement et enverrait de suite un de ses sous-chefs à Engella en vue de cette opération.

CONVERSATION.

« Je vais revenir bientôt aux affaires d'amour... si ça peut être appelé ainsi. Mon vieux camarade de collège faisant des milliers de lieues pour jeter un regard sur une jeune Anglaise infortunée! L'aventure... voilà ce qui lui plaisait. Et pour ça, l'argent peut venir en aide.

« Excusez-moi si je mets en avant l'idée que cette histoire de Lola D... doive être quelque peu mise en relief par le récit de mes aventures de trafiquant. L'un aidera l'autre...

« Je crois que je vous ai conté comment j'avais pris le rubis. Je me suis souvent demandé ce qu'était ce cristal blanc... trop gros pour être un diamant. « Feu et Eau », m'ont dit les prêtres « Sang et Esprit ». Oui bien, peuple de poètes! C'est seulement dans les villes comme celle d'ici que vous ne trouverez point de poésie. Le cannibale lui-même en est imprégné... c'est un don de la Nature. Qu'est-ce que la poésie sinon des restes de superstitions? Lorsque c'est un cannibule qui parle de Sang et d'Esprit nous disons qu'il est superstitieux. Si c'est un chrétien comme vous et moi, on appellera ça poésie... Lord Tennyson était un poète, mais il n'y a pas grande différence, en somme, entre sa formation et celle de ces prêtres qui s'imaginaient que deux pierres étaient du feu et de l'eau. Encore un millier d'années et les sauvages gardiens de Lola trousseront des odes, des panégyriques pour vieux copains de collège et ainsi de suite. Je me laisse dire qu'ils ont déjà des cartes de visites en Côte d'Ivoire!... Quoi qu'il en soit de cette chose-là, je préférerais accomplir le rite de la canne à sucre avec un sauvage que de recevoir sa carte de visite imprimée à Oxford ou à Londres!... Egbo vous prête assistance, autrement comment serais-je ici aujourd'hui? Regardez mon pouce. Egbo l'a guéri. Ce gars a été près de m'avoir, ce jour-là! C'est la première fois que j'ai eu plaisir à voir mourir un homme... Nous l'examinions et faisions nos réflexions sous son nez amoché... il était étendu au bord de l'eau...

« Dame, j'ai nagé sous lui et mis son bordeaux en perce

assez bien pour attirer au repas toute une trolée de crocodiles! Le crocodile ne veut manger que lorsqu'il hume le sang... lui faut l'apéritif pour qu'il se donne la peine de manger... mais une fois qu'il vous tient il devient un vrai cochon, l'odeur du sang lui monte à la tête, comme on dit. Et il vous cramponne ferme, la Nature ayant voulu que deux de ses dents lui poussent en hauteur, à travers le nez. Il est capricieux aussi pour sa nourriture, n'y tient pas quand c'est trop frais. L'entrée de sa caverne est toujours un peu au-dessous du niveau de l'eau, alors il plonge et regrimpe vers un endroit sec. Fameux instinct de défense contre les importuns, qui le fait ainsi agir. Il attend sa viande jusqu'à ce que le processus de la Nature l'invite à manger... Un véritable cochon! Les indigènes prétendent que sa croissance ne s'arrête jamais. Dame! Il est vert-olive au temps de la chasse, jaune quand le poisson commence à frayer.

« Un jour, Cecil Rhodes a couru grand risque d'être mis au lardoir dans le garde-manger d'un crocodile. Je venais de faire de l'eau-de-vie de figuier de Barbarie dans le fond de mon entrepôt, à Rhodes. Voilà Cecil Rhodes qui s'amène avec un de ses amis pour pêcher quelque peu. L'autre, c'était le colonel*** Ils arrivèrent dès avant midi et rien ne put les tenir d'absorber de cette eau-de-vie nouvelle. Ils voulaient quelque chose d'inédit, qu'ils disaient, et ne m'écoutèrent point quand j'assurai que ça leur ferait un drôle d'effet, cette eau-de-vie ayant besoin d'être attendue. Ils en emportèrent une bonne quantité avec leur repas dans un bissac, et mon boy les mena à l'endroit de la rivière où ils pourraient faire bonne pêche. Il y avait là un joli rocher plat à quelque vingt pieds de la rive, pas plus d'un pied de haut et de la belle eau profonde tout autour... Je ne pensai plus à eux jusque vers les deux heures et demie, lorsque mon boy arriva tout courant et disant que si « les Baases » continuaient de dormir le crocodile ne manquerait pas d'arriver. Il avait enlevé une femme de dessus ce rocher la semaine précédente et pourtant elle était toute éveillée, occupée à laver du linge! Je descendis à cheval vers l'endroit, pour voir ce que ça signifiait, et là,

je vis Rhodes et l'autre type profondément endormis... ivres-morts tous deux... et la face cramoisie. Ils auraient pu attraper quelque insolation, couchés comme ça... sans compter le crocodile... pleins d'alcool qu'ils étaient. Ils avaient tous deux laissé leurs lignes dans l'eau, un poisson s'y était pris et éclaboussait l'eau sur l'un d'eux. Ils ne s'en doutaient point...

« Nous les avons fait mettre dans le bateau et porter au fond de mon entrepôt. On les coucha sur un lit de fourrage pour y dormir tout leur saoul. Je parie bien que depuis ils n'ont point approché d'alcool de figuier de Barbarie... Des têtes comme des boulets de canon, qu'ils avaient, quand ils se sont réveillés... et malades aussi. Rhodes fut rudement étonné quand il vit où il se trouvait. Ce n'était pas homme qu'on attrapait souvent à faire la sieste, mais un gaillard qui cherchait toujours les choses extraordinaires. Il ne pouvait détourner ses mains de dessus quelque chose de nouveau, que ce soit alcool de figuier ou lion à la jambe de bois, comme celui qu'il acheva à Honest John. Un vrai gosse dans un magasin de jouets, Rhodes!

« Honest John, c'était le premier Juif de Rhodes... bon tireur aussi, pour un Juif. La Nature a privé le Juif de la joie de la vie. Il préfère vendre l'ivoire que tirer l'éléphant et il aime mieux tirer l'éléphant que de se donner le plaisir de contempler les magnificences de la Nature. Le premier Juif à Rhodes comme Joseph fut le premier en Egypte. Joseph était devenu haïssable à ses frères et, suivant la coutume du pays, ils le vendirent comme esclave. Ce fut le premier d'Israël à s'installer en pays étranger et ensuite à y faire venir sa famille pour l'y établir aussi.

« Oui bien, un brave type, Honest John... Il se mit en route pour une longue tournée vers le Tanganyika, emmenant un boy avec lui. Il faisait de la prospection, comme de juste. Mais il vint à mal avec les natifs et s'en fallut de peu qu'il n'y laissât la vie! Dame! Il regardait les choses en face, Honest John... Et quand il rentra à Rhodes il avait l'air de Crusoé avec l'homme Vendredi! Tout en guenilles, pas de souliers aux pieds et d'hor-

ribles plaies partout sur le corps, à force d'avoir eu soif et faim! Il reparut un jour que Cecil Rhodes et Karl Peters se trouvaient quelque part par là. Karl Peters le regarda de haut en bas et se détourna sans un mot de bonté, les indigènes crurent qu'il était devenu fou ou le prirent pour quelque espèce de sorcier parce qu'il cherchait toujours des punaises sous l'écorce des arbres, dans le fumier du bétail ou l'eau des mares. Mais Cecil Rhodes était d'une autre nature. Il adorait la lutte et les types qui bataillaient pour eux-mêmes. Dame, lui et Honest John avaient été façonnés de même manière par la main de la Nature...

« Il lui donna cinquante livres, de sa poche, pour se remettre à flot et lui fournit un nouveau fonds de commerce.

« Notez bien, pourtant, quoique généreux Rhodes n'était rien de plus qu'un homme. Il avait un sacré tempérament, comme on dit, si vous m'excusez, Madame. En ça, un héros n'est rien de plus qu'un homme. Nelson n'obéissait-il point aux exigences de la Nature, même au plein de sa renommée? Napoléon, aussi se montrait difficile en fait de femmes...

« Et après avoir donné à un type le moyen de conquérir un morceau d'Afrique, Rhodes ramassait ce qui se trouvait sur son chemin, que ce soit mon alcool de figues de Barbarie ou la fille d'un chef. Dame... toujours sur le qui-vive, Rhodes.

« Mon métier lui aurait plu, tout, sauf ce type Gibson, mon métier lui aurait plu... Ce n'était qu'un gamin, quand il est arrivé au début, mais plus âgé que moi lorsque j'ai eu le pouce raccourci par ce gaillard aux dents limées, pommettes accentuées et le reste. Il m'a pris par surprise. La perfidie vous met un gars en fureur et la fureur vous rend fort... Y a des choses dont on se souvient... entre autres, du premier type qu'il vous a fallu tuer... Dame, je me réveille des fois, et me semble encore que nous nous débattons dans l'eau...

« Tout de même, à regarder en arrière le panorama de mon existence, quoi, m'est avis que je me suis montré compatissant... »

CHAPITRE XIX

Mbalwami, « mon oncle Apaque », ainsi qu'on l'appelait, était bien le sauvage le plus intelligent avec lequel j'aie jamais été en contact. Il était roi par son propre droit.

Comme tous les jeunes, j'éprouvais le besoin de l'amitié. En Apaque, je trouvais ce qu'il me fallait, il m'aimait vraiment et aurait donné sa vie pour moi, sans nul doute; et moi, j'en aurais fait autant pour lui, car j'étais de nature romanesque. Seuls au monde, les hommes environnés, nuit et jour, de dangers continuels peuvent comprendre ce genre d'affection, eux seulement se rendent parfaitement compte de ce que signifie la joie du revoir. Alors, parfaitement libérés temporairement de tout souci, ils se sentent doublement en sécurité, protégés qu'ils sont par leur mutuelle force.

Apaque s'enchantait à me voir passer en revue ma petite armée de vingt-neuf fusils. J'avais harnaché ces hommes de vieilles tuniques et de képis du 1er Lanciers, provenant d'une vente importante de vieux équipements militaires, arrivés en Côte Ouest dans de grands tonneaux et barils qu'on réexpédia ensuite en Angleterre, chargés de caoutchouc. Je choisis, naturellement, ce qu'il y avait de mieux et comme je connaissais fort bien la manœuvre pour l'avoir apprise au collège, j'eus grande fierté à mettre ma petite armée en parfaite condition. J'insistais sur la bonne tenue des armes.

Le vieux chef s'exclamait continuellement : *Va bue* (« Ça va bien »), alors que je donnais les ordres en anglais : « Par quatre! sections à droite! sections à gauche! Arme sur l'épaule. En bataille, marche! » etc. Apaque exultait d'enthousiasme et insistait pour que ses porteurs de sagaies se missent en ligne, alors il essayait d'imiter les termes de commandement en anglais. Je lui fis cadeau d'une belle tunique militaire et d'un sabre, il s'en parait et donnait les ordres les plus comiques et qui vraiment ne signifiaient rien. Quand il avait fini de s'amuser, alors il hurlait : « Rompez! » ce qui était toujours bien compris.

Je me rendis compte que ces parades devenaient un bon moyen de réclame quant à la vente de ces effets d'équipement. Les indigènes, et surtout les Cammas, se montraient fort amateurs de ces revues après lesquelles chaque gars pliait sa tunique et la rapportait au coffre où toutes se conservaient toujours propres.

Après avoir dépassé le village d'Apaque, la rivière s'élargit et le niveau de l'eau sur les bancs de sable s'abaisse graduellement. Au soir tombant, nous aperçûmes clairement les indigènes combattant dans les dunes, mais ils suspendaient toujours les opérations à notre passage et, les uns et les autres, Okellys et M'pangwes, nous acclamaient comme nous descendions le courant.

Nous arrivâmes tous en bonne forme à Adimango, un matin de bonne heure, et de nouveau, nous sentîmes bien chez nous. Le courrier d'outre-mer venait juste d'arriver et j'eus le grand plaisir de recevoir les nouvelles des miens et de connaître les faits et gestes de mon ami, le petit Pérou. Nous étions tous absorbés par notre lecture lorsqu'on vint nous dire qu'un des garçons-missionnaires venait d'être capturé et était déjà sur le chemin de l'exécution parce qu'il avait prêché contre l'Isoga d'un village proche. Le docteur chargé de la Mission américaine apprit la chose juste à temps pour sauver le garçon. Réunissant ses gars, le courageux docteur rama vers le village dans lequel le garçon était emprisonné. Il alla d'un trait vers le Temple des Crânes et, revolver au poing, délivra la victime. Les

indigènes furent tellement abasourdis qu'un vieil homme blanc osât entrer dans leur sanctuaire qu'ils ne firent rien que montrer leur ébahissement. Ceci donna loisir au docteur de pousser son bateau au milieu du courant et tandis que, de la rive, les indigènes tiraient sur lui, il faisait force de rames vers la station de la Mission. Il s'en sortit sans dommage! Ce fut un acte audacieux et, après cet épisode, le vieux docteur de la Mission presbytérienne fut toujours considéré comme un héros. Il avait sauvé le garçon d'une mort terrible et risqué sa vie pour lui.

Le comte de Brazza, l'explorateur, devait venir chez nous au printemps ainsi que plusieurs autres visiteurs. La crue de la rivière n'avait pas été suffisante pour permettre le voyage à un vapeur, les eaux restaient basses et les transactions étaient arrêtées. Je fis cependant mes préparatifs pour mon expédition vers la mer et les lacs, après avoir discuté les diverses affaires qui devaient être traitées aussitôt que la rivière monterait, ce qui pouvait arriver d'un moment à l'autre et ce qui eut lieu en effet. La pluie tomba de façon inattendue sur les deux rivières, il en résulta une crue régulière. Les bancs de sable disparurent comme par enchantement, et tout fut branle-bas et bousculade. Je partis pour la mer ce même soir, allant au-devant du premier steamboat quelconque arrivant du Gabon. Je devais le piloter en remontant la rivière jusqu'à notre port commercial d'Adimanango.

Le *S. S. Pioneer* était le premier bateau attendu à Angola. Il me fallait le mener à Adimanango puis aux Rapides de Samba sur la rivière Anjuni. Toute une expédition. Il me tardait d'avoir l'occasion de prouver l'exactitude de mes cartes et chartes. Je dois dire que notre prospérité future en rivières dépendait toute de la justesse de ces cartes. Gibson était aussi soucieux que moi d'en faire la preuve; aussi, d'un consentement mutuel, descendis-je le courant, fort confiant que tout irait bien.

Je fus très fêté au départ par Herr Schiff comme par Gibson. Quoique ma main gauche fût encore en mauvais état, elle se guérissait gentiment peu à peu.

Mon premier arrêt fut pour Efanginango, là où j'avais tué

l'éléphant solitaire. Nous eûmes l'impression de nous y sentir comme chez nous. En quittant le vieillard je poussai vers le lac Azingo que j'atteignis en temps voulu et trouvai toutes choses satisfaisantes. Après avoir vaqué aux affaires et expédié le courrier d'outre-mer, je me dirigeai vers le village de Lola. Là, certes, j'avais des affaires d'importance !

Les sorciers et Lola vinrent sur la berge nous accueillir et, comme de juste, je fis de mon mieux pour me rendre agréable. Le vieux chef-sorcier avait un tas de choses à me raconter et, tandis que nous bavardions, je l'invitai à boire un coup ainsi que ses compagnons, ce qu'ils firent copieusement. Ils se sentirent bientôt tout à l'aise. Je leur demandai naturellement de faire le nécessaire à la Josh-House car je désirais prononcer un vœu important et étais prêt à bien payer, quelle que soit la faveur que m'obtiendrait la cérémonie. Ils furent fort satisfaits et annoncèrent bientôt que tout était prêt. Moment grave pour moi, car j'avais l'intention de ne sortir qu'avec le rubis, à tous hasards.

Je vis, au premier coup d'œil, la position des fakirs masqués. La prêtresse était charmante, plus belle que je ne l'avais encore vue. J'appelai le premier chef et fis déposer devant lui les présents apportés pour Lola, ainsi que pour lui-même et les autres assistants, puis je saisis le rubis, m'inclinant profondément tout en simulant une petite douleur à la blessure de ma main gauche que j'élevai suffisamment pour cacher l'action de mon active main droite.

La ruse réussit admirablement, le rubis glissa dans ma poche droite tandis que je tenais la pierre fausse à la main et tout eut l'air parfaitement naturel. La baguette magique s'abaissa alors et mon vœu fut exaucé parmi les clameurs étranges poussées par les esprits, qui, assura le grand chef, se montraient fort satisfaits... Et je l'étais aussi..

Les présents furent enlevés et j'allai comme d'habitude entendre la musique du Ugombi. Je me sentis plus tranquille lorsque j'arrivai au village où me rejoignirent bientôt les fakirs de la Josh-House. Nous nous divertîmes en compagnie du chef et

de ses gens qui bavardaient gaîment. Puis vint Lola et je lui donnai les robes, souliers, etc., qui lui avaient été envoyés par Petit Pérou. Elle en parut très aise. Je causai avec elle, moitié en M'pangwe et moitié en anglais, et nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde. Le vieillard se montra particulièrement reconnaissant ainsi que les assistants. Je les quittai après leur avoir fait quelques autres cadeaux et ils convinrent tous que j'étais le meilleur d'entre leurs fidèles et qu'ils feraient tout leur possible pour éloigner les mauvais esprits qui essaieraient de me nuire. Je promis de revenir car je devais souvent passer de ces côtés-là, et je le fis.

Je ne crois pas que la substitution du rubis ait jamais été remarquée, en tout cas on ne me manifesta rien à cet égard et j'ai toujours été bien reçu lors de mes visites. Je pris soin de cacher le rubis dans le coffre-fort jusqu'à ce que l'occasion se présentât de l'expédier à Petit Pérou. Il arriva d'ailleurs sain et sauf et sa valeur dépassa de beaucoup ce que j'avais imaginé. Il fut expertisé par Tiffany, de New-York, et par Hatton Garden, de Londres. L'évaluation américaine fut de beaucoup la plus élevée.

Notre expédition vers la mer eut lieu sans incidents et comme l'eau continuait de monter j'étais certain de pouvoir mener le steamer au moins aussi loin que les Rapides de Samba. Tous mes calculs et travaux furent à la hauteur de nos prévisions et même les dépassèrent.

Le premier vaisseau qui montra son panache de fumée fut le steamer à palettes *Pioneer*, grand vapeur de rivière capable de naviguer huit pieds d'eau. Lorsqu'il traversa la barre et arriva en vue de la tombe de D..., je montai à son bord. Le capitaine, qui était nouveau, se montrait fort nerveux, et comme il insistait pour jeter la sonde, je lui dis que je me trouvais dans l'exercice de mes fonctions comme pilote de la Compagnie et que, s'il persistait dans son entêtement, je l'enfermerais dans sa cabine et prendrais sur moi les responsabilités de mes actes.

Entendant cela, il resta stupéfié et voulut parlementer, je me

sentais insulté et lui mis le marché en main : le bateau serait sous mon entière responsabilité ou bien sous la sienne; s'il voulait le piloter lui-même, libre à lui. Là-dessus il mit les pouces et me dit qu'il lui était pénible de céder à quelqu'un qui semblait si jeune, car la cargaison avait grande valeur. Je ne pus que rire et montrer mes papiers: Pilote en fonctions. Alors les vieilles palettes battirent l'eau à nouveau. C'était un fameux bateau et je le menai vers Angola à une allure de record.

Le capitaine, alors, devint fort jovial, et comme j'étais toujours en très bons termes avec le chef indigène et, en somme, avec tout le monde, il se mit à me faire ses confidences, me parla de sa vieille brave femme à la maison et me montra les photos de ses filles. Il était très communicatif comme tous les gens de Liverpool et, avant longtemps, nous devînmes tout à fait copains, surtout lorsqu'il s'agit de descendre aux diverses escales. Je me faisais obligation stricte de déployer des forces militaires. Il comprit bientôt que c'était indispensable dans un pays de piraterie, d'esclavage et de meurtres. Comme ce vieux loup de mer remarquait ma main bandée et plusieurs de mes hommes encore embobelinés de pansements, il se rendit compte que, pour un gars, ce pays est plein d'aventures fantastiques.

Le sauvage Ogooué me parut toujours être le fleuve le plus périlleux à la vie humaine et bientôt le vieux capitaine pensa tout comme moi.

A Angola, j'embarquai quelques tonnes de farine pour la nourriture des hommes et une provision de beau bois. Après deux jours d'arrêt, le vieux *Pioneer* en mettait un coup à remonter le courant jusqu'à la ville d'Isoga où je m'arrêtai quelque peu pour faire, comme de juste, un autre vœu.

Là, je me rendis compte que la rivière baissait rapidement par suite de l'arrêt des pluies à l'intérieur du pays. J'expliquai au capitaine qu'en cette région nous courrions des dangers, ayant le chef Isogi d'un côté et Rengogu de l'autre, tous deux notoires pirates de rivières. L'endroit était tel, ajoutai-je, que nous ne pourrions nous permettre d'y coller longtemps, surtout avec une

cargaison de valeur. S'ils nous voyaient en panne, ils nous attaqueraient immédiatement : « Et alors? dit-il... — Et alors, dis-je, s'il nous étrillent, nous n'aurons plus besoin de conseils de personne car, si nous perdons, nous serons tous morts! — Perdons quoi? demanda-t-il. — Le combat, de bout en bout! » répondis-je. Le bateau commençait à toucher le fond. Bientôt nous effleurions les bancs sablonneux, encore que la pression fût à bloc. La rivière baissait toujours et nous nous enlisions bel et bien en plein courant!

C'était le soir, juste après le coucher du soleil; on essaya de tous les moyens pour remettre le bateau à flot, mais sans résultat, nous étions échoués!

Je fis appel à tous mes hommes ainsi qu'à mon général Iwolo et nous mîmes rapidement le bateau en état de résister à l'attaque qui se déclencherait certainement. Et donc, le vieux capitaine réunit toutes les armes défensives qu'il possédait, environ vingt vieux snyders, on tendit le filet de poupe, on fit tout le possible.

Renchoro et Iwolo semblaient croire que nous passerions une tournée à n'importe quels assaillants et, comme de juste, je le pensais aussi. L'occasion ou jamais de ne pas penser à la mort.

L'équipage du bateau n'était formé que de manœuvres ; aussi comptions-nous très peu sur eux, bien qu'ils eussent l'intention de combattre de leur mieux. Le mécanicien, un demi-sang nommé Davis, accoupla alors deux tuyaux de pompe afin de lancer de l'eau bouillante sur quiconque essaierait d'aborder, tandis qu'Iwolo et moi, fusil en main, empilions les marchandises de Manchester de façon à former un cercle et décidions de tenir le coup à l'arrière. Armé d'un automatique à six coups et d'un coutelas, le vieux capitaine semblait soucieux, mais je l'eus bientôt mis de bonne humeur en dévidant des contes.

Nous étions prêts à toute éventualité lorsqu'une pirogue vint nous accoster; elle portait Lola, le chef des prêtres et une couple

de ses sorciers. Lola m'interpella la première, elle était agréablement habillée des vêtements européens que je lui avais donnés et parlait d'une voix ferme. Je distinguai : « Venez parmi nous immédiatement, vous recevrez protection, sinon vous serez attaqués et périrez sûrement. » Elle me regardait droit dans les yeux en parlant et insistait pour que je la suive sans retard. Je commençai par la remercier, mais lui dis que j'avais une surprise en réserve pour quiconque aurait désir de la connaître! Elle sourit : « Soyez raisonnable, dit-elle, ils ne veulent point vous tuer, je verrai à cela, mais votre bateau est échoué, ils sont prêts à vous attaquer et je vous offre une chance de salut, venez avec moi. » Je l'assurai de ma reconnaissance; toutefois je ne pouvais quitter le bateau, je l'avais mis en péril et l'en sortirais. Elle n'ajouta plus rien, mais je remarquai, en ses yeux bleus, la brume humide d'une larme. Je lui fis de la main un signe d'adieu, nous n'échangeâmes plus un mot, elle avait risqué sa vie pour me sauver...

Rien ne me pouvait venir en aide sauf mes armes, mes hommes et moi avions confiance en elles. En somme, il me fallait un combat avec ces hommes de rivière. Si j'étais victorieux, et je savais l'être, je serais dorénavant comme Roi de la Rivière. Je connaissais l'indigène, en lui passant une tournée j'obtenais son amitié.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre car, d'Isoga, s'élancèrent deux pirogues de guerre, cinglant droit sur nous. Iwolo, alors, proposa de boire un coup et se tint derrière nous comme nous montions à la dunette, lorgnette en main. Nous ouvrîmes le feu au jugé, à 800 mètres, sur la flottille d'Isogi.

Sous notre arrosage, nos adversaires commencèrent d'hésiter, puis firent une rapide volte-face. Nous jouâmes aux quilles avec eux. Les pirogues s'abandonnèrent au désordre le plus effaré. Ceci excita Iwolo, qui se mit à chanter : *Iduma any wary calis a mo sacka.* « La joue de l'esclave vient toujours à mal ». Nous les aspergeâmes jusqu'à ce que tous fussent d'avis qu'on pouvait leur faire quartier et laisser à quelques-uns la vie sauve. Nous

avions envie de descendre à terre, de prendre la ville et de tuer Isogi.

A ce moment, une flotte de vingt unités sortit de Rengogu, mais encourut un pire destin, car nous lui flanquâmes quelques décharges à mille mètres, dont l'effet fut nettement visible. Ils rebroussèrent chemin. De leur vie, ils n'avaient eu pareille surprise, j'avais fait mouche à tous coups! Nous buvions et nous réjouissions tout en les invitant à sortir quelque peu sur la rive. Ils venaient de recevoir une bonne pile sans que nous eussions pris grande peine. Depuis ce temps, je fus toujours maître sur la Rivière.

Sans nulle perte, sauf celle d'une ou deux douzaines de cartouches, je pacifiai la rivière définitivement. Le vieil Iwolo avait le sourire lorsque nous parlions de la bataille d'Isoga!

Comme autre coup de veine, le fleuve monta soudain d'une couple de pieds, ce qui nous remit à flot. Je fis faire demi-tour aux grandes palettes et jetai l'ancre devant la ville sacrée de Lola. Au début, les habitants semblaient avoir peur de nous, mais je saluai le chef sacré, qui arrivait dans sa plus belle pirogue avec quelques-uns de ses sorciers. Je les accueillis aimablement à bord, cependant je leur laissai voir que j'étais prêt à toutes éventualités. La leçon avait été bonne; elle leur prouvait que nous savions nous débarrasser de nos ennemis sans recevoir une égratignure.

Je remarquai que le chef tenait son regard aigu fixé sur nos armes et que rien ne lui échappait. Je ne fis même aucune allusion à la bataille sinon pour dire que quiconque serait assez fou pour nous embêter s'en repentirait. J'ajoutai que tous mes vœux avaient été exaucés et que s'il le désirait je descendrais à terre en faire un nouveau. Il répondit que mieux vaudrait attendre que le calme se soit rétabli, car beaucoup d'hommes importants gisaient morts sur la rive. Et certes, j'en fus chagrin, surtout lorsque je sus que le fils d'Isogi se trouvait parmi les morts. Puisque j'étais membre actif du temple, je comptais, comme de juste, être traité ainsi que tout autre croyant. Il en

tomba d'accord, mais comme les médecins s'occupaient à panser les blessés, ils préféraient ne point être dérangés.

Lui, en somme, n'admettait pas qu'un membre du temple combattît les autres. Mais, interrompis-je, ce bateau est mien et les marchandises sont à moi et ils m'ont attaqué. Qu'avait-il à répondre là contre? Il ne put que m'assurer qu'il n'était pas partisan de l'attaque et me glisser à l'oreille : « Ne t'avons-nous pas prévenu comme un frère? — Certes, vous l'avez fait, répondis-je, vous m'avez offert protection si je voulais abandonner le bateau et je vous serai toujours reconnaissant de cet avertissement. D'ailleurs, maintenant que la bataille est finie, je suis venu ici tout exprès pour vous récompenser de votre bonne action et je veux que vous fassiez la paix avec tout le monde, à cause de moi. »

Ces hommes sages se réunirent alors en conciliabule et dirent qu'ils me comprenaient parfaitement et seraient heureux de l'aide que je pourrais leur donner afin d'établir la paix. Je leur demandai de m'exposer leurs désirs. Ils sollicitèrent cinq caisses de gin et deux bouteilles de rhum, puis ils éloigneraient de la rivière tous mauvais esprits afin que la paix puisse durer.

Je fis porter immédiatement le gin et le rhum à leur pirogue et ils promirent de revenir me raconter comment les choses se passeraient au pays des esprits, mais me supplièrent de ne pas descendre à terre jusqu'à leur retour.

Environ deux heures après, le bateau sacré revint portant à l'avant Lola et le vieux chef. Lola paraissait radieuse. En poupe se tenait assis le chef Isogi. Il semblait déprimé, désavoua toute participation à l'attaque et blâma les hommes de la crique qui avaient agi sans ordres. Je leur fis bienvenue à tous et les traitai comme si de rien n'était. Lola était vêtue à l'européenne. En me quittant, elle me tendit la main, me glissant un mot rapide : « Ne vous fiez à personne » ou « Méfiez-vous ». Je remarquai que les yeux du chef se fixaient sur ma troupe armée et surtout sur le vieil Iwolo que tous connaissaient comme le meilleur guerrier et général de tous les Cammas. Ils s'en allèrent

avec le sourire, mais ne purent s'empêcher de voir que nous étions sur le qui-vive.

J'avais produit bonne impression sur eux; cependant, comme, en ce même endroit, ils avaient coulé bon nombre de bateaux et que je les savais tous traîtres jusqu'au dernier, je me sentis fier de les voir se retirer amicalement grâce à ma ruse. Malgré cela, je tins la vapeur toujours sous pression et donnai ordre à mon chef de combat, le viril Iwolo, de tirer sans plus attendre en cas de manœuvre perfide.

La rivière montait rapidement et le capitaine constata dix pieds d'eau et plus dans le chenal qui courait entre les longs bancs de sable. Alors, nous levâmes l'ancre et, à toute vapeur et grand bruit, nous remontions bientôt l'Ogooué. Au départ, nous réveillâmes la ville d'Isogi de trois rafales aiguës de notre sifflet et de plusieurs sinistres hurlements de sirène et, comme notre bateau était puissant, nous fûmes bientôt loin après avoir traversé le plus dangereux endroit de la rivière, deux pieds d'eau de reste sous la quille.

Les indigènes, au long de la rive, nous acclamaient vigoureusement et finalement, après avoir dépassé les comptoirs de Herr Schiff, nous arrivions tous sains et saufs à la jetée d'Adonimanango.

Il y avait là grand rassemblement de trafiquants pour qui le déchargement du cargo était à l'ordre du jour. Gibson fut content de nous voir.

La rivière baissa légèrement après notre arrivée, je pris donc deux bons jours de repos. J'en avais terriblement besoin. Ensuite on procéda au rechargement des marchandises des trafiquants et, de bon matin, tout étant paré, nous mîmes le cap vers les lointains Rapides de Samba.

Une jeune dame, missionnaire presbytérienne (Miss***), monta à bord. A ma surprise, elle se rendait à Samba. Ce fut la première femme blanche qui y alla jamais. Je ne pus m'empêcher d'admirer son courage.

CONVERSATION.

« Je ne veux point être de second ordre en littérature, Madame... Faut que je donne des faits et des nouveautés aussi. Agréablement entrelacés, ils arrivent à produire un récit de solide intérêt.

« Ce vieux *Pioneer*... pour sûr, il a été à la hauteur! Ç'avait été le bateau de Livingstone, il portait une cargaison de bibles en place de marchandises de Manchester... Livingstone, c'était un favori de la mode, avec tous les luxes que pouvait obtenir la faveur dans les salons de Piccadilly. On lui avait fait présent d'une collection d'armes. Les dames seront toujours admiratrices d'une figure romantique... Les actions d'éclat, voilà ce qui les enthousiasme!

« Oui, j'ai réservé jusqu'alors cette bataille en rivière pour mettre un brin de prouesses qui redonne du mouvement... Quand on est coincé, en avant, la bataille! Gardez votre amour-propre entre les dents. Un combat perdu, en Afrique, c'est le monde perdu. D'autres pays vous donneront une chance de rabiot; la Côte d'Ivoire, elle, n'en permet qu'une seule...

« Ça n'aurait point du tout fait l'affaire que d'écouter Lola D... « Vous feriez mieux de venir », qu'elle me disait... Etrange regard, cette fille avait, des fois...

« Non, Madame, on peut à peine dire que j'étais amoureux. Ma petite frisée des étangs à nénuphars dans la plaine de Lancashire avait gardé mon cœur. Mais qu'un garçon se permette un long regard au fond de ces yeux de prêtresse qui le regardaient si étrangement, c'est seulement mouvement bien naturel. Ses yeux étaient doux, mais perçants... Elle n'avait jamais vu de gars à cheveux blonds; ça lui rappelait peut-être le souvenir de son père...

« C'est très heureux que je l'aie connue si intimement. Tout livre, pour plaire, exige quelque histoire de cœur comme celle de Lola... une petite histoire qui se continue dans l'arrière-plan et donne de la couleur. Dame...

« Tant qu'à cette histoire de Lola, j'aurais pu faire entrer la narration entière en trois ou quatre chapitres... y en avait pas bien long, mais si vous en venez à un livre, faut avoir une claire compréhension de la sélection à faire, dit George Bussey. Lui, ne m'aurait point permis de déverser le plus intéressant d'un seul coup. Voilà pourquoi il a fallu que je dévide mon récit de façon plutôt menue et que je bâtisse mes contrastes avec les anecdotes de gorilles et de combats en rivière et ainsi de suite et cætera...

« Notez bien, y en a qui liront le livre à cause de ça; des types qui fronceraient dédaigneusement le nez sur une histoire d'amour, ainsi qu'on dit. L'homme garde au cœur un coin tendre pour tout ce qui est combat, ça fait partie de sa nature. Et s'il a jamais été jeune, il jouira de mes rivières. Dame... pour ce qui en est de mes rivières, Madame, ce que j'en dis sera sûrement considéré comme nouveauté, même en Amérique.

« Et ce passage à propos de Miss Hasken? On appréciera ça à Cincinnati... sûrement. On fait grand cas de la bonté, en Amérique; ils ne peuvent manquer d'être attirés par cette douce dame s'embarquant pour remonter la Rivière des Cannibales... la première femme blanche qu'on y ait jamais vue... assise là, comme un ange, le dos appuyé aux ballots et regardant au loin... Tout le monde l'aimait à bord... C'était cette expression qu'elle avait dans les yeux... Dame, un regard qui aurait mené Stanley et ses pareils au bout du monde et jusqu'au ciel sans reprendre haleine! Mais ils ne l'avaient point... ils ne l'avaient point...

« ... Pas de goût pour Stanley, nous autres trafiquants. Ce n'est point l'amour de l'humanité qui l'a fait aller après Livingstone... Ambition de journaux, plutôt. Il voulait avoir toujours le flambeau tourné sur Lui... Dame, il ne pouvait supporter qu'aucun autre ait quelque crédit.

« ... Mais cette dame missionnaire, elle, ne pensait jamais qu'aux écoles et aux églises qu'elle allait faire bâtir. Elle les voyait aussi jolies qu'images à tous les endroits possibles au

long de cette sauvage rivière : « Ce serait magnifique d'en voir « une là, Mr Horn », qu'elle me disait...

« ... Ses vêtements? Quelles sortes de vêtements portait-elle? Ben... maintenant, faut que je réfléchisse... Rien à la mode... pas de plumes ou de ces sortes de casquettes, ainsi qu'on les nomme... tout simplement un de ces chapeaux de Livourne, agréable et abritant bien des yeux de femme. Et une robe de toile brune comme celle que ma sœur Emily portait en été. Boutons et le reste sur le corsage... passementeries. Et il lui fallait relever sa longue jupe lorsqu'elle montait en bateau ou en descendait, ou qu'elle marchait dans la poussière et l'herbe haute...

« ... Certes, j'ai vu depuis des femmes exploratrices, comme on les nomme, casques et ainsi de suite, bottes de cheval et courroies et le reste, mais je n'ai point constaté que tous ces trucs masculins les aient rendues plus braves que cette pauvre dame qui ne pensait jamais à ses ajustements!...

« ... Faut que je vous remercie, Madame, d'avoir demandé à la société de me venir quelque peu en aide. Une de ces dames est venue hier, forte personne bien à son affaire. Elle parle aimablement, mais n'écoute point ce qu'on lui dit. Ah! oui, elles ont l'air de regarder à travers le mur. Elle m'a laissé une bougie et deux morceaux de savon, bons de lait et de viande une fois la semaine. J'admire la manière dont elle fait son devoir, mais je préférerais, pour sûr, avoir le savon et les bougies avec des bons. Quand on se sent trop affamé pour aller jusqu'à la boutique, on devient chicaneur sur un acte de bonté... mais je supporte mieux la philanthropie depuis que j'ai commencé le livre. J'arrive, sûr, à m'en décharger la poitrine. Dame, il y a quelque chose dans le fait d'écrire qui est comme une armure pour les sentiments... »

CHAPITRE XX

Le premier à nous aborder fut Gibson, et nous mîmes le cap sur Eninga, où habitait le roi aveugle. Miss Hasken, son bloc à dessin sur les genoux, faisait de rapides croquis des villages que nous dépassions. Je lui en racontais l'histoire pour autant que je le pouvais, et elle semblait s'y intéresser grandement.

Nous remontâmes l'Anjuni tant qu'il fit jour et que nous pûmes nous rendre compte de la position des chenaux, et jetâmes l'ancre en la ville du vieil Injukis, chef des Okellys de l'Anjuni. Le chef arriva, accompagné de son premier ministre et de ses femmes. Miss Hasken parlait le m'pangwe assez correctement, langue que ces gens comprenaient. Leur visite à bord leur fut donc un grand événement à cause de cette « lady blanche » qui leur sembla être objet de grande curiosité. Ils lui posaient nombre de questions sur elle-même. Elle leur répondait volontiers et leur plut à l'extrême. Au départ, elle offrit des bonbons à ces dames de sombre couleur!

La rive était couverte des habitants de la ville. Avant l'aurore, nous levâmes l'ancre et continuâmes à remonter le courant après leur avoir servi quelques vigoureuses rafales de sifflet du steamboat, ce qui les amusa énormément. Ils croyaient sans doute que le sifflet leur parlait.

Nous fîmes quelques courtes escales pendant le trajet et

arrivâmes le matin de bonne heure en vue des magnifiques et pittoresques Rapides de Samba, encadrés de montagnes et qui paraissaient plus imposants que jamais, maintenant que la rivière était en pleine crue.

Tout fut bientôt en mouvement dans la grande ville Evely qui couvre les deux bords de la rivière et remonte de chaque côté, comme perchée sur des rochers et des escarpements de dangereux aspect.

Miss Hasken prit grand plaisir à faire visite aux indigènes et fut bientôt en amitié avec eux. Pendant ses promenades dans les différents quartiers de cette ville accidentée, elle était généralement suivie d'une troupe admirative de marmaille et de femmes, et elle s'amusait à leur demander pourquoi ils avaient un si grand nombre d'idoles de bois, la plupart grandes et grotesques et quelques-unes même particulièrement hideuses et semblables à des spectres. Je lui en donnais l'explication et elle souriait à la pensée qu'on les croyait capables de chasser les mauvais esprits, les maladies et maléfices de toutes sortes. En somme, ces peuplades sont les races les plus superstitieuses qui se puissent rencontrer, toutes sont les adeptes du voudouisme dans sa pire expression.

De loin en loin, un crâne humain était placé près d'une case pour la défendre contre les êtres fantastiques que la croyance générale disait être des femmes sorcières.

Après avoir visité les villages, Miss Hasken sortit son attirail à dessin et fit d'admirables croquis de la rivière sinueuse et des orgueilleuses collines au delà. Ils étaient dessinés au fusain, en noir et blanc. Elle m'en offrit un que j'envoyai en Angleterre. Ce furent les premiers croquis pris dans ces très dangereux pays. Tous ceux qui les virent les prisèrent hautement.

Les médecins-sorciers semblaient troublés et me demandèrent plus d'une fois ce que faisait la « lady blanche ». Je le leur expliquai, mais je vis aisément qu'ils paraissaient plutôt dubitatifs.

Miss Hasken fit aussi une courte excursion au delà des Ra-

pides et me dit que, quelque jour, cet endroit ferait un fameux emplacement pour établir une station missionnaire, mais en réalité, il y avait là de si importants retranchements de sorcellerie que l'endroit était peut-être le plus dangereux qui existât en Afrique.

Elle fut la première femme blanche rencontrée dans cette partie du pays, et nous autres trafiquants la considérâmes toujours comme une grande exploratrice et une héroïne d'avoir osé s'aventurer ainsi en plein cœur d'Isoga.

Les indigènes la nommaient souvent leur sœur blanche, et elle l'était véritablement. En parfaite « lady », elle les traitait tous avec une égalité si humaine et un tel respect qu'elle les conquit complètement par la bonté de ses actions et de ses paroles.

Nous prîmes à bord un chargement de caoutchouc plus important que d'habitude, et notre retour fut une des excursions les plus agréables du temps de ma jeunesse.

J'ai bien souvent pensé à Miss Hasken sous son chapeau de Livourne, examinant les idoles de ces peuplades étranges. Elle était venue de la cité de Cincinnati, U. S. A., pour le bien de ces indigènes et on voyait à ses paroles et à ses actes qu'elle aurait donné sa vie pour eux. Voilà de l'humanité, vraiment. Et lorsque, environ douze mois après sa visite aux Rapides, elle mourut des fièvres de la Côte, j'eus l'honneur de convoyer son corps par mer et rivière jusqu'à Barraca, principale station missionnaire du Gabon, où elle fut inhumée, accompagnée de silencieux regrets. Nous n'aurions point osé enterrer une femme blanche à Kangur, car, sans nul doute, les adorateurs d'Isoga n'auraient reculé devant rien pour s'approprier ses restes et en faire des fétiches... mais elle est couchée paisible et en sécurité dans sa tombe à Barraca.

A mon retour à Adonimanango, auprès de Gibson, nous apprenions que le comte de Brazza était en route vers nous. On nous donna ordre de faire tout le possible pour lui venir en aide, ce qui fut fait.

Il débarqua, à peu de temps de là, avec son second et plu-

sieurs soldats français, tant blancs que noirs. Les soldats indigènes venaient du Sénégal et étaient de beaux gaillards. En somme, nous nous entendions tous admirablement.

Le comte de Brazza était grand et semblait d'âge moyen, bien qu'il n'eût pas trente ans. Il avait l'expression pensive et jamais ne plaisantait ni ne souriait. Ses hommes portaient le fusil Gras, qui me semble être une arme remarquable. Une mitrailleuse française complétait son équipement. Il amenait tout un troupeau d'ânes magnifiques qui, lorsqu'on les mit en liberté, surprirent fort les indigènes par leurs vigoureux braiements, leurs ruades et galopades. Tous les habitants se cavalaient quand les « biches » de l'homme blanc chargeaient à travers leurs villages. Et ils furent d'action plus pacificatrice sur ces cannibales que la vue des soldats et des fusils.

Brazza dut rester auprès de nous jusqu'à ce que ses grands canoës fussent arrivés d'Ocanda, village éloigné sur le fleuve Ogooué.

J'eus plus d'une longue causerie avec lui et, comme il parlait français et anglais, il se forma bientôt une grande amitié entre nous, et il me promit son assistance si je le suivais pour établir des postes de négoce. Il me dit aussi qu'il avait l'intention de planter le drapeau français à Stanley Pool et c'est là qu'il éleva sa ville qui est le Brazzaville d'aujourd'hui. Il fit savoir aussi que tous les indigènes en esclavage seraient libérés s'ils venaient à lui, mais, chose étrange, quoiqu'il y eût beaucoup d'esclaves dans cette partie de l'Afrique, très peu d'entre eux le rejoignirent et ceux qui le firent étaient pour la plupart des hommes qui avaient été vendus loin de leurs femmes et de leurs enfants.

Il désirait avoir un gorille qu'il expédierait tout entier, conservé dans de bon alcool blanc, et, comme les natifs savaient toujours où trouver de ces animaux, on fabriqua un immense tonneau. Le gorille arriva, vieux bonhomme qui, pendant bien des années, avait annoncé l'aurore par ses féroces vociférations et son tambourinage. C'était un beau grand gaillard et il fallut six ou sept forts garçons d'équipage pour le faire entrer dans

le tonneau, après que sa tête eût été sciée en travers avec une scie légère, car elle devait servir à des études cranologiques. On versa alors l'alcool sur l'énorme bête et on ferma le grand tonneau qui fut fortement cerclé. Je sus ensuite qu'il arriva sain et sauf en Europe.

Après cela, l'explorateur fameux fit tous ses préparatifs de voyage. On arma les grands canoës. Les ânes furent les derniers à être embarqués. Et comme nous tirions une salve de salut, il nous fit un signe d'adieu et partit pour son expédition.

Sa flotte de grands canoës à fond plat avec leurs équipages d'Okandas et d'Okovas suivit la rive Nord du fleuve. Ces hommes, remarquables chanteurs, ont le don magnifique du rythme et de la mélodie. Nous entendîmes cette douce et sauvage musique jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, car elle était portée vers la mer par la brise légère de la rivière.

Cette expédition eut comme conséquence de donner une très grande contrée à la France. Elle avait pour but, ainsi que nous le savions tous, d'enlever à Léopold toute chance d'annexer les deux rives du Congo, ce que, tous, nous croyions possible jusqu'au moment où ce fait dissipa nos craintes. Personne ne semblait très amoureux des Belges à cette époque-là, particulièrement les chasseurs d'ivoire et les trafiquants. Et j'ai des raisons de croire, ayant observé les événements qui se sont déroulés des deux côtés du Congo, que nous eussions préféré voir élever là notre propre drapeau plutôt que tout autre.

Les Français comme les Belges sont de pauvres colonisateurs, on le peut constater en visitant n'importe laquelle de leurs colonies [1].

Gibson et moi discutâmes alors la possibilité de suivre Brazza et d'établir des postes avancés de négoce dans les principales localités, ce que je consentis à entreprendre.

Je fis plusieurs autres expéditions vers la mer et m'arrangeai toujours de façon à rencontrer Lola. Elle désirait ardemment

1. Il faut se souvenir que ce jugement de M. Horn s'applique aux temps anciens. (Ed.)

être délivrée, et par la force s'il le fallait. La pauvre fille était lasse de sa servitude, elle commençait à se rendre compte de sa position. Elle étudiait l'anglais à ses instants de loisir et écrivait presque correctement. Je prenais soin de ne lui rien écrire qui pût déplaire à ses gardiens, au cas où quelqu'une de mes lettres ne se perdît et ne vînt à tomber entre leurs mains.

Elle me recommanda de rester toujours sur mes gardes, car les Encomis noirs saisiraient toute occasion de me tuer. Ils voulaient se venger de moi parce que j'avais forcé la rivière et surtout gagné un combat sur eux. Il n'était pas certain qu'ils osassent m'attaquer ouvertement, mais je ferais bien de toujours me méfier d'eux. Si quelque chose se passait pendant mon absence, elle ferait son possible pour me le faire savoir. Je lui demandai s'il était vraisemblable que je sois attaqué par la Josh-House ou dans le village, mais elle me répondit non, qu'elle ne le croyait point, car j'étais trop bien armé et qu'ils me craignaient plus qu'ils ne m'aimaient. Les sorciers, particulièrement, se montraient toujours fort contents de mes énormes présents et disaient que je n'étais pas vraiment mauvais homme, mais seulement d'humeur belliqueuse.

Elle m'assura qu'ils avaient cru que je quitterais le bateau pour avoir la vie sauve et s'étaient même entendus pour me rendre ma liberté s'ils me capturaient. Ils avaient été grandement surpris de ma résistance et du nombre de tués parmi les leurs.

Une autre fois, elle me parla d'une source où elle avait coutume de se baigner et qui se trouvait en un endroit de la crique opposé à celui de la Josh-House, mais il fallait que je fasse grande attention à ne me point laisser voir. Une servante l'escortait généralement, elle l'enverrait chercher quelque objet au moment où je quitterais le fleuve pour prendre le petit sentier qui me mènerait à la source. Cette source se découvrait facilement grâce au bouquet d'arbres élancés qui l'entourait. Après avoir discuté plusieurs combinaisons, nous nous arrêtâmes à la suivante comme paraissant la meilleure. (Elle était vrai-

ment intelligente!) Donc, elle emporterait ses vêtements et les cacherait dans les roseaux près du fleuve. Quant à moi, je devais, de la berge, lancer une pierre dans l'eau de la crique d'où, sans cesse, elle ferait le guet lorsque le moment de l'enlèvement serait venu. Je pourrais, de plus, venir faire un vœu avec grande abondance de liqueurs fortes pour les saints hommes. Je porterais, à cette occasion, une écharpe autour du cou et laisserais tomber à terre un bout de ficelle nouée. Je souris et pensai que les femmes connaissent des trucs merveilleux. Elle me dit aussi qu'elle clignerait lentement d'un œil et à ceci je ris en répondant que ce serait moyen très bien trouvé de se tirer au clair. « Oui, dit-elle, et ensuite je sortirai de l'Enago (la maison) vêtue ainsi que je le suis maintenant car tout doit être fait vivement pour réussir. Je plongerai dans l'eau sans bruit et je grimperai sur la rive près de l'arbre Incondu (grand cotonnier), puis, comme je suis rapide à la course, vous pousserez jusque vers le milieu du courant. L'obscurité et la promptitude nous seront de grand secours. »

La pauvre prêtresse était toute sérieuse, il est vrai que la moindre maladresse signifiait la mort pour elle, sinon pour moi aussi. J'avais bien compris. Je notai ensuite, et autant que possible mot à mot, toutes ses recommandations.

Comme la suite prouva qu'elle avait sagement organisé une entreprise qui réussit pleinement en cette mémorable nuit d'enlèvement, je lui ai toujours rendu témoignage qu'elle avait plus de bon sens que moi car il ne me venait à l'esprit qu'une seule combinaison, c'était d'attaquer impétueusement les saints hommes, lors d'une de mes visites, et d'entraîner Lola vers le bateau à la façon d'un vieux forban écossais ou du jeune Lock Invar, tandis que les pères cuveraient leur vin. Et son plan se déroula si naturellement que, certes, je pensai que Lola avait dû voir, autour de la Josh-House, plus d'événements qu'elle ne voulait me laisser savoir. En tout cas elle me sauvait la vie par ses recommandations opportunes et j'étais résolu à la délivrer de son entourage impie.

Chose étrange à dire, malgré mon affection pour Lola et quoiqu'il eût fallu un rien pour faire pencher alors la balance de mon amour en sa faveur, je ne pus jamais éloigner mon esprit d'une petite fille aux yeux bleus, connue jadis là-bas en Lancashire du Nord, au pays que nous appelions : *Caloche et Châle.*

Avec elle, je ramassais des fleurs, coucous et primevères, œillets de jardin et tulipes. Elle en faisait de jolis bouquets qui, toujours, me semblaient plus parfumés, quand c'était elle qui les avait cueillis et épinglés à ma boutonnière.

Elle habitait tout près de chez mon grand-père qui était franc-tenancier de Frea, famille des vieux « Poings-et-Lances ». En ce pays, disait-elle, les fées naissaient des nénuphars et s'y tenaient assises pour écouter chanter grives et alouettes, et je la croyais. Et comme elle était ma meilleure camarade de jeux à l'époque où, l'un comme l'autre, nous avions la tête bouclée, il n'est point surprenant que je n'aie pu l'effacer de mon souvenir — vrai — ça m'était impossible. Et chaque fois que j'admirais Lola, elle se glissait dans ma pensée, et Lola ne sembla jamais s'apercevoir qu'il y eût quelque chose. Ah! une fée de Lancashire, entre nous deux, et elle y était bien!

J'écrivis, comme de juste, à Petit Pérou et lui expliquai la façon dont Lola avait imaginé son enlèvement et, savez-vous, à ma grande surprise il me déclara dans la lettre suivante qu'il viendrait m'aider à faire cet enlèvement et que, puisqu'il touchait à sa majorité, il voulait me faire quitter cette Côte Ouest, pays abandonné de Dieu. Pour lui, l'argent ne comptait point, il me fallait venir habiter avec lui dans une maison élevée par lui au sain et romantique Pérou. Là nous jouirions de l'amour et de la vie comme elle viendrait avec ma Haute-Prêtresse délivrée, et tous admireraient ma femme ainsi que mon rubis. Je ne pus que rire de tout mon cœur car je connaissais bien sa nature britannique et inca, c'était exactement ce que j'attendais de lui. Je me demandai alors si je parlerais de ma fée, mais je ne le fis point. De fait, il admira le croquis que j'avais fait de Lola

qu'il déclara être de premier ordre. D'ailleurs, je sentais bien que s'il voyait un jour ma « Belle sauvage[1] » il succomberait, cœur, mines d'argent et tout!

Lola avait des manières si simplement séduisantes qu'il serait sage, pensai-je, de l'en avertir, mais j'y renonçai. Et en effet il vint, mais pas avant que je ne l'eusse prévenu, et s'il succomba ou non, nous le verrons au courant de cette histoire.

Je pilotai vers le haut-fleuve plus d'un steamer sans éprouver ni dommages ni ennuis d'aucune sorte, et comme le commerce était en grande prospérité, ils redescendaient toujours à pleine cargaison. Je conduisis le *Pioneer* au long du fleuve Ogooué jusque chez John Ermy qui faisait gros négoce et avait de grands entrepôts au pays des Bimvool. A mon retour, je fis les préparatifs nécessaires pour suivre Brazza et poster mes agents dans le haut pays. Je commandais une importante flottille et, ayant fait un choix des meilleurs trafiquants d'ivoire et caoutchouc, nous souhaitâmes adieu à Adonimanango et à Herr Schiff et nous mîmes en route, salués d'un grand bruit de salves et de drapeaux s'inclinant.

J'avais une bonne cargaison de marchandises et des hommes éprouvés, nous étions armés et approvisionnés pour une longue expédition en quelque lieu que ce soit. Avant mon départ, Herr Schiff et Gibson m'assurèrent l'un et l'autre que je réussirais, ce qui arriva en effet.

CONVERSATION.

« Dame, quand j'ai vu disparaître les pirogues de de Brazza allant conquérir aux Français de nouvelles contrées!... Et j'entendais les chants qui revenaient vers nous...

« Il était envoyé par son pays pour agrandir son territoire. J'aurais pu en faire pour l'Angleterre douze fois autant et plus encore! Charlie Thompson dit qu'on n'a pas oublié encore

1. En français dans le texte.

mon combat en rivière. On parle toujours de moi, qu'on me dit.

« Dame, si un oiseau pouvait m'y poser maintenant, j'y ferais tête encore, sur ma rivière. Qui peut mieux la connaître que moi qui en ai dessiné la carte? Et si le fond s'est transformé je ne serais point trop vieux pour la retoucher... Faut sonder continuellement, que ce soit homme, que ce soit eau... c'est dans l'ordre de la Nature.

« Si j'avais été Gibson, je me serais approprié le pays... au nom de la Grande-Bretagne comme de juste. J'aurais arboré mon drapeau, même si ce n'avait pas été que la « Galoche et le Châle ». Quand c'est pour des sauvages, la « Galoche et le Châle » valent le lion rampant. Ils ne comprennent guère ce genre de totem. J'aurais pu tirer grande puissance du Lancashire en ces temps-là. Les vieux « Poings-et-Lances » ont toujours été aventureux, en trafic ou combat. Force et ambition, voilà le Lancashire...

« Les Français, comme les Italiens, sont gens qui ne se foulent point. Ils ne s'échinent guère quand s'agit d'annexer quelque pays étranger... Je me trouvais aussi grand que Brazza. J'étais mieux armé et j'avais l'esprit de conquête qui manque à quelqu'un de son acabit... Parfait gentilhomme, quant à ça, plein de pensées élevées et de fière réserve avec une grande bravoure... capable de rester silencieux comme un duc! Dame... il semblait que l'Afrique le tînt au calme. Il allait et venait, les yeux toujours au sol. Il aurait mieux réussi dans la poésie, peut-être, mais c'était un homme, malgré tout. Dame... il marchait comme si la terre avait été son héritage...

« Si je m'étais fait patronner dûment par ceux de chez nous, j'aurais pu me dégager des timidités de Gibson et de son culte pour la photo. Rhodes savait quelle puissance c'était, d'être patronné... il savait que lorsque ses ambitions deviendraient « fait accompli », il réussirait. Rien ne vaut un bon succès... près des pantouflards! Mais les pionniers ne sont pas ainsi bâtis...

« Rhodes ne courait pas après le succès de vanité, faut laisser ça à Stanley... son but était de faire croître quelque chose au sein de la nature domptée, et d'être lui-même, celui qui l'a domptée...

« Je suis content de sauver de l'oubli une femme courageuse. Oui, dès le second jour elle sortit et s'assit sur le rocher en haut des Rapides. Il y avait là un arbre qui étendait sa ramure au-dessus de l'eau et elle en faisait le croquis... les montagnes d'Anguni et le reste. Les indigènes croyaient qu'elle essayait de rompre l' « amburini » — mettre le Dieu des blancs contre celui des noirs. Ça les mettait mal à l'aise... ils n'avaient point encore vu de femme qui dessinât. Je ne pouvais m'empêcher de veiller sur elle du coin de l'œil, — fallait tout de même pas qu'elle s'en aperçût — et je devais laisser croire aux indigènes que je trouvais ça tout naturel qu'une femme agisse ainsi...

« Ma sœur Emily a le croquis qu'elle m'avait donné. Je lui envoyais souvent des curiosités de la Côte Ouest... Nenni, je ne saurais dire ce qu'il est devenu. Vous savez combien les gens de chez nous font cercle autour des riens d'une maison, comme des pies qui se disputent un dé à coudre! Puis vient le vieux commissaire-priseur que nous appelons la Mort, qui, avant que notre vie ait seulement été vécue, adjuge le lot à quelque étranger. Dame... si on sortait quelque peu plus de chez soi la Nature vous apprendrait à oublier les babioles.

« J'ai ramassé des bibelots pour bon nombre de gens, en mon temps. A propos de gorilles en alcool, y a eu ce type que j'ai emballé pour le président Grant lorsqu'il vint en Côte Ouest. Comme de juste, le président recherchait les curiosités et je lui vendis un gorille pour la somme de 30 livres. Je le mis dans un tonneau d'alcool comme le grand gaillard que de Brazza avait envoyé à sa société médicale. Oui... mais par quelque inadvertance, le tonneau qu'il ne fallait pas fut embarqué sur l'*Alaska*... Etait-ce l'*Alaska?* Y a si longtemps que je ne peux me fier trop à ma mémoire quant aux noms. Quoi qu'il en soit, j'avais sous mon hangar un pauvre diable, c'était un orfèvre

d'Accra qui dormait son dernier sommeil dans une cuve d'alcool et n'attendait que le passage d'un bateau pour être ramené au pays, à sa famille. Notez bien, c'est un mode d'inhumation, quoique mesure temporaire, qui en aurait contenté beaucoup. Ce gaillard, le duc de Clarence, n'eût point dédaigné pareil purgatoire !...

« Cet orfèvre était d'Ashanti. On le connaissait bien sous le nom de Josiah d'Accra. Il fabriquait sur place des ornements d'or et d'argent avec le métal trouvé par lui... véritable artiste pour façonner ces métaux en formes de beauté, comme ce sauvage type de la Bible que vous connaissez : Juballain ou quelque nom retentissant de ce genre-là.

« Il s'occupait au long de la Côte à rechercher des métaux et à travailler ce qu'il trouvait dans les montagnes... jolie petite forge, avec soufflet en peau de singe. Il fut bousculé par les Rapides de Samba alors qu'il rapportait du cuivre. La trahison d'une des tribus en fut cause. Ils en sont pour enterrer le corps à l'endroit même, mais on sait ce que ça veut dire... le « muti » pour son ennemi. Rien n'a de plus grande valeur qu'un ennemi mort.

« Alors donc, je l'ai transporté avec moi, par rivière, et je l'ai mis dans l'alcool jusqu'à ce qu'un bateau vienne à passer par là et puisse emmener le gars au pays... Tout homme a droit d'être enterré au lieu que nous appelons la patrie. Il a besoin de la sienne, plus que jamais, à pareil moment.

« Dame... j'aimerais penser que quelqu'un en ferà de même pour moi quand il me sera fait signe... qu'on m'embarquera pour Frea ou pour Gillmoss au bruit de la mer... mais faudra pas laisser suinter l'alcool... pas de marin qui pourrait y résister et garder des sentiments humains. S'ils n'ont pu résister pour Nelson, qu'en serait-il d'Aloysius Horn...

« Oui bien, j'avais mis l'adresse « Accra » et déjà écrit au consul britannique de s'occuper de lui. Mais lorsque l'*Alaska* eut pris la mer je m'aperçus qu'on avait mis à bord le ton-

neau qu'il ne fallait pas. Alors il fut envoyé en Amérique comme gorille !...

« Non, je n'ai jamais reçu de réclamation. J'avais l'intention d'écrire, mais... ç'aurait été une longue affaire. Alors il m'est resté un gorille de rabiot... je faisais des tas d'affaires avec les muséums à ce moment-là...

CHAPITRE XXI

Je suivis la berge Sud de la rivière jusque chez Apaque, ne faisant que trois courtes escales. Je passai la nuit à dresser des plans pour notre mutuelle défense contre les Tripanguas et les Oshebas. Comme Apaque avait, jusqu'à Okoto, un droit certain sur la rive Sud de la rivière, il réclamait aussi le pays intérieur; si jamais, expliquait-il, les Oshebas et les M'pangwes prenaient forte emprise sur la côte méridionale, les Okellys n'auraient plus qu'à se retirer. En un temps, son grand-père possédait les deux berges jusque chez les Okobas d'Eninga, mais les M'pangwes descendirent en telles hordes que, dans l'intérêt de leur sécurité, ils furent forcés d'abandonner les terres situées du côté septentrional de cette grande rivière et obligés de surveiller perpétuellement cette cruelle race de mangeurs d'hommes, ennemie des tribus plus paisibles.

Nous convînmes finalement que s'il était molesté sur la rive Sud, je lui donnerais toute l'aide dont j'étais capable car j'avais besoin, en tout temps, du libre et sûr passage pour le va-et-vient de mes pirogues à notre principale station. Cet accord fut fidèlement observé. Je promis aussi de tenir mon quartier général à l'île d'Isanga, juste au sud des Acotas. Et comme il réclamait cette île comme lui appartenant, et c'était d'ailleurs son droit, je lui donnai une bouteille de gin en échange et il signa un papier comme quoi Isanga devenait ma propriété à jamais.

Après que tout fut terminé il me persuada de rester près de

lui un jour entier, car il avait beaucoup à me dire. Nous acceptâmes tous de prendre ce repos supplémentaire auprès de l'oncle Apaque, le Napoléon de l'Ogooué.

Il mit alors la conversation sur Brazza. Celui-ci avait passé une nuit chez lui et offert d'emmener ceux de ses esclaves qui voudraient le suivre, mais, bien que le chef ait été consentant et ait fait appeler un grand nombre de ses esclaves, aucun d'entre eux ne voulut partir. Il savait qu'un esclave qui veut se sauver peut toujours le faire, lors donc il ne les contraignait d'aucune façon.

Bien peu l'avaient quitté durant le cours de sa longue vie, tandis que beaucoup s'enfuyaient des pays avoisinants et « Boliaed Imanda » (le suppliaient de devenir leur maître). Il savait les prendre et les laissait aussi indépendants que des hommes libres, tant qu'ils consentaient à le servir en temps de guerre. Ils avaient toujours été parmi les meilleurs d'entre ses guerriers et bons travailleurs, à condition qu'on les laissât jouir du fruit de leur labeur.

Il n'existait ni Josh-House, ni voudouisme en ce pays. S'il survenait quelque désordre, les esclaves étaient jugés par leurs propres chefs, tenus responsables de ceux qu'ils commandaient. Ainsi Apaque avait-il tout le loisir d'étudier les faits et gestes des hommes libres aussi bien que des esclaves. Sous son gouvernement, leur nombre s'était augmenté et multiplié à tel point qu'il devenait nécessaire d'acquérir de nouveaux territoires, et particulièrement des terrains sur lesquels ses peuples pussent récolter le caoutchouc qui, il s'en rendait compte, s'élevait graduellement à des prix plus avantageux. Il les approvisionnait d'ailleurs de toutes les marchandises des blancs dont ils avaient besoin.

Apaque ne pouvait comprendre la signification du drapeau français, et, bien sûr, ce n'était point mon affaire que de lui donner explication. Le seul fait qu'un homme dépensât tant d'argent à transporter des bourriquots qui ruent et des mitrailleuses, l'embarrassait beaucoup et il disait : « Que ne ferait

un Français! » Il avait visité le Gabon bien des fois et vu la grande station missionnaire. Il en déduisait que c'était race de gens aimant à perdre leur temps, race de blancs un peu toqués! A cette conclusion nous ne pûmes que rire et cela fit plaisir à Apaque.

Nous jouîmes tous de notre visite et il était tard lorsque je m'endormis chez lui, car il avait toujours plaisir à me raconter les divers épisodes de sa vie, du temps qu'il était généralissime des guerriers de son père, le chef souverain du pays. La chasse à l'éléphant avait occupé aussi bien des années de sa vie. Il emmenait avec lui toute une troupe d'hommes qui battaient le pays et ne se contentaient pas de tuer ce qu'il fallait pour leur nourriture, mais rapportaient toujours quantité de gibier séché pour suffire à leurs besoins pendant la saison des pluies. C'était, disait-il, le secret de créer une bonne armée, et certes il avait réussi. Toutes les tribus proches ou lointaines le craignaient, de sorte que le pays qu'ils habitaient jouissait d'une pleine sécurité et qu'aucune tribu n'arriva jamais à les dominer.

Nous nous séparâmes au matin suivant et arrivâmes chez Samquite longtemps avant le coucher du soleil. Nous fîmes d'affectueux adieux à ce vieux Samquite et au bout de quelques jours nous abordions à l'île d'Isanga. J'organisai un poste fortifié à l'extrémité Est de cette île. Ceci fait, je mis en vente mon important stock de marchandises et n'eus pas à attendre longtemps avant de voir affluer les M'pangwes et les Oshebas. Je leur imposais l'obligation stricte de déposer leurs armes et n'admettais nul homme armé à l'intérieur de la palissade. Ceci ne leur plut point au début, mais ils s'y habituèrent rapidement. Je ne tolérai, non plus, aucune sorte de discussion dans l'île. Les pirogues de M'pangwes et des Oshebas accostaient la rive Nord de l'île, tandis que leurs ennemis, les Okellys, prenaient le côté Sud. Ainsi organisai-je le libre trafic dans l'île et fis-je des affaires plus avantageuses que je ne le prévoyais, aussi bien en ivoire qu'en caoutchouc.

J'expédiais de fréquents chargements à Adonimanango et mes marchandises arrivèrent toujours à bon port. Les gens d'Apaque vinrent établir tout près un petit village dans le pays laissé vacant par les Oshebas. J'envoyai des trafiquants vers le haut pays et tout marcha à souhait.

J'eus, par les Okandas, des nouvelles de Brazza. Les tribus guerrières du district de l'Iligo avaient commencé par lui résister, mais les mitrailleuses et les fusils surent réduire ces sauvages et il était définitivement arrivé à Brazzaville avec sa troupe de bourriquots et d'esclaves libérés.

Le calme régna ainsi pendant quelques mois; malheureusement une grande cargaison de marchandises, remontant la rivière vers mon dépôt, suivit la rive occupée par les Bimvool. Les choses se passèrent sans encombre jusqu'à Ngogudema, principale ville de ces cannibales, mais là, elle fut attaquée et capturée en entier par le chef.

J'appris la nouvelle quelques jours après l'événement et immédiatement fis savoir à Gibson ce qui s'était passé. Il me donna réponse que le chef avait promis de rendre la cargaison intacte, ainsi que les prisonniers, si lui, Gibson, s'engageait à ne plus m'expédier de marchandises et à me rappeler. Si cette proposition n'était point agréée, le chef menaçait du pire et même de lever sa tribu et d'attaquer le dépôt principal. Gibson consentait à ses demandes et m'envoyait ordre de redescendre la rivière immédiatement pour me mettre en sûreté car, les rapports étant déjà grandement en ma faveur, il désirait, dans mon intérêt, que je revinsse sans délai. Je restai confondu... Le projet caressé pour lequel j'avais durement travaillé croulait en pièces et il me fallait m'avouer vaincu!...

Comme mes magasins ne contenaient plus que très peu ou point de marchandises, je résolus d'embarquer ce qui restait, de l'expédier par rivière, et ainsi d'obéir aux ordres, mais, abandonner le poste, je ne le voulus point, prenant raison vis-à-vis de Gibson de dettes en souffrance que je comptais faire rentrer, en dépit du pacte qu'il avait signé. Et si l'occa-

sion se présentait — et elle se présenterait — je réglerais son compte au chef cannibale, et le punirais de son insolence.

Je n'attendis pas longtemps.

Je ramassai ce qui m'était dû, rappelai mes trafiquants qui descendirent tous la rivière en temps voulu et leur expliquai les choses. Tous ceux qui désiraient continuer sur Adonimanango, je les laissai partir, réservant seulement autant d'hommes et d'équipes qu'il en fallait pour armer mes quatre grands canoës. Je formai alors des groupes de chasseurs et nous nous mîmes à poursuivre l'éléphant et autres animaux sur le côté de la rivière appartenant à Apaque. J'envoyai à celui-ci un messager avec toutes explications, lui demandant de me prévenir de quelque mouvement que ce fût sur notre principal poste de trafic. Je lui recommandais, si Ngogudema remontait la rivière pour m'attaquer, de le laisser venir, car j'étais prêt à tout et sûr de lui passer une tournée. Il acquiesça à tout. J'avais une grande quantité de munitions et discutai avec mon général Iwolo notre plan de bataille.

Un jour que je manœuvrais mes canoës près de l'île, je fus surpris de voir toute une quantité de pirogues qui descendaient le courant, quelques-unes arboraient le drapeau français. Je leur envoyai un royal salut. Evoluant vers l'île, le soldat qui dirigeait la flottille me raconta avec pittoresque les péripéties de l'expédition du comte de Brazza qui, à part la bataille contre les sauvages du district d'Iligo, avait eu plein succès.

Le pays, raconta-t-il, était fort agréable à vivre et tout allait au mieux. On l'avait envoyé querir les approvisionnements et il remonterait dès qu'il les aurait chargés. Je lui expliquai alors ce qui m'arrivait ainsi qu'à mon expédition. Il savait que je suivais Brazza aussi rapidement que possible et d'être coupé de façon pareille faisait peu d'honneur à Gibson. A cela il sourit et dit — car nous parlions français : « Il manque d'audace »[1] ou quelque chose d'approchant, mais, à mon sens,

---

1. En français dans le texte.

les mots : « il a la frousse » auraient semblé plus vrais et donné plus exact portrait de Gibson.

Après avoir dîné, il me dit qu'il serait heureux de me rendre service et promit de faire tout ce qu'il pourrait pour cela. Il lui semblait impossible qu'un sauvage comme Ngogudema arrivât à dominer sur l'Ogooué.

Nous nous tendîmes la main après avoir bu un coup en signe d'adieu et ce jeune soldat que j'admirais partit gaîment à la tête de sa petite flottille.

Quelques jours après, je reçus message d'Apaque, disant que Ngogudema remontait le courant avec un grand nombre de pirogues divisées en deux sections et qu'une importante troupe de guerriers avançait par terre, mais il ne savait à quelles intentions. Néanmoins, il me tiendrait au courant car, de son côté de la rivière, on veillait assidûment. Deux jours plus tard, un salinier d'Inenga essuya des coups de feu tirés d'embuscade sur le côté M'pangwe du fleuve, à vingt milles environ en aval de l'île d'Isanga. Il eut quatre de ses hommes tués et plusieurs furent blessés, il dut rentrer à Inenga. La danse commençait. Je me maintins hors de vue à l'entrée d'une crique sur la rive Sud. J'avais quitté l'île; ici, la rivière était large et faisait une vaste courbe vers le sud, nous avions choisi cet endroit comme position idéale pour notre bataille.

Le matin, à la première heure, un messager arriva par voie de terre, me disant que le chef ennemi et ses pirogues qui voyageaient sans hâte arriveraient probablement vers midi. Nous nous mîmes sur nos gardes et passions notre temps à dévider des contes et à nous divertir, lorsque notre vigie annonça l'approche de la flottille des cannibales. Quelques instants après, du lieu où nous étions dissimulés, nous commençâmes à la distinguer. Elle arrivait par trois de front, rasant la berge. Mes hommes étaient déjà aux canoës. Nous avions aussi avec nous deux femmes indigènes, femmes de trafiquants. Je pensais qu'il aurait été préférable de les envoyer au village des Okellys, peu

distant, pour y attendre la fin des événements, mais elles refusèrent carrément, elles resteraient avec leurs hommes.

Les pirogues ennemies se trouvaient alors presque à notre hauteur et, de notre cache, nous apercevions à la lorgnette les panaches de plumes rouges qui coiffaient ces hommes. L'un d'eux était le chef.

Quelques mots à tous recommandant l'obéissance envers Iwolo, mon général, furent toutes mes instructions, et, cinglant vivement vers le milieu du courant, nous fîmes un léger virage, nous immobilisant à deux cents mètres de portée. La bataille commença.

Bien que les M'pangwes tirassent de trop loin pour nous causer grand dommage, quelque mitraille, de temps à autre, frappait nos canoës qui nous abritaient parfaitement, car nous étions tous agenouillés d'un seul côté, dressant le bord opposé hors de l'eau, face à l'ennemi. Nous nous tenions embossés et à distance d'un canoë.

L'une des pirogues des cannibales contenait quelques guerriers couronnés de plumes rouges que nous pensâmes être les gardes du corps du chef. Les chefs de guerre portent de ces coiffures en plumes rouges de perroquets, qui vont s'évasant, puis se referment. Celles-ci étaient teintes aux couleurs Bimvool, rouge et jaune et semblaient d'aspect formidable.

Nous ouvrîmes le feu avec lenteur et, de l'avant de mon canoë, le vieil Iwolo, qui tenait les lorgnettes, nous donnait les ordres.

Notre feu, bientôt, commença à produire effet, mais ces hommes étaient braves et deux grandes pirogues poussèrent même une pointe sur nous. C'est ce que nous voulions. Iwolo commanda : « Cessez le feu ! » et nous fîmes mouvement arrière, tenant nos distances. Trois autres grandes pirogues s'élancèrent alors, suivies des autres en fort longue ligne.

Nous les attirâmes ainsi presque au milieu de la rivière, puis nous virâmes de bord et ouvrîmes sur eux un feu vif, notre canoë N° 1 s'attaquant à la plus proche pirogue, le

N° 2 à la suivante et ainsi de suite. Mon canoë se trouvant être le dernier, donc le plus rapproché, j'eus là fameuse occasion de me servir de mes deux gros pistolets à double coup.

L'ennemi était terriblement éprouvé, mais tenait malgré cela. Quels hommes!

A un signal de la rive, ils virèrent tous, tête sur queue, se dirigeant vers la côte. Les hommes tombaient comme quilles. Beaucoup d'entre eux sautèrent à l'eau et nagèrent vers le bord ou furent noyés. Iwolo, alors, désigna un arbre où, disait-il, un homme se dissimulait avec son fusil. Je pris la lorgnette, le découvris et l'abattis d'un coup du long pistolet. Son fusil tomba dans l'eau et, de la fourche de l'arbre, son corps pendit au-dessus de la rivière, la tête en bas. Je pris de nouveau la lorgnette. Beaucoup d'hommes ayant grimpé sur le bord tiraient des broussailles, mais sans dommage pour nous. Deux pirogues allaient à la dérive. Leurs équipages, qui n'avaient pas été détruits, se cachaient sans doute au fond des embarcations. Je dis au vieil Iwolo de cesser le feu, mais il se mit à rire, disant : « Tu veux la rivière libre, ces hommes que tu combats font obstacle, qu'en dis-tu? » J'acquiesçai et nombre d'entre eux qui s'agrippaient à la berge, ce qui était tâche difficile, furent abattus et retombèrent à l'eau, tandis que, de moment en moment, Iwolo donnait ordre de tirer sur les hommes qui nous canardaient de derrière les buissons. C'étaient de rudes gars et j'admirai leur courage.

Enfin, au bout d'un moment, un fort appel s'éleva de la berge, on demandait à parlementer. Nous cessâmes le feu, et Iwolo, qui avait la voix bien timbrée, cria : « J'écoute, maintenant parle vite. » La voix répondit : « Homme blanc, tu nous as vaincus, que veux-tu de nous? » J'avais précédemment donné mes instructions à Iwolo et expliqué que je désirais avoir avec Ngogudema et les Bimvool une entente légale : « Laisse-nous le temps de nous consulter », dirent-ils. Iwolo accepta. Nous les entendîmes discuter. Au bout d'un moment, Iwolo appela à voix haute : « Réponds immédiatement ou

continuez la bataille, nous ne sommes pas des enfants! » Ils dirent alors qu'ils n'avaient pas compris. J'insistai donc : « Droits égaux pour tous d'aller et venir par eau, à leur gré, sans intervention de votre part. » La question fut posée : « Et qu'en sera-t-il des Bimvool, passerons-nous aussi sans être molestés? » Nous répondîmes : « Oui, de votre propre côté de la rivière; je n'ai rien à dire de l'autre rive, elle est à Apaque. — Alors, donne-nous du temps... » Nous consentîmes. Après un moment, la réponse vint : « Nous acceptons. » Je criai : « Nous avons entendu. Maintenant, nous vous laisserons faire à votre gré. »

Nous commencions à remonter le courant lorsque de fortes voix nous rappelèrent : « Restez encore et écoutez, le chef veut parler. » Nous ralentîmes à nouveau et Ngogudema, le chef suprême des M'pangwes de l'Ogooué, parla... Nous écoutions, les mots venaient lentement et étaient à peine perceptibles. Il dit qu'il avait entendu et espérait avoir compris nos paroles. Il agréait nos propositions et parlait pour ses hommes, mais il avait une requête à faire. Il fallait, comme de juste, qu'il retournât près de son peuple et lui exposât ce qui avait été dit : « Je reconnais maintenant avoir cédé à mauvais conseil. Tout ce que j'ai à dire est que tu es un jeune homme, homme blanc, et que, si tu étais venu à moi m'exposer la proposition que tu m'as faite aujourd'hui, j'aurais moi-même accepté. J'ai déjà dit ces choses à mon peuple, il n'a pas voulu m'écouter... J'ai suivi son conseil qui n'était point sage... On ne peut attendre que les jeunes gens parlent comme les vieillards... Mon avis était : paix avec l'homme blanc... Mais aujourd'hui, bien que tu sois jeune, je sais que tu dis des paroles de sagesse : la rivière libre pour l'homme blanc et ses peuples, est-ce ainsi? » Nous répondîmes : « C'est ainsi. — Alors, j'ai compris et ce sera... »

Il avait fini. Nous étions peinés pour le vieux chef et Iwolo répondit : *Ow Embeme erre aso* (« Tu as raison, Père de nous tous »). Et nous l'acclamâmes en nous mettant en route.

Nous remontâmes le fleuve en silence jusqu'à ce que nous fussions hors de portée de l'oreille et alors les conversations, dans nos canoës, commencèrent sérieusement : les Encomis croyaient que le chef avait parlé avec duplicité. Puisqu'il était roi du pays, pourquoi aurait-il écouté les jeunes gens? — Non, il venait de recevoir une bonne volée; alors, naturellement, il en voulait rejeter la responsabilité sur quelque autre... Les choses avaient été décidées par lui et il serait blâmé de tous ses peuples... En somme, on ne le connaissait que trop bien. D'autres assuraient que s'il nous avait battus, nous aurions été mangés!... mais, quelle volée!... et les hommes de la seconde pirogue, vêtus de peaux de léopards et couronnés de panaches rouges, étaient tous des fils de chefs. Et ainsi la conversation allait son train.

Une fois à bonne distance, nous accostâmes la berge Sud et trinquâmes à notre succès, qui vraiment avait été grand... on en parlerait longtemps! Puis, n'ayant rien de mieux à faire, nous préparâmes, en grande gaîté, un bon repas. Après quoi nous repartîmes pour l'île d'Isanga.

En approchant, nous vîmes quantité de pirogues qui s'éloignaient de l'île et se dirigeaient vers la rive. D'un peu plus près, nous aperçûmes de la fumée qui s'élevait de l'endroit : notre camp était en feu! En nous hâtant, nous arrivâmes à temps pour le sauver. Des broussailles sèches avaient été placées autour de la palissade, mais il fut facile de les enlever. Le hangar des poudres, seul, fut perdu et c'était peu de chose. Les hommes envoyés par le chef M'pangwe pour nous attaquer sur terre, ayant appris leur défaite, se vengeaient ainsi, lâchement.

Conversation

« ...Que dites-vous de Léopold et de Brazza arborant leurs drapeaux?... mais pour obtenir le respect du cannibale, un drapeau, ça ne sert de rien. Ça ne sert pas moitié autant que de

ficher au bout d'une perche la tête d'un ennemi ou de gagner quelque combat en rivière...

« ...Nous avons vu poindre la lueur d'amour au précédent chapitre; cette fois, pour changer, je me suis encore rempli les poumons d'un brin de prouesses. En Lancashire, y a pas un « Poings-et-Lances » qui ne sache disposer ses vaisseaux quand faut en venir à la rencontre. Dame, cette formation en demi-lune des vieux Vikings a du bon, où qu'on soit. On dit que la Nature abhorre la ligne droite et jamais plus qu'en combat naval. Qu'on se tienne à la courbe en croissant de la Nature et on vaincra toute difficulté... avec un rien de sens commun en plus. Si ces gars avaient dressé un des bords de leurs pirogues en barricade comme nous l'avons fait, ils se seraient épargné quelque vies utiles...

« ...Ce jeune Français que j'ai rencontré était bien le Français le plus épatant que j'aie jamais vu! On dit que les Normands ont même origine que nous-mêmes et il devait en être un. Oui bien, si lui et moi avions pu travailler ensemble... au lieu de Gibson...

« ...On n'a jamais obtenu rien de fameux avec ces manières de filer doux. Ce n'est, en les jugeant au mieux, qu'illusion. Jolie, mais qui dépasse la Nature. Voyez le projet d'extension de Rhodes. Exeter Hall y était contraire jusqu'au moment où le succès a commencé à venir. Y a que l'agression qui rapporte; voyez l'Amérique. Dame... l'agression... Les Français appellent ça « élan ou audace » [1], mais ce qu'ils veulent dire véritablement, c'est cette sorte de tournure d'esprit qui pousse un homme à dominer partout. Gibson n'avait pas ça. C'était un trembleur... et ça l'a coulé à la fin des fins. L'homme qui lâche son collègue se prépare à lui-même un plongeon pire encore. Une conscience branlante ne résistera point aux fièvres malgré qu'on se saoûle largement de quinine...

« ...Dame, la puissance que les anciens appelaient Némésis l'a frappé aux épaules dans les rues de Liverpool. Il venait

1. En français dans le texte.

juste de débarquer et prenait son billet pour les Orcades, après lui avoir télégraphié, à elle... Cette pauvre fille n'a jamais su quelle malédiction elle avait pu être pour un homme parti gagner sa vie en Afrique. Trahir son collègue pour rester en bons termes avec un sauvage mangeur d'hommes!...

« Il fut mis au rancart après ce combat, le vieux Ngogudema!... Si jamais on perd un combat en Afrique on est fichu!... Point de pitié dans la Nature; quand on est chassé du troupeau, c'est pour de bon. J'ai vu pleurer un vieux chef vaincu, il se cachait les yeux comme un enfant... Pas blessé, notez bien, mais le cœur brisé. Dame, il sait qu'il n'y a pas de recours dans un Etat de la Nature, pas de fariboles de journaux pour le retaper à nouveau, point de cette diplomatie, ainsi qu'on l'appelle. Il voit « fin » écrit dans toute la lumière du soleil... C'est comme pour le vieil éléphant...

« Dame, la pitié est article de fantaisie dont la Nature en sa sagesse ne peut se donner le luxe de se servir. La pitié est contraire à la conservation de la race, voilà ce qu'elle est. Et ce système s'est révélé salutaire jusqu'à ce que l'homme s'imaginât qu'il en savait plus long que les puissances qui l'ont créé. Dans la Nature, c'est comme pour le bien-être international, faut que l'équilibre des forces soit maintenu sensible comme le ressort fait d'un cheveu... grandes conséquences résultent de petites combinaisons. Ainsi pourrai-je obtenir de la locomotive une force prodigieuse si je respecte son mécanisme et me souviens que son inventeur en savait plus long là-dessus que moi-même. Manier une machine quelconque, ça empêche l'homme de poursuivre des chimères, soit en politique, soit sur un fleuve vierge de « la plus sombre Afrique », comme on l'appelle... Jargon de journal, ça. Il n'existe pas un endroit en Afrique sauvage aussi sombre que ce bout de rue que j'habite... le « demi-monde »[1] et les autres, saouls de mauvais alcools. Des types qui crèvent de faim et font alors la folie de

1. En français dans le texte.

vendre une bouteille de vin à l'indigène. C'est le premier pas, ils acceptent toujours. La suite, c'est le vol. La plus sombre Afrique!... Et que vois-je de la fenêtre près de mon lit? Pas grand'chose, à cause du papier d'emballage qu'est collé sur les vitres cassées, mais ce que je vois n'est point de nature à apporter lumière sur le sujet : des petites souillons qui mettent à sécher leurs bas roses, tout prêts pour le cinéma du soir, d'honnêtes gars indigènes qui lancent un coup d'œil par là et sourient, des gars qui vivent dans d'infects taudis tenus par les Juifs et qui vaudraient mon Renchoro s'ils étaient restés dans l'état de nature... leurs beaux corps tombant en pourriture dans la « Golden City »!

« Madame, ça m'est, pour sûr, une consolation de revoir le passé. Je pourrais écrire pendant la journée entière si vous le désiriez — le crayon et ce papier me sont salutaires comme une bouffée d'opium... Il y a eu une descente de police l'avant-dernière nuit, tout près de chez nous. On a attrapé un couple de stupides Anglais, mais les Chinois qui dirigent la chose avaient filé. Ils ont bien cinq mille années d'avance sur ces jeunes policiers hollandais qu'on voit, bâillant, par là. Ces Chinois, ils ont dû en faire quelques gorges chaudes de cette affaire-là...!

« Ben, je vas m'y mettre maintenant, à Lola D... et à Pérou. Dans un récit, rien ne fait meilleur effet qu'un camarade de collège ou un type de la haute société. Et le petit Pérou en était. Sa mère avait de bon sang inca. L'Indien de race pure engendre en progrès non point en régression comme le nègre. Il avait des goûts républicains, ce garçon-là. C'est drôle, tous les Péruviens sont républicains à fond. Ils haïssent l'Espagnol, mépris naturel pour ceux qui les ont conquis...

« Les mines d'argent. C'est de là qu'il a hérité son opulence. Lui et moi avons été, une fois, sur le point de nous enfuir de Saint-Edwards. Nous nous étions entendus pour filer comme arrimeurs sur un bateau de fruits en partance pour les Indes de l'Ouest. On nous a rattrapés. . Encore ce garçon Horn! Les

pères étaient pleins de commisération pour mes parents à cause du tourment que leur causait ce vaurien... Je savais peindre quelque peu, j'ai eu des prix pour ça, et j'étais le meilleur à la nage et à la lutte. Je plongeais plus profondément que n'importe qui.

« Dame, il nous faut rembourrer notre récit d'autant d'originalité que nous le pourrons, mais, en toute œuvre littéraire, il convient de se souvenir que la vérité elle-même doit parfois être supprimée si elle semble dépasser les bornes que l'homme moyen assigne à la réalité.

« Est-ce que je crois au réalisme? C'est chose dont je ne me suis jamais occupé, Madame. La réalité me suffit et, pour parler clairement, les faits me suffisent. Et c'est sur les faits que je construis ce livre.

« Eh bien!... va falloir que je vous dise adieu... Qu'est-ce, Madame?... Je croyais vous avoir dit tout à l'heure qu'il était mort dans la rue, à Liverpool, quelques heures à peine après avoir débarqué... Cette pauvre fille qui l'attendait. C'est bien sa faute, à elle, s'il fut un lâche... mais elle ne s'en est jamais doutée... De quel endroit était-ce donc qu'il parlait toujours? Ça m'a sauté à l'esprit, une nuit que je m'étais réveillé dans l'obscurité... Etait-ce Kittle... Kittle Burn? Un petit patelin dont il humait encore la fumée... ça me fuit... ce n'est pas ça!

« Oui bien, c'est dur, mais il se l'est attiré par sa cafardise... Dissimuler, faire des courbettes, s'écarquiller les yeux pour voir si on est observé, c'est vraiment pas la bonne manière de faire perdre la piste à une bête sauvage. Elle se rapprochera rien que par curiosité naturelle... Et la Mort est comme toutes les créatures indomptées : elle respecte l'œil qui la méprise, comme le marin respecte l'homme armé d'un coutelas. « C'était le seul moyen de s'amuser, en la vieille Côte d'Ivoire, aux temps héroïques... »

CHAPITRE XXII

Je ne dirigeai aucunement leur façon de célébrer la victoire. Le viril Iwolo lui-même but un coup de trop. Il ne restait plus dans la foule qu'un seul homme qui fût parfaitement de sang-froid, et c'était Renchoro qui, tout en se divertissant, me couvait d'un œil attentif.

La harpe d'Iwolo semblait parlante lorsqu'elle chantait les récits de prouesses du temps jadis. Chaque Encomi prenait part à la danse. Ils avaient une manière de faire des feintes imaginaires et de frapper du poignard qui eussent enthousiasmé une assistance composée même de nos meilleurs bretteurs modernes. A chaque javelot lancé et paré par ces très adroits lutteurs de la plus sauvage nature, éclataient les cris de *Va bue!* (Démolis-le!) et le suivant sautait dans l'arène, attaquant à sa propre manière, et était reçu par des encouragements tels que : « Tape dur! Flanque-le-lui! Ne le rate pas! » Et cela dura jusqu'au lever du soleil.

Je m'étais d'ailleurs endormi en pleine représentation et, dans mes rêves, je me croyais entouré de centaines de fusils et de guerriers Encomis; j'avais même épousé Lola (quel rêve idiot!) La petite fée aux yeux bleus des lointains étangs m'était apparue, elle aussi, me caressait la figure de ses bouclettes et, à ma boutonnière, épinglait un tendre bouquet de fleurs sauvages. Lorsque je m'éveillai, je fus soulagé de trouver que tout allait bien et comme il le fallait.

Grandes choses, ces rêves, quand il vous arrive de revoir le passé... Lorsque j'étais jeune, je me demandais souvent : « Se réalisent-ils jamais?... » Mais, chose étrange, ce rêve-là s'est réalisé et « elle » m'a épinglé plus d'un bouquet quand je m'en suis retourné, là-bas, dans l'antique Lancashire, près du vieil étang à nénuphars, tandis que le ruisseau chantait pour nous sa chanson sur les cailloux, parmi le gazouillis des oiseaux. C'était, certes, le ciel sur terre pour moi, simple enfant de la Nature, après tout, à cette époque-là.

En m'éveillant, je fus surpris de voir que nombre d'indigènes, Okellys et M'pangwes, étaient venus à l'île et attendaient patiemment mon réveil. Comme de juste, je donnai audience au chef des Okellys, frère plus jeune d'Apaque. Il savait ce que j'avais fait et demandait si je comptais ouvrir le trafic à nouveau, ce dont je lui donnai l'assurance. Je lui fis remarquer que, s'il y avait eu obstacle au trafic, ce n'était point par ma faute. Il se mit à rire (je le trouvai très sensé) en disant que telle était bien la vérité et qu'il connaissait les raisons de cet obstacle. En parlant, il montrait, plus en aval, une grande quantité de vautours qui, haut dans les airs, volaient en cercles au-dessus du champ de bataille : « Voilà la cause », dit-il, et je souris mais pris soin de ne faire nulle allusion au combat.

Il me dit qu'il avait un grand nombre de coupeurs de caoutchouc et que bien d'autres allaient venir d'Engella s'établir en ce pays, car, disaient-ils, le caoutchouc n'était pas seulement excellent, mais en quantité suffisante pour s'approvisionner indéfiniment, qu'on n'osait espérer en trouver autant et que, certes, il leur tardait d'avoir à nouveau une station de trafic dans l'île. J'assurai le bon chef que j'enverrai deux trafiquants à Apaque aussitôt que possible et que, certainement, tout irait bien.

Pleinement satisfait, il partit alors avec ses gens.

Arriva ensuite le chef M'pangwe qui exposa ses demandes et se retira de même, promettant aide loyale contre quiconque, en quelque temps que ce soit, viendrait à troubler le trafic de son pays. Je convoquai alors tous les boys, les trafiquants, etc., et

leur conseillai de ne point parler de ce qui avait eu lieu. Ils furent, comme moi, d'avis que le silence serait de meilleure politique. Ainsi que l'exprima Iwolo, « tout ça était de bonne guerre ».

Nous reprîmes les pagaies et allâmes notre chemin, fort en gaieté et sans oublier d'avaler quelques verres qui nous rendirent des forces après nos fêtes et plaisirs.

En passant devant l'endroit où les cannibales avaient fait si vigoureuse résistance, nous vîmes une quantité de vautours noirs qui, évidemment, menaient grande liesse sur la rive. Le spectacle le plus sinistre était celui du corps déchiré de l'homme qui avait tiré le coup de fusil. Il pendait encore de l'arbre, la tête en bas, ses deux pieds ayant été fortement accrochés par la fourche des branches. Je proposai de plonger sous lui pour retrouver le fusil qu'il avait laissé choir dans la rivière, mais les hommes ne voulurent point, par crainte de l' « emburus » ou esprit du mort qui, déclarèrent-ils, devait hanter éternellement cet endroit-là... Rien à faire donc, sinon attendre quelque autre occasion. Et elle se présenta dans la suite, je rentrai en possession de l'arme sans grande peine, ce n'était qu'un vieux chassepot qui avait été volé à la firme que je représentais.

Nous quittâmes le pays des fantômes et, bientôt, luttions de vitesse à qui arriverait le premier chez Apaque. Mon canoë, toujours équipé d'Encomis blancs — réputés les meilleurs pagayeurs au monde — vola bientôt à terrifiante allure au long du fleuve. Il portait, comme de juste, le rhum qui restait le grand stimulant, car ceux qui suivaient devaient nous avoir rattrapés à l'heure de la goutte. Les manquants en étaient privés.

Par moment, la course allait serrée et nous atteignîmes Samquite au coucher du soleil.

Après un court repas, nous nous présentâmes chez « mon oncle », y arrivant à minuit. Une averse de souhaits de bienvenue nous accueillit. C'était bien ici mon « home », mon « sweet home ». J'entrai auprès du vieil Apaque, qui, bien entendu, apprit de moi les choses telles qu'elles s'étaient pas-

sées. Le bruit de la bataille excita tout particulièrement son intérêt car ils avaient vu, à la nuit tombante, le chef vaincu retournant vers ses foyers, mais à cause de mon message, ordre avait été donné à ses gens de ne point l'attaquer. Il ne pouvait d'ailleurs pas comprendre pourquoi je ne m'étais pas entendu avec lui, car, à nous deux, nous aurions pu le nettoyer. Je lui expliquai qu'un homme bien rossé est plus facile à manier qu'un homme qui ne l'a pas été. Étant donné le tour que je lui avais joué et les promesses faites par lui, je pensais avoir tiré avantage de lui suffisamment pour le moment : « Oh ! oui, dit mon oncle, pour le moment, mais pourquoi ne pas en finir avec ses ennemis une fois pour toutes ? » Voilà son avis. Malgré cela, dans ma position, il comprenait fort bien mes sentiments.

Pendant la conversation, ce vieux guerrier, doué d'un naturel heureux et sans souci, se servait de bons coups et riait aux éclats en disant : « Oh ! là, là, quelle bonne volée le vieux Rengoga (le vieil éléphant) a reçue d'un jeune blanc ! » Et j'avais beau repéter l'histoire, il me la faisait redire encore et s'esclaffait de si bon cœur qu'une de ses femmes, toujours assise auprès de lui, se mettait, elle aussi, à rire. Elle se dirigeait vers la porte et, toujours riant, frappait dans ses mains. Aussitôt les autres femmes battaient des mains et riaient à si grand bruit que cela devint un général applaudissement et un rire universel dont j'entendais les éclats se prolonger au loin.

Enfin, vaincu de fatigue, je tombai endormi et le soleil devait être levé lorsque je m'éveillai. Apaque ronflait encore et je fis tous mes préparatifs de départ. Lorsqu'il s'éveilla, il recommença à rire, disant : « Répète-moi ce discours de Ngogudema à propos de mauvais conseil. » Et il se tordait et je ne pouvais m'empêcher d'en faire autant. Il mettait tout le monde en belle humeur par ses facéties.

Mes hommes une fois prêts, je passais toujours l'inspection des fusils pour voir si le compte y était et je voulais que les armes fussent aussi bien astiquées que possible. Ceci plut à Apaque et, comme j'alignais mes hommes pour l'inspection, il

dit en plaisantant : « Voilà quels étaient les mauvais conseillers qu'il a écoutés. Les gars... dites-moi, a-t-il toussé en parlant? » Toute la compagnie éclata de rire : « Si ces fusils m'appartenaient, je ferais tousser tous les hommes, dit-il, voilà quelque chose que j'ai toujours désiré, mais si on ne peut pas acheter de cartouches, ça ne sert à rien... » Je souris en entendant cela.

Il ne voulait pas que je partisse encore : « Attends, disait-il, ces deux trafiquants vont rentrer à Isanga, combien mettront-ils de temps encore avant de revenir ici? » Je lui dis que je les renverrais aussi rapidement que possible. N'dama reviendrait immédiatement avec cinq canoës de marchandises et Iweke Wilson suivrait avec cinq de plus et ainsi de suite. Ces deux hommes étaient des acheteurs d'ivoire. « Oh! non, dit-il, il y a toute une quantité de caoutchouc qui attend ici et je t'enverrai autant de pirogues que tu voudras et qui ne te coûteront rien, je t'aiderai. Combien en veux-tu? Un cent? » Endama et Iweke Wilson furent d'avis que vingt grandes pirogues seraient très suffisantes. Le vieux chef s'affaira et, en une heure, tandis que nous attendions et plaisantions et qu'il lançait des pointes aux dépens de son voisin le chef cannibale vaincu, vingt pirogues bien armées et approvisionnées arrivèrent. Nous nous fîmes d'affectueux adieux, le grand Apaque me pressa dans ses bras. Ce vieillard avait de l'affection pour moi et je l'aimais véritablement aussi. Et nous partîmes joyeux en jurant hautement fidélité à Apaque qui, tout souriant, accepta le compliment.

Avant notre départ, le chef m'avait pris à part et dit : « Jeune homme, tu es Blanc et je suis Apaque. Tu as conquis la Rivière pour moi, j'avais espéré semblable chance. Que nul ne me contredise : tu n'échoueras jamais si tu te fies à Apaque, mes peuples ne voudront pas rester tes débiteurs. Je sais où est le Français, beaucoup de mes esclaves viennent de là ; maintenant, tu veux du caoutchouc et de l'ivoire. A cause de toi je m'arrangerai à faire la paix même avec mes ennemis, je

comprends la puissance du commerce. » J'étais étonné, je répondis seulement : « Je ferai tout ce que tu désires comme le doit faire un bon fils, mais, commerce et guerre vont la main dans la main et, en ces choses, je serai toujours avec toi. — T'ai-je quelquefois trompé? dit-il. — Non. — Fils, écoute, tu auras les deux rivières tout à toi, personne ne s'interposera jamais. Je suis Apaque. » Il resta toujours mon ami de cœur en qui je pus avoir confiance et il ne me trahit jamais, ce sauvage Napoléon de l'Equateur.

J'arrivai à Adinango en temps voulu. Mon courrier était déjà à notre nouvelle station. On embarquait un dernier chargement de poudre à fusil et de diverses marchandises. Matam vint à moi, en gambadant, et posa ma main sur sa tête, disant : *Wa ka wa ball n'Gogudema* (« Tu as vaincu le Grand Eléphant des M'pangwes, tu es notre chef ».) Je ris et lui dis qu'il n'en était rien : « Non, mais écoute, dit-il, quelques-uns des nôtres étaient là-bas et y sont encore, comment cela se fait-il, n'y eut-il point de combat? » Je lui dis que le combat n'était rien, il me regarda de façon étrange [1].

« As-tu de l'ivoire? lui dis-je, va me le chercher, je t'en donnerai un bon prix. »

Oh oui, ils en avaient beaucoup à me vendre et seraient demain au nouveau poste.

Nous nous quittâmes, tous les deux riant, mais je le rappelai et, après avoir écrit l'ordre de lui remettre, pour son père, une jarre de confiture, je me séparai de mon frère de sang. Quelles gens étranges! Il était véritablement fier que j'aie battu son chef souverain et que quelques-uns de ses compagnons, membres probablement de sa famille, fussent couchés à l'angle de la mort, là-bas, dans le Haut-Ogooué. Les enfants de la plus sauvage Afrique sont, certes, difficiles à comprendre.

Je dis à Iwolo d'inspecter toutes choses à bord et en un

1. Le sauvage était dérouté par la fausse humilité conventionnelle de l'homme blanc.

rapide démarrage nous quittâmes cet endroit presque déserté. Mes amis cannibales et, en somme, tous les autres, m'acclamèrent lorsque je pris le départ avec ma petite flottille et bientôt nous passions devant chez Herr Schiff. Comme j'étais en avant-garde, il me héla. Il tenait en main deux lettres de Petit Pérou. L'une d'elles contenait, ainsi que de coutume, des fonds destinés à l'enlèvement de la prêtresse. J'eus envie de rire tant je le trouvais gosse. Herr Schiff remarqua que j'empochais la liasse de billets, la plus forte qu'il eût jamais vue. L'autre missive disait que bientôt Pérou serait majeur, etc., etc., je ne pus que m'esclaffer. Etait-il vraiment amoureux sans avoir vu? Non... mon dernier croquis, assurait-il, lui paraissait superbe. Et puis, la présence d'esprit qu'elle montrait en traçant le plan de sa propre évasion lui semblait vraiment renversante. Il envoyait, par le même bateau, quelques cadeaux utiles et espérait qu'elle ne considérerait point comme offensant de les accepter. Je lus la finale après avoir quitté Herr Schiff, tout sourires, ainsi que Herr Bohm. Celui-ci me dit en un anglais qu'il baragouinait de mieux en mieux : « Maintenant, vous êtes un héros ! » Je dis : « Bien sûr, pourquoi pas, ça coûte pas plus cher que d'être autre chose ; lorsqu'on voyage à place entière dans un monde nouveau, on peut être ce qu'on veut. — Oui, c'est bien vrai », dit-il. Schiff lui demanda alors de bien vouloir se retirer car il désirait causer en particulier avec moi, et Herr Bohm, toujours même bon vivant de Hambourg, obtempéra de suite.

Schiff alors devint sérieux et, en réponse à quelques interrogations, je m'ouvris à lui : « Ecoutez, Herr Schiff, j'ai un brin de nouvelles qui pourraient vous intéresser ainsi que votre Compagnie. Vous vous souvenez de nos conventions? » Il répondit : « Oui. — En avez-vous été satisfait jusqu'à présent? — Certes, dit-il. — Eh bien, Herr Schiff, êtes-vous prêt à toper avec moi, au nom de ma Compagnie, que nous ne nous mêlerons point des affaires réciproques de nos postes de la Grande Rivière? » Il répondit affirmativement en me tendant la main. Je

dis alors : « Vous aurez donc la rivière libre aussi loin que vous voudrez aller et il y a trafic en quantité suffisante pour cinq ou six firmes de plus. » Je lui expliquai que mon centre était l'île d'Isanga. Pas un de ses hommes n'en approcherait, dit-il. Je lui donnai alors tous les renseignements possibles sur la Haute-Rivière : « Cela suffit, dit-il, j'y verrai de suite : libre trafic pour tous et point de passe-droit ni d'encombrement, et protection mutuelle par les armes, si nécessaire. »

Il en fut ainsi et cette entente resta toujours observée.

Il me fallut partir, car M. Gibson aurait cru qu'il se passait quelque chose de fâcheux, mais je m'en allai ayant dans mon coffre particulier tout ce que Hambourg produisait de meilleur et c'est ce que j'appelle jouer franc jeu en affaires.

Et la preuve en fut après bien des années, car ces deux firmes [1], en dépit des guerres, etc., ne sont pas seulement puissantes dans leurs diverses branches et compagnies, mais encore ont ouvert le commerce de l'Afrique et d'autres contrées. En quelque endroit que se rencontrent ces véritables géantes du commerce, on verra toujours qu'elles sont menées par des « gentlemen » qui, même, présentement, restent liés par de solides raisons de s'entr'aider mutuellement dans l'intérêt du trafic, celui-ci ne pouvant exister sans unité.

« Au revoir pour le moment, Herr Schiff », dis-je, et le bon vieux monsieur me donna une forte poignée de main. Il avait été un bon « papa » pour moi et me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même.

J'abordai bientôt à notre nouveau comptoir et eus une longue conversation avec Gibson. Cette station commerciale était charmante, bien bâtie et commode, avec de grandes vérandas et convenait en tous points à sa destination.

Gibson admit que mes canoës dussent être expédiés de suite. J'étais responsable de leur cargaison, aussi mis-je tous mes soins aux divers assortiments de marchandises et, ceci fait, mes équi-

1. Carl Woermann et Hatton and Cookson.

pages, trafiquants, etc., démarrèrent et je leur souhaitai : « A Dieu vat ! »

J'avais transformé mon vieux général Iwolo en trafiquant et réparti fusils et hommes sur les divers canoës, mes équipages manœuvraient admirablement. Je les suivis des yeux jusqu'à ce qu'ils fussent loin.

Je pris soin de ne point parler du combat à l'agent Gibson, quoiqu'il essayât ferme de me sonder. Je savais que la cause de mes déboires était accrochée au mur de son sanctuaire, lui n'aurait pas été un lâche, mais cette photo reproduisait les traits d'une jolie fille des îles Orcades, sa femme, dont il parlait souvent et qu'il avait dû laisser à Kittle Loft... Pauvre homme, il quitta la Rivière après moi-même, avec l'intention de rentrer à son foyer natal et de jouir de l'argent gagné, mais, comme beaucoup d'autres, il mourut après avoir débarqué à Liverpool. Même chose arriva à M. Carlisle, notre agent général au Gabon, un des plus beaux types de gentleman que j'aie jamais rencontrés. Je connaissais celle qu'il avait l'intention d'épouser, c'était la fille unique d'un vieux capitaine baleinier ayant fait fortune autour du Groenland. Et j'en pourrais citer bien d'autres. Tous les vieux de la Côte que j'ai connus dans ma jeunesse ont disparu et, la plupart, de façon prématurée, tués par les indigènes ou emportés par les fièvres.

Véritablement, c'est bien là, ainsi que son nom l'indique, le tombeau de l'Homme Blanc.

Après avoir expédié mes équipages à l'intérieur, je descendis vers la côte chercher le nouveau remorqueur *Iowatha*, spécialement construit pour naviguer en mer comme en rivière.

En cours de route, j'eus une longue conversation avec Lola, puis j'étudiai le bateau sous la direction de son ingénieur, le vieux Peter Nolan, qui me le mit en mains à Angola. C'était tout ce qui peut se désirer de mieux, rapidité et puissance, et possibilité de remorquer en n'importe quel courant, vingt pirogues et davantage. Le vieux Peter et moi devînmes bientôt de grands amis.

CONVERSATION.

« ...Dame, le désir de raconter un de mes propres combats m'a toujours chatouillé à périr !...

« ...J'aurais pu balayer toute la horde, comme disait le viril Apaque, mais y a un brin de miséricorde dans la nature humaine... Quoique, notez bien, elle ait quelquefois besoin d'être surexcitée jusqu'à tuer, comme lorsque j'ai eu ce type qui m'avait arrangé le pouce comme voilà. Un gaillard qui aurait, pour lui, à Londres, toute une nuée de dames à genoux, mais n'empêche qu'il a eu l'intention de tuer par traîtrise. La traîtrise est chose qui toujours surprend, c'est pourquoi on ne lui pardonne jamais...

« ...Oui bien, j'ai combattu sans arrêt et bâti empire, comme on dit. Mon premier combat a eu lieu sur mes Rivières et mon dernier, du temps où je me trouvais avec les voleurs de troupeaux de Kitchener, à la guerre des Boers ; à moins qu'on ne parle du moment où j'étais sur un dragueur de mines pendant la Grande Bagarre. Mon cousin H. D... — commissionnaire en poissonnerie — m'y avait fait mettre. J'étais dans la « Depth Charge nº 3 ». Et, avant, y a eu l'échauffourée du général Villa à Mexico, mais je ne la compte pas. Et maintenant, après tout ça — et nous mettrons par-dessus le marché la vieille guerre de Matabele, jadis — voilà qu'on m'oblige à rechercher mon certificat de confirmation pour obtenir une pension... Confirmation ? ...Ben quoi, je n'ai seulement point mon extrait de mariage, ni mes papiers de Scotland Yard, quand j'ai quitté le service, de mon propre mouvement ! Tout de même, y a des tas de choses, à moi, plus importantes qu'un certificat de confirmation, qui bourlinguent de haut en bas de la Côte Ouest jusqu'ici, Zanzibar et le reste, Gardafui... On trouverait de mes vieilles valises dans la plupart des patelins tout autour de l'Afrique, et pas mal d'autres en Amérique. C'est pourquoi il ne me reste que ce que j'ai sur le dos... plus mon livre de prières, y aura toujours quelque moment où on pourra en avoir besoin... Oui, pour sûr, j'ai

laissé un tas de bricoles en circulation, ici ou là... Voyez-vous, on croit toujours qu'on reviendra... ou, peut-être bien que j'étais pressé sur l'instant...

« C'est le bon moment pour lancer un livre comme le mien... rien paru de nouveau, dernièrement, depuis Rider Haggard..., un des plus grands mythologistes du monde, ce type-là. Mais mon livre, à moi, ce sera des faits, on peut en tisser des choses, avec des faits ! Il plaira aux Allemands. Je ne demande à aucun Français de s'y atteler. Shakespeare lui-même ne va point au Français, il n'en parle pas s'il lui est loisible de faire autrement. Et Dickens... demandez plutôt à un Français de lire le *Nouveau Testament* en grec que de comprendre Dickens ! Il n'en sentira ni le cœur de tendresse ni le sourire. Il est rude, que ce soit question commerciale ou question littéraire... Dame, il préfère le « Moulin-Rouge ». J'y suis allé, au Moulin-Rouge. Pauvre spectacle... trop de clinquant français, là-dedans, pour moi. Je préfère me délasser l'esprit à suivre une dispute de rouges-gorges, par là-bas, à Greenwich, ou un bout de combat de coqs. Voilà le genre de spectacle qui donne envie de rentrer chez soi, auprès de la femme et du coin de son feu, tartines et tout ce qui s'ensuit.

« Nous avions une maison, dans le temps, à un coin de rue. On en voyait du monde, si on se sentait en veine de regarder à la fenêtre, le soir du samedi...

« ...Dame, Londres... Quand, des fois, je me rentournais au pays, fallait d'abord que j'aille voir si le Lancashire était toujours là, fallait que je m'en remplisse pendant plusieurs jours avant de prendre Londres à loisir... jeter un œil sur Gillmore et le reste... entendre les pluviers et les goélands... m'asseoir au bord du vieil étang marnier de Frea, en souvenir du passé. Ça fait bien ressortir les poissons, la marne. Quelques-uns de ces vieux chabots étaient de même âge que moi. Je les reconnaissais à certaines marques, nous les avions gaulés de dessous les rochers plus souvent qu'à leur tour, quand nous étions gosses... Dame, le pays m'accueillait bien, sinon toujours les gens. Le

pays... ça vous reconnaît. Les gens, pas toujours. Un vieil arbre ou la courbe de la rivière vous feront fête, même si quelques portes semblent disposées à se fermer... Dame! à la fin des choses nous ne nous transformerons pas en chair et sang, mais en terre et eau courante. C'est ce qui a engendré nos pères, et c'est là que nous les approchons de plus près...

« Beaucoup de ces trafiquants ont eu moins de chance que moi. Ç'a été pour eux comme pour Gibson et Carlisle. Ils mouraient, à peine rentrés au pays, ou bien, on les enterrait où l'a été ce pauvre George D..., et Tom Keating qui a été refait par les pirates. Mais la mer a emporté de l'île plus d'un brave bougre, comme si elle comprenait qu'ils ne désiraient point être encaqués là pour la fin des temps... roulés à la dérive vers Liverpool, c'est plutôt ce qu'ils préféreraient...

« Oui bien, y avait, dans les temps, quelques importantes et anciennes firmes à Liverpool. Voyez la mienne, Hatton et Cookson, précédemment, Hatton et Jackson. Elle a vendu plus de poudre aux indigènes qu'aucune autre firme connue. Avant que la vapeur existât, « elle était ». Ses beaux voiliers voguaient autour de l'Afrique et ailleurs. Elle eut les premiers trafiquants à extraire le minerai à Port-Nolloth, à s'établir baleiniers à Port-Elizabeth, les premiers à Tierra del Fuego — vieux loups de mer de capitaines formés par Hatton et Cookson et bateaux passant de père en fils. Dame... sûr que c'était une firme considérable jusqu'à ce qu'elle ait été vendue à la Nigerian Company et réunie au Port Sunlight. C'est grand dommage qu'elle n'ait pu s'en tirer sans ces titres de noblesse...

« Les hommes de Liverpool! Ils ne laisseront point tomber leurs bateaux, ni leurs firmes non plus. Une chose véridique, Madame, pris l'un dans l'autre, c'était tous des gens épatants pour le devoir! Je n'en ai connu qu'un qu'était des fois tenté d'exagérer : le capitaine Holt, homme à craindre en tout temps. Les indigènes le redoutaient et les blancs redoutaient sa manière avec les indigènes : « Tu ne les pacifieras jamais de cette façon, John », que je lui disais, ma manière est meilleure, elle est

basée sur notre humaine formation. Faut suivre la nature. Elle ne te fera jamais défaut, ni à la firme pour laquelle tu travailles ».

« Oui bien, John flanquait une volée à un gars pour n'avoir point ramé sa charge ou avoir montré quelque insolence. Il avait tort... Faut point punir le gars qui mérite châtiment, mais se débarrasser de lui tranquillement. Pas de paroles : qu'on le paye et le laisse partir. Si jamais il revient, il saura se tenir. On doit apprendre à observer le sauvage comme le politicien qui étudie ses opposants à la Chambre... Affaire de coup d'œil, qu'on appelle aussi instinct. Le *dum spero vivo* est aussi vrai pour le cannibale que pour nous-mêmes. Le trafiquant qui refuse à ses hommes un élément d'espérance ne connaît rien à la nature humaine, mieux que ça, il joue un mauvais tour à sa firme. A y penser de plus près, Holt par sa sévérité, Gibson par son manque de caractère, ces deux-là volaient leur firme aussi sûrement que s'ils avaient enlevé la caisse des bureaux...

« Dame, quand je pense à ce que j'aurais pu réaliser sur mes Rivières !... »

CHAPITRE XXIII

L'*Iowatha* était large et spacieux, avec un haut gaillard d'avant où moi et le vieux Peter trouvions vaste espace et air frais et léger, etc. J'arrangeai vite les choses de façon à ce que chacun soit confortablement installé. Le bateau touait à très petit bruit et nous l'entretenions soigneusement. Il semblait comme neuf. L'homme qui en avait fait le plan était un ingénieur de la marine, vieux loup des mers équatoriales.

L'*Iowatha* brûlait peu de combustible, remontait le courant en un rien de temps, n'avait point de caprices et chevauchait une mer houleuse telle la mouette, de sorte que, sous voile ou vapeur (c'était moi qui l'avais gréé de voiles) il semblait un vieux bateau Viking.

Et, toujours paré de ma jeunesse, je fis plus d'une rude expédition au Gabon. Le petit *Hiawatha* se montrait dans tout son beau parmi les hurlements des éléments, il vous berçait et vous endormait au milieu de la plus écumante rafale, mais faut aimer à être bercé! Nous, les natifs du Lancashire, y avons toujours été habitués et j'ai plus d'une fois vu quelque femme de marin, ayant souvent beaucoup d'enfants, arracher un gosse tout riant à son bol de lait en disant : « Non, t'en auras plus, puisque tu t'amuses! » Et avec une bourrade, le fourrer au berceau accroché de façon à se balancer. Bientôt le petit s'endormait

profondément sous l'action du mouvement berceur, comme nous dans notre poste d'équipage. Trop de cajoleries, ça fait de « chétis » gars. Le vrai vieux type de marin, parce qu'il a été élevé rudement, trouve son véritable plaisir dans les fatigues et les dangers, mais il jouit de la vie... Une des races les plus heureuses qui soit, ce marin des Océans de l'Ouest! il a toujours été bercé à sa suffisance, en mer. Ben, voilà comme était ce remorqueur construit à Liverpool et j'étais fier de lui. Tant que je l'ai gouverné il n'a jamais eu ni une voie d'eau, ni la moindre anicroche de machine. En tous lieux, c'était notre bon foyer.

Je reçus plusieurs caisses contenant des effets de toilette destinés à la prêtresse et aussi une boîte de petits objets dont je n'aurais pu dire l'utilité, ni Petit Pérou non plus. En somme, j'avais raison de penser qu'un gentleman de son genre n'eût point été dans « Bond Street » faire des achats de certains objets féminins; je sais que, dans le temps, je ne l'aurais point fait, moi, pour rien au monde... Mais tout était là, au complet, corset et cosmétiques et des tas de choses auxquelles je ne comprenais rien. Pérou me dit, plus tard, avoir tout fait acheter par l'intermédiaire de ses agents; je ne m'étais donc pas trompé. Il y avait aussi plusieurs caisses pour Brazza.

Alors, souhaitant adieu à Angola, je pris le large avec mon premier remorqueur, m'arrêtant une fois seulement pour remettre les présents à Lola et quelques bouteilles très appréciées pour les fakirs du voudou; je remontai le courant nuit et jour, battant mon record de rapidité.

Le petit steamer causait vive sensation comme il passait en vue des nombreux villages de la rive. Aux cris de ces simples indigènes : « D'où vient ce bateau? » les hommes du steamer répondaient en riant : *O wamuti Impolo Agani* (« Le gros vapeur a accouché de ce petit-là! ») et beaucoup d'entre eux le croyaient vraiment.

Après notre arrivée au quartier général, nous reçûmes nombre de visiteurs, et Gibson fut particulièrement satisfait de notre nouvelle acquisition, car on en pouvait faire usage sur tous lacs

et rivières et s'en servir en toute saison pour apporter des approvisionnements de la Côte.

L'expédition suivante eut lieu vers les Rapides de Samba car, les rivières baissant alors, il eût été dangereux de s'y risquer sur un grand bâtiment. Je fis plus d'une excursion vers le Haut-Angani et, même en saison sèche, je n'eus que de rares difficultés, le bateau ayant un très faible tirant d'eau quand il n'était pas surchargé.

Chaque fois que j'allais à Samba, les gens me demandaient toujours quand reviendrait la « Lady » blanche. Ils ne semblaient point l'avoir oubliée, elle avait fait si douce et durable impression sur eux qu'ils auraient bien préféré sa visite à celle de ce nouveau bateau.

Je ramenais toujours toute une remorque de pirogues chargées de caoutchouc, etc., de sorte que mon bateau couvrit bientôt son prix et prouva ainsi l'économie que réalisait le transport par eau. Je le transformai alors en forteresse flottante et surmontai bien des difficultés et dangers inhérents à la navigation fluviale.

Lorsque j'arrivais chez Gibson, j'étais toujours encouragé par Herr Schiff qui admirait grandement l'*Iowatha* et avait bonne amitié pour Peter Nolan. J'amenais nombre de nos trafiquants désireux de mettre leurs comptes en règle, mais comme les magasins regorgeaient de marchandises, ils prenaient généralement un repos de plusieurs jours, me laissant largement le temps de visiter d'autres districts commerciaux. Quand je revenais, je les remorquais jusque chez eux et je puis dire que ces excursions fréquentes et un confortable « home » à bord rendaient la vie fort plaisante.

J'eus de fréquentes occasions de chasser l'éléphant, l'hippopotame et autres animaux. Une fois, je tombai en plein sur le plus grand troupeau d'éléphants jamais rencontré, et qui traversait la rivière Angani au clair de lune. Ils se séparèrent toutefois et quelques-uns des mâles, fatigués de courir à grande allure le long de la rive sablonneuse, tournèrent pour nous

charger, mais nous les mîmes bientôt en fuite, queue dressée, par quelques rafales de sifflet du vieux Peter qui n'aimait rien tant que de semer la panique.

Il se trouvait toujours quelque chose d'intéressant à voir, que ce soit de jour ou de nuit. En aucun endroit du monde la lune ne brille plus lumineuse que sur les hautes-rivières où il fait sain de vivre. J'ai souvent tiré des animaux à la lueur de la lune, ou me suis amusé à lire lorsque je n'avais pas sommeil. Les nuits y sont délicieusement fraîches.

Quand j'arrivais à notre station commerciale, mes occupations me tenaient sur la grande rivière, car, même lorsque les eaux de l'Angani étaient basses, le fleuve principal, l'Ogooué, avait un tel débit et une si grande longueur (sa source s'enfonçait, si lointaine, que personne ne la connaissait en ce temps-là et je doute fort qu'on la connaisse aujourd'hui), que sa crue et sa décrue se produisaient un mois et plus après celles des autres rivières.

Les Français revendiquaient un gigantesque territoire. Il semblait certes prématuré de vouloir annexer si vaste région, s'étendant pratiquement jusqu'aux sources du Nil, région que l'homme blanc n'a jamais foulée, du moins celle que peuplent les cannibales de même race et de même langue que les Oshebas et les M'pangwes. Ainsi existe-t-il encore bien des parties du continent africain qui offrent à l'explorateur audacieux l'occasion de se faire un nom fameux.

D'après les minéraux que les Oshebas portaient dans leurs gibecières, je suis certain que le pays est riche en gisements de toutes sortes. J'ai visité moi-même ces territoires, près de la côte. L'unique raison qui a dû empêcher leur envahissement par les anciens est qu'il sont habités par une race si farouche et si belliqueuse que les premiers prospecteurs et chercheurs d'or se sont gardés d'approcher. C'est ce qui a eu lieu, car je n'y ai point vu de fouilles anciennes, à part les cavités cuprifères des montagnes Angani, creusées par les Ashiras du plus haut Angani.

Ces Ashiras sont les meilleurs ciseleurs sur cuivre et acier

que j'aie jamais rencontrés durant mes voyages parmi les sauvages de bien des pays.

Chaque fois que je remontais la rivière, j'allais voir Apaque. Il fit même un voyage avec moi.

En arrivant à Assangi, je trouvai trop grande quantité d'ivoire, de caoutchouc, etc., pour cadrer avec mes comptes et donner d'importants profits. Les Oshebas eux-mêmes, installés dans de petites huttes grossièrement construites de grandes lamelles d'écorce épaisse rattachées de cordes de fibre, se mettaient à saigner le caoutchouc, tandis que l'ivoire, toujours escorté, arrivait de l'intérieur pour être vendu soit à Endoma, soit au vieux Iweke Wilson. Sur la rive opposée, les gens d'Apaque s'étaient bâti des demeures provisoires, récoltaient le caoutchouc et chassaient l'éléphant. Le chef semblait fort satisfait de son nouveau domaine et le vieux général Iwolo, aidé de sa femme qui l'avait rejoint de la côte, régnait comme chef trafiquant d'Apaque. Il faisait de fameuses affaires en sel et en poudre. Sans nul doute, était-il en bon chemin vers la richesse. Il notait tous ses comptes à l'aide d'entailles sur un bâton, et c'était merveille de voir comme il réussissait à faire sa balance et à vérifier sa situation commerciale vis-à-vis de la firme, mieux, certes, que bien des trafiquants natifs du Gabon et capables d'écrire.

Il fallut faire plusieurs allées et venues pour l'écoulement des produits et je me sentis tout chagrin quand je dus souhaiter d'affectueux adieux à ces bonnes gens, car je me décidais à aller faire un tour dans mes foyers, au vieux pays de Lancashire d'où les miens m'écrivaient continuellement, implorant le retour.

Lorsque finalement je partis pour de bon, il y eut tout un rassemblement chez Apaque, ce qui me prouva à quel point on me regrettait de cœur. Le vieil Apaque, particulièrement, déclara que j'étais le seul véritable ami qu'il ait eu de sa vie, mais qu'il comprenait parfaitement mon désir de retourner vers les miens, tout là-bas. A l'heure du départ, ils s'alignèrent au

long de la rive et je les entendis crier de toutes leurs forces : « Tu reviendras vers nous, nous penserons toujours à ton retour! » Je me sentis tout peiné de me séparer d'amis pareils; cependant, un bon et durable trafic fluvial était maintenant fortement établi; aussi partis-je sans le moindre regret à part celui de quitter d'aussi véritables amis, ce qui est grande perte en tout temps.

A mon retour aux entrepôts, je rencontrai bon nombre d'autres amis, parmi lesquels le petit soldat français qui, à l'île d'Isanga, me fut de si grand secours lorsque j'avais eu besoin d'aide. Il venait de recevoir ses derniers ordres en vue de son voyage à l'intérieur, vers Brazza. Nous passâmes la nuit en divertissements et, le lendemain matin, j'assistai à son départ en tête de sa flottille de pirogues. C'était un Breton de Bretagne et d'agréable compagnie. Nous nous quittâmes les meilleurs des amis et je le chargeai de mes respects pour son chef, le comte de Brazza. Après quoi, je rendis mes devoirs à M. La Glasse, fameux naturaliste français qui avait été envoyé spécialement pour étudier le gorille, l'empailler « à la nature » [1] et se renseigner à cet égard le plus possible. Je l'aidai dans son œuvre en lui procurant des boys et, en moins d'un mois, il réunit tous les spécimens désirables. Les singes avaient été tirés de telle façon que nulle trace de balles n'était pour ainsi dire visible. Ce naturaliste savait empailler de remarquable façon et je ne doute pas qu'il ait, quelque part en France, campé ses gorilles en une pose des plus naturelles.

Je remontai alors l'Angani une dernière fois, transportant, en plus d'une longue remorque, les trafiquants qui répondaient à l'appel dans cette partie de la contrée. Nous fîmes un beau voyage. Je leur annonçai que c'était le dernier pour moi, car j'avais le mal du pays. Je dis amicalement adieu au vieux roi des Evillys et à ses chefs, qui me firent royale conduite, me recommandant de revenir et de leur ramener la « lady » blanche

1. En français dans le texte.

(la missionnaire presbytérienne). Le vieil Injuki exprima grand regret de mon départ, mais il fallait bien partir...

J'arrivai sans encombre à notre nouvelle station. Seul, le vieux Peter Nolan était abattu par de légers frissons fiévreux.

On m'envoya ensuite au Gabon prendre une petite remorque et quelques passagers qui attendaient impatiemment. Tous comptes réglés, j'accusais un bel excédent de recettes. Je portai à Gibson la nouvelle de mon prochain départ ainsi qu'un sérieux rapport dont je me sentais satisfait.

Notre descente en rivière fut magnifique. Je ne m'arrêtai que quelques heures chez Lola et lui dis ce que j'avais fait et que je m'occuperais de son évasion aussitôt qu'il me serait possible, car je la voulais libre comme l'« Engelangi » (l'oiseau blanc des mers). Je me sentis touché de l'émotion que je produisais sur l'âme profonde de Lola. Elle me parut bien belle sous l'effet de mes paroles murmurées. Sa seule réponse fut : « Je serai prête, quel que soit le moment. » Et en me quittant, elle m'adressa le plus reconnaissant sourire. Je laissai les autres servants du temple tous ivres ou à demi et me vis bientôt en bonne route vers le Gabon.

L'état du pauvre Peter empira beaucoup en dépit des soins que je lui donnais, et notre très dure traversée en mer sembla aggraver son cas. Au débarqué, il fut envoyé immédiatement à l'hôpital français, mais ne vécut que quelques jours après que j'eus quitté le Gabon pour mon voyage de retour.

Je remis ma démission à M. Carlisle, notre agent général, ainsi que mes comptes, etc., et nous passâmes la nuit dans son bureau, car il avait très peu de temps pour causer durant la journée. Il pensait se retirer aussitôt qu'il aurait pris toutes ses dispositions, et, comme je connaissais sa fiancée, nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre. Il espérait que nous nous rencontrerions à Liverpool et souvent aussi, sans doute, dans notre maison du Lancashire, car sa fiancée était grande amie de notre famille ainsi que son père, le vieux pêcheur de baleines, maintenant retraité. Je lui racontai aussi que j'attendais la visite d'un de mes

camarades de collège qui, bientôt, pensait visiter la Côte pour une couple de mois et quand je lui dis qui il était, il rit en répondant : « Oiseaux de même espèce »... Le jeune monsieur parcourrait sans doute la Côte comme l'avait fait M. Graham, botaniste à Liverpool, de sorte qu'il savait fort bien quelle conduite tenir en pareille occurrence. Bien sûr, il l'assisterait et ferait respecter son incognito. Quant à moi, je pourrais partir quand je le désirerais, il me remplacerait en tout.

Alors, je lui dis adieu pour le présent et avec ma remorque et trois passagers ecclésiastiques (un missionnaire américain et deux prêtres français), je fus bientôt sur mon chemin de retour vers les rivières. Les prêtres français allaient au pays des M'pangwes, tous deux parlaient facilement la langue indigène et avaient été missionnaires sur les hautes rivières du Gabon, ils se sentaient donc chez eux n'importe où. L'Américain se dirigeait vers Kangue, station de la mission presbytérienne. Nous nous entendions tous parfaitement, je lui servais d'interprète quand il voulait parler aux deux Pères. Ils jouirent immensément de leur voyage et je les débarquai à leurs diverses destinations, sans encombre et ne se portant pas plus mal du fait de la traversée.

J'eus alors le temps de relire mon courrier, composé presque exclusivement de lettres du petit Pérou. Il avait reçu mon récit et savait exactement où en étaient les choses et ma décision d'enlever la prêtresse selon le plan proposé par elle et que je lui détaillais. Il arriverait bientôt, ajoutait-il, et les fonds ne manqueraient point car, à ce moment-là, il aurait atteint sa majorité.

Je faisais de fréquentes visites à Herr Schiff. Il me savait en sous-ordre et me proposa, si jamais je revenais à la Côte, de m'approvisionner de toutes espèces de marchandises, à plus bas prix que je ne les pourrais acheter en Europe, et de me soutenir en toutes façons. Je répondis, comme de juste, que si je revenais, je pensais trafiquer pour mon propre compte, mais ne fis aucune promesse. Gibson, lui aussi, était soucieux de maintenir son

négoce. Je lui avais amené un mulâtre du Niger, qui se révéla de premier ordre et capable de conduire le remorqueur en n'importe quelle eau. Les hommes que je lui laissais connaissaient la rivière et les passes aussi bien que moi; tout allait donc parfaitement.

J'occupai une grande partie de mon temps à chasser; aussi me fut-il possible de rapporter au pays toute une collection d'échantillons de la faune et de la flore africaine, en plus de curiosités de tous genres. Pendant ces excursions, je passais souvent à Azingo et, chaque fois, faisais visite à Lola.

Conversation

« Au pays des Rivières, la blanche « lady » rayonne parmi mes plus clairs souvenirs. Elle était blanche, Madame, jusqu'au profond du cœur, et sans plus de peur, sur une rivière de cannibales, que Stanley lui-même!... Dame, ce me fut un douloureux bonheur, avant de quitter la Côte, de ramener son corps de Samba au Gabon. Quand j'appris qu'elle était morte, je dis : « Nouvelle victime de cette antique Isoga : l'Eglise!... » Me fallut l'enlever secrètement du lieu de son dernier repos, afin de ne pas offenser les indigènes. Ils considéreraient, naturellement, une femme si belle, comme sans prix pour le *muti*. Ils n'auraient pu, longtemps, s'empêcher d'y porter la main... Sa puissance, après la mort, n'eût pourtant pas dépassé l'influence de la femme vivante... Dame, les Eglises... L'homme, ainsi que nous savons, est la fleur de toute création, mais il n'est fleur que lorsqu'il cesse d'être animal. C'est ainsi qu'« elle » était... Je suis catholique, mais pas au point de croire que nous sommes les seuls à produire des saints. Je ne la dispute point aux presbytériens. Ils ont des types comme Gibson, en revanche, qui ne leur font point trop d'honneur!...

« Le Christianisme... On a beau le passer au crible, on ne l'a point analysé. Madame, que reste-t-il du tamisage de toutes les Eglises réunies qu'un peu de poussière dorée?... Et c'est ça

l'Humanité... l'essence de vie! J'ai trouvé cette essence-là en plus grande abondance sur la Côte que je n'en ai découvert à Londres... dimanches aussi bien que jours de semaine. On n'a point besoin de la métropole du monde connu pour faire un chrétien; c'est sur mes Rivières que j'ai rencontré cette admirable femme.

« Elle a fait deux voyages avec moi. Elle était tout yeux, la première fois... mais, la seconde, il semblait que tous les yeux regardaient celle que je conduisais!... Magie et voudouisme... chaque mille de cette rivière est hanté. C'est la rivière la plus sacrée d'Afrique...

« Et les martins-pêcheurs, Madame, avec leurs huppes éclatantes! Quelques-uns sont des joyaux pas plus gros qu'une abeille! Mais, leur faut du poisson comme aux plus grands et aux plus beaux...

« Et mon Renchoro, n'avait-il point un cœur d'or? Je connais l'humanité, Madame, je suis de Scotland Yard et je sais ce qu'est Londres. J'ai trouvé meilleur que les meilleurs, en Afrique.

« Que ce coucher de soleil est magnifique! disait-elle. Comme une maison missionnaire ferait bien sur ce coteau, Mr Horn! » Oui bien, elle allait là où du Chaillu n'osait se risquer... de grandes énormes idoles et des crânes peinturlurés... Elle donnait des bonbons aux gosses et elle souriait. Mettant de côté la religion, c'était une femme de cœur... La terre où elle est couchée, c'est une terre sainte de plus... oui bien.

« Non, Madame, y a rien de spécial dans mon état. Seulement, chaque année je suis quelque peu plus las. Je compte mes pas, maintenant, si on peut dire, et ne demanderais pas mieux que de les compter s'ils me ramenaient sur mon chemin d'autrefois...

« Pour peu que le pays m'eût un rien soutenu comme Rhodes l'a été — et Brazza — j'aurais frayé la voie jusqu'aux eaux lointaines, j'y serais arrivé avant les Français, j'aurais ouvert la route du lac Tchad à l'activité commerciale, ivoires et peaux

et cuivre... Beaux pays d'aventures, là où Mahomet et cannibales se rejoignent. Dame... rivières qui n'ont point de noms et contrées qui n'ont point de cartes.

« Lorsque, sur la Côte Ouest, les Français sont devenus calamité publique, un tas d'entre nous, les anciens, ont dû remonter vers Nigeria pour nous éloigner d'eux... y avait pas mal de brigands mahométans entre eux et nous! Un jour, j'ai trouvé ces bougres-là qui épiaient ma petite troupe d'indigènes armés. Ça les intéressait de voir les Français essayer de nous basculer à travers un ravin profond!... Dame, pour quelqu'un qui aurait tant soit peu d'imagination, plus quelques fusils, ça ferait un fameux brin de pays!

« C'est quelque part de ces côtés-là qu'a disparu le fils de George D..., frère de Lola, après qu'eut été tué Josef Kariella, le pirate qui l'avait adopté au moment de la mort du père. Il le traitait bien, d'ailleurs. On croit que ce pirate quitta la mer pour aller en terres mahométanes, parmi les brigands. Un garçon, comme le fils de George D..., quand il est remis par la Providence au giron de la Nature, reprend, certes, goût aux armes. C'est profession de gentleman. Dame... là, on ne dépend de la faveur d'aucun homme...

« Les brigands du lac Tchad », ce serait un beau titre... Ils avaient coutume d'arrêter les femmes qui allaient aux harems de Fez. « Les brigands du lac Tchad »... J'aurais, sûr, manigancé quelque fameux livre, si j'avais toujours eu les loisirs que j'ai maintenant. « Caravanes et chameaux » serait suggestif. Mais, quand on est jeune, on ne pense qu'à tourner la page suivante... Les livres ne germent point tandis qu'on suit les pistes...

« Dame, derrière le Cameroun, y a des êtres vivants dont nous ne savons rien. J'aurais pu écrire des livres sur bien des sujets... On prétend que le « Jago-Nini » existe toujours dans les marécages et les rivières. Jago-Nini, ça veut dire: « Géant plongeur ». Ça sort de l'eau et dévore les gens... Les vieillards racontent ce que leurs grands-pères ont vu et se figurent que

c'est encore comme ça... J'ai souvent pensé que ce Jago-Nini devait être même chose que l' « Amali ». J'ai vu la trace des pas de l'Amali, larges, à peu près comme une bonne poêle à frire, avec trois griffes au lieu de cinq. Derrière le Cameroun, on trouve de très grands lacs qui étaient remplis de beaux phoques, dans le temps. On les appelle *manga*, mais le Jago-Nini les a presque tous fait disparaître, à ce que disent les indigènes. On voit des éléphants pygmées, par là aussi, et des crocodiles qui ne tuent jamais les humains... Les indigènes, là-bas, parlent de quelque grande « Eau » et je dis, moi, qu'ils ont dû venir de la région du Nil. Ben... quelle autre énorme créature que l'Amali pourrait être responsable des ivoires brisés que nous rencontrions dans les soi-disant cimetières d'éléphants? Magnifiques vieux ivoires verts — sans prix pour la marqueterie — broyés net à l'endroit le plus épais et fracassés en éclats. Dame, en Afrique, il existe des endroits où on a la vision de la puissance primitive... et pas si distante, tout de même, que celle qu'on cite comme préhistorique en Europe ou en Amérique.

« Il y eut un temps où j'explorais, en Floride, l'embouchure des rivières à la recherche d'os de mastodontes. Rien de mieux pour les phosphates, mais c'est chose du passé mort; là-bas, en Afrique, à peine si le Passé a cessé de respirer... On y prend des idées pour peu qu'on soit genre d'homme à n'être pas *homo stultus*... Eh! que dire du langage des indigènes et des rumeurs que l'on entend la nuit... et chaque marais et chaque caverne de montagne qui vous appellent et vous attirent toujours quelque peu plus loin! Des fois, la rivière, seule, semble être endroit sûr. Aucune menace sur la rivière. Jamais immobile et jamais silencieuse... humaine comme l'homme... et c'est pourquoi on lui fait confiance. Dame, le sauvage chante en rivière, alors que, sur terre, il tremblerait de peur que quelque chose ne le touche. La rivière... c'est une rue inventée par la Nature.

« Cet Amali, je vous ai dit que je l'avais vu dessiné dans les grottes des Boshmen. J'en ai, une fois, sculpte un tout

entier et l'ai donné en souvenir au président Grant, qui prenait, naturellement, grand intérêt à la Côte Ouest, voyant que la guerre civile, dont il s'était si bien occupé, y avait ruiné un ancien commerce... Dame, les petits bonshommes qui dessinaient ces animaux et les esclaves enchaînés, et le reste, dont je vous ai parlé, ne devaient pas être des sauvages ordinaires, mais bien plutôt des hommes paléolithiques venant du Nord. Ils traçaient leurs réminiscences sur ces murs, des processions et ainsi de suite... Je leur ai acheté, une fois, un bel ivoire sculpté... léopards et éléphants. Gentils petits hommes... guère plus de quatre pieds de haut... Craintifs comme chevreuils tant qu'ils ne vous avaient pas regardé à loisir... vivant exemple de la survivance des plus aptes, magiciens les mieux doués du monde. Ils se servent d'armes à silex. Race inoffensive mais qui a dû, comme les autres, fuir la domination française. Ils sont allés au Cameroun pour plus de sûreté. Les Arabes, eux-mêmes, ne connaissent par l'arrière-fond du Cameroun.

« Eh bien, Madame, il me faut finir ce qui regarde Lola et mon ami Pérou. Ça m'a été, sûr, un brin de rafraîchissement de parler d'Afrique. J'aurais pu raconter en deux chapitres ce qui est arrivé à Lola, mais ce ne serait point littéraire : « Coordonnez vos matériaux, disait George Bussey, pour qu'il n'y ait ni perte, ni pauvreté d'intérêt. »

« Il était venu de Lima, ce garçon-là. Le seul gars auquel je n'aie jamais pu flanquer de volée, à l'école... C'est les mines d'argent qui l'ont rendu riche... Les volées, c'était pour Johnny Greely, bien que...

« Oui bien, faut nous mettre à nos affaires d'amour. A supposer que quelque chose m'arrive et que je n'aie point fini... ce serait sûrement désappointant pour ceux qui sont dans l'attente de la petite lueur amoureuse. Si j'avais été amoureux d'elle, moi-même, ce serait venu plus facilement, mais y aurait toujours la petite Annie K... au fond de ma pensée... Pérou, avec son sang inca, comprenait tout naturellement une fille comme Lola. Moi, le Lancashire me tenait... quant à l'amour.

CHAPITRE XXIV

J'eus amplement le loisir pendant mes fréquentes visites à la Josh-House d'organiser avec Lola sa fuite du lieu terrible où elle se trouvait. Je lui parlai de mon ami, M. Graham, qui m'aiderait à l'enlever. Il devait arriver dans peu de temps, aussi lui recommandai-je d'être patiente et, par-dessus tout, aussi calme que d'habitude, de peur que les hommes qui se trouvaient sans cesse alentour du temple ne prissent des soupçons.

Je lui dis de ne jamais commencer à me parler sérieusement avant d'être sûre qu'ils ne soient à moitié ivres, car, une fois pleins d'alcool, ils devenaient vides d'intelligence. Je remarquai qu'elle portait à la ceinture un petit stylet au manche admirablement travaillé et lui demandai dans quel but. Elle répondit que ce stylet avait appartenu à sa mère et qu'elle le gardait proche, car, si nous ne réussissions pas à la délivrer, elle comptait s'en servir. Je m'informai de quelle manière : « Oh! dit-elle, je tuerai le premier qui s'interposera avant que j'aie pu plonger dans l'eau! » Elle ajouta que si elle était capturée, on ne la prendrait point vivante! En prononçant ces mots, un éclair de vengeance fulgura dans ses yeux, mais elle se remit rapidement et fredonna un chant sauvage. Je fus surpris mais je souris, elle le remarqua et sourit aussi. « Tout finira bien, lui dis-je, si seulement vous demeurez calme. Mon ami sera avec moi et il aura des forces suffisantes pour détruire le village, si c'est néces-

saire. Je vous emmènerai dans un endroit plus agréable que celui-ci, où vous aurez parfaite liberté, cela va sans dire. Si je peux le faire secrètement, sans que personne ici le voie ou le sache, ce sera tant mieux; si cela va au pire, j'userai de la force et agirai rapidement. »

Elle fut fort contente de ce que je lui dis et m'adressa un affectueux sourire heureux. Je ne pouvais manquer de l'interpréter. Cette jeune fille, je le voyais mieux que jamais, était d'une nature vaillante et reconnaissante et hautement intelligente.

J'aurais pu, maintes fois, lorsque la gent masculine se noyait dans les verres, profiter du moment pour l'emmener avec moi, mais je n'avais pas suffisante assurance de réussir. Son propre plan semblait le meilleur et j'étais décidé à le suivre le plus tôt possible.

J'avais donné ordre, s'il arrivait des nouvelles de l'extérieur, de m'envoyer immédiatement un messager. Je laissais toujours l'indication de l'endroit où je me trouvais, à la petite station des ébènes située à l'embouchure de la crique.

J'attendis une semaine et plus le temps prévu pour l'arrivée du steamer qui devait amener mon ami, et décidai de retourner vers Gibson et de patienter auprès de Herr Schiff et de son assistant. Je n'eus toutefois pas longtemps à y demeurer avant qu'arrivât le messager portant ordre d'envoyer le remorqueur au Gabon avec ce qui se trouvait rester d'ivoire. Ceci afin de compléter un chargement en instance d'embarquement sur le S. S. *Angola*, dès son retour de Galenda, embouchure du Congo.

Je reçus aussi mon courrier et une lettre de Petit Pérou (Graham) : « Viens tout de suite si tu le peux, je suis impatient de te voir ».

En peu de temps le remorqueur fut prêt, et disant affectueusement adieu à tous, nous mîmes le cap vers l'ouest, mon bateau remorqué à l'arrière.

Nous ne fîmes qu'un arrêt à Angola pour prendre du bois de

chauffe et le petit remorqueur *Iowatha* se révéla remarquablement en forme.

Approchant de notre entrepôt général, à Coco Beade, j'aperçus le schooner *Ruby Queen*, et, à la lorgnette, je distinguai, debout à l'avant, un grand garçon bien bâti, habillé de coutil blanc, qui agitait son mouchoir et gesticulait avec frénésie. C'était Petit Pérou, mon copain de collège, devenu jeune homme de splendide allure. Près de lui, agitant aussi les bras, se tenait le capitaine King, patron du *Ruby Queen*.

Je modifiai immédiatement la route du remorqueur et accostai bientôt le *Ruby Queen*. D'un seul élan je fus près de mon vieux camarade et nous nous étreignîmes avec une telle affection que le vieux capitaine King, lui-même, se demanda pourquoi si tendre rencontre. Mon meilleur ami au monde! Et il était maintenant homme accompli, avec un aimable et intelligent visage, une taille de plus de six pieds et de la moustache! Je ne pouvais m'imaginer que le petit gars laissé au collège pouvait être le même que celui-ci, mais lorsqu'il commença à plaisanter et à s'enhardir, je le reconnus vraiment. Il s'étonnait, lui aussi, que son petit camarade de jeux ait si bien grandi depuis la séparation et soit devenu celui qui se tenait maintenant près de lui, image bronzée de la santé, malgré le mortel climat de la Côte Ouest.

J'expédiai le remorqueur porter les dépêches à M. Carlisle et m'excusai aussi, en une courte missive, de rester sur le *Ruby Queen*, ayant trouvé Graham à bord du schooner et désirant causer avec lui en tête à tête. Nous bûmes un « Moët et Chandon » en l'honneur du Captain King et de son schooner et passâmes la nuit à bord.

Le *Ruby Queen*, construit comme yacht pour un vieux loup de mer ayant fait fortune au temps des bons vieux jours maritimes, était gréé et construit sans égard à la dépense. Il naviguait à merveille et fit le tour du monde plus d'une fois. Notre firme l'avait acheté à la mort de son propriétaire, enlevé par les fièvres au Gabon.

Nous étions levés, le lendemain, de bonne heure, car l'*Iowatha* devait partir dans l'après-midi. Nous déjeunâmes avec notre agent général et je lui souhaitai un affectueux adieu, mon ami fit de même et, à deux heures, nous décollions, emportant les bagages de Graham.

Je ne revis plus cette bonne âme de M. Carlisle. Il mourut des fièvres à Liverpool, peu de temps avant le jour fixé pour son mariage.

Notre voyage vers l'Ogooué fut une merveille. Graham avait apporté une excellente guitare espagnole dont il jouait de manière parlante, ayant touché de cet instrument dès sa petite enfance. Je n'étais jamais las de l'entendre jouer et chanter, particulièrement le véritable ancien fandango espagnol avec variations. Il sut bientôt accorder sa guitare afin d'accompagner le ngombi ou harpe indigène, et les deux instruments jouant ensemble formaient une harmonie céleste. Leur son semblait plus beau encore sur l'eau calme que sur la terre ferme.

Nous entrâmes en rivière et fîmes quelques chasses heureuses. Graham était bon tireur, au fusil ou à la carabine à six coups et, de fait, il m'étonna. Il avait beaucoup pratiqué la chose en Angleterre, mais possédait aussi une réelle intuition personnelle et il me donna maints bons tuyaux, spécialement dans le cas du tir alterné, de droite puis de gauche, en se servant de chaque arme alternativement. J'attrapai bientôt le truc et, avec un peu d'habitude, arrivai à tirer de droite et de gauche, sans perdre de temps en mouvements inutiles. De bonnes armes étaient sans doute indispensables, mais je fus bientôt habile, ayant toujours aimé le maniement du fusil.

Nous approchions alors de l'endroit où se trouvait Lola, je le dis à Graham et l'avertis qu'il ferait bien, en plus, de se préparer à une agréable surprise : « Pourquoi cela ? » dit-il. Je ne répondis pas mais je remarquai qu'il commençait à faire quelque attention à sa bonne mine et arrangeait ses cheveux. Il me demanda s'il était d'usage ici d'être sans veston, car je me

trouvais « en négligé[1] » : « Pour moi, oui, mais tu fais une première visite, alors il vaudrait mieux être « comme il faut[2] ».

Avant que nous n'abordions à la berge il avait suivi mes conseils. J'aperçus Lola qui se hâtait vers le temple; aussi le conduisis-je à la case grande et spacieuse, destinée aux visiteurs et que j'occupais toujours dès mon arrivée.

Cette case était d'un type barbare, parfaitement africain. Les peaux de bêtes jetées sans ordre ni arrangement sur les sièges, les nattes d'un dessin rare ornant le sol et les murs, et les sagaies de divers modèles accrochées alentour et toujours prêtes à servir, formaient un bel effet décoratif. Tout était propre et agréable, et d'ailleurs à l'usage de Lola qui présidait personnellement le sanctuaire de cette ville du voudouisme.

Comme Renchoro connaissait les coutumes de l'endroit, il avait apporté quelques bouteilles de liqueurs fortes pour nos visiteurs.

Le premier à faire son apparition fut le vieillard qui m'avait instruit lors de mon initiation. Il nous invita à nous asseoir et dit à mon ami Graham qu'il regardait intensément : « Tu es mon Ogenda (étranger), sois le bienvenu et repose-toi avec plaisir, car tu es sous mon toit. » Je traduisis ses paroles et Graham le remercia. Désignant les bouteilles qui se trouvaient sur la table, je dis : « Ceci est à toi, Père ». Et il se servit en souriant ainsi que ses amis qui n'étaient jamais plus de six ou huit et s'employaient à l'intérieur et à l'extérieur du temple d'Isoga.

J'envoyai Renchoro chercher le boy qui jouait si bien du ngombi. Je demandai à Graham d'avoir la bonté de l'accompagner à la guitare afin que les choses eussent un air sans apprêt et tout habituel. Il comprenait que ce serait aider nos projets de libération. Il jouait habilement la comédie, bâillant même de temps en temps d'un air tout naturel.

La musique délicieuse impressionna les auditeurs d'autant plus

1. En français dans le texte.
2. En français dans le texte.

que le joueur de ngombi était agréable chanteur et poète. On se mit à rire en écoutant les spirituelles chansons improvisées par le poète et, à ce moment, Lola entra majestueusement. Je ne l'avais jamais vue plus belle et quand elle s'inclina devant Graham, qui continuait à jouer, je remarquai qu'une légère rougeur montait à ses joues, mais il se remit bientôt, et, la chanson étant terminée, il retourna sa guitare sans paraître autrement ému par la présence de la prêtresse aux yeux de gazelle.

Il fit apporter par Renchoro une boîte de cigares et, la plaçant sur la table, invita l'assemblée à fumer. Quel parfait comédien! Lola semblait satisfaite de ce nouveau visiteur et jouait fort bien son rôle, elle aussi. Tout en allumant un cigare, je demandai à Graham ce qu'il pensait d'elle : « La plus jolie femme que j'aie vue de ma vie et je suis content d'avoir fait ce voyage », dit-il, et j'arrêtai la conversation.

Je fis querir ensuite la boîte à musique de Graham et commençai par le *Carnaval de Venise*. Lola se montra curieuse et Graham expliqua, en le faisant mouvoir, le mécanisme de l'instrument. Plusieurs morceaux furent joués successivement. Lola lui demanda, dans son meilleur anglais, d'où provenaient les sons. Sa voix était angélique, aussi marchai-je sur le pied de Graham, tant je craignais qu'il ne pût résister à la séduction de ses regards et de sa voix, et, ce faisant, je démontrais de mon mieux à Lola, en langue m'pangwe, les divers rouages intérieurs de la petite machine. Il me donna un coup du doigt et alla vers la porte où il sembla s'absorber dans la contemplation de la rivière. Lola était si belle qu'elle ensorcelait inconsciemment tous ceux qui la voyaient, et la grâce naturelle de ses mouvements et le regard parlant de ses yeux de gazelle ne pouvaient être oubliés de ceux qui les avaient une fois considérés. Je puis encore ressentir, par l'imagination, le charme de sa présence quoiqu'il y ait plus de cinquante ans écoulés depuis que je l'ai rencontrée pour la première fois, le jour de mon initiation dans le temple du voudouisme.

Après nous être reposés une couple d'heures pendant lesquelles

nous avions réussi à mettre en joie tous les habitants de la Josh-House, nous partîmes sans cérémonie et sans laisser de présents pour la fée, ce qui, lui dis-je, était inutile, car, au moment de l'enlèvement il faudrait agir vivement et, comme nous pourrions ensuite lui fournir tous les vêtements nécessaires, il valait mieux qu'elle n'emportât rien, afin de détourner les soupçons.

Le vieux chef de la ville sacrée nous accompagna au remorqueur et nous demanda avec insistance de revenir bientôt car il désirait entendre encore la boîte à musique. Il ajouta même qu'il serait content de la posséder, ou une autre semblable, car elle contenait sans nul doute quelque merveilleux pouvoir guérisseur et peut-être même les heureuses mânes des esprits de la musique, il le présumait bien à cause des sons magnifiques qui en sortaient. Graham dit qu'il la lui donnerait avant de quitter le pays. Le vieillard demanda alors dans combien de temps ce serait, car il était impatient d'avoir la boîte, et je lui répondis : « Avant que ne viennent les grandes pluies ». Il nous remercia, nous souhaita grand bonheur et me demanda de dire à Graham qu'il le protégerait de tout esprit mauvais pendant son excursion en rivière.

Nous naviguâmes alors vers Azingo où nous attendait un cargo d'ébène à remorquer.

En pénétrant sous la voûte verdoyante de la route liquide, Graham exprima sa surprise et s'écria : « Terre de merveilles! La plus ravissante femme que j'aie jamais vue, vivant au pays des fées! »

Je m'étais fait une loi absolue, lorsque je traversais ces eaux, de ne point tirer afin que les oiseaux, singes, etc., s'habituassent à moi. Ils faisaient partie essentielle de cette magnificence. Je les laissais en paix, pour le plaisir des visiteurs à venir. Nous arrivâmes ensuite au lac Azingo et Graham fut grandement surpris de sa beauté singulière et surtout de la transparence de l'eau, telle qu'on avait l'impression de naviguer à travers l'atmosphère.

Nous jetâmes l'ancre près de la berge et, pour la première

fois, Graham contempla les Bimvool, les véritables cannibales de l'Afrique équatoriale.

Il n'avait que peu parlé durant notre trajet de chez Lola jusqu'au lac, soulignant seulement de temps à autre la diversité de l'admirable paysage, mais alors, se reprenant, il redevint lui-même.

Je lui désignai, en abordant, la direction du lieu où se trouvait Lola et lui en indiquai la distance à vol d'oiseau.

Mon projet primitif était de mener les cannibales armés à la crique et après avoir enlevé la prêtresse, de faire route vers le Gabon, laissant ces remarquables guerriers en arrière-garde afin de tenir en respect les indigènes hostiles qui auraient pu me suivre, jusqu'à ce que je sois en sécurité au Gabon. Mais, présentement, je changeai de tactique : en pleine nuit, je conduirais Lola vers la côte, près de chez Renchoro et parmi les Encomis blancs qui combattraient pour moi, car Renchoro était leur chef en second. Les Encomis blancs n'ont jamais été vaincus et sont une des plus belles races indigènes d'Afrique, sans peur et loyaux en toute rencontre. Graham convint que ce plan serait plus rapide et plus sûr. Je lui narrai un cas identique au nôtre : « Un garde du temple voulut se sauver avec une amazone (toutes ces amazones sont vierges) et se diriger vers le Gabon; il avait été capturé et, en punition de cette offense, on le mit à mort de la plus cruelle façon. On l'attacha sur deux pieux, fortement enfoncés dans une fourmilière géante, et il fut lentement dévoré par les insectes... Alors, dis-je, lorsque nous aurons enlevé la prêtresse, nous serons coupables du même crime et si on nous prend, nous aurons, tous les trois, à subir ce même genre de mort. Entendant cela, il sourit en disant : « Si jamais pareille chose arrivait, je me demande ce que diraient les camarades de Saint-Edwards en apprenant que toi et moi avons été mis à mort aux côtés d'une prêtresse enlevée par nous en Côte Ouest africaine... Quel dénouement! Mais, je suis plus que certain qu'il n'y aura nulle difficulté, nous mènerons le jeu de bonne manière et ferons ça aussi facilement que de sauter d'un

arbre!... A propos, dit Graham, comment ai-je joué la première partie de ce petit acte? — Admirablement, mon vieux, dis-je, seulement, tu étais amoureux, je le voyais à la couleur de tes joues, et à cause de cela, elle aussi, peut-être. — Il ne faut pas me reprocher d'avoir, pendant un moment, perdu la maîtrise de moi-même, répondit-il, tout homme au monde en aurait fait autant devant une si admirable apparition. Je n'étais pas préparé à pareille surprise, et, quant à cette douce voix, je ne l'oublierai jamais, dussé-je vivre mille ans! »

CONVERSATION.

« Excusez-moi, Madame, mais en vous attendant, j'ai ramassé un de vos livres, là. (C'était *Swalloving the anchor* de William Mc Fee)... Jetez-y les yeux un instant et vous verrez ce que j'entends par terminer un livre ainsi qu'il se doit. George Bussey a toujours dit de même. C'est mes idées aussi, mais tramées de façon différente... »

Je pris le livre et lus le paragraphe tandis que M. Horn me regardait, ému et surexcité par cette rencontre avec une âme sœur.

« Car, dans l'intervalle, le récit s'était développé, s'était fait un nom, mais, parce que l'auteur n'avait pas perçu clairement quel devait être le point culminant en lequel nous pensons qu'une œuvre littéraire se doit terminer, elle restait plus ou moins sans vie. Il vous faut atteindre ce point culminant, sans quoi votre labeur sera peine perdue et tout votre talent ne servira de rien. »

Ainsi qu'il m'était devenu habituel depuis les dix derniers mois, je ressentis à nouveau le regret poignant qu'une intelligence douée d'un tel instinct littéraire ait dû demeurer improductive, qu'elle n'ait pu que sur son déclin, et comme pour maintenir allumée sa vacillante flamme, faire effort pour épancher en une masse trop compacte des souvenirs longtemps ensevelis, mais variés comme les amas romantiques cachés aux vieilles épaves africaines.

« Eh bien! Madame, ce type-là n'exprime-t-il pas exactement

même chose que George Bussey? C'est une affaire de sélection. On possède sa grande Lumière, sans quoi on n'aurait point le cœur de commencer un livre, mais si, trop tôt au cours du récit, on la laisse briller de trop vive façon, on gâche son tableau... Gardez-la en demi-teinte jusqu'à la fin, puis laissez-lui donner tout son éclat... Voilà ce qu'il veut dire. Donc, cet homme-là sait ce dont il parle. Il me semble entendre George lui-même... George, un des plus calés qui ait jamais arpenté Londres!

« Un mariage à bord au milieu des oiseaux de mer... j'ai vu ça. La réalité, si je me souviens bien, a tout de même été moins romanesque. Je crois qu'ils ont été mariés au débarqué, à Madère, mais, de si loin, la mémoire peut se permettre quelques libertés. Ce sera assez proche de la vérité de dire que le saint lien matrimonial, ainsi qu'on l'appelle, leur fut octroyé par le capitaine du bateau et non moins saint pour ça! Titre sacré, capitaine d'un bateau, et qui vous apprend à considérer la vie quelque peu plus sérieusement — mariage ou funérailles — que ne la considèrent un de ces saints hommes de profession, qui contemplent la mariée ou le cercueil sans discerner l'être humain qu'ils cachent... Rien du perroquet chez un brave capitaine de mer, ses pensées doivent marquer le pas aux moindres sautes de vent...

« Un mariage au milieu des oiseaux de mer. Vent frais et mer étincelante, sans être rude, et les oiseaux de mer miaulant tout alentour... ça fera bien. C'est la vérité... plus un brin d'opportune imagination, oui bien.

« Le bateau de Pérou portait un chargement de fruits à John, Covent-Garden. Sans intérêt, ça, mais nous le conserverons par égard à la vérité. Le *Ruby Queen* a été A. 1. pendant bien des années. Mais le capitaine King mourut dans les parages de la Muni River, quand son heure fut venue.

« Faudra imaginer que quelqu'un leur prête un anneau... Pas possible d'en acheter un à bord et nous n'avions point la facilité d'en aller querir un à terre, étant données les circonstances :

« Je t'achèterai un anneau en or de Guinée... »

« Ma voix est quelque peu chevrotante aujourd'hui, Madame, mais, quand j'étais jeune, je chantais les ballades assez bien :

« Je t'achèterai un anneau de Guinée... »

« Or venant de Guinée, ça veut dire. Une aimable ballade fait rêver la jeunesse à des terres étrangères. Pérou eut une heureuse idée en apportant sa guitare; c'était, pourtant, pauvre chose auprès de la musique naturelle de ces rivières. La harpe est une voix qui parle, c'est tout ce que possède le sauvage pour libérer l'homme intérieur... Dame, celui qui a une âme ne peut qu'être ému par la musique. Elle parle avec un sanglot, comme une voix qui pleure dans les airs... L'homme se laisse charmer comme le serpent, ce charme de la musique détend ses muscles et noie son regard... S'il ne le subit, il n'est point enfant de la Nature. Que de fois, sur les berges de ma Rivière, ai-je été bercé jusqu'au sommeil par la musique de mes indigènes :

« O ce doux bruit de la mer ! »

« C'était une de leurs chansons. Sons de cloches venant de la mer... Le cri des mouettes, sans doute... jolie fantaisie.

« *Umbela n'oye me koka ingela*
« *O me engalingi magan chua.* »

« Excusez-moi, ma voix devient quelque peu maigrelette. Quelle magnificence de langage les harpes expriment au-dessus des eaux, porté par le vent sur les flots du vaste Ogooué ! Oui, Madame...

« Les Rivières ! Les rivières sont les amies du chasseur aussi bien que la sécurité du sauvage, quand il est effrayé par les rocs et par les ombres. Dame, une rivière est la seule frontière sûre quand on ne peut avoir la mer. Une frontière artificielle ne sert de rien... à moins qu'on n'ait affaire à des gentlemen...

« Qu'on interdise cet Anglais, Horn ! C'était, à cette épo-

que, la clameur de toute la frontière belge, au pays là-bas. Ben quoi! de par les lois religieuses, cet éléphant était mien. Comment pouvais-je savoir s'il dépassait la limite-frontière, lorsqu'il portait en sa carcasse quelques-unes de mes balles? Pose-t-on à terre quelque chaîne d'arpenteur comme ligne de démarcation? Et si on le faisait, l'éléphant blessé est-il tenu de la respecter?... C'est bon sur le papier, ligne de démarcation! L'éléphant blessé tiendra sous sa foulée pour plus de deux sous du territoire belge!

« Moi, qui ne tuerais pas même un animal, qui n'inquiéterais point un esclave en fuite comme font ces troupes de soi-disant chasseurs de gros gibier qui dévastent l'Afrique!

« Qu'on interdise cet Anglais aux longues moustaches!... »

« Je n'étais plus un gamin en ce temps-là. »

CHAPITRE XXV

Après cette courte conversation, et notre repas pris, je rentrai tandis que Graham emmenait un des boys et passait la nuit à la pêche.

M'éveillant au soleil levé, j'appris qu'il était parti chasser et m'avait laissé un mot disant que je dormais trop bien pour qu'il veuille me déranger. Il ne revint qu'au crépuscule, accompagné de trois de mes hommes, tous chasseurs. Il avait vu trois gorilles à portée de fusil, mais ne voulut en tuer aucun tant ils semblaient royalement se divertir à bousculer des pierres et à prendre leurs ébats. Au retour, les hommes lui avaient montré des traces d'éléphants, mais il était trop tard pour se mettre à les suivre. Il avait vu d'innombrables singes, des oiseaux aux magnifiques plumages variés, qu'il ne connaissait pas, et s'était amusé merveilleusement.

Nous quittâmes Azingo avec notre remorqueur et reprîmes bientôt notre route marine. Nous arrivâmes au grand lac et Graham repartit à la chasse avec mes hommes, mais, bien qu'il vît du gibier et quelques petits gorilles, il se garda de tirer. Plein de compassion, il préférait laisser vivre les animaux plutôt que de leur faire quelque mal.

De là, nous allâmes chez mon vieil ami Efanginango et, après avoir fait visite au chef, dans sa ville, nous couchâmes ainsi que lui sur les sables de la berge. Ces dunes de l'Ogooué sont un endroit des plus agréables pour y passer la nuit, il y fait frais et reposant après la chaleur du jour. Un bain délicieux vous y

attend au matin, suivi d'une bonne course sur la plage pour vous réchauffer. On intercale quelques exercices athlétiques de boxe et de saut pour s'ouvrir l'appétit et on se maintient ainsi dans le meilleur état de santé et de bonne humeur qui soit.

Graham aimait entendre les histoires contées par les vieux chefs et que je lui traduisais à mesure. Avant de naviguer nous en dévidions souvent quelques-unes ainsi que maintes chansons accompagnées de la guitare espagnole. Ces amusements, ainsi que Graham le remarquait, étaient les plus sains au monde! Ceux qui voyagent sur la Riviera et passent leur temps à former de classiques sociétés d'admiration mutuelle, feraient mieux de revenir aux déserts de l'homme primitif où tous les tracas s'oublient et où l'homme lui-même se sent rajeuni en redevenant plus simple et plus proche de la Nature.

Nous quittâmes le pays d'Efanginango après avoir dit amicalement adieu au vieillard et arrivâme bientôt à notre dépôt principal où nous distribuâmes les courriers. L'agent Gibson nous reçut admirablement. Herr Schiff eut, comme de juste, une bonne part de nos visites. Graham prenait grand plaisir à parcourir les villages m'pangwe, il s'amusait des paroles et des manières de ces hommes si sauvages, les cannibales de l'Ogooué.

Pleinement satisfaits et contents de continuer notre voyage, je m'occupai de ravitailler mon bateau. Gibson me promit qu'il établirait un poste commercial sous la direction de mon boy et ancien serviteur Renchoro, dans le village maritime lui appartenant. Je réglai ensuite mes comptes avec Renchoro, mais il continua à nous accompagner ainsi que mes autres hommes et tout mon fourbi. Mes curiosités avaient été expédiées directement en Europe. Nous souhaitâmes amicalement adieu aux habitants d'Adonimanango. Nous étions dorénavant à notre propre compte et fort bien approvisionnés de tout le nécessaire.

Pendant la première nuit que nous avions passée chez Efanginango, le temps ne nous manqua pas pour discuter les conditions de l'enlèvement de la prêtresse. Graham ne se lassait jamais de ce sujet. Notre premier soin fut de passer en revue les

bagages de Graham, il ne se souvenait même plus de ce qu'ils contenaient, et ce fut vraiment comique de voir ce qu'un célibataire est capable d'acheter pour une jeune fille, surtout lorsqu'il ne la connaît point. Nous tournions et retournions les différents objets en riant plus d'une fois. Il avait chargé son agent d'acheter ces vêtements dans Bond Street, Liverpool. Je louai sa prévoyance, étant donné que celle à laquelle ils étaient destinés serait obligée de nager et de courir vers la liberté, laissant tout ce qu'elle possédait derrière elle. Et, ce qui est plus fort, il avait fait marquer soigneusement certains objets aux initiales de Mrs A. A. Horn, pensant naturellement que ces élégants articles de toilette feraient meilleur effet s'ils étaient brodés au chiffre de ma femme. Bien entendu, ceci causa entre nous une discussion immédiate, qui fut à peu près ce qui suit :

« Quelle idée! dis-je, tu m'as l'air d'imaginer un mariage de façon quelque peu prématurée. Me marier au débarqué, oh! oh! cela demande discussion. Eh bien, débattons le pour et le contre comme nous le faisions au collège, redevenons gosses. » Il me répondit que de redevenir gosses ne pouvait que lui être agréable. « Après tout, lui dis-je, tu as bien dû voir en Angleterre quelque jeune fille capable de te plaire. — C'est possible, j'en ai rencontré plusieurs très remarquables par leur beauté, mais aucune n'égale cette prêtresse que je n'ai vue qu'une fois », répondit-il avec sincérité. Puis il continua : « Je suis Péruvien, j'aime mon pays natal et toute sa vieille histoire, je suis donc purement et simplement républicain. — Qu'est-ce que ça fait, si tu es vraiment amoureux, dis-je, tes opinions n'ont rien à voir avec cela, et si la jeune fille est éprise d'amour, elle aussi, vous ne pourrez vous empêcher de vous accorder. Le véritable amour est aussi aveugle que couleuvre des sables! » Il interrogea : « Et comment sait-on qu'une jeune fille est éprise d'amour comme tu dis? — Bah! la naïve question, dis-je; voyons, mon vieux, elle ne peut s'empêcher de le laisser paraître de quelque manière. »

Il rit, mais ne s'aventura pas plus loin. Je remarquai alors :

« En ce qui regarde la prêtresse, j'ai vu clairement qu'elle était conquise sitôt qu'elle t'a vu, et toi de même, vieux frère, et tellement, que j'ai dû te donner une bourrade pour te faire reprendre ton bon sens. »

Il se mit à rire de tout son cœur :

« La chasse te donne du flair, dit-il, mais c'est simplement le fait d'avoir été colloqué face à face avec une telle beauté... je n'ai pu me dominer pendant quelques instants. — Pour sûr, lui dis-je, c'est fort naturel, nous sommes tous enfants de la Nature, en somme. — D'après ce que tu viens de dire, répliqua-t-il alors, je dois comprendre que toi, tu n'es pas épris d'amour, ainsi que tu l'appelles. — Si je l'étais, répondis-je, je ne me verrais pas le chemin libre me permettant de me marier de quelque peu de temps encore. Comme je te l'ai dit, mes parents existent toujours et ma nature vagabonde me défend, pour le présent, de tomber amoureux à en perdre la tête. Si j'étais obligé de combattre en rivière, je laisserais derrière moi une foule d'ennemis qui, peut-être, ne m'en voudraient pas de me défendre contre leurs attaques et leurs intentions de pillage, mais qui ne pourraient me pardonner d'avoir enlevé la prêtresse en laquelle ils ont mis leur confiance et le soin présent et futur de leurs âmes. Ainsi, dans l'état où sont les choses, il serait dangereux de revenir en cette région de la rivière, de sorte que si je réussis à enlever la jeune fille et à lui rendre cette liberté que la Nature lui destinait, je me serai, sans aucun doute, fermé la rivière à tout jamais. »

Il partageait mon avis, mais si c'était une simple affaire d'argent, j'aurais son assistance jusqu'à la fin car le projet venait de lui. Sans plus d'histoire, je continuai : « Tu te souviens, Pérou, que, lorsque nous étions gosses, si nous avions quelque difficulté à résoudre, nous la réglions toujours en tirant à pile ou face. Veux-tu que nous laissions à Dame Fortune le soin de décider lequel de nous deux aura la jeune fille, mais, comme de juste, si elle-même l'agrée, sinon, qu'elle décide lequel elle préfère. » Il sauta sur ses pieds avec un rire bref : « Ne

plaisante pas, dit-il. Voilà, tu le sais bien, l'heure la plus importante de notre vie, et tu pourrais parier le résultat d'une chose aussi grave! Tu n'as pas changé d'un iota depuis que tu as quitté le collège! » Je l'interrompis : « Assieds-toi, vieux, et sois calme. » Il m'obéit, allumant un cigare et me fixant des yeux intensément. J'avais excité en lui le sang inca. Il réfléchissait, mais, en vrai Indien, restait muet. J'avalai une gorgée d'eau-de-vie, allumai aussi un cigare et, également, ne soufflai mot, comme si je laissais tomber la conversation.

Le silence s'éternisant, j'en brisai la monotonie en disant : « Es-tu de jeu? » (C'était autrefois, au collège, notre façon de lancer un défi.) Il tendit la main, sans parler, à la manière des courtiers du Lancashire. Je la pris, ajoutant : « C'est un pacte et, pour mon compte, je le crois juste et équitable. » Après quelque réflexion, il m'accorda qu'après tout j'avais raison.

J'appelai alors mon fidèle Renchoro et, m'éloignant avec lui de façon à n'être point entendu, je lui expliquai la situation : Il serait sans doute préférable, lui dis-je, de partir avant le coucher du soleil, car je désirais lui montrer l'endroit où j'avais l'intention d'atterrir et de quelle manière je comptais enlever la prêtresse. Il sourit largement et me dit que la chose était un peu risquée, mais qu'il serait toujours avec moi et prêt n'importe quand. Je lui recommandai de garder le silence vis-à-vis de nos hommes, qui ne devaient rien savoir, ni avoir vu. Je lui dis qu'il me ferait plaisir en s'assurant que les fusils étaient bien nettoyés, les munitions distribuées et tout en bon ordre pour le voyage, car je voulais profiter de l'obscurité de la nuit — la lune ne devant guère se lever avant minuit — pour qu'à cette heure-là l'enlèvement fût chose faite et que nous fussions loin déjà sur notre chemin vers la mer. Certes, Isoga pourrait nous poursuivre, mais il ne nous rejoindrait point avant que nous n'ayons atteint la grande rivière. Tout dépendait, d'ailleurs, de la façon dont les choses seraient menées. S'il fallait combattre, j'assurai que je flanquerais une raclée à Isoga, plus forte que celle qu'il avait déjà reçue lors de l'attaque de mon vapeur, et

qu'il serait bien fou de nous suivre. Renchoro sourit et se mit à faire les préparatifs. Je lui en laissai tout le soin.

Je fis alors d'affectueux adieux à Efanginango et le quittai après l'avoir largement approvisionné d'eau-de-vie, ce dont il m'exprima sa gratitude. Pérou et moi trinquâmes à la bonne réussite de notre aventure, et après avoir recommandé à Renchoro de donner quelque cordial aux hommes, nous prîmes la rivière. Je leur indiquai l'heure à laquelle je comptais arriver chez Lola, et bientôt nous glissions au long du courant. Le son du ngombi ou harpe indigène dissipait tout souci et nous formions, remarquai-je à Pérou, la plus joyeuse bande de voleurs qu'on puisse imaginer, considérant nos intentions. Il rit, déclarant que j'étais dans le vrai et qu'il se demandait ce que diraient nos copains de collège s'ils nous voyaient jouant pareille comédie.

Nous passâmes le temps du voyage à discuter l'avenir du Pérou, que Graham déclara être le pays du monde le plus riche en or, argent et métaux de toutes sortes et la contrée la plus saine qui soit; climat de rêve tout au long de l'année.

Nous fîmes halte à l'îlot d'Azingo avant le coucher du soleil pour y dîner et nous y reposer, car nous ne prévoyions guère la possibilité de dormir pendant le trajet séparant le pays de Lola de la mer, une fois la prêtresse à bord.

Il était environ huit heures du soir quand nous arrivâmes au terme de notre voyage, nous nous sentions en forme pour l'aventure, quelle qu'elle fût. J'atterris à la petite île des roseaux et, débarquant avec Renchoro, lui montrai le sentier et l'endroit où il pourrait se cacher et voir sans être vu. J'avais tout étudié, la source sacrée se trouvait à un demi-mille, ou un peu plus, de la grande rivière. Je dis à Renchoro d'empêcher les hommes de débarquer et de ne leur rien apprendre de nos intentions jusqu'à ce qu'ils les aient comprises d'eux-mêmes. Nous savions, certes, en cas d'accident, ce qu'il faudrait faire. Il comprit mes recommandations et joua bien son rôle. J'expliquai à Pérou la conduite à tenir en cet acte important de sa vie.

Nous trouvâmes, au débarqué, l'endroit très tranquille, une grande cérémonie venait de se dérouler : l'invocation à Re-nungo, le dieu de la pluie, qui, finalement, après s'être laissé beaucoup supplier, avait exaucé la requête de ses fidèles et accordé des pluies précoces.

Derrière le chef sacré venait, à la file, la troupe masculine de ses acolytes. Ils nous invitèrent à nous installer à l'aise et nous demandèrent si nous avions apporté la boîte à musique qu'il leur serait très agréable d'entendre. Renchoro apparut alors, portant un plateau chargé d'un mélange de rhum et de bénédictine vieille, le plus fort stupéfiant qui soit, au dire de M. Shutt (Schiff?), mais, certes, celui-ci ne se doutait point dans quel but je lui avais demandé cette recette! L'effet fut remarquable. « Tout est légitime en fait d'amour et de guerre », dit un ancien et très juste dicton. La boîte à musique fut apportée par Renchoro, et bientôt la soirée se déroula royalement.

Le breuvage faisait merveille. L'homme affublé du masque aux gros yeux roulants, qui, généralement, se tenait près de l'Isoga, entra bientôt en grande gaîté. Nous les laissâmes jouer à cœur-joie. Le vieux chef sacré, maître des cérémonies, nous demanda quand nous lui donnerions la boîte, car il était certain qu'elle contenait les voix de bien des esprits amis. Je répondis que nous la lui laisserions jusqu'à notre retour, qui devait avoir lieu dans une douzaine de jours, car nous allions pour affaires au Gabon. D'ici là, il saurait se rendre compte si les esprits qui habitaient la boîte étaient à sa convenance. Notre générosité le transporta d'aise; il déclara que mes visites avaient été déjà très avantageuses au temple et mes présents fort efficaces pour leurs travaux sacrés. Je l'assurai que je ne demandais pas mieux, en quelque temps que ce fût, de prêter mon aide à si bonne cause.

La comédie en était là lorsque Lola entra, plus belle, si possible, que jamais. Je l'observai, regardant l'assemblée avec un sourire. Nous étions tous heureux et pleins de gaîté.

Je lui fis signe de l'œil et fermai l'autre sans être remarqué,

puis je levai une main au-dessus de ma tête, tenant un petit mouchoir de soie bleue. Elle me jeta un regard auquel je ne pus me tromper, et, elle aussi, se toucha un œil. Elle avait compris, elle était prête à quelque instant que ce fût.

Je commandai une nouvelle tournée pour les croyants et leur souhaitai à tous un bon au revoir, ajoutant que je leur ferais sûrement visite à mon retour. Nous nous retirâmes alors, laissant la bande, joyeuse comme des écoliers.

Une fois hors de la place, je ne perdis pas de temps. Il faisait sombre, avec la seule clarté des étoiles, mais notre connaissance des lieux nous guida tandis que nous nous esquivions sans le moindre bruit.

Poussant le bateau dans les roseaux, je sautai sur la berge. Renchoro prit sa faction à l'endroit prévu, accompagné de dix hommes armés. Pérou demeura dans le bateau avec ceux qui restaient, tout prêt à l'action au moindre appel de Renchoro.

Je me glissai alors lentement et sans bruit vers le lieu que j'avais désigné à la prêtresse. Il faisait si sombre que je pus à peine distinguer sa silhouette blanche, assise sur la rive. Je jetai une poignée de boue dans l'eau et attendis. Elle ordonna à sa suivante d'aller chercher quelque chose à la case commune. J'entendis la servante s'éloigner. Quelques instants après, la forme blanche s'abattit sur l'eau profonde, en une plongée magnifique et presque silencieuse.

Je guettai quelques secondes sans percevoir le moindre mouvement, puis une légère respiration frappa mon oreille. Sa tête, que je voyais maintenant, disparut doucement de nouveau. Je rampai vers l'endroit convenu et, au bout de peu d'instants, la tête de la prêtresse émergea une seconde fois. Elle tendit un bras que je saisis et, toujours se courbant, elle accosta près de moi. Elle respira plusieurs fois pendant une minute ou deux et revint à elle rapidement. Elle savait fameusement bien plonger !

Nous avançâmes en nous coulant sans bruit, très près de terre, et il n'y eut plus de danger qu'on nous pût voir de l'autre

rive, car la crique, à cet endroit, s'évasait. Je lui dis de se reposer un instant, mais elle était trop surexcitée pour comprendre et elle haletait fortement. Sautant sur ses pieds, elle courut vers le bateau à toute vitesse, brandissant au-dessus de sa tête le stylet qu'elle avait tiré de sa ceinture. Je m'élançai à ses côtés. En approchant des roseaux, elle tomba lourdement sans connaissance et lâcha le stylet. Je la portai au bateau et, doucement, la tendis à Pérou, qui l'étendit sur une couchette dans la petite cabine de l'avant. Renchoro et ses hommes se hissèrent rapidement à bord et nous poussâmes le bateau dans le courant cinglant vers la rive opposée, où le chenal était plus large et le courant plus rapide.

Laissant Lola aux soins de mon ami, je braquai la lorgnette de nuit sur l'entrée de la crique jusqu'à ce que nous ayons bien dépassé la ville d'Isoga et soyons entrés dans le principal bras de la rivière. Je ne vis aucun mouvement et n'entendis aucun bruit, et, comme nous filions à grande allure dans le courant qui allait s'élargissant, je fis mettre les voiles de façon à ce qu'aucune embarcation ennemie ne pût nous suivre. Sous voiles et pagaies maniées avec ardeur, j'étais le plus rapide bateau de la rivière.

Je me sentais suprêmement heureux, j'avais jusqu'à présent vaincu l'Isoga, le terrible despote qui, je le savais, n'oserait point me poursuivre. Lui aussi, le savait bien, même si ses gens étaient, dès alors, alertés.

Je dis à l'équipage de se modérer et à Renchoro de servir à chacun un bon coup de notre meilleure eau-de-vie. J'en pris moi-même pour fêter ma chance d'avoir fait si facile enlèvement.

J'allai voir ensuite comment Lola se comportait et fus surpris de la trouver endormie dans ses vêtements mouillés : « Se pourrait-il qu'elle soit morte? dit Graham. Elle n'a ni respiré, ni bougé! — Quoi, dis-je, pas du tout? » Je la scrutai de près, mais il faisait sombre. En tout cas, je ferais tous mes efforts pour la ranimer. Je ne pouvais détacher l'encolure de sa robe

qui serrait trop le cou à sa base; aussi je tirai mon couteau de chasse et fendis le tissu qui couvrait le cou et la poitrine, de façon à lui donner de l'air frais si elle était encore évanouie. Puis je posai doucement la main sur son cœur, qui battait fort bien. J'approchai mon oreille de sa tête et l'entendis respirer régulièrement :

« Ben! dis-je, quelle folie! Elle respire admirablement, tout comme un ange, et son cœur bat ainsi qu'il convient. Je ne suis qu'un fichu docteur, mais tu es pire encore! »

Sa robe semblait maintenant à peu près sèche; aussi je jetai sur elle un léger édredon et nous la laissâmes à son profond sommeil, sous les rideaux fermés, et rejoignîmes l'équipage.

« Pouvons-nous parler à haute voix, maintenant? » demandèrent les hommes. « Oui, mais n'éveillez pas toute la rivière, faites ce qui vous plaît, car nous ne nous arrêterons nulle part jusqu'à la mer. » Renchoro alors prépara un lunch plantureux dont nous profitâmes tous. Et le repas se poursuivit avec accompagnement de petits verres et de tabac. Je donnai un cigare à chacun et leur dis de se distraire au mieux, de boire toute la bonne eau-de-vie qu'ils voudraient, à condition toutefois de ne point s'enivrer, qu'ils avaient joué en grand style leur rôle dans l'enlèvement de la prêtresse, et que j'étais fier d'eux.

Ceci leur fit grandement plaisir et ils commencèrent à chanter à demi-voix la chanson de l'Engombi, si ravissante sur les eaux...

Conversation

« J'en ai écrit, cette semaine, deux fois plus que de coutume, Madame! Je ne voulais pas perdre le fil, en m'interrompant. George Bussey disait que la fin d'un livre est le moment délicat. Ça ne ferait point l'affaire, maintenant, d'errer loin de la tangente.

« ... Alors... ce sera double travail que vous me devrez aujourd'hui... Mais, si la semaine prochaine tout va mieux pour

régler... excusez-moi. Je sais que, parfois, la bourse est à sec...

« ... Dame, la conclusion, c'est la chose qui importe. A tout autre moment de la composition, il est loisible de s'égailler çà et là du sujet, dit George Bussey. Un coup d'œil ailleurs et laisser l'esprit flotter libre. Ça ne signifie rien de dire : « Ils furent mariés à bord. » Passer sous silence quelques jolies petites visions de beau temps et d'oiseaux de mer serait laisser de côté les principaux ingrédients de vie, à savoir, les naturels alentours. Dame... les alentours... En vulgaire anglo-saxon, c'est l'endroit où l'on vit. George Bussey dit : « Gardez-vous des mots longs si vous vous targuez d'être un Englishman. » Eh bien! je ne demande rien de meilleur en fait d'alentours que la vieille Côte d'Ivoire — avec le Lancashire pour changer de paysage. Partout où j'ai bourlingué, ça m'a toujours suffi.

« ... Les Indes? Est-ce que je connais les Indes?... Je n'y ai jamais posé le pied, Madame. J'aurais cru que le monde, tel que je l'ai vu, pouvait suffire à remplir un livre... sans les Indes. Je n'ai pas un mot à vous dire pour augmenter la somme du savoir humain sur les Indes. Je vous donne des faits, comme ils me viennent. Bien présentés, ils suffiront sans... Non, au sujet de l'Inde, il me faut rester muet. »

M. Horn était froissé et avait raison de l'être.

« ... Paraît qu'il y a des temples, là-bas, mais l'Afrique aussi a des temples. Ne vous ai-je pas parlé de celui de Georgetown, quelque part en face de l'île aux Perroquets?... N'y a-t-il pas Zimbalwe, bâti par les Malgaches — race de proche parenté avec les Hindous et les Incas du Pérou. On en trouve aussi sur la route du lac Tchad, comme celui de Georgetown. Qui prétend que nous n'avons pas de temples? Si les Malgaches ne sont pas venus bâtir celui de Georgetown, alors je m'imagine qu'il doit être mauresque... du temps de Boabdil el Chico d'Espagne, après que Ferdinand et Isabelle l'eurent chassé du pays. Ce type, Washington Irving, en sait long, à propos d'histoire mauresque. C'est un Américain, mais un parfait gentleman...

« .. Et si vous voulez des temples, y a aussi celui dont je

vous ai parlé, sur la S*** River. Une volée de marches montant droit de la rivière, l'amphithéâtre tout en haut et de formidables cubes de granit au-dessous pour s'asseoir à prendre le frais et regarder couler l'eau ou bien assister à quelque sacrifice, s'il y en a.

« Tom C... et moi allions nous y reposer par moments de nos recherches d'or. Nous emportions un morceau et nos fusils. Fallait être prudent, dans ces temps, rapport aux lions qui bondissaient par kyrielles, là-bas. Dame, c'était un endroit magnifique pour rêver, sûr...

« ... On l'appelait le pays de Shéba. D'autres disaient : les Murs de garde des Morts. Y avait des tombeaux à foison, là-haut. Nous trébuchions dessus dans l'herbe épaisse et la broussaille. Ils étaient construits avec clefs de voûte, de façon à ce que les bêtes sauvages ne pussent les ravager, mais aussitôt qu'on les ouvre, leur contenu tombe en poussière... Tombes de chercheurs d'or, voilà. De ces côtés-là, on trouve partout quelque trace des chercheurs d'or, vestiges de leur travail, anciens prospecteurs.

« Zimbalwe n'est que piètre endroit comparé à celui de la Haute-Rivière. Là, les coudogas hennissent en haut des murs et gambadent au long des marches qui résonnent sous leurs petits sabots. Créatures farouches mais qui veulent pouvoir dormir sans crainte des lions. Ils doivent y vivre depuis beau temps, à en juger par l'épaisseur du crottin amassé...

« ... Bizarres échos, là, tant d'une chose que d'une autre... et rien que le silence pour les écouter et leur répondre...

« Une fois seulement, j'ai entendu en ces lieux des voix véritables. Je remontais la rivière et, de l'endroit où je me trouvais, impossible d'expliquer ce que signifiaient ces cris et vociférations. Ça faisait comme la bataille de Prestopan, et moi, point trop bien armé... Je découvris qu'avait lieu, là-haut, une cérémonie de circoncision... des hordes de femmes et de prêtres — ou sorciers — faisaient ce tintamarre pour noyer les hurlements des petits garçons !... Un parfait pandemonium !

« Tombes de chercheurs d'or. » Voilà un titre saisissant, si j'avais jamais eu l'idée d'écrire à ce propos. Ça ferait bien... imprimé.

« Oh! dame, n'allez pas publier que l'Afrique n'a point de temples! Si vous en avez besoin, de temples, restez là où vous êtes, y en a plus que vous ne pensez... oui bien.

« Excusez-moi de paraître quelque peu bourru. J'oublie quelquefois que vous n'êtes point ma fille. Depuis longtemps, je n'ai guère plus le privilège d'attraper quelqu'un. Mon fils est couché par là-bas, en Mésopotamie... Oui, j'ai une fille, mais je ne la dérange guère pour le moment. Oh! dame, elle est mariée, faut qu'elle pense à sa propre vie. Aux Etats-Unis...

« Oui, Madame, vagabond quoique j'aie été... vient un moment où le vagabond cherche le sort commun. Les marins, de même, ne sont point satisfaits s'ils ne se marient. C'est l'instinct général que de révérer la virginité, même au temple de l'Isoga. Vous ne croiriez jamais que tant d'innocence peut exister dans une Josh-House ». La prêtresse d'Isoga doit être vierge, tout comme l'était la Madone. Sûrement, c'est un instinct grand comme le monde que de révérer la jeune fille...

« Oui bien, le marin aussi le juge ainsi. Et même, s'il est enclin, dans sa vie journalière, à obéir aux appels de la nature humaine, il deviendra précautionneux assez quand s'agira de prendre femme. Pourquoi, sinon parce que tous les hommes révèrent la virginité?

« Y a les trafiquants aussi, ceux qui font négoce dans les endroits les plus reculés. Ils ne pourraient certes travailler, l'esprit libre, s'ils n'obéissaient aux suggestions de la Nature et n'acceptaient ce qu'elle met à leur disposition, oui, Madame. J'espère que je ne vous offense pas en proférant quelques vérités qui me paraissent capitales. C'est un fait, tous les hommes sont soumis au hasard, et ce n'est point Dieu mais bien plutôt quelque sacrée pimbêche qui pensera que, dans l'exercice de son devoir, le marin a pu être moins qu'un homme.

« ... Même chose pour les trafiquants. Je ne parle point des

missionnaires. Ceux-ci emmènent généralement une épouse avec eux, par sage prévoyance de la Nature. Mais les trafiquants... vous m'accorderez, Madame, que la Providence donne à l'homme qui a dépensé sa vie à édifier commerce et empire aux endroits les plus solitaires de terre et de mer, la permission de se lâcher la bride un peu plus qu'à celui qui vit à son foyer, près de son « Ecole du Dimanche », et ne fait rien pour le pays, hormis devenir quelque peu agent d'assurances ou vendeur de bas pour dames! Et, lorsqu'il sera possible au trafiquant de convoler avec quelque raisonnable fille, le sacrement du saint mariage sera là pour le laver et purifier de toutes folies faites aux pays lointains, ce qu'il n'oserait solliciter s'il avait cédé à son humaine nature à Piccadilly ou Pimlico, ou Victoria Street, Westminster.

« Ce n'est point là sujet bien relevé, mais tout de même, choses à dire si vous voyez façon de le faire sans offenser le public américain, qui est quelque peu plus chatouilleux que les Anglais.

« Le *Mayflower* eut toujours une influence de bon ton aux pages de l'Histoire. »

CHAPITRE XXVI

Le vent maintenant fraîchissait et la première lueur du matin s'annonçait par le gazouillis et l'agitation des oiseaux. Nous dépassâmes Angola, nous dirigeant vers la pleine mer, portés à toute allure par la brise de rivière qui, au soleil levé, nous amena à l'embouchure de l'Ogooué. Là, nous fûmes accueillis par une nuée d'oiseaux de mer et autres visiteurs très bienvenus. De la rivière à la mer le contraste fut délicieux. Le bateau semblait ressentir le même bien-être que ceux du bord, car il filait comme un canard sur la houle qui se gonflait de plus en plus à mesure que nous approchions de l'Océan. Je jetai un regard dans la cabine, Lola dormait toujours. Je repoussai le rideau de façon à lui donner de l'air frais. Nous dépassâmes l'île des Vampires, saluant cette terre qui était le tombeau d'un homme blanc. Je le dis à Pérou, mais il ne sut jamais l'exacte vérité, ni la prêtresse non plus, quant à la personnalité de celui qui dormait là.

Je regardais Lola reposer; un sculpteur n'aurait rien pu ajouter à sa beauté.

Bientôt, nous chevauchions les fortes vagues, et, en moins d'une heure de temps, passions la barre, puis, après un espace d'eaux calmes, nous pénétrions dans l'admirable baie ombragée qui se trouve près du Rocher de la Baleine.

Ceci éveilla sa seigneurie qui, jetant un coup d'œil au dehors,

fut surprise d'apercevoir d'un côté la rive magnifique et, à l'ouest, l'Océan.

Les oiseaux de mer s'agroupaient alentour tandis que je plantais mes deux tentes de campement dans la crique ombreuse près d'une source délicieuse et claire, et bientôt nous eûmes un *home, sweet home*, à rendre fiers !

Le premier jour, nous nous permîmes un bon repos, et, comme l'endroit était charmant, nous décidâmes de rester une journée de plus avant de faire voile vers Fernandez Vaz, où nous rencontrerions certainement des vaisseaux de passage en route vers le nord.

La soirée se passa en gaîté, et je crus pouvoir trancher la question une fois pour toutes auprès de Lola et savoir lequel de nous deux elle préférait ; mais, malgré toutes mes questions, elle s'entêtait à refuser de choisir. Elle nous aimait, disait-elle, tous les deux, autant que femme le pouvait, nous qui, pour elle, avions risqué nos vies ; elle n'aurait, en fait, jamais rêvé qu'aucun homme pût faire cela et puisque, maintenant, elle avait recouvré sa liberté, elle ne nous quitterait plus jamais. Je lui expliquai alors qu'il lui serait possible de choisir sans faire un choix, et je lui montrai un « sovereign ». J'appelai Renchoro et, à pile ou face, nous jouâmes des sous. Quelquefois il gagnait, quelquefois c'était moi. J'invitai alors Lola à lancer la pièce et, au bout d'un moment, elle réussit fort bien, mais continua à plaisanter tout en comprenant bien ce que nous faisions. Je l'assurai que c'était de bon jeu et lui demandai si elle voulait nous tirer à pile ou face, Pérou et moi. Après cela, elle serait, comme de juste et pour toujours, la femme de celui qui gagnerait. Elle sourit et dit : « Si vous deux êtes consentants, je le suis aussi. » Je la menai vers le feu de camp et dis à tous de former le cercle en se tenant par la main. J'appelai Pérou, lui expliquai ce qui allait se passer, tandis que Renchoro en faisait autant pour les autres. On apporta les plus confortables couvertures d'édredons, toutes les lanternes furent allumées et les feux ranimés, ce qui donna, à la vieille baie, l'air plus hospitalier :

« Ote ton chapeau, frère, pose-le à terre et serrons-nous la main. » Nous nous tendîmes la main pour sceller notre pacte. J'aplanis le sable et présentai la pièce d'or à la souriante prêtresse : « A toi, criai-je à Pérou; es-tu prêt? »

Au milieu du cercle d'hommes qui chuchotaient et s'excitaient, elle lança la pièce qui, chose bizarre, tomba dans le sable, s'enfonçant de champ autant que faire se peut : « Coup nul! » criai-je. Pérou acquiesça et Lola rit de tout son cœur, tandis qu'un murmure d'appréciations diverses parcourait le cercle humain. J'aplanis le sable à nouveau et pour le coup le tassai bien soigneusement. Elle tenait la pièce toute prête : « A toi! » dit Pérou. Je criai : « Pile! » Cette fois, elle la jeta parfaitement, la pièce retomba « face ». De grandes clameurs firent résonner les airs d'écho en écho. Je fis semblant de pousser des gémissements qui renouvelèrent la bruyante gaîté, tandis que la jeune fille, qui s'appuyait maintenant à l'épaule de son futur époux, était toute joie et sourires. Le hasard, grand maître des destinées humaines, avait décidé!

Je serrai la main du meilleur camarade que j'avais sur terre et le complimentai de sa chance. Et je vis qu'il était aussi reconnaissant qu'heureux. Il dit seulement que la chance l'avait bien servi et qu'il remerciait Dame Fortune de tout son cœur. Je donnai l'ordre d'apporter ce que le coffre fermé contenait de meilleur, et nous bûmes nombre de rasades à la prospérité de l'heureux couple. La musique allait son train, royalement. Lola chanta, tandis que le ngombi et la harpe accompagnaient les voix de la plus joyeuse troupe qui fût sur terre. La nuit se passa ainsi et, à notre réveil, le soleil montait déjà haut.

Nous déjeunâmes plantureusement et prîmes notre quotidienne baignade, tandis que Lola allait un peu plus loin sur la grève faire sa plongée ordinaire avec plusieurs femmes ngombi venues se joindre à nos réjouissances. Nous nous habillâmes tous de notre mieux pour célébrer cette mémorable aventure.

Après le déjeuner, Pérou et sa fiancée allèrent se pro-

mener; ils n'étaient partis que depuis peu lorsque la vigie, avec sa lorgnette de campagne, signala une fumée de navire vers le sud. Je grimpai rapidement à l'arbre et, là, loin au midi, je distinguai la fumée d'un steamer, mais il me fut impossible d'en apercevoir la cheminée. Il était à grande distance et nous aurions tout le temps nécessaire pour le rattraper si nous nous y mettions sans délai.

Je commandai pour la dernière fois à Renchoro de faire diligence, d'empaqueter nos bagages avec soin et de les placer de façon à ce qu'ils fussent facilement transbordables si nous étions assez chanceux pour accoster le steamer. Je tirai deux coups de fusil de façon à rappeler vivement Pérou et sa promise. Ils arrivèrent courant à toute vitesse, demandant ce qui se passait. Je le leur dis. Pérou se mit, très excité, en devoir d'emballer, mais laissa les tentes toutes montées, disant à Renchoro qu'il les lui abandonnait. Nous étions bientôt tous à bord.

Après avoir franchi les brisants, nous mîmes rapidement les voiles et, à force de pagaies et de voiles, fûmes bientôt en vue du grand vaisseau.

Je tirai une volée pour appeler son attention et, immédiatement, le signal fut hissé. Le bateau, maintenant, devenait visible en entier. Il nous avait vus et modifiait sa route pour nous rencontrer. Je dis à Renchoro que je lui laisserais mon embarcation et ce qui se trouvait à bord en récompense de sa fidélité pour moi. Je le serrai fort dans mes bras. Il me répondit qu'il me servirait toujours si je revenais. Je le remerciai. Nous arrivions alors à flanc du navire, prêts à l'accoster. Il ralentissait. J'expliquai qui nous étions et ce que nous demandions : « Montez à bord, j'ai de bonnes cabines, et comme je suis à destination, sans escales, de Funchal, Madère, vous m'attrapez au bon moment. »

Notre bagage fut bientôt hissé. Lola monta la première, et son fiancé suivit. Je criai bonne chance à mes fidèles gars, qui avaient tenu le coup à mes côtés en maintes dures occasions. Le vaisseau repartit. Les boys avec Renchoro, tant qu'on les

put voir, continuèrent à nous faire des signaux de bon voyage...

Je rejoignis mes amis, qui étaient déjà dans leur cabine. Pérou avait loué la petite salle à manger, le fumoir et les deux meilleures cabines, fort bien placées, et aménagées de parfaite façon moderne. Je descendis me faire connaître au capitaine, vieux côtier d'Afrique occidentale, qui m'avait vu au Gabon, si son souvenir ne le trompait, avec le capitaine Thompson de l'*Angola*. C'était bien ça, il gardait bonne mémoire et connaissait tous mes amis.

« Quelle est cette ravissante personne que nous avons le plaisir d'avoir comme passagère? » demanda-t-il. « Eh bien! capitaine, elle sera la femme de ce gaillard-là aussitôt que vous pourrez les marier. » Il éclata de rire. « Vous êtes, certes, gars pur sang de Lancashire, et allez droit au but, j'aime ça, ça fait gagner du temps! » Nous nous assîmes; il continuait de sourire. Je pris avec lui un petit verre d'eau-de-vie de France et il me dit de me tenir prêt, car, ajouta-t-il, ça leur porterait bonheur de passer la Ligne au moment de l'événement. J'allai raconter la chose à Pérou et à Lola : « Oh! certainement, dit Pérou, si le capitaine veut être assez bon... » Je rapportai exactement la réponse au vieux navigateur : « Etre assez bon? Ben quoi, pour sûr... Heureux d'obliger le jeune gentleman », dit-il, et se leva pour appeler le second. « Un mariage à bord, aussitôt que vous pourrez être prêt... Le beau couple qui vient de monter. » Le second se mit à rire. Une table fut apportée et placée juste derrière notre cabine, à l'arrière. Je dis à Pérou de se préparer.

Le capitaine et son second apparurent alors avec les livres et plumes nécessaires. Je hâtai Pérou, qui arriva avec la mariée, belle au possible. Elle portait un collier de perles, orné d'un magnifique diamant, et une broche d'émeraudes.

Après que les pièces nécessaires eurent été signées, le capitaine prononça les mots : amour, honneur et obéissance. Je traduisis pour la mariée dont l'anglais était court et ils répondirent : « Je le veux. » Je signai comme témoin, le souriant

second fit de même et tout fut fini : « Mariage légal sous le drapeau britannique », dit le bon capitaine.

Les miaulants oiseaux de mer se pressaient tout alentour, et bientôt le canon de cuivre tonna de l'avant; nous passions la Ligne!

Les certificats de mariage furent établis et Pérou et sa « dame » serrèrent la main des officiers.

J'insinuai à Pérou, toujours paré de son plus beau sourire, de ne point oublier l'équipage : « Oh! certes, non! » dit-il, et me tendit un rouleau de billets de banque. « Tu sais ce qui doit être fait; aussi te faut-il m'aider. Tu as organisé toutes choses admirablement. »

J'appelai le capitaine et lui répétai franchement ce que Pérou avait dit : « Oh! dit le capitaine, ce n'est vraiment pas nécessaire; mais donnez ce que vous voulez. » Je lui tendis une cinquantaine de billets pour l'ensemble. « Oh! non, dit-il, bien trop généreux. Dix feront largement l'affaire. » Je lui fis accepter vingt livres. Il appela le steward, lui dit de les distribuer et me remercia de la part de son équipage. On servit le repas de noce et le brave cuisinier n'oublia point le gâteau qu'on apprécia grandement.

Pérou passait de longs moments à enseigner à sa femme à écrire et lire correctement et, plus d'une fois, nous nous esclaffions sur les mots comiques qu'elle griffonnait. Elle partageait notre gaîté.

A Madère, nous fîmes une excursion remplie de joyeux incidents. Tous furent chagrins quand le bon capitaine jeta l'ancre à Funchal et qu'il fallut nous séparer de nos amis les marins.

L'allège accosta et nos bagages furent remis au représentant de Reed, le premier hôtel de Madère à cette époque-là. Nous apprîmes alors qu'un vaisseau américain, à destination de la Nouvelle-Orléans, était attendu le jour suivant et, après avoir fait du charbon et s'être approvisionné, appareillerait au plus tôt. Ce steamer venait de Liberia. Ce fut bonne nouvelle pour

les jeunes mariés. Pérou retint des places pour sa femme et lui. Il souhaitait toujours ardemment m'emmener au Pérou. Ceci, dis-je, était hors de question, puisque je répondais à l'appel d'une mère.

Nous passâmes le reste de notre temps à visiter l'ancien Funchal. Le capitaine américain, homme d'âge, natif de la Virginie, vint nous voir chez Reed. C'était un parfait galant homme, le plus jovial que j'aie jamais rencontré. Il prenait plaisir, tout particulièrement, à voir ses passagers parfaitement heureux, et quant à l'esprit et l'humour, il était difficile de lui en remontrer.

Pérou s'occupa de télégraphier à son tuteur et agent. Il lui fallut un temps considérable avant d'en avoir fini avec ses communications. Il m'expliqua ce qu'il comptait faire à son retour chez lui, à Lima. Il me dit aussi avoir reçu, au moment de sa majorité, un mémoire détaillé de l'état de sa fortune. Elle se trouvait être, en somme, beaucoup plus considérable qu'il ne l'avait imaginé, car, depuis la mort de son père, son tuteur, qui lui avait toujours témoigné une affection paternelle, était arrivé par son économie et ses spéculations avantageuses à amasser en son nom un pécule s'élevant alors à plusieurs millions.

Je promis d'aller certainement le voir ainsi que sa femme, au Pérou, mais ne voulus point m'engager à rester auprès de lui pour de bon, car je désirais faire mon possible pour satisfaire ceux qui m'employaient; de plus, il me fallait apprendre beaucoup encore avant de me sentir capable de le seconder en quelque manière, surtout dans le genre d'affaires qui étaient les siennes, la haute finance.

Lola ne voulut point garder le rubis qui pourtant avait une grosse valeur. De fait, elle croyait qu'il lui porterait malheur si elle le conservait, car elle voulait oublier la vie angoissante qu'elle avait menée comme prêtresse. Elle me supplia donc d'accepter la pierre et de l'enlever de sa vue à jamais. Elle était aussi heureuse que possible à présent et ne penserait plus

aux jours passés. Il lui tardait de connaître le pays natal de son mari et d'y vivre et mourir en parfait bonheur.

Notre séjour à Reed's Hotel, à Funchal, fut plein d'agrément et nous eûmes peine à nous séparer de notre aimable hôte. Pérou et sa femme lui firent d'affectueux adieux. Tous les bagages avaient été transbordés sur le vaisseau américain, et, comme il devait prendre la mer dans une couple d'heures, nous nous préparâmes à la séparation. Les cabines étaient magnifiques et il n'y avait que peu de passagers. J'emportais la correspondance privée que je devais délivrer à l'agent de Pérou aussitôt arrivé à Liverpool.

... Et alors vint l'heure de la séparation. Les jeunes gens s'installèrent à l'arrière, près du drapeau américain. Le dernier coup de sifflet vibra et Pérou m'étreignit à me briser les côtes, de façon inoubliable, tandis que la lady, sa femme (et qui sait à quel titre elle aurait eu droit si son père avait vécu, elle eût pu devenir duchesse ou toute autre personne titrée) me serra dans ses bras et me couvrit de ses baisers. Enfin, vaincue par l'émotion, elle tomba dans les bras de son mari, l'inondant de ses larmes argentées tandis que je m'enfuyais!

Une fois sur l'allège, les amarres furent retirées et je fis des signes d'adieu aussi longtemps que je pus voir mes amis. Je sentais que je perdais ce que j'avais de bien cher au monde et espérai du fond du cœur que Dame Fortune, qui avait rapproché ces deux orphelins, serait avec eux jusqu'à la fin, en leur demeure de la vallée des Andes.

CONVERSATION

« Ben, Madame, voici la conclusion, enfin! Prenez et relisez le tout. J'aimerais savoir quelle impression ça laisse sur le lecteur.

« Je crains que mon cahier ne soit pas trop présentable. Figurez-vous qu'un de ces derniers soirs, un type, en rentrant, a couvert la table qui se trouve entre nos lits de boîtes de

confiture, de bouteilles, etc. Gentil garçon, d'ailleurs, mais après que la lumière fut éteinte, il fit semblant d'être un canon et, dans le brouhaha, a renversé quelque chose, comme vous voyez... Faut pas trop blâmer la jeunesse de ses excentricités...

« ... Ça va bien, Madame. Je suis tout à l'aise, assis là avec ma pipe... y a toujours la pensée pour me tenir compagnie quelque part que je sois, dame...

« ... Vous pensez que ça ira? Vous l'avez lu d'un bout à l'autre, n'est-ce pas? Ben, c'est un « fait accompli »[1] enfin...

« ... Je ne nie point que mon récit ne diffère quelque peu de la vérité vraie, quant à cet enlèvement! Mais, de quoi ça aurait-il l'air de dire : « Mon ami est venu d'Amérique du Sud et nous sommes arrivés à délivrer de la Josh-House la fille de George D..., après quoi, il l'a épousée à Madère et ils ont pris le premier bateau en partance pour Lima, *via* Nouvelle-Orléans.

« Ça n'aurait pas pu aller. Les gens aiment un peu d'imagination en littérature. Si on veut qu'un livre reflète le monde tel qu'il est, faut laisser de côté l'imagination, mais... il ne se vendra point!

« Je ne peux prétendre savoir combien d'argent Pérou avait entre les mains. Quand je dis des millions, je fais allusion simplement au fait que son père possédait les fameuses mines d'argent de C...

« Dame, un rien de sang foncé, dans ces pays-là, n'est point disgrâce. Ce sang-là, c'est, en somme, ce qui a fait le Pérou. L'erreur de l'Espagne — religion à part — a été d'enseigner la foi catholique partout où elle est allée. L'Indien a appris, par les prêtres, qu'il avait une âme... résultat : il se sert de cette connaissance pour combattre l'Espagne. Fourrez dans l'esprit d'un homme des idées d'égalité humaine et ça travaillera en lui comme un ferment. Ça lui donnera une foi à

1. En français dans le texte.

remuer de plus grosses montagnes que ne le prévoyaient les prêtres. Dame, y aurait eu plus de sécurité à les traiter avec meilleure justice dans les affaires d'argent et à laisser tomber ces sornettes sur l'égalité humaine.

« ... Ce gars Pérou était de bonne souche, de sorte que le mariage fut satisfaisant en tous points.

« De quels yeux cette jeune fille regardait le monde! les magasins de Madère et le reste! Pour elle, Pérou achetait tout à foison, table d'hôte à l'hôtel. Dame, elle était tout yeux! Elle ne voulait point quitter la Côte, mais quand ce fut fait, elle sembla heureuse comme une enfant dans une exposition de fleurs!

« La première fois que nous avons parlé d'embarquement, elle dit qu'elle souhaitait vivre au cap Lopez. C'était le seul endroit qu'elle eût jamais connu comme foyer : « Menez-moi au cap Lopez, qu'elle disait, je veux aller au cap Lopez. » C'est là que son père avait ses entrepôts et ses hangars à caoutchouc.

« Cette fille eut ses épreuves et devait garder, sans doute, ses souvenirs. Elle ne voulut point conserver ce rubis. Il est devenu ma propriété et j'en ai sorti un bon prix, plus tard, chez Tiffany, quand j'appris que Pérou y serait pour le vendre à mon compte. Il s'est, malgré tout, moins bien vendu que je ne le pensais. Il était gros, mais il avait des pailles qui lui enlevaient de la valeur... Tout de même, ça ne ferait pas bien de mettre ça. Dans un livre, faut avoir autant de précision en tant qu'affaires d'argent que dans un cercle financier. Les Américains ne regarderont point un livre, s'il n'est précis dans les détails. Aussi, il a bien fallu que je cite un prix sortable pour ce rubis. J'ai oublié maintenant à combien je l'avais évalué.

« Certes, je ne le nie point, je me sens plus à l'aise sur mes Rivières que batifolant dans le romanesque... Qu'est ceci, Madame? Permettez que je chausse mes besicles et que je lise... »

Au mot de « Rivières », je m'étais souvenu que j'avais mis de côté une coupure de journal pour M. Horn. Dès le début de notre collaboration, j'avais découvert que ces suggestives coupures forçaient souvent, en sa mémoire, de petites portes qui, sans cela, n'auraient jamais pu se déclore.

Voici le paragraphe :

« Madrid, dimanche. — Une expédition commandée par le général Nuñez Deprado, comprenant deux aviateurs et un groupe d'ingénieurs, de médecins et de littérateurs, a quitté l'île d'Elobey, côte occidentale africaine, pour le territoire espagnol de Muni, sur le continent, afin de chasser l'éléphant et le gibier sauvage. Elle est actuellement sur le point de traverser la région des cataractes de Benito où, dit-on, se trouvent de nombreux troupeaux de gorilles.

« On raconte couramment, parmi la colonie espagnole, que ces animaux ont capturé un être humain — on croit que c'est une femme — qu'ils gardent dans les montagnes. Les membres de l'expédition se proposent de battre le pays et d'escalader les montagnes, s'il est nécessaire, afin de délivrer la captive. Les indigènes disent qu'ils ont entendu des voix humaines et des signaux lointains provenant évidemment de quelque personne en détresse. »

« Comment, comment, Madame, mais c'est ma Rivière Muni. Ma Rivière Muni!... Vous voyez maintenant que c'est vrai, mes Rivières! »

Ses mains tremblaient et les larmes lui montaient aux yeux :

« Ma Rivière Muni!... Ça veut dire : On se balance en dansant... on se balance en dansant! C'est d'elle qu'il a été question tout ce temps. Une rivière, ça ne peut rester immobile, c'est si rempli de rapides et de cataractes. Elle descend tout droit des montagnes... Muni, la rivière dansante!...

« *Mime J'ra Gogo...*

« Je connais ce lointain pays! Excusez-moi, ma voix est quelque peu chétive aujourd'hui.

« On me nommait là-bas Epervier de Rivière.

« *Mime J'ra Gogo...*

« Un jeune homme comme moi, je suis las de chercher plaisirs lointains, très lointains! » Voilà le sens.

« Dame... me semble, des fois, que je marcherais tout droit à travers le veld, comme l'aigle vole, et que, lorsque mes jambes s'arrêteraient, je me coucherais pour une naturelle fin... J'aimerais mieux être déchiqueté par les vautours que par la vie dans cette cité, ainsi qu'on la nomme. Et je ne regarderais point en arrière, je serais plus avisé que la femme de Loth. Pour moi, plus de regard à travers les plaines, une fois couché en paix, les yeux vers le bleu...

« Je connais ce lointain pays... Je pourrais vous y mener, Madame. Sûr, ça vous impressionnerait. On m'appelait Ingwe Yani sur la rivière Muni...

« ... Excusez-moi de me gaudir à cette blague de journal. Un troupeau de gorilles est chose que ces messieurs ne verront jamais à moins d'avoir quelque peu bu! Des familles, non des troupeaux, voilà ce qui agrée au gorille. Il a le même instinct que l'homme, quant au foyer. Ça ne veut pas dire qu'il vit comme dans une maison... Non, et il ne fera pas de mariage consanguin trop proche, non plus. Il vaut passablement mieux que le pauvre blanc qui épousera sa tante parce qu'elle habite la porte à côté, plutôt que de se donner la peine de se mettre en campagne pour se bien assortir. Le gorille visite cinq colonies à la file afin d'éviter la consanguinité, c'est un véritable scientifique!...

« Toute cette histoire de fantaisie à propos de captive humaine, ça ne m'émeut guère. Le gorille ne ressent nul enthousiasme pour la femme... Il ne la regarde même pas. Oui, je sais ce dont je parle. Lorsque R... encagea ensemble une esclave et un grand gorille — ne disons pas les noms, faut penser à sa pauvre famille — il n'y eut point d'accouplement. M. Jobay, le fils de l'amiral, en fut témoin et attestera ce que je dis. Le singe boudait dans un coin tandis que la pauvre fille pleurait à fendre l'âme dans l'autre. Aurait-elle été princesse,

c'était pareil, ça ne l'intéressait point, lui! Quelques-uns d'entre nous, trafiquants, attrapèrent R... et lui tirèrent dessus, au petit matin... C'est à cause de types comme ça que la pénétration pacifique n'est qu'un mythe. Il n'était point du Lancashire... venu du Sud... quelque part près de Londres. On en trouve de toutes les façons de ces côtés-là, et plus encore dans le vulgaire que dans la haute.

« Quant à ces aristocrates du camera qui croient aller au secours d'une créature humaine... Quelle bonne histoire! Je ne nie point que le gorille ne sache imiter la voix de l'homme de façon saisissante. Qui peut dire que, de temps en temps, il ne se laisse pas aller, tout d'un coup, à montrer quelqu'un de ses talents particuliers? Quoi qu'il en soit, il n'y a que les vieux chefs qui soient capables de pousser des sons de quelque importance. C'est à donner le frisson à tous les nouveaux venus, clameur à laquelle cinquante années ne vous prépareraient point, et trémolo qu'on croit pouvoir ressentir en appuyant la main sur la terre. Le « Faiseur d'aurore » l'appellent les indigènes, tout comme nous disions : Chantecler. Ils reconnaissent un vieux chef d'un autre, au son de sa voix, à l'aube, et au diapason de son grondement.

« Oui bien, les gorilles... C'est Tarzan qui a mis en campagne ces *dagoes* [1]. Pas de doute qu'ils ne soudoient quelque femme indigène pour dire qu'elle a été capturée puis délivrée, et ils arriveront en Europe avec quelques photos de singes encagés et de scènes de cinéma chiquées, parfaitement fausses. Mais ils ne verront point la Rivière Muni comme je l'ai vue. Sans nul doute, il y a, là aussi, de tristes changements comme on en trouve, même en Lancashire, depuis la guerre, dit-on.

« Le Lancashire... Les anges du ciel ne sont pas plus purs que le gars qui rêve à son foyer...

« Dame, rien dans la vie ne peut égaler ce que contemple l'œil de la jeunesse... Rien ne peut l'égaler... Je garde la vision

---

1. Espagnols, en argot américain.

des cascades et cataractes qui tombent, claires, des montagnes, de la rivière dansante... « On se balance en dansant. »

« Et ces gaillards-là croient qu'ils sont les premiers sur une de mes Rivières!!

« Je saurais encore vous chanter les chansons de ma Rivière Muni, Madame. Ce qu'on entend étant gamin, on ne l'oublie pas de sitôt.

« En voilà une :

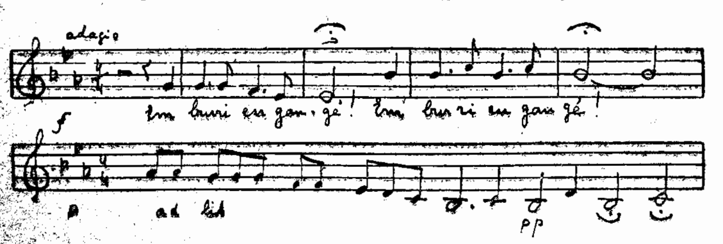
« *La voix de l'oiseau a changé le lac en rayon de soleil...* »

« Attendez, laissez-moi chercher l'air...

« *Ombres d'argent sur la lune jaune...* »

« Celle-là aussi était jolie sur l'eau... Vingt chanteurs et les harpes dans une pirogue... Y avait des harpes aussi au temple d'Isoga. Les fantômes écoutent, etc., et la suite, et on attrape le tintement des harpes.

« En rapide bourdonnement se terminant en un murmure :



« Ça se passe comme ça quand on est initié, et c'est la même chose dans toutes les Eglises. Touchez l'âme avec la musique et on croira aux paroles...

« Mais c'est sur l'eau qu'on prie le plus suavement.

« Esprits! dans l'allégresse, habitez vos demeures et point ne vous troublez... »

« Ecoute les paroles que nous chantons vers toi, tandis que nous passons... »

« Leur adorable supplication atteindrait, certes, un Dieu, en quelque endroit qu'il se cache.

« Oui, mais c'est bien vraiment ce qu'ils veulent. Ils font

comme les enfants qui appellent, pour entendre quelque réponse quand la maison est trop silencieuse... Ils craignent le silence ainsi que les primitifs.

« La Nature a souri, sans doute, quand elle a entendu la première harpe, que ce soit celle d'Orphée ou celle d'un guerrier M'pangwe parcourant sa rivière. Par qui exprimerait-elle ses plus jolies pensées si ce n'est par l'oiseau et par l'homme...

« D'où ont-ils tiré cette céleste flamme? Je ne sais point. Ça vous prend aux moelles comme Beethoven. Et les harpes, de leur rythme, entraînent les pirogues...

« Quand on voit ce peu de chose qu'est l'homme blanc prétendre à la bénédiction, ce n'est point merveille si le « Grand Spectateur » est bien enclin à donner aux noirs quelque occasion de faire bien. Qui sait s'il n'a pas l'œil sur les Ethiopiens pour accorder au monde l'aubaine d'un destin nouveau? Type intelligent, l'indigène de la Côte occidentale. Esprit plus vif que le Bantu. J'ai plus d'une fois joliment ri à les voir singer les Français. Ils ne connaissaient pas la langue, mais imitaient les sons et les gestes. Ils savaient contrefaire l'Anglais et le Norse également... grognements et peu de mots, pas de gestes. Ils imitaient Brazza arpentant la véranda de long en large, réfléchissant et tordant sa moustache. Le blanc est le seul qui soit obligé de marcher pour aider la pensée. Ça frappe évidemment l'indigène, comme chose comique. Oui... intelligents. Voyez mon Renchoro.

« Ben, Madame, je ne veux point vous faire perdre votre temps avec mes réminiscences. Y a des gens qui me croiraient en enfance, mais tout auteur sait combien il est indispensable de jeter les yeux par-dessus son épaule vers le jour d'hier. C'est même chose que l'œil de l'artiste qui s'attarde sur son sujet pour en exprimer toute la signification...

« Faudra-t-il beaucoup de temps maintenant pour que le livre soit aux mains du public? Excusez cette question, mais, lorsqu'on est vieux, il semble qu'on ait si peu le temps d'attendre. La glissade est facile quand les forces n'y sont plus.

« Ben, Madame... faut me décider à l'adieu... Ou bien, dirai-je au revoir?

« Excusez mon badinage. Ce n'est guère autre chose qu'une sorte d'armure qui cache le sentiment. L'homme dissimule naturellement l'émotion de reconnaissance qu'il ressent. Oui, même le chien rendu féroce par la faim et la solitude jettera un tendre regard à celui qui aura pitié de lui. Les parias ont leur sentiment personnel...

« Vous m'avez sauvé la vie cet hiver, mais ce n'est point sujet sur lequel on se puisse appesantir sans quelque embarras. Un chaud vêtement et un travail aident beaucoup à vous conserver l'esprit en bon état. L'espérance qui naît d'un horizon littéraire est d'espèce plus difficile à tuer que le reste. George Bussey m'a appris ça du temps que j'étais jeune, et maintenant que me voilà sur l'âge je n'ai point raison de croire qu'il se soit trompé. Vous avez, certes, répandu une gerbe de rayons de soleil sur le sentier d'un vieillard...

« Dame! et tout ça est venu de ce gril que je façonnais, un dimanche matin, dans ma chambre, sans me douter de ses singulières particularités. Je savais bien que vous n'en aviez que faire. »

CONVERSATION

Le sujet dans un dessin

« Un dessin doit avoir un sujet tout comme un récit.

« Si vous peignez des lions dans un zoo, nul besoin de sujet. La tragédie est arrivée à sa conclusion et la chose devenue sans intérêt. Le lion, derrière les barreaux, est marqué par la civilisation. Il est « blasé »[1], comme disent les Français. Peindre un lion, privé de sa pensée, n'est guère plus intéressant que de peindre une nature-morte, ainsi qu'on la nomme : une couple de citrons et quelques poteries de cuisine sur une table. Et puis, on trouvera toujours des types pour peindre le lion en train

1. En français dans le texte.

de s'abreuver; et ce n'est point le meilleur moment non plus pour saisir une pensée. Boire et réfléchir tout à la fois n'est point chose naturelle. L'homme a pu s'éduquer à faire deux choses en même temps, mais dans les commencements, il n'était pas plus avancé que le lion qui s'abreuve.

« Vous devinerez toute une petite anecdote dans cette image, si seulement vous la regardez du coin de l'œil : le vieux, avec quelque minutie, fait choix de sa proie, en bas, dans le veld, là, mais sa femelle se contente de l'observer. Elle a parfaite confiance en son mâle. Elle ne se tracasse point pour savoir qui, des deux, se rend mieux compte; ni ne se permet trop la liberté de donner son avis. Elle le regarde avec autant d'expectative qu'un enfant devant qui on ouvre un paquet. On voit qu'il y a de la pensée dans ces deux faces...

« Mâle et femelle, la fusion de l'activité et de la docilité, ce qui est la clef de voûte de l'harmonie dans la Nature... Qu'on sorte de cette harmonie naturelle et ça fera du grabuge!... Femmes portant culottes et ainsi de suite, etc., comme celle que j'ai vue à Rhodes. La lionne saura, pardi bien, tuer quand il le faudra, mais tandis qu'il est là, y a pas de danger qu'elle donne son avis!

« Ducie — c'était son nom — Lady Florence Ducie... Un type avec elle, le capitaine « quelqu'un », il écrivait un livre : « Est-ce vraiment dangereux de dormir hors du wagon? » qu'il disait. Il portait monocle. Un toqué! Les lions qui gambadaient tout alentour, par demi-douzaines, dans ces temps! Comme si je n'avais pas eu autre chose de mieux à faire que d'empêcher cette femme d'être mangée!

« Ce livre fera sûrement mieux son chemin que celui de Miss Kingsley : femme intelligente et curieuse du sens des choses tel qu'il apparaît en surface, mais très peu de tranchant sur ce qu'elle avait à dire. Un livre doit avoir du tranchant. C'est comme le point lumineux dans l'œil du lion... Faut pas l'oublier quand on peint. Ça lui donne de la férocité... illusion basée sur la vérité. « Pour attraper la vérité, dit George

Bussey, on est parfois obligé de la présenter comme une illusion, sans quoi les gens ne la regarderaient point. »

« Dame, si elle avait vécu quelque peu plus près... comme moi j'ai vécu...

FIN

L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, route de Châtillon, Montrouge (21-12-31)



LES LIVRES DE NATURE

publiés sous la direction de Jacques DELAMAIN

1. LA VIE DES BÊTES POURCHASSÉES, par Ernest THOMPSON SETON.
2. LA FORÊT, par St.-Ed. WHITE.
3. POURQUOI LES OISEAUX CHANTENT, par J. DELAMAIN. Préface de J. et J. THARAUD.
   Ouvrage couronné par l'Académie française.
4. BAMBI LE CHEVREUIL, par Félix SALTEN.
5. UN FLANEUR EN PATAGONIE, par W.-H. HUDSON.
6. VOISINS MYSTÉRIEUX, par C. G. D. ROBERTS.
7. UN PROMENEUR A PIED, par Andrée MARTIGNON.
8. CLAIRIÈRE, par M. CONSTANTIN-WEYER.
9. LA VIE DES RIVIÈRES, par Louis ROULE.
10. HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE LIONS, par A. A. PIENAAR (Récit africain).
11. LE NATURALISTE A LA PLATA, par W.-H. HUDSON.
12. TARKA LA LOUTRE, par Henry WILLIAMSON.
13. LA VIE DES PAPILLONS, par Frédéric SCHNACK.
14. MONTAGNE, par Andrée MARTIGNON.
15. LA SAGA DE L'ÉLAN, par Andreas HAUKLAND.
16. FONTAINEBLEAU, par Henri DALMON.

Chaque volume .... **12 frs**



Couverture dessinée par MASEREEL. IMP. KAPP